



# LE RETOUR DU GANG DE LA CLEF À MOLETTE

Roman

Edward Abbey



Gallmeister

Edward Abbey

LE RETOUR

DU GANG

Roman

Traduit de l'américain

par Jacques Mailhos

Titre original :

Hayduke lives !

Copyright © 1990 by The Estate of Edward Abbey

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2007

pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2013

pour la présente édition

ISBN 978-2-35178-064-0

ISSN 1951-3976

Avertissement

Quiconque prendra ce livre au sérieux sera immédiatement abattu.  
Quiconque ne le prendra pas au sérieux sera enterré vivant par un bulldozer  
Mitsubishi.

EDWARD ABBEY

SI l'amitié vaut richesse et bonne fortune, alors j'aurai été un homme riche et heureux tout au long de ma vie. C'est pourquoi, préférant penser que chaque nouveau livre peut être mon dernier (car qui sait ? – et l'on finit aussi par se lasser de ces gribouillages infernaux), je dédie ici Le Retour du Gang à mes amis fidèles qui ont tant enrichi le haut Moyen âge de ma vie oisive et insouciant, voire irresponsable, à savoir, c'est-à-dire, soit et donc :

à Clarke Cartwright, mon amante, ma camarade, mon épouse de ces dix dernières années, délice et réconfort quotidien de son homme, mère à plein temps de nos enfants ;

à Joshua, Aaron, Susie, Becky et Ben, mes cinq magnifiques enfants, amours de ma vie ;

à Jack Loeffler, trompettiste de jazz, musicologue, rat de rivière, inépuisable source de bonne humeur et de fous rires, qui m'a sauvé, plus d'une fois, des luxueux marais mortels de la mélancolie ;

à John DePuy, peintre paysagiste, marcheur du désert et compagnon de misanthropie, qui partage avec moi un sain mépris pour la lamentable race humaine (une espèce parmi d'autres dans l'univers du vivant) ;

à Douglas Peacock, mi-homme, mi-grizzly, aventurier et éco-guerrier, Ken Sleight, explorateur du monde sauvage, Ken Sanders, éditeur, et Dave Foreman et Bart Kohler et Mike Roselle et Howie Wolke, fondateurs d'EF ! et authentiques héros américains ;

à Bill Hoy, Jim Carrico et Jim Stiles, collègues rangers du temps où assurer cette fonction était encore un honneur ;

à Pam et Clair Quist, Bob Quist, Richard Quist, Mark Jensen, Amil Quale et Bartley Royal Henderson IV, descendeurs de rapides et grands Vikings ;

à Dave Petersen, Bill Eastlake, Barry Lopez, Chuck Bowden, Byrd Baylor, Alan Harrington et Edward Hoagland, mes frères en écriture ;

à Steve Prescott, Brendan Phibbs et Ian Macgregor, médecins, qui m'ont tiré, plus d'une fois, en luttant parfois contre ma mauvaise volonté, du bord de la tombe ;

à Bob Greenspan, Ingrid Eisenstadter, Karilyn et Marilyn McElhenny, Lisa et Laurel et Colin Peacock, Peter et Marian et Katy et Sarah Gierlach, Don Spaulding, D.K. et Sue Adams, Vic Williams, Anne Spaulding, Dan O'Sullivan, Dusty Teal, Tommy Thompson, Jane Woodruff, Susan Prescott, Tom et Carolyn Cartwright, Jane Sleight, Kathy et Celestia Loeffler, Nancy Morton, Leli Sudler, Bill Broyles, Terry et Suzi Moore, Geoffrey Platts, Ann Woodin, Carolyn Petersen, Mary Sojourner, Alice Quevas, Caroline Hogue, Tom Arnold, Owen Severence, Linelle Wagner, Ernest et Nanette von Bulow, Malcolm Brown, Jon Soderlund, Pat Conley, Amador Martinez, Ralph Newcomb, Bill McReynolds, Kevin Briggs, Jim Ferrigan, Katie Lee, Dick Kirkpatrick, "Mitch" Mitchell, Robert Crumb, Roger Grette, Wally Mulligan, Hendrik von Oss, Gregory McNamee, Bob Lippman (avocat !), Bob Redford (acteur), Mark Richards (pistolero), Donn et Carol Rawlings, Ed Twining, Tom Gross, Brian Walker, Dave West (agent secret), Tom Austin (chef de police), Cliff Wood (rancher) et sa famille, et Drummond Hadley (rancher-cow-boy-poète), à tous ceux-là ma gratitude pour l'affection, le bon temps et les aventures que nous avons partagés, que je n'oublierai jamais, qui jamais ne se perdront.

E.A.

Ô pardonne-moi

morceau de terre sanglante,

Si je suis humble et doux

avec ces bouchers.

WILLIAM SHAKESPEARE

La vengeance n'est pas la meilleure

revanche. C'est la seule revanche.

GEORGE W. HAYDUKE

Nous soutenons ce qui nous soutient.

BONNIE ABBZUG

À bas l'Empire ! Vive le Printemps !

DOC SARVIS

# 1

## Enterrement

LE vieux bonhomme tortue progresse d'un pas tranquille sur la sente des cerfs, en quête d'un petit déjeuner. Un brin d'herbe pendouille de son bec crochu. Ses petits yeux sages et comiques et cerclés de rouge jettent de tous côtés des regards brillants, craintifs et rusés. Il marche sur de longues pattes ridées, en extension complète hors de la carapace bombée couleur noisette, plaque ventrale bien en hauteur au-dessus du sable. Sa carapace est grosse comme une poêle à frire de cow-boy, comme une bêche de jardinier, comme un casque de soldat britannique. Il a 145 ans – la force de l'âge. Il a conçu de nombreux enfants et en concevra d'autres. Peut-être.

Une tortue du désert. Les Grecs pensaient que les tortues étaient des sortes de démons. Les Grecs antiques : un peuple d'ignares.

Ce vieux bonhomme fait son trajet habituel, ne s'aventurant que rarement à plus d'une centaine de mètres de son camp de base. Comme toutes les tortues du désert, il connaît sa maison, il l'aime, il y reste, il la protège. Au-dessus de sa tête poussent des buissons d'armoise, plus hauts que des arbres pour lui. Au-dessus de l'armoise, suivant le cours d'un ravin où une eau claire s'écoule sur des rocs de grès rose, se dressent d'immenses peupliers aux troncs épais et aux frondaisons de toutes formes. Leurs feuilles vert clair tremblent à la moindre brise. Pour le vieux bonhomme tortue, leurs cimes sont aussi lointaines que les nuages. Où plane un vautour, traçant un arc. Où un petit avion trace péniblement son cap rectiligne, lassant, borné.

Le monde pivote vers l'est, bourgeonnement d'un soleil en fusion sur la façade orientale du canyon. De la taille du poing d'un démon. (L'apparence est le réel, a dit un sage du nom d'Épicure.) Façade rose-orange comme une tranche de melon, trente mètres de verticalité orthogonale au-dessus de l'épaule gris-vert de roche brisée, de petits genévriers, de broussailles anthracite, de gilies écarlates, de penstémons pourpres et d'amarantes dorées. C'est la saison du printemps sur les plateaux du pays des canyons. Dans l'encore Belle Amérique.

Le vieux bonhomme tortue reste à l'ombre. Il aura regagné la fraîcheur de son antre obscure et profondément enfouie avant que le soleil ait inondé le fond du canyon de lumière et de chaleur.

Il s'arrête pour couper un brin d'herbe, longue feuille verte qu'il plie dans sa mâchoire sans dents. De moins en moins d'herbe ces derniers temps ; un nouvel ennemi est venu infester son désert : la vache domestique. Il poursuit son chemin.

Il s'arrête de nouveau pour renifler une crotte couleur noisette, de la taille et de la forme d'une dragée au chocolat, posée là sur le sable. Rat du désert ? Cerf ? Crapaud ? Rien de tout cela : plutôt une autre tortue. Une tortue femelle, nouvelle dans les parages. Le vieux bonhomme tortue lève la tête et regarde autour de lui, yeux anciens, sages, pétillants, soudain un poil plus pétillants, aux aguets, perles de lumière carmine en clignement rapide perdues dans leur châsse de cuir ridé.

Où est-elle ?

Tête dressée, il renifle l'atmosphère. Mais le vent vient de derrière, poussant non la douce fragrance d'une tortue en chaleur mais l'odeur de quelque chose de fétide, délétère, toxique, l'odeur d'une chose chaude, en combustion, l'odeur d'une entité inanimée et pourtant en mouvement, qui se rapproche du lointain, distance vaste mais non insaisissable. Odeur parfaitement nouvelle dans les narines de vieux bonhomme tortue, parfaitement différente de tout ce qu'il a jamais senti en plus de quatorze décennies de vie. Puanteur. Puanteur pire que celle d'une vache et de sa bouse. Raidi par l'attention, bec dressé dans le vent, cou étiré au maximum de sa longueur – huit centimètres –, le vieux bonhomme fouille ses souvenirs, scanne la mémoire ancestrale de la race tortue.

Ne trouve rien.

Le vent bascule de quelques degrés, l'odeur noire faiblit, disparaît. Il l'oublie aussitôt.

Il rentre le cou, baisse la tête, avance nez au sol, il suit la trace d'une adorable inconnue. Un ruban de plastique rose faseye en haut d'un poteau,

attire son attention. De nouveau, le vieux bonhomme tortue s'arrête.

Il sent une légère vibration sous ses pieds. Le sol tremble. De nouveau le vent tourne, de nouveau il sent l'odeur âcre et violente d'une chose inconnue, étrangère à son monde. Il perçoit, il sent, et maintenant il entend l'approche de cette chose : grondement métallique de plus en plus puissant, bruit aussi étrange aussi nouveau que l'odeur.

Vieux bonhomme tortue tourne la tête pour regarder derrière lui, mais ne voit que les pousses d'armoise familières avec leurs toutes petites fleurs pourpres, que le sable rouge, que les touffes d'herbe chétives, rares, dévastées par les vaches, que les drus, envahissants buissons d'ivraie. Au-dessus de l'armoise, au-delà des arbres nébuleux, il voit ce qui pourrait être un voile de poussière s'élever lentement vers l'azur.

Un troupeau de vaches au galop ? Le vieux bonhomme tortue fouille de nouveau dans sa mémoire. Oui. Peut-être. Pourtant la puanteur des vaches, bien qu'abominable, n'est rien à côté de ce qu'il sent en ce moment. Et leurs diaboliques sabots fendus ne produisent pas non plus le fracas strident dur assourdissant qu'il entend en ce moment.

L'inconnu. Un monstre inconnu, inimaginable, imprévisible, qui se rapproche, se rapproche sans cesse.

Le bonhomme tortue baisse la tête, hâte le pas, se presse, se sent pressé, poursuivi. Sent la peur. Conscient enfin d'un danger mortel nouveau, indubitable. Devrait peut-être obliquer, chercher un abri sous une anfractuosité de la berge ou sous un genévrier, là, sur le côté. Mais ce genre d'idée ne traverse pas le cerveau archaïque du vieil animal. L'habitude et l'obéissance à son instinct de tortue le poussent à rester sur sa sente familière, à rentrer chez lui, à gagner l'abri profond et sûr de son terrier.

Trop tard.

Une chose jaune énorme, une chose à nez plat yeux de verre face de grille mandibule d'acier brillant nuages de fumée noire crachés par narine seule de métal dur envahit soudain le champ derrière la vieille tortue du désert.

Le monstre hurle dans son dos, se rapproche vite, déboule bruyamment sur une piste sans fin de pieds de fer liés et bruyants, poussant devant lui une vague roulante de sable, terre, roche, arbustes et armoise meurtrie.

Vieux bonhomme tortue se retourne de nouveau sans cesser de trotter sur ses petites pattes griffues, voit la chose inconnue, inconnaissable, se rapprocher de lui inexorablement, entend le grondement l'ahanement puis le cri de triomphe de la chose qui déracine un arbre et le jette à terre (qu'il y crève de ses blessures), racle le sol y tuant toute vie, laissant derrière elle un gigantesque sillage de dévastation. Trois mètres derrière la tortue le monstre pousse un hurlement furieux, crache une fumée grasse dans les airs, puis poursuit son tonitruant chemin.

Trop tard le vieux bonhomme tortue oblique de son ancienne sente. Trop tard il cherche le sanctuaire d'un roc en surplomb. Ultime regard vers l'arrière, voit la terre qui s'avance comme une lame de fond, le museau plat d'acier jaune qui cache la moitié du ciel. Trop tard...

Le vieux bonhomme tortue s'aplatit sur le sable. Rentre vite sa tête, sa queue et ses quatre pattes alors que l'onde de matière s'élève au-dessus de lui puis s'abat en tonnant sur sa frêle carapace. Son univers devient noir, toutes lumières éteintes. Enseveli, il sent comme Atlas le poids de la Terre sur son dos. C'est un poids terrible, un poids insoutenable, suivi immédiatement par une masse vibrante de pression qui s'avance, un millier de fois plus grande...

Plus haut, dans la lumière et dans la poussière, le bulldozer continue à avancer, ignorant tout des créatures vivantes qui se trouvent sur son chemin, indifférent à elles. La pelle étincelante de la machine pousse un nouveau tas de terre de ce côté, de l'autre, sur l'herbe, dans le lit du torrent et dans ses eaux claires. La pelle s'élève, la machine recule et pivote de quelques degrés, avance de nouveau en cahotant. Un vague anthropoïde casqué, masqué, yeux cachés par des lunettes, maintenu en place sous un dais d'acier, attaché par des avant-bras gantés à une paire de leviers, bouge par saccades à moitié à l'aveugle dans le nuage de poussière, petit composant d'une machine beaucoup plus grosse que lui...

Le bulldozer avance, descend le canyon, guidé par une ligne de rubans se tortillant en haut de tasseaux fins et pâles. Remorquant sa poussière et sa piste de sol mort de trois mètres de large, la machine jaune s'éloigne, rapetisse, le mugissement de son moteur s'estompe, le claquement métallique de ses tôles et de ses chenilles s'amenuise, s'amenuise encore, disparaît presque, n'est plus qu'un bourdonnement irritant qui plane dans l'air.

Le vieux bonhomme tortue est fini. Enterré vivant. Piégé sous soixante centimètres de sol compressé, avec pour stèle les grosses traces nettes, imprimées à angle droit, de la machine de quarante tonnes, il habite désormais dans le noir et le silence, dans une stase solide et parfaite. Pas une goutte de sang, pas un éclat d'os, pas même l'ombre de ses traces de pas ne demeurent pour marquer son passage éphémère sur et dans ce petit monde de soleil et de sable, de trous de serpents noirs et de serpents noirs, de fourmis-lions, de serpents à sonnettes, d'araignées solpugides et de scorpions mastigoproctus, d'éphédres vertes et de castillèjes et de figuiers de Barbarie et de chênes du désert et de yuccas aux feuilles coupantes en floraison. Eux aussi sont finis, enterrés, ensevelis, étouffés sous la terre.

Le silence pourrait sembler total, la dévastation suffisante. Non. Très loin derrière le bulldozer, encore inaudible, visible depuis la tombe de la tortue sous la seule forme d'une structure parallélépipédique blafarde d'où s'étirent de grands bras, arrive le vrai engin, le véritable monstre, la mégamachine qui progresse dans le canyon à travers son propre voile permanent de fumée noire mêlée de poussière et de sable. Son compartiment moteur fait 36 mètres de large, sept étages de haut. Le sommet de son plus grand mât de charge culmine à hauteur de vingt-deux étages, plus haut que les faces du canyon, plus long qu'un terrain de football. La benne à draguer qui pend au bout du mât a une capacité de 160 mètres cubes – suffisante pour enserrer deux wagons, huit bulldozers, douze automobiles, ou un bataillon de soldats en formation militaire serrée sur trois rangs. La machine complète pèse (benne vide) 27 millions de livres, ou 13 500 tonnes.

Quelle est cette chose ? Comment appellerons-nous cette créature, à peine entrevue sous son voile de poussière et de fumée ? C'est le Giant Earth

Mover, l'Excavateur Géant, GOLIATH le G.E.M. d'Arizona, le Super-GEM, dragline marcheur Bucyrus-Erie, le plus gros engin terrestre mobile de la planète.

Mobile ? Oui, il bouge. Il ne roule pas sur des roues ou des chenilles mais il bouge, il marche sur une paire de sabots d'acier montés – un de chaque côté – au-dessus du baquet circulaire qui forme la base, ou le bas, ou la monofesse, de GOLIATH. Les sabots, de 40 mètres de long chacun, se lèvent à l'unisson, se cambrent vers l'avant, descendent, poussent vers le haut et l'arrière, élevant la base à deux mètres au-dessus du sol et la faisant avancer de quatre mètres à chaque rotation. La vitesse de marche maximale est de 27 mètres par heure. C'est un pas lent mais régulier, qu'il peut maintenir éternellement – ou jusqu'à épuisement du carburant. Oui, c'est vraiment très lent ; mais GOLIATH est un monstre patient.

Seule une tortue, pas le plus gros de tous les animaux terrestres, mais celui qui jouit de la plus grande longévité, pourrait le surpasser en patience. Alors que, six pieds sous terre, elle attend l'arrivée de la bête.

## 2

### **Doc et Bonnie chez eux**

OH, pardonne-moi, morceau de terre sanglante, si je suis humble et doux avec ces bouchers.

Qui a dit ça ? Shakespeare. Bon, d'accord, Marc Antoine. Donc Shakespeare l'a dit à travers un de ses personnages. Et alors ?

Il pose son vélo dans un coin du garage, entre la voiture et le mur. Immédiatement, et comme presque à chaque fois, le vélo replie sa roue avant vers l'intérieur et s'affale sur le sol en ciment. Presque à chaque fois ? Toujours, en fait. Il n'a jamais su garer son vélo correctement. Mais qu'est-ce que ça peut foutre, c'est juste des tubes d'alliage importés de Yokohama. Plus des roues et des accessoires – rien à voir avec une machine zen. Manque juste l'accessoire dont il a besoin : une béquille. Bonnie ne lui en a-t-elle pas promis une pour son anniversaire ? Son anniversaire à lui ? Son anniversaire à elle ? Celui de Reuben ?

Il détache les paquets du siège enfant fixé au-dessus de la roue arrière. Par chance, il n'y a rien de cassé, ni la bouteille de gin Bombay (pour lui), ni la bouteille de Mondavi (pour elle), ni, surtout, la cannette de soda pour le petit.

La vie domestique – un rôle assez grotesque pour un philosophe, peut-être, mais il l'accepte. Il l'aime. Il lui arrive parfois de l'adorer. Même les quelques heures qu'il passe quotidiennement à l'usine à traumatisés, en centre-ville, lui semblent souvent trop longues. Ou trop nombreuses. Son petit gars lui manque. Sa femme lui manque. Chaque jour de travail.

Évitant la porte principale, où se tapit le tricycle, où les camions-bennes, les monte-charge et les tracteurs à pédales gisent traîtreusement éparpillés sur les dalles comme autant de mines antipersonnel, il prend l'allée latérale, longe la piscine toujours dangereuse – un enfant peut s'y noyer en moins de trois minutes – et entre par la porte-fenêtre de la terrasse.

— Y a quelqu'un ? crie-t-il comme à son habitude, en remarquant l'odeur de poulet mariné qui embaume la cuisine et le soupçon de forsythia entré par les fenêtres ouvertes sur le jardin.

Après toutes ces années, après tout ce gin et tout ce bourbon, il a encore le nez fin, joli et fonctionnel. Certains autres organes lui jouent parfois des tours, mais son nez robuste, vaillant, rubicond mais intégré, est toujours fidèle au poste.

Il entend une réponse étouffée en provenance de la cuisine, y jette un coup d'œil pardessus la petite porte de saloon, et voit Bonnie penchée sur le four, en train de piquer quelque chose avec une fourchette. Comme souvent lorsqu'il fait chaud, elle porte un tablier – et rien d'autre. Noué dans le dos. Il aime il adore il vénère la manière séduisante dont les bouts du ruban, coquinement centrés, tombent sur la cluse de son décolleté postérieur. Il se fige dans l'embrasement, statufié comme un adolescent raide et en manque.

— Arrête de mater, dit-elle, et sers-nous à boire.

Il sourit, reprend vie et s'exécute. Il prépare les apéritifs puis s'assied sur une chaise. Fourchette en main, Bonnie vient se poser à califourchon sur ses cuisses et l'embrasse. Leurs verres – à pied et de rosé pour elle, à whisky et généreusement rempli de martini on the rocks pour lui – font de même.

— Où est Reuben ?

— Chez les Finley. Ils le ramèneront à six heures.

Il boit une longue gorgée de martini.

— Ça nous laisse juste le temps pour un petit coup vite fait.

Elle se serre contre lui et lui lèche l'oreille.

— Toi et qui d'autre, bonhomme ? Un petit coup vite fait, toi ? Y te faut bien cinq minutes pour te rappeler où tu l'as mis.

Reuben arrive en tornade à l'heure dite, sa joie bruyante emplissant d'un coup la moitié de la maison. Doc a tout juste le temps de remettre ses

bretelles avant que le garçon n'escalade une chaise et se jette dans ses vieux bras :

— Papa !

C'est moi, se dit-il, je suppose. Qui d'autre sinon ? Qui ? Et qu'est-ce que ça peut faire ? Rien. Il prend l'animal gigotant dans ses bras, lui fait un câlin, l'embrasse et le repose sur ses pattes, à sa demande. Reuben a trois ans, il est un peu petit pour son âge (il tient ça de sa mère), mais il est aussi vif, remuant et souple qu'un écureuil. Ça aussi, il le tient de sa mère. Il a les mêmes cheveux cuivrés et ondulants, les mêmes grands yeux gris-bleu, les mêmes joues roses. Où sont donc passés les gènes de la lignée Sarvis ? songe-t-il de nouveau. Ils se sont forcément concentrés dans le nez, dans cet appendice aussi proéminent qu'un bec d'aigle royal qui vous hisse l'âme d'un homme vers des aventures toujours plus hautes toujours plus braves toujours plus nobles. Mon fils. Un reste de l'antique courbe sémitique au niveau de la narine, certes, encore sa touche à elle. Qui donne au petit gars l'allure d'un prince arabe. Prêt à monter à cheval.

Les Assyriens s'abattirent comme des loups sur le troupeau,

Leurs cohortes étincelant de pourpre et d'or ; c'est ça ?

Oui.

Bonnie redescend de la chambre de maître, vêtue de rouge, de vert et d'or, chemisier doré, pantalon vert, turban rouge autour de sa taille encore fine. Aux yeux de Doc, aux yeux de tout homme, elle est un délice. Les années et une légère surexposition au soleil du désert lui ont creusé de petites rides aux coins des yeux, ont un peu délavé le riche acajou de sa chevelure, peut-être aussi parcheminé sa peau à la base du cou. Combien de fois lui a-t-il demandé de mettre un foulard pour protéger son cou ? En lui rappelant les trous de la couche d'ozone, l'effet de serre, les risques de cancer de la peau. Et pour quel résultat ? Elle n'en fait qu'à sa tête. Elle est splendide.

Le jeune Reuben vient à sa rencontre au milieu de l'escalier, criant de nouveau. Elle s'accroupit pour l'embrasser, le soulève gigotant comme un chat et le porte jusqu'à la cuisine, où Doc a mis la table – assiettes, plats, un

verre à pied, une chope à bière, et une tasse en plastique incassable pleine de lait pour le gosse. De lait de vache. Bien que les seins de Bonnie aient l'air aussi prometteurs que jamais, cela fait plus d'un an qu'elle a sevré le garçon ; le lait de la tendresse qu'ils secrètent aujourd'hui, elle le garde pour le prochain. Le prochain ? Eh oui, Bonnie Abzug est de nouveau enceinte. Fin du troisième mois. Pour la seconde et dernière fois, juré craché. Mais c'est clair : Bonnie s'est fait farcir. Un par terre, un dans le tiroir.

Son agent pollinisateur personnel, el viejo verde, son vieil homme vert, Alexander K. Sarvis, M.D., F.A.C.S., Professeur de pédiatrie à la faculté de médecine de Salt Lake City, Utah, se sert une Bud et prend place à table.

— J'ai faim, dit-il. Mangeons. Je me sens comme si on m'avait fait faire deux fois le tour du pâté de maisons au pas de course.

— T'as réclamé un petit coup vite fait, dit-elle, t'as eu ce qui se fait de mieux en ville.

— Un vrai succube tombé des cieux, reconnaît-il. Ceci dit, j'ai l'impression que tu avais tout comploté. À chaque fois que je te vois dans ce tablier, je sais ce qui m'attend. Des ennuis et du boulot.

— Du boulot ! s'esclaffe-t-elle. C'est moi qui ai tout fait.

— Mais c'est moi qui suis fatigué.

— Mutter, fit le garçon, de quoi il parle, papa ?

— Il dit n'importe quoi, pas vrai, papa ?

— Ouais, et ça m'est égal si tu veux vraiment savoir, mon p'tit Reube, ma crevette, je te lirai une histoire. Quand tu seras couché, bien sûr.

— Quelle histoire ?

— Je sais pas, Rapunzel ? Blanche-Neige ? Cendrillon ?

— Nan, pas un truc de sentiments, dit le garçon, je veux de l'action.

Doc décoche un sourire taquin à Bonnie qui pose le poulet rôti sur la table.

— Qu'est-ce que je te disais ? Les petits gars ne sont vraiment pas comme les petites filles.

— Conditionnement culturel. Conditionnement culturel.

— Et plus ils grandissent, plus ils sont différents.

— C'est du conditionnement culturel, rien d'autre.

— À trois ans ?

— À tout âge.

Doc sourit et noue un bavoir au cou de Reuben. Bonnie et lui vont ressasser cette question pendant des années et des années. C'est un argument circulaire : fini mais illimité. Comme de nombreuses autres différences d'opinion entre – ou chez – les Américains des divers sexes. Nous, les hommes blancs, source unique de tous les maux, et eux, les autres, les Minorités Officielles aussi nombreuses que variées. Parmi lesquelles, bien sûr, les femmes. Il n'y a qu'en Amérique que les femmes peuvent exiger d'être considérées comme une minorité officielle avec tous les privilèges spécifiques afférents. Le sourire toujours aux lèvres, il coupe sa pomme de terre, puis coupe le poulet de Reuben en morceaux de taille gérable.

— Qu'est-ce qui te fait sourire bêtement comme ça ?

— Qui ça, moi ?

— Ouais, toi.

Reuben enlève son bavoir par la tête et le jette négligemment par terre. Puis il attaque sa viande d'une fourchette avide.

Répondant à sa femme depuis les strates supérieures de son cerveau, le bon docteur pense, plus bas, à un niveau plus sérieux, plus masculin, Oui c'est vrai c'est vrai, et quelle patience il faut pour apprécier le bonheur domestique.

— Coin, fait-elle, coin coin coin.

Au moins on n'est pas en train de discuter avec George. Tout vaut mieux que d'essayer de discuter raisonnablement avec George Washington Hayduke.

— Tu ne réponds pas vraiment à ma question, mon petit malin.

Répondant à sa question en bottant de nouveau joliment en touche, il se dit : Comment George réagirait-il s'il apprenait pour Radium Canyon ? Pour le Canyon du Paradis Perdu ?

— De quoi y parle, papa, Mutter ?

— Il dit n'importe quoi, chéri. Pas vrai, papa ?

— Il parle du masculin et du féminin, petit cœur, et de comment rendre tout ça... câlin.

Comment réagirait-il s'il apprenait pour GOLIATH ?

Au lit. Tube silencieux face à eux. Dedans, des visages de mormons ternes bavassent sur le temps, le basket, le lac salé qui monte, ceci, cela, peu importe. Son coupé, Doc et Bonnie regardent les têtes parfaitement coiffées perchées comme des marionnettes derrière une barrière ou un comptoir ou un bureau curviligne en plastique, sourires enjoués et regards vides fixant l'œil rouge de la caméra. La télé, c'est comme les enfants, on peut la regarder, mais vaut mieux pas l'entendre.

Doc tient la télécommande dans sa main. La seule bonne invention de l'ère de la télévision.

— Pourquoi suis-je si fatigué ? se plaint-il. J'éteins ?

— Tu prends tes patients trop à cœur.

— Ils meurent. Pour la plupart. Ou alors ils n'ont rien, rien du tout, à part des mères trop riches et trop désœuvrées. Quoi qu'il en soit, je suis crevé. Peut-être que je me fais vieux.

— Tu es vieux, mais tu n’es pas mort. (Elle tapote son ventre.) Tâte-moi ça.

Il tâte, couvrant de sa grande main douce et savante la moitié de son giron. Le renflement est léger, mais net.

— Comment appellerons-nous celui-ci ?

— Deborah.

— Et si c’est un garçon ?

— C’est une fille. Nous l’appellerons Deborah. En l’honneur de ma tante Sally.

— Ta tante Sally s’appelle Sally.

— Sa mère s’appelait Deborah.

— Je vois. Mais je parie que c’est un garçon. Un deuxième Reuben.

— Qu’est-ce que tu as contre Reuben ?

— C’est un chouette nom pour un sandwich.

— Qu’est-ce que tu as contre Reuben ?

— Je n’ai rien contre Reuben. Qui a dit que j’avais quelque chose contre Reuben ? Il n’est pas très grand, c’est tout.

— C’est ton fils.

— Mon fils pas grand. Qu’est-ce qui te fait croire que le prochain sera une fille ?

— Pas le prochain. Le dernier. Je le sais, c’est tout.

— Mais comment le sais-tu ?

— Comme ça.

Elle a les yeux fixés sur la télé. Les têtes joyeuses ont momentanément disparu, remplacées par une scène confuse de jeunes hommes et de jeunes femmes essayant d'escalader une clôture en fil de fer barbelé. Des manifestants. Du genre nuisible ? Des fauteurs de troubles.

— Je le sais, c'est tout, murmure-t-elle.

— L'intuition, fait-il. (Doc sait pertinemment qu'il est stupide de porter la discussion sur ce terrain, mais c'est plus fort que lui.) C'est ton intuition qui te le dit.

— Bien sûr.

— Ton analyse des rêves.

— Oui, aussi. Bien sûr.

— Tes cristaux magiques.

Une grande bombe sexuelle à longue chevelure brune agite un drapeau devant les caméras. Elle porte des Levi's coupés en short, effrontément court, et un T-shirt blanc moulant. Le T-shirt et le drapeau arborent le même pictogramme cryptique : un poing vert dans un cercle rouge sur fond blanc. Couleurs latines.

— Mes cristaux ? dit-elle d'un ton irrité. Ça fait un an que j'ai mis ces conneries à la poubelle. Regarde-moi cette traînée. Qu'est-ce qu'elle fabrique ?

— Jolies jambes fermes, dit-il. Mamelles bien développées. Structure faciale génétiquement saine. Un beau spécimen de sa race, en plein âge de reproduction. Tu ne m'avais jamais dit.

— Jamais dit quoi ? Regarde-la. Regarde-les. Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

— Que tu avais balancé tes cristaux. J'éteins ?

— Attend, dit Bonnie.

L'image change. Deux hommes se disputent autour d'un micro, devant une foule de gens, certains assis, d'autres debout. Certains des visages à l'arrière-plan, flous, semblent tordus par la colère. Ou le mépris ? Ou la dérision ? Les deux hommes disent quelque chose à Bonnie, disent vaguement quelque chose à Bonnie, comme des réminiscences d'une lointaine vie antérieure.

— Doc, dit-elle. Regarde. C'est pas Seldom, là ?

Doc regarde l'écran cafouilleux, bouche bée. L'image est bougée, tremblée, la caméra doit être tenue par un amateur. Mais il voit, il croit bien voir, le visage ossu, anguleux, la peau brune, le front pâle (au-dessus du chapeau), les cheveux longs en bataille couleur paille, le style vestimentaire fondamentalement négligé – cravate de travers, col trop large, veste fripée et élimée – du bon vieux, de l'inimitable bon vieux Smith en personne. Seldom Seen Smith. Ce bon vieux Seldom Lui-Même. Toujours à parler, toujours à se prendre le bec avec quelqu'un.

— Et regarde, là, crie Bonnie, la voix grimpant dans les aigus sous l'effet de l'excitation, regarde cet autre type. Le gros à chapeau de cow-boy. Qui mâche son chewing-gum, là, sur le rocher. En se marrant. On le connaît, non ? C'est pas...

Le docteur Sarvis presse le bouton OFF. L'image implose sur elle-même, aspirée dans le trou noir de son espace électronique intérieur. Annihilée à l'instant et pour toujours. Non, pense-t-il, nous ne connaissons pas ces gens.

— Je suis fatigué, marmonne-t-il, très fatigué...

— Doc !

Elle lui arrache le gadget à boutons de la main et enjoint à l'image de réapparaître. Lentement, avec une réticence palpable chez les quanta dansant, tourbillonnant, individuellement imprévisibles, de particules subatomiques – d'ondes subatomiques ? d'ondicules subhypothétiques transcendantes ? –, une image s'agrège, se reforme, prend d'abord corps, puis des couleurs, puis un vague semblant de vie humaine.

Quatre. Les quatre crânes d'œuf suffisants sont revenus, avec leurs quatre sourires étincelants et leurs quatre coiffures parfaites, de cette perfection satanique et maniaque qu'arborent les moumoutes dans les vitrines de boutiques à moumoutes. Ils manipulent des documents de leurs mains hygiéniques, de leurs doigts propres, de leurs ongles purs polis manucurés.

Bonnie éteint la télé. Noir. Silence.

— Doc, dit-elle, c'était Seldom. C'était lui.

— Qui ?

— Tu m'as parfaitement comprise. Seldom Seen. Il est sur un coup.

— Jamais entendu parler de Seldom Seen. Dors, chérie, dors.

Elle essaie. Reste immobile et silencieuse quelques instants. Puis se redresse.

— J'y arrive pas, dit-elle.

— T'y arrives pas à quoi ?

— À dormir.

— Bien sûr que si, bébé. (Il caresse son épaule, caresse son petit ventre rebondi. Simule un énorme bâillement.) Fatigué, fatigué, murmure-t-il, je suis si fatigué...

Bonnie demeure immobile, de nouveau allongée, sans dire un mot, pendant deux minutes.

— Doc... ?

Léger ronflement.

— Doc... tu dors ?

Il se tortille, se retourne, soupire.

— Hmm... ? Hein... ?

— Tu penses que Reuben va bien ?

— Qui ça ?

— Reuben.

— Tu parlais de Seldom.

— Mais maintenant je te parle de Reuben. Tu penses qu'il va bien ?

— Qu'est-ce qu'il a qui va pas ?

— Ce n'est pas ce que je te demande. Y a rien qui va pas. Je te demande : est-ce que tu penses qu'il va bien ?

Doc soupèse la question. Raisonnement linéaire, pense-t-il. Dépasser ce raisonnement linéaire. Essayer d'utiliser mon cerveau droit. Ou gauche ? Classer mes cristaux. Puiser à la vieille intuition spinale, y pomper une ou deux perceptions extrasensorielles.

— Alors... ?

— Je pense qu'il va bien, dit-il. Un peu petit, peut-être, pour sa classe d'âge, mais sinon tout va bien. Il est vif, brillant, en parfaite santé.

Il y a un silence. La paix, pense-t-il.

— Qui ça ?

— Qui ça quoi ?

S'il te plaît. La paix, maintenant.

— C'est ce que je te demande, bon sang de bonsoir. Qui ?

— Il me semblait que nous étions en train de parler de Reuben. Tu ne m'as pas posé une question sur Reuben, bordel ?

— Et alors ? C'est Seldom qui me turlupine. Et épargne-moi tes jurons quand nous sommes au lit.

— Désolé. (Il se tourne sur le flanc, en quête de sommeil.) J'suis vanné, marmonne-t-il.

— Qu'est-ce qu'il se passe, à ton avis ? demande-t-elle. Tu crois que Seldom a des problèmes ?

— Il va bien. Un peu petit, c'est vrai, mais...

— Que ferait George s'il était ici ?

— George ? (Des sirènes d'alarme hurlent dans son cerveau.)

— Oui, George, c'est ce que j'ai dit. Qui d'autre ? Qu'est-ce qu'il ferait ?

— George est parti, dit-il. Et bon débarras.

Le seul fait de penser à George lui détraque quelque chose de fondamental dans les intestins.

— Je sais, mais suppose qu'il soit pas parti. Suppose qu'il revienne.

— Il est parti. Tu ne le reverras plus jamais. Il est parti.

— Mais si tu supposes quand même... ?

— Suppose qu'on dorme, joli cœur. (Il ferme les yeux très fort, dans l'espoir d'évacuer toute vision intérieure. Pas facile.) Je t'aime, chérie, murmure-t-il en un soupir de sommeil feint.

— Je t'aime aussi...

Les yeux fermés, raide comme une pierre, Doc est aussi éveillé qu'on puisse l'être. Doc est terrifié. Oui, le temps est grandement venu de le faire enfin ce voyage de noces si souvent repoussé, où ça déjà ? En Italie ? Dans les îles grecques ? En Provence ? À Majorque ? À Liverpool, Hambourg, Volgograd ? N'importe où !

# 3

## L'audience

LA salle d'audience est comble. Bondée. Remplie pleine à craquer par les courtisans de l'évêque, ses employés, ses minets mignons, leurs familles et leurs proches. Tous des mormons. Et un couple mormon qui se respecte se doit d'avoir au moins douze enfants. C'est une loi tacite de l'Église, la seule vraie église ici-bas au Pays de Deseret.

Assis à la longue table de l'estrade se tiennent les Costumes. C'est-à-dire les hommes importants en costumes sombres et sobres qui président éternellement à ce genre d'affaires : les délégués de Landfill County ; les représentants du BLM (bureau des exploitations animales et minières), du NPS (service national des parkings), de l'USFS (service fédéral des cochons forestiers), du DOE (département de l'entropie) et du State DG & F (département d'État des faisans et des requins) (1) ; et les porte-parole des industries du secteur privé, deux messieurs de Denver représentant les intérêts de Nuclear Syn-Fuels Ltd., une holding multinationale qui a sa tête de pont à Bruxelles et ses fesses de pont éparpillées un peu partout sur la planète.

Notre planète.

Les Costumes ont terminé leurs interventions depuis longtemps. Alternant sans cesse coups d'œil à leurs montres – un des types de Denver en porte six, trois à chaque poignet, chacune réglée sur un fuseau horaire différent – et coups d'œil aux caméras, piégés par les feux de la rampe, par cette exposition publique à laquelle il faut bien, parfois, savoir se plier avec grâce, ils attendent, crânes chauves luisant, la fin des témoignages spontanés des citoyens ordinaires. Ces derniers, les non-invités, les indésirables, seront coupés à 17 heures pile, qu'ils aient fini de parler ou non. En même temps que les médiums des médias, ces pestes mineures.

Il y a aussi J. Dudley Love, représentant d'un comté voisin, évêque de l'Église, propriétaire de la plus grande flotte d'extracteurs de minerai de

l'État, rancher à temps partiel, voleur nocturne de poteries dans les vieilles sépultures indiennes, gros propriétaire de mine et gros spéculateur sur les concessions minières, détenteur de titres dans toute la région des Quatre Coins (Utah, Colorado, Nouveau-Mexique, Arizona), propriétaire de motels, de restaurants, d'une compagnie aérienne de charters, membre des Conseils Consultatifs du BLM et du DOE, aspirant à une place au Congrès, à une place dans la villa du Gouverneur, à une place au Sénat, à une place au Royaume des Cieux, père de onze enfants (et onze seulement, c'est un regret et une tache), et ex-petit garçon pauvre ayant fait ses débuts comme balayeur dans la mine d'uranium Mi Vida de Charlie Steen. La grosse mine. Love a également investi beaucoup d'argent dans GOLIATH, premier Extracteur Géant et premier dragline marcheur jamais conçu, soudé et boulonné dans tout le Middle West. Il est très fier de tous ces accomplissements, mais sa plus grande source de fierté est sans doute son cœur brave et régénéré. Car, oui, il fut un temps, pas si lointain, où, sous l'influence d'un charlatan de chirurgien spécialiste en cardiologie et de sa flamboyante bombe sexuelle de concubine juive à forte poitrine, le cœur de Love s'était ramolli, avait presque lâché, avait commencé à saigner pour des choses comme les genévriers et les renardeaux et les asters pourpres et les tortues du désert. Une piteuse période de faiblesse coupable – période menstruelle, ou climatérique, pourrait-on dire – dans sa vie. Mais, avec l'aide de l'Église, de ses amis du Rotary, de ses gars de l'équipe de Recherches & Secours, de la prière, de Dieu et de Jésus, il a surmonté ce malaise, il s'est amendé, s'est régénéré, a revu le jour avec un cœur dur, vulcanisé, pour redevenir, enfin, l'homme le plus important de tout ce satané de putain de pays des canyons. Le nouveau Love. Le vrai Love. L'ultime Love.

Ce Love-là, donc, doit témoigner à 16 h 45. Sa voix sera la dernière voix, son visage le dernier visage, que les Sony et les Nikon emporteront sur leurs divers supports pour la plus grande édification du public. Conformément à la requête privée qu'il a formulée auprès du président de séance (J. Marvin Pratt, collègue du même comté que Love) et qui lui a été accordée le plus naturellement du monde.

Reste encore une heure d'ennui à se farcir d'ici là. Un par un, à l'appel de leur nom, les membres du public se lèvent et avancent d'un pas timide pour

dire humblement quelques mots. Les notables – des dentistes, des juristes, des gérants de mines, le directeur d'un journal local, des éleveurs, le shérif du comté, des propriétaires de motels pour routiers, des petits commerçants, des entrepreneurs de travaux, des directeurs d'écoles, des représentants de sociétés d'autoroutes, des représentants des chambres de commerce du comté, de l'État, un élu du Congrès, deux législateurs de l'État – avaient comme d'habitude été entendus en premier, selon l'ordre protocolaire. Maintenant, dans l'heure qui reste, c'est au tour des autres, quelques authentiques mineurs, quelques authentiques routiers, et même un guide de randonnée à cheval et une infirmière, de dire ce qu'ils ont à dire. Ils ont droit à deux minutes par personne. Tous sauf deux répéteront les mots et la sagesse de leurs supérieurs sociaux. Oui, clament-ils, ces nouvelles mines d'uranium vont créer des emplois. Oui : à nouvelle usine, nouveaux emplois. Oui, nous avons besoin de plus d'industrie pour que nos gamins n'aient pas à partir chercher du travail en Californie ou à Salt Lake City (ces lieux de débauche et de dépravation). Oui, nous voulons croître. Croître ? Oui, CROÎTRE ! Comme ce gros engin, là, qu'ils ont, ce GOLIATH, nous voulons de la CROISSANCE chez nous aussi. Trop longtemps qu'on nous néglige. Qu'ils aillent se faire voir ailleurs, les amoureux de la nature, qu'ils aillent se perdre dans le Grand Canyon et bien fait pour eux bon débarras.

Alléluia ! Liesse générale ! Unanimité !

On appelle l'infirmière, une certaine Mme Kathy Smith. Solide femme au visage rougeaud, mère de deux enfants, portant un pantalon en Dacron marron brillant trop serré pour son imposant postérieur, cheveux blonds décolorés coiffés en un gros chignon ovale comme un essaim d'abeilles, elle s'agrippe au micro et fusille la foule du regard, immobile, silencieuse, trop en colère pour parler.

— Assise ! crie un homme au fond de la salle.

— Assise et la ferme ! surenchérit un autre.

Hourras ! Bravos !

La femme fixe ses adversaires.

— Honte à toi, Duane Bundy. Honte à toi aussi, Eldon Stump. Et la politesse, alors ? Vous avez dit votre mot, maintenant c'est à moi. Et je dis...

— On connaît ça par cœur !

— Je dis que l'uranium est un poison. Un poison mortel. Ça passe dans l'air, ça passe dans l'eau, ça passe dans le sol...

— Ça décolore les cheveux ! (Rires.)

— ... ça décolore les cheveux, ça bouffe les os des enfants. Le strontium cause des leucémies aiguës, ronge la moelle épinière, tue les gens. Surtout les enfants et les jeunes, presque toujours...

— Si Dieu voulait pas qu'on exploite cet uranium, pourquoi qu'il en a mis dans not' sol ?

— ... c'est presque toujours mortel chez les jeunes. Qui ça ? Dieu ? Si Dieu voulait qu'on exploite l'uranium, pourquoi l'a-t-Il caché à cent vingt mètres sous notre sol ? Comme si c'était quelque chose dont Il avait honte ? (Huées, sifflements.) Cette carrière fera huit cents mètres de large. Le terril de déchets fera cent cinquante mètres de haut. Rien ne poussera jamais plus ici, cette compagnie belge extraira l'uranium, le traitera ici, dans notre arrière-cour, gardera quelques centaines de kilos de concentré et nous laissera un million de tonnes de déchets radioactifs et un site d'extraction grand comme dix terrains de football saturé de radon. Le radon...

Le président de séance l'interrompt.

— On ne dit pas carrière, Mme Smith. On dit mine. Pour l'uranium, on dit mine. Mine à ciel ouvert. Merci de surveiller votre langage. Et de vous en tenir aux faits, en vous efforçant de garder vos émotions pour vous. De toute façon, vos deux minutes sont écoulées. Parfait, j'appelle maintenant...

— Attendez une seconde, je viens à peine de commencer. Au sujet du radon...

— Le temps qui vous était imparti est épuisé, Mme Smith. (Il jette un coup d’œil à sa liste.) J’appelle maintenant Joseph F. Smith. (Il lève les yeux vers la foule.) Smith... vous êtes là ?

— Je vais finir de dire ce que j’ai à dire, J. Marvin, que ça vous plaise ou non, l’interrompt l’infirmière sans desserrer sa prise sur le micro. Et ce que j’ai à dire, c’est ça : le radon n’est pas un gaz qui sert à faire cuire les côtelettes. Le radon est un gaz qui vous cuit vous. Souvenez-vous bien de ça, les amis, et réfléchissez-y, et quand la folie de l’uranium sera finie on pourra en reparler tous ensemble à la maison de retraite. (Rires gras.) Dans nos tentes à oxygène. Merci beaucoup à vous tous pour votre bien aimable attention.

Noyée sous les huées, sous un torrent de sifflements, de noms d’oiseaux et de moqueries, Kathy Smith regagne son tabouret du troisième rang et constate qu’il est occupé par les pieds chaussés de grosses bottes d’un rancher au sourire narquois assis sur le rang de derrière. Qui ne bouge pas d’un cil. Les bouts de ses bottes sont dressés vers le haut, comme deux pointes de javelots. Mme Smith les écarte l’une de l’autre, les abaisse de chaque côté, et pose son monumental postérieur sur les pieds de l’homme. Il est fait comme un putois dans un piège à rats.

— Smith ! crie le président de séance, dernier appel !

Un homme d’âge mûr, dégingandé et maladroit, veste fripée, chemise trop grande, cravate de travers, s’approche du micro. Sa tignasse de cheveux couleur sable, domptée à l’eau et peignée tout juste quelques heures auparavant, est déjà retournée à l’état de nature : sa mèche de devant lui pendouille sur les yeux, et un épi se dresse sur l’arrière de son crâne comme une pousse de liane à serpent.

Il remonte le micro d’environ trente centimètres pour l’ajuster à sa taille, et se présente :

— Mon nom est Smith, dit-il. (Bronca vigoureuse. Il sourit.) J’vois que vous me connaissez déjà. Pour ceux qui me connaissent pas, là-bas, sur la planète télé, mon nom est Seldom Seen Smith. Je suis né en Utah, je suis un

bon mormon à la petite semaine et je gagne ma vie dans le tourisme. Je suis guide de randonnée, à cheval et en bateau.

— T'es qu'un enfoiré d'antinucléaire, lance une voix dans la foule.

— Et comment ! Cette bougresse d'industrie de l'uranium a presque entièrement dévasté le sud-est de l'Utah. Maintenant ils veulent attaquer l'Arizona Strip. J'suis contre. J'suis...

— T'es un contriste, Seldom. T'es contre tout.

— Ouais, quasiment. (Smith sourit, rejette la tête en arrière pour dégager sa frange de ses yeux et poursuit.) Cette industrie nucléaire de mes deux arrive dans not' pays, démolit la terre avec ses mines à ciel ouvert, ouvre des routes partout, souille les torrents à truites, empoisonne les nappes fratiques, assèche les sources, fait fuir la faune et sème partout derrière elle des ordures, des déchets, des puits, des résidus de broyage et des sites radioactifs, rapatrie ses profits à New York ou Londres ou Tokyo ou au Gai-Paris en nous laissant que des mineurs à cancer du poumon et des boulots de nettoyage à dix milliards de dollars que nos gosses devront payer. Nous volons une bonne vie à nos mômes pour nous payer des mobile homes California climatisés et des caravanes flottantes qui polluent nos lacs.

— Y faut du boulot pour nos gosses, crie la même voix.

— Arrêtez d'en pondre autant, réplique Smith.

Moment de stupéfaction silencieuse. Puis tonnerre de protestations :

— Hein ? Quoi ? Appel au génocide ! T'es cont' les enfants aussi ? Tu veux quoi, qu'on les abatte ? T'as combien d'mômes, Smith ?

— Sept, reconnaît-il. J'ai sept diabolotins. Mais j'ai trois femmes. Ça fait deux virgule deux enfants par femme.

Rires. Sifflets. Applaudissements ironiques.

Le président de séance frappe du marteau.

— Silence. Un peu de calme. Ne jouez pas sur les émotions. Smith, essayez de vous en tenir aux faits qui nous occupent aujourd’hui. C’est-à-dire la délivrance d’un permis pour Syn-Fuels Limited et la création d’emplois pour les travailleurs. Tâchez de garder vos émotions pour vous, Smith. Soyez concis et n’interrompez pas vos voisins lorsqu’ils vous posent une question. Merci. Vos deux minutes sont écoulées, il est temps de passer au dernier témoignage de la journée.

J. Marvin Pratt lève la tête et cherche des yeux son vieux pote l’évêque J. Dudley Love.

— D’accord, mais j’ai juste dire un dernier truc, conclut Smith. Et ce truc c’est que j’suis cent cinquante pour cent d’accord avec ma femme Kathy. (Il pointe le doigt vers la dame aux grosses fesses, fière et entêtée, assise sur les pieds tordus du cow-boy renfrogné.) Lorsqu’elle dit que l’uranium est dangereux pour les enfants et toutes les autres formes de vie elle sait de quoi elle cause. Bon sang, si j’étais moitié finaud comme ma femme je s’rais deux fois plus finaud que... (Sourire ironique)... not’ bon Mgr Love ici présent.

Bravos. Vivats. Petite ovation assise retenue. On entend : “L’est pas si stupide qu’il en a l’air, l’vieux Smith.” “Personne peut être aussi stupide.” “Deux virgule deux enfants par femme ?” “Ça fait six gamins normaux plus six dixièmes de gosse.” “Ça doit être çui-là qui ressemble à son père...”

Sans se départir de son sourire à la fois ironique et lourd de menaces, Seldom se fraye un chemin jusqu’à sa femme à travers une foule désormais debout, criant, tapant dans ses mains comme une flopée de pingouins hystériques, pour accueillir Mgr Love qui se dirige vers l’estrade.

Les deux hommes se croisent.

— Smith, murmure l’évêque entre ses dents, un rictus carnassier aux lèvres, je vais t’écraser comme une merde.

— Quoi ? fit Smith, gêné par le brouhaha.

L'évêque arrive jusqu'au micro. Il le saisit comme il aurait saisi le cou d'un poulet et le relève encore de trente centimètres. Un couinement étranglé s'échappe des haut-parleurs. Love lance un regard panoramique sur la salle d'audience, la foule en liesse, toujours debout, les caméras de télévision attentives, les journalistes fringants, les visages complaisants et satisfaits des Costumes alignés derrière leur table, à ses côtés. Enfin, un des leurs a repris le micro.

Le costume de l'évêque est naturellement un peu différent de ceux des autres. Eux portent des costumes d'hommes d'affaires, avec gilet ; lui une panoplie de rancher du Far West en gabardine gris argent, avec boutons et empiècement dorsal en cuir, col haut et pointu, poches rehaussées d'un liseré de cuir rouge. En lieu et place de l'habituelle cravate, il arbore ce qu'on appelle un "bolo" : un lacet de perles passant sous le col et tenu par une broche. Cette broche – le bolo stricto sensu – consiste ici en un triangle de résine transparente abritant un scorpion mort et monté sur une base de pechblende polie (U-235) en forme de pointe de flèche. Les extrémités pendouillantes du lacet sont quant à elles serties dans des manchons d'argent massif. Sa chemise est fermée, sur le devant et aux manches, par des boutons-pression nacrés. Ses bottes à talons hauts Tony Lama, faites main, sont en peau de varan de Komodo (espèce rare et menacée). Sa grosse tête en forme de pot et ses cheveux gris argent sont coiffés d'un Stetson XXX à bord de huit centimètres, gris argent aussi, façonné – comme son costume, comme sa bedaine, comme sa démarche – façon cow-boy.

Love.

Love, Love, Love, pense Smith en observant cette absurde manifestation de vanité réticulée, comment fais-tu pour être ainsi partout ? Mgr Love, J. Dudley Love, tu fais grisonner l'herbe, Mgr Love.

Smith et sa femme se dirigent vers la porte. Ils savent ce que Love va dire. Ils l'ont déjà entendu mille fois, de la bouche de Love, de celle de mille autres comme lui, à la radio, à la télé, dans les journaux, dans les magazines, dans les couloirs du Congrès et des chambres de commerce, et de la bouche d'enfants portant chez eux la bonne parole au retour de l'école :

Croissance. Il nous faut de la croissance. Nous devons croître, croître toujours, vers l'avant vers le haut vers l'avenir vers toujours, croître avec GOLIATH, pour Dieu pour le Pays et pour Love...

— Mes amis, beugle l'évêque en levant les deux mains pour réclamer ordre et silence, mes bons amis du sud de l'Utah et de l'Arizona Strip, écoutez-moi, je ne vais pas vous ennuyer longtemps, je vais faire comme tout le monde, je vais dire mon petit mot et vous pourrez partir. (La foule se rassied.) Merci. Bon. On a entendu des tas de choses aujourd'hui, notamment ces dix dernières minutes, de la part de nos chers bons voisins, M. et Mme Kathy Smith (rires), sur les terribles dangers de cette industrie nucléaire. L'uranium est un poison, qu'y disent. Eh ben moi j'veis vous dire aut'chose. C't'uranium, pour moi y sent l'argent. (Bravos !) Y sent l'emploi. (Bravo fortissimo.) Des centaines d'emplois, là, chez nous, dans les comtés de Hardrock et Landfill et juste de l'aut' côté d'la frontière dans l'Nord d'l'Arizona. Que dis-je des centaines ? Des milliers. (Tonnerre d'applaudissements !) Bon. Not' vieux Smith dit qu'il a sept gosses. Sept gosses de trois femmes. (Rires.) Ben les amis, vous savez comme moi qu'c'est pas rien. Z'êtes des gars bien et j'sais qu'y a pus d'la moitié d'entre vous qu'a une douzaine de mômes. (Amen ! Amen !) J'en ai onze moi-même, et avec ma p'tite dame – clin d'œil – on travaille dur au douzième. (Rires. Vivats.) Bon. Et c'est pourquoi cette mine de Syn-Fuels sent bon à mes narines. Sent les emplois. Sent l'argent. Et j'ai pas honte de vous l'dire, les amis, c'est une odeur qui m'plaît. (Vivats.) Oui messieurs. Parfaitement. J'aime l'odeur de l'argent. On a suffisamment d'nature sauvage comme ça, on n'en a pas b'soin d'plus, c'est bon qu'à attirer les écolos. Comme une carcasse de ch'val attire les mouches à viande. Chez nous, les écolos, on les bouffe au p'tit dèj', pas vrai les gars ? (Cris d'approbation.) Passqu'y a pas grand-chose d'aut' à bouffer, pas vrai ? (Vrai !) Du poison qu'y disent ? Des cancers ? Des leucémies ? Écoutez les amis, j'suis là pour vous dire qu'y a un gars qu'a pas peur de l'odeur d'l'uranium, qu'a pas peur de l'odeur du radon. Passque j'ai vécu toute ma vie ici et qu'j'ai bossé dans les premières mines d'uranium et que j'suis encore là et que je brille pas dans le noir – (Rires) – et que bon sang d'bonsoir j'suis heureux comme un poisson dans l'eau. (Il caresse le flacon de digitaline dans la poche intérieure de sa veste, près du cœur.) Y en a parmi nous qu'avalent pas ces discours de psychose sur le cancer et les radiations. En fait, les amis, j'suis v'nu vous dire c'que

la plupart d'entre vous sait déjà : les radiations sont bonnes pour la santé. (Murmures joyeux.) Parfaitement, je l'dis et je l'répète, les radiations sont vraiment bonnes pour la santé. Quand y fait beau, qu'est-ce que vous croyez qu'on reçoit ? Des radiations. Et not' bon vieux soleil lui-même, c'est quoi ? Une 'norme bonne vieille centrale nucléaire, qui crache tous ces bons rayons de radiations bénis qui font pousser l'herbe, qui font fleurir les plantes, qui rendent les porcs heureux et qui gonflent les nuages de pluie. Eh oui eh oui m'sieurs dames, la radiation est bonne pour tout. Et il y connaît quoi, Seldom Seen Smith ? Il y connaît que dalle. Que-dalle. C'est le genre de gars qui pourrait tomber dans une barrique de nichons et en sortir en suçant son pouce. Un ignare ! (Applaudissements.) Et sa femme, la Kathy, c't'une bonne femme, c't'une bonne infirmière, mais désolé d'vous dire qu'elle a été gravement désinformée au sujet de l'irradiation. Passqu'elle voit tout à l'envers. Et j'vais vous l'prouver. Là, sous vos yeux. J'vais vous montrer un truc...

Mgr Love farfouille dans son manteau et sort une petite motte de carnotite – minerais d'uranium jaunâtre, friable, et hautement radioactif – d'une de ses poches intérieures. Il la tend bien haut pour que tout le monde puisse la voir.

— C'est de la carnotite, les amis. C'est ça qu'on a chez nous, au sud, dans les gros canyons d'à côté du Grand Canyon. Mais vous savez comme moi que l'industrie de l'uranium est en crise en ce moment, le nucléaire américain est laminé, les enfoirés d'écolos font fermer les centrales, mais ce minerais est si riche, les gars, c'est tellement du premium que même à dix-sept dollars la livre d'oxyde d'uranium ce truc-là vaut la peine qu'on l'exploite. Et le cours peut tomber jusqu'à dix dollars, cette carnotite sera encore rentable. Si nous on n'en veut pas, l'Europe elle en veut. Et l'Japon, et l'Brésil, ces pays-là. Cette terre, les gars, cette terre c'est de l'or. De l'or radioactif.

Murmures d'approbation. Love fait signe à un membre de son équipe assis au premier rang. Le type lui apporte un compteur Geiger portatif. Love pose l'appareil parallélépipédique sur la table, bien en vue de l'auditoire, l'allume, prend la sonde plaquée chrome dans une main et la motte de terre

couleur soufre dans l'autre. Un cliquetis sonore se fait immédiatement entendre.

— OK, les gars, maintenant écoutez-moi cette musique, et dites-moi si c'est pas du premium.

Il rapproche ses deux mains jusqu'à ce que le minerais touche la sonde. Toutes les personnes présentes entendent le compteur s'envoler dans un crescendo de craquements métalliques de plus en plus rapprochés jusqu'à produire le tonitruant bourdonnement continu d'un serpent à sonnette hystérique.

— Z'entendez ça ? Z'entendez ça chez vous, sur la planète télé ? Ce sont des radiations de forte intensité. Du premium, j'veus disais. Du pur U-238. Eh oui eh oui mesdames et messieurs, cette petite caillasse jaune est chaude comme un colt, chaude comme la bonne vieille montre-bracelet au radium de ma Tante Minnie...

Murmures d'approbation admirative dans le public.

— Oui messieurs dames, poursuit Love, ce truc-là est une vraie p'tite boule d'énergie. Et est-ce que j'en ai peur ? Est-ce que j'en ai ne serait-ce qu'un tout petit tout petit tout petit peu peur ? Regardez.

Love abaisse la sonde. Tenant le caillou dans une main, il se tourne pour faire face aux caméras et aux projecteurs, aux hommes importants assis derrière la table, à la foule sur les tabourets pliants.

— Regardez-moi bien.

Tête levée, de profil pour les caméras, il ouvre la bouche, place la carnotite entre ses dents et en mord un morceau. Il le mâche vigoureusement en souriant à tout le monde, le mâche longuement, consciencieusement, puis l'avale. Mme Smith se cache les yeux.

Rires. Bravos. La foule recommence à se lever.

— Oui ! beugle Love, les radiations sont bonnes pour la santé ! (Crescendo d'applaudissements.) L'uranium est bon pour la santé ! L'uranium est bon pour l'Utah et pour l'Arizona ! L'industrie nucléaire est bonne pour l'Amérique !

Les spectateurs sont maintenant tous debout, applaudissant comme des oies, bêlant comme des moutons, hurlant leur pur amour pour Love et la joie sincère que leur procure son brave bon sens. Levant les deux mains au ciel comme un boxeur victorieux, Mgr Love crie sa bénédiction :

— Et maintenant, les amis, et maintenant, les gars, je vous invite tous à me suivre en face, au Mom's Café, pour une grande tournée générale de Pepsi !

Seldom Seen Smith fait quelques pas vers le micro, à contre-courant de la foule en délire. Les caméras l'observent. J. Marvin Pratt, le président de séance, se penche en arrière de sa chaise et débranche le micro, puis quitte les lieux avec les autres Costumes, tous radieux, par une porte de derrière.

## 4

### **GOLIATH, le Super-GEM**

LE genévrier solitaire, mort aux neuf dixièmes, lance sa griffe nue et roussie vers l'azur. S'accrochant à l'unique branche vivante, un pinson brun picore les baies turquoise et les petites bestioles qui rampent dans la verdure rescapée. Très haut sur la face rose du canyon, un troglodyte se met à chanter, piccolo lâchant sa cascade étincelante de demi-croches vif-argent. Un couple de corbeaux observe en silence. Au sommet de l'à-pic, silhouette sombre découpée par le contre-jour, un cheval et son cavalier attendent, aux aguets. Planant au-dessus de tout ça, un vautour noir trace des cercles nonchalants sous la voûte céleste, espérant que quelque chose, quelqu'un, n'importe qui ou n'importe quoi de vivant, meure. Où il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Les traces plates du tracteur sont imprimées sur la sépulture de la tortue du désert, implacables et muettes, définitives, permanentes, parfaites. À côté, dans le lit à moitié bouché du torrent, un filet d'eau boueuse contourne l'empiétement chaotique de terre retournée, de dalles de grès brisées, de buissons de sauge arrachés et d'arbres mutilés agonisant lentement – chênes blancs, jeunes peupliers, pousses de saules, negundos, frênes, pins pignons, genévriers.

Tout au bout du ruisseau apparaît, semblable, presque identique, une autre autoroute du progrès, de l'amélioration et du développement : bande de terre raclée à nu de toute végétation, rocs et arbres écartés au bulldozer et entassés en buttes irrégulières à distance de la piste morte. Les traces du tracteur de fer mènent dans les deux directions : vers l'aval et ce qui peut se cacher derrière le coude suivant, vers l'amont et les sources naturelles qui alimentent le ruisseau. Plus loin s'étend un paysage ondoyant de hauts plateaux de falaises rouges, de dômes de grès, de dolines vertes, de forêts de sauge, de genévriers et de pins pignons.

De là, au cœur du drap mortuaire de fumée et de poussière qu'elle génère dans sa lente et laborieuse progression, au loin, vient la machine. La

mégamachine. Le GEM de l'Arizona rouge et jaune, le Super-GEM, grand comme un hôtel, plus haut qu'un silo à grains, plus lourd que cent cinquante Boeing 727, large comme un entrepôt de gare ou plus large que six tracteurs Caterpillar D-9 alignés côte à côte, recevant suffisamment d'électricité pour alimenter une ville de cent mille habitants !

Construit par Bucyrus-Erie. Compagnie internationale. Prévention des inondations. Canaux. Équipements souterrains. Pipelines. Barrages. Routes. Extraction minière : matières premières métalliques, matières premières non-métalliques. Phosphate (enrichissement des sols). Énergie. L'industrie US multimilliardaire du charbon et de l'uranium et l'industrie de l'énergie électrique plus puissante encore continuent de croître chaque année, ici comme ailleurs. Les engins de B-E sont leaders mondiaux dans le domaine de l'extraction à ciel ouvert. Besoins en énergie, extraction d'énergie. En croissance. Partout. Avec un nouvel intérêt pour le legs de l'industrie minière. Bonification. Terrains améliorés, plus utiles : le legs de l'extraction à ciel ouvert. L'étape ultime. Dans les villes. Hors des villes. Dans les régions les plus reculées. Bucyrus-Erie est présent. Ici. Là. Partout. Élément essentiel (...) les hommes. Professionnels. Experts. Bien équipés. Consciencieux. Formés. Motivés. Dévoués à la précision et à la justesse. Cadres expérimentés. Présence mondiale. Tradition d'excellence. Gage de qualité. Leadership. Ingénierie de pointe. Pour la nature. Pour la vie. Pour VOUS ! (...) Bucyrus-Erie.

Le Dragline Marcheur 4250-W.

GOLIATH.

À trente mètres au-dessus de la tortue ensevelie, du genévrier mourant, du pied du canyon arasé, l'homme à cheval observe, immobile, silencieux, patient.

Le cheval est un hongre imposant, avec une pine pommelée pendouillante de quarante-cinq centimètres, grande comme un salami pourri. Il urine péniblement sur le roc dur du bord du canyon : problème de prostate. Sa robe blanc cassé arbore des plaques galeuses sur les flancs et à l'encolure, il a des sabots larges comme des poêles à frire, un fer à moitié détaché, le nez romain et de longues dents jaunes.

L'homme en selle sur le dos affaissé de la bête porte une culotte de cheval bleu sombre fripée, maculée de graisse de bacon sur la cuisse et la hanche, des bottes montantes aux éperons rouillés, une chemise bouffante, blanche dans une vie antérieure, de conception étrange (sans col, double rang de boutons sur le devant), une écharpe noire (couleur de l'anarchisme ?) nouée autour du cou, des gants blancs sales à longues manchettes et un comique chapeau de cow-boy blanc sale à large bord.

Il porte également une paire de revolvers Ruger .44 magnum plaqués argent à crosse d'ivoire, chacun dans son holster de cuir, sanglés à la taille par une large ceinture pleine de cartouches, dont certaines de cuivre vide. Pour recharger.

Des Ray-Ban opaques couvrent ses yeux, leurs deux branches reliées par une sangle tombant sur sa nuque. Façon skieur de l'extrême.

C'est un homme mince et noueux, aux épaules étroites, au torse concave, ni grand ni petit. Il paraît vieux, plus vieux que son cheval, trois fois plus vieux que son cheval. Il a besoin d'un bon rasage. Il a besoin d'un bon bain. Son nez protubère. Ses oreilles tombent. Ses cheveux sont d'un brun grasseux, avec quelques mèches grises çà et là. Et ses yeux, à peine visibles derrière les lunettes de soleil, ne vont pas ensemble. L'un d'eux a quelque chose de faux et d'effrayant.

Quoi qu'il en soit il reste là, assis sur ses jambons flétris, sa selle élimée, son cheval usé, fini, sans rien faire de pratique ou d'utile. Juste observer, attendre, écouter, et se rendre ridicule parce que c'est lui l'éclaireur.

Pendant ce temps, en bas, les petits rubans roses faseyent au bout des piquets de repérage. Le vieux bonhomme tortue gît raide comme un roc dans sa tombe. Le ruisseau sali coule dans son canal, gargouillant sur la boue fraîche, et descend le canyon entre les pistes parallèles tracées au bulldozer, négocie le coude, franchit une gorge rocheuse alimentée par des sources où fleurissent des penstémons roses et des bugles écarlates, puis un autre coude ouvrant sur un large val couvert d'un dru manteau de pâturin (nul bétail n'a encore envahi l'endroit), au bout duquel les routes ouvertes au bulldozer divergent pour remonter chacune un canyon latéral.

Mais le ruisseau continue sur des kilomètres et des kilomètres, descendant roches plates et terrasses de grès, formant des bassins et des cascades d'eau claire, puis s'écoule au fond d'une gorge plus profonde et plus étroite jusqu'à un canyon vertigineux, un canyon de spectacle et de rêve, plus profond que large, trois cents mètres à la verticale, soixante entre les deux parois, où l'eau chute et cascade sur le grès bleu-gris, rencontrant encore d'autres sources, acquérant davantage de volume, plongeant plus bas toujours plus bas, vers le maître de tous les canyons.

Criquer à l'embouchure du canyon. Deux doris de bois blancs aux plats-bords rayés de rouge et de vert sont amarrés aux saules sur une plage de sable. L'un des doris s'appelle Lost Eden, l'autre Paradise Regained. Avirons dorés au repos, les jolies barques à haut franc-bord remuent doucement, brillantes, la poupe dans l'eau claire, la proue sur le sable et le cockpit chargé de glacières Gott, de caisses de munitions, de gilets de sauvetage, de jerricans d'eau, de boîtes de fusées et de packs de bière. Les caisses et les boîtes sont frappées d'autocollants ronds arborant un poing vert dressé dans un cercle rouge sur fond blanc. Des vêtements jetés par terre forment une piste partant de chaque barque et montant à travers l'épaulement de rocs tombés entre le lit du cours d'eau animé et scintillant et la paroi du canyon. Ici une longue visière de rameur à motifs camouflage beige désert, là un T-shirt blanc dont le dos est orné d'une image de la planète Terre et d'une phrase disant, en lettres vertes, WE STAND FOR WHAT WE STAND ON, Nous soutenons ce qui nous soutient. Un petit haut féminin. Un short coupé – éhontément court – dans un jean élimé. Un bandana noir. Un autre T-shirt à slogan : DOWN WITH EMPIRE ! UP WITH SPRING !, À bas l'Empire ! Vive le Printemps ! Un short d'homme. Une tong célibataire. Un caleçon jaune-vert. Un mini bikini noir. Un chapeau de feutre taché de sueur, encroûté de sel, orné de mouches à truites montées à la main. Un maillot de bain d'homme coupe boxer...

La piste contourne des rochers pastel couleur sucre d'orge, passe sous des saules et des peupliers aux larges troncs, descend dans le ruisseau, traverse une fine langue de sable et disparaît dans les profondeurs d'un trou d'eau émeraude de quinze mètres de large. L'eau est agitée, tumultueuse : le ruisseau s'y déverse d'un surplomb de travertin de quinze mètres de haut,

généralant un fracas spectaculaire mais bizarrement agréable, le bruit blanc des cascades.

Trois nymphes s'y ébattent, brunes comme des Indiennes, brunes de la tête aux pieds, avec de longues chevelures ondoyantes, des yeux pétillants, des seins allègres. L'une est petite et boulotte, une autre grande et mince, la troisième oscille entre les deux : toutes trois sont splendides.

Les trois garçons les observent depuis la rive, assis. L'un d'eux, vêtu uniquement d'un T-shirt, joue un air de flûte. Il a une barbe roussâtre, ses cheveux bruns bouclés forment un épi au-dessus de chaque oreille. Ses amis, des types aux allures de bateliers, nus, bronzés, poilus, se passent un petit placebo Zig-Zag, tirant bruyamment chacun à son tour sur cette fumette illégale, lancent des sourires aux filles et sentent leur érection croître vers une énormité débridée, sans précédent, malcommode et impossible à cacher. Où la cacher, là est la question. Nul doute qu'une réponse finira par se présenter, d'un moment à l'autre. Ils attendent, ils regardent, timides comme des licornes dans un champ de jeunes vierges, à moitié pétrifiés par la clameur primitive et sauvage de leur propre sang.

Les nageuses sautent dans l'eau, corps souples luisant comme des truites arc-en-ciel...

Le musicien pose sa flûte pour répondre à l'appel de son autre instrument, plus puissant, plus bas. Il interroge ses ardents camarades du regard. Ils opinent. Il ôte son T-shirt (HAYDUKE LIVES ! – Hayduke est vivant !) et le laisse tomber sur le sable. Les trois jeunes hommes, amorcés comme des torpilles, se lèvent de concert et plongent dans l'eau. Les filles poussent des cris faussement effrayés, sortent de l'eau, reculent, s'égaillent, puis se regroupent et plongent comme des dauphins vers les profondeurs du centre du bassin, fesses luisantes éclatantes offertes au regard chaud pulsant polisson du soleil.

Tout est meilleur en extérieur.

Tout ?

Un filet de boue rouge, aux reflets d'huile irisés, apparaît dans l'eau verte et claire de la chute.

## 5

### **La femme de ménage**

LES Costumes sont assemblés autour de la table du conseil d'administration, structure architecturale trois fois plus large, presque à moitié aussi longue et deux fois plus lisse qu'une piste de bowling. En haut, un lustre extravagant luit... Les plus vieux tirent sur leurs cigares de rigueur (le PDG est un fumeur) ; les plus jeunes se mordillent la lèvre inférieure ; la seule femme – belle, joues creusées de top model, tenue sobre et élégante, tailleur de laine à carreaux, jupe aux mollets, chemisier de soie à col froncé, discret collier de perles véritables – tire langoureusement sur une cigarette noire et dorée, longue et fine comme un crayon. Ses ongles rose primevère sont longs, dangereusement longs, signalant à qui les remarque ou s'y intéresse qu'elle ne fait rien d'utile. Aucun travail utile. Travail, comme dans travail manuel : travail. Ses collègues masculins, dont certains sont plus jeunes qu'elle, dont certains peuvent être soupçonnés d'être au moins capables de pousser de temps en temps une tondeuse sur la pelouse de leur villa de Longmont, portent eux aussi leurs ongles longs. Sans vernis, certes, mais brossés, limés, polis, immaculés.

(Pousser une tondeuse ? Pousser ? Une tondeuse ? Personne, nulle part, personne nulle part en Amérique, au Japon ou en Europe de l'Ouest, ne pousse jamais de tondeuse. Les gens les conduisent, poussent des leviers, des boutons, des guidons. Ou ce sont leurs jardiniers qui s'en chargent. Ou leurs enfants, peut-être, parfois.)

Attendant le chef, les onze hommes et la femme patientent autour de la table géante, regardent à travers la baie vitrée l'atmosphère épaisse et brune de la ville, les rues, tout en bas, les montagnes tachetées de neige du Front Range, au loin, à peine visibles, les plaines de l'Est qui s'étendent dans un brouillard infini vers l'orient qui s'obscurcit.

Le Grand Derrière Bleu est en retard, remarquent-ils en consultant leurs chronomètres. La chose est inhabituelle. Comme la plupart des hommes importants des échelons supérieurs de Nuclear Fuels Inc. (branche US de

Syn-Fuels Ltd.), il place la ponctualité très haut sur son échelle de valeurs et attend des autres qu'ils fassent de même. Lorsque l'on a peu de qualités, il faut tirer le meilleur de chacune d'elles.

Les douze vice-présidents jettent des coups d'œil à leurs montres, regardent sans le voir le paysage familier, derrière les panneaux de Thermopane teinté, évoquent tel ou tel point de l'ordre du jour.

— ... Fondation Légale des Mountain States ?

— Bon sang, oui. Ils ne se débarrasseront jamais du vieux Wort. C'est le fondateur.

— Et la procédure d'appel ?

— Aucun problème de ce côté-là. Le juge comprend parfaitement.

— Il a un faible pour les Indiens, à ce qu'il paraît.

— Il suivra le mouvement. Il comprend la situation. Ils n'appartiennent pas à une de ses tribus fétiches de toute façon. Ils ne sont que deux cents sur toute la réserve, une centaine d'ivrognes et une centaine d'enfants. Il suivra.

— Ils ont fini par assembler leur truc ?

— Oui, enfin. Avec deux mois de retard. Y a un connard de routier qu'arrêtait pas de perdre le matériel à soudure. Z'avez une idée du nombre de points de soudure qu'il faut pour monter un de ces engins ?

— Vous parlez du dragline marcheur ?

— Je parle du 4250-W. Environ dix mille. Et ces enfoirés de soudeurs qui freinent à trente-cinq points par heure. Mais on s'en occupe. On a déjà tout le système scolaire de l'Utah qui travaille à former des soudeurs. Des soudeurs, des ajusteurs, des plombiers, des électriciens, des mécaniciens diesel, des ingénieurs-opérateurs de cabine...

— Des quoi ?

— Ouais, je sais. Des ingénieurs-opérateurs de cabine. C'est comme ça qu'ils veulent qu'on les appelle. Ingénieurs-opérateurs de...

— Ces mecs conduisent un tracteur et ils se font appeler ingénieurs-opérateurs de cabine ?

— Les nanas aussi. On fait entrer des filles dans le projet. Avec elles, le syndicat va marcher droit. On les envoie là-bas faire joujou sur des Cat D-9. Ce sont de bonnes travailleuses. Prennent leur job au sérieux. Boivent pas, fument de la dope. Très motivées. Vont rabattre leur caquet une bonne fois pour toutes à ces bouseux machos, leur inculquer un peu d'humilité, leur montrer qu'y a rien de spécial à conduire de gros engins, rien de spécial du tout, n'importe qui capable de pousser un levier de vitesses, de tourner une manivelle et de respirer avec un masque peut conduire un bulldozer, un monte-charge, un camion-citerne, un camion-benne, une pelleteuse, un perforateur. C'est ce que les gars veulent pas encore croire. Ça va leur faire un choc.

— Un trop grand choc, peut-être.

— Faut qu'ils restent craintifs. Un peu de discrimination positive et le tour est joué. On embauche plus de filles, plus de noirs, plus de Mexicains, et on verra bientôt le syndicat ramper à nos pieds, priant pour qu'on lui donne un bon coup de pied dans les...

— Bonjour Mary.

— Bonjour les gars.

— On parlait du projet.

— Je n'en doute pas. Avons-nous déjà le permis ?

— Aucun problème avec les fédéraux. Aucun problème avec le comté. Tout le monde est très désireux de coopérer.

— Alors on a déjà les permis ?

— Ils sont dans les tuyaux, ils sont dans les tuyaux. Les procédures de routine suivent leur cours, restent encore quelques consultations çà et là, la merde habituelle, les conneries de réglementation, tout est prêt.

— Mais on m’a dit que la machine était déjà au boulot.

— Je veux. On peut pas attendre éternellement. Les moussons d’été arrivent, le temps peut virer à la boue, on peut avoir des inondations subites dans les canyons, ce genre de problèmes, fallait commencer au bon moment.

— Vraiment ? Mais imaginez...

— Vous verrez, Mary, ça paie de brûler les étapes. Toujours. À la moindre anicroche dans le processus de délivrance des permis, à la moindre putain de nouvelle procédure d’appel, on montre à la cour qu’on a déjà dépensé vingt millions, quatre-vingts millions, j’ai aucune idée du foutu montant, qu’on a mis quatre cents bonshommes au boulot...

— Bonshommes ?

— Hommes, filles, femmes, noirs, hispaniques, aborigènes américains, y a toute une communauté qui dépend de nous, monsieur le juge, z’allez pas foutre en l’air le projet maintenant, n’est-ce pas ?

— Pensez à tous ces pauvres gens, monsieur le juge.

— Ne soyez pas cruel, monsieur le juge.

— Montrez que vous avez du cœur.

— Une nouvelle crèche, monsieur le juge.

— Un nouveau bâtiment pour l’école. Un nouveau Dairy Queen. Un nouveau McDonald’s.

— Vingt millions de dollars, monsieur le juge.

— Quatre-vingts millions de dollars.

— Pensez à vos honoraires de conférencier, monsieur le juge. Dix mille par soirée. Pour vous.

— Non, pas de ça. Chut. Point sensible. Ne jamais parler des honoraires de conférencier.

— Ni d'Antigua ? de Cancún ? de Palm Springs ? d'Honolulu ?

— Non.

— Ni d'etc. ?

— Surtout pas d'etc.

— Vous avez tout bien bordé, les gars, hein ?

— Mary, tu dois être aussi intelligente que tu es élégante.

— Moi ? Pauvre petite moi ?

— Personne ne pourrait être aussi intelligent.

— Sauf Mary.

— Eh bien, merci, messieurs. Merci, vraiment. Et où est le grand derrière bleu aujourd'hui ?

— Mary, nous prononçons toujours ce nom sacré avec des capitales. Et en italique. Le Grand Derrière Bleu.

— D'un ton révérencieux. D'une voix étouffée, terrifiée, fascinée par la transcendance.

— Je comprends. Bien sûr.

— Et...

— Et... il... arrive...

On entend la clef en or tourner dans le verrou plaqué or. On voit s'abaisser la poignée plaquée or de la porte en acajou massif façonnée à la main. Dans le silence subit, toute conversation suspendue, les onze hommes importants et la femme de grande taille regardent la lourde porte s'ouvrir lentement vers l'intérieur sans produire le moindre grincement ou couinement. Une porte bien montée.

Entre une femme de ménage.

Elle tracte d'une main un immense seau de ménage en tôle gondolée rempli à ras bord d'une fange jaune soufre à la fois visqueuse et moussante, et de l'autre un balai à franges de taille industrielle, laissant derrière elle une traînée graisseuse qui franchit la porte et s'insinue jusque dans la salle du conseil d'administration. C'est son balai à franges à elle, rien qu'à elle, avec ses initiales à elle gravées dans le dur manche de frêne : H.I.S.

La femme de ménage est une femme massive, hanches larges comme un manche de cognée, seins gros comme des pastèques mûries sur pied. (Ô splendides gourdes féminines !) Un ventre qui fait ventre : encore enceinte, sûrement, pour recommencer à toucher les bonnes vieilles allocs, c'est sûr. (Dis, Blanche-Neige, pourquoi toi et les tiens y'en a avoir tous ces gamins, Blanche-Neige ? Ben, Bwana, Missié Sécuwité Sociale y'en a diwe, aussi claiwement qu'un étwon d'chien suwe le twottoiw : plus toi y'en a avoiw d'enfants, plus toi y'en a toucher awgent.) Elle porte des lunettes de grand-mère à verres violets qui cachent la moitié de son visage luisant de sueur et/ou de graisse, et, sur la tête, une serpillière. Une autre serpillière d'épaisses boucles blondes en polyester, une perruque à l'évidence, semblable à celle de Harpo Marx. Sa blouse, ample et pleine façon Mother Hubbard, en imprimé de coton à motifs de roses sales, manches longues, boutonnée jusqu'au cou, descend jusqu'aux orteils de ses larges pieds plats chaussés de babouches.

C'est une puissante une magnifique une terrible une suprême femme de ménage.

Un peu en avance au travail, peut-être ? Les élégants membres du conseil la regardent, les yeux écarquillés. Un des plus gros, des plus vieux et des plus

importants des Costumes donne un coup de coude à son voisin plus jeune. Un robuste coup de coude dans les côtes. Vas-y, toi.

— Ahem, commence le jeune homme en posant son cigare et en faisant un pas vers la femme de ménage, excusez-moi, euh, femme, mais nous, euh, c'est-à-dire, nous devons, euh, vous seriez pas deux bonnes heures en avance, par hasard ? De plus...

Il regarde le seau, le balai à franges, puis l'épaisse moquette qui couvre intégralement le sol de la pièce.

— Où avez-vous trouvé cette clef ? demande l'homme plus âgé.

La femme de ménage ne relève pas la question et plonge son balai dans l'immonde concoction de son seau, l'y laisse infuser quelques instants, l'en sort – grosses gouttes sur la moquette – et le pose contre le mur, à côté de la porte.

— Attendez un inst... Je veux dire, poursuit le jeune homme, qu'est-ce que vous croyez être en train de faire au juste, femme ?

La femme de ménage le regarde. Il est difficile de lire l'expression de ses yeux, masqués par ses verres violets, mais à en juger par sa mâchoire serrée, le rictus tendu de ses lèvres carmines grotesquement surmaquillées, elle est vraisemblablement en train de fusiller son interlocuteur du regard.

— Je veux dire, dit-il, euh, madame, si vous préférez, ou même ma'am, si vous voulez...

Jetant un coup d'œil de côté à ses collègues du conseil d'administration (tous aryens), l'homme s'autorise un léger ricanement, un petit sourire méprisant, puis hausse les épaules, à court de ressources. Ne recevant aucune assistance verbale de leur part, clairement désigné pour assumer seul l'odieuse corvée consistant à débarrasser la salle du conseil de cette étrange intruse, il se tourne de nouveau vers elle.

— Ma chère dame, commence-t-il, faisant cette fois étalage de ses bonnes manières (MBA, Harvard, 1975), nous savons que vous devez faire votre

travail, mais, comme vous le voyez, nous sommes actuellement en réunion, et de plus...

La femme de ménage le fusille du regard.

Nonchalamment, mais d'une main tremblante, il porte son cigare à sa bouche, manque de le prendre du mauvais côté, le retourne en hâte, essaye de nouveau, a bon, tire une taffe, tousse.

— De plus... cette pièce, comme vous voyez, cette moquette...

La femme de ménage parle enfin, d'une voix aiguë de faux fausset.

— Quesse qu'y a mon p'tit gars ? dit-elle, tu t'fous d'ma gueule ou quoi ?

— Pardon ?

— Tu peux pas parler normal ? T'es humain ou quoi, mon gars ?

— Eh bien, désolé, mais, tout ce que je veux dire c'est que, bon Dieu, femme, on n'a jamais vu personne passer la serpillière sur une moquette. Personne ne passe...

— J'suis pas v'nue pour serpillier d'la moquette.

— Pardon ?

La femme de ménage saisit son seau de jus jaune dans ses grandes paluches gantées, le lève à hauteur de sa taille et s'avance vers la splendeur luisante de la table du conseil.

— J'ai un message pour vous, les gars, dit-elle, en provenance directe des boues de vot' mine d'uranium de Moab, Utah, à vous tous. (Elle balance le seau vers l'arrière...) 'viron cinq gallons d'pisse de radiations liquides. (... puis vers l'avant, répandant son contenu entier sur le vaste plateau verni.)

Les membres font des bonds en arrière, cherchant frénétiquement à éponger, à l'aide de pimpantes petites pochettes de costume, les projections de fange fumante qui maculent leurs trois-pièces de Savile Row.

— Et vous savez quoi ? hurle la femme de ménage, voix de fausset oubliée, finie, Vous pouvez même garder vot' seau !

Sur ce, elle l'envoie valser en l'air, de ses deux bras puissants – forte, forte femme –, en direction de l'énorme lustre scintillant, doré à l'or fin, compliqué, qui pend comme une constellation lumineuse au-dessus de la table. Le seau fracasse la première couronne de ce monument de cristal, de brillants et d'incandescence tintinnabulante, retombe au centre de la table dans une pluie d'éclats étincelants, cul pardessus tête, cône d'essorage en acier contre le plateau. Sur son élan, il glisse ensuite jusqu'à l'autre bout de la table, gravant au passage de longs sillons dans la perfection vitrifiée de la majestueuse pièce de mobilier, et achève sa course en tombant, schplock, comme un ballon dans l'en-but, sur le fauteuil discrètement mais clairement superlatif du président.

— Les radiations, hurle la femme de ménage en se repliant vers la porte, les radiations sont bonnes pour la santé !

— Chopez-moi cette négresse ! beugle l'homme le plus âgé, le vice-président senior, en tendant le doigt vers elle. Tuez-la !

Il baisse la tête pour contempler, horrifié, les souillures qui fument comme un feu qui couve sur son costume à mille dollars, puis tente maladroitement d'attraper un des téléphones alignés sur l'étagère qu'il a dans son dos.

Trois des vice-présidents les plus grands, les plus téméraires, les plus costauds s'avancent de façon menaçante vers la femme de ménage. Elle attrape son balai et le brandit, franges dégoulinantes de liquide radioactif, à la face des trois hommes, qui se figent sur place. Elle sort de la pièce en reculant, fait quelques pas en arrière dans la lumière tamisée du couloir aux murs plaqués de bois sombre, puis fait brusquement volte-face et sprinte vers l'ascenseur présidentiel dont un autre seau de ménage maintient la porte en position ouverte. Elle oublie de relever ses longs jupons, manque de trébucher, se rétablit et plonge dans la cabine avec deux pas d'avance sur ses poursuivants. Elle se retourne de nouveau et de nouveau brandit son abominable balai à leur face, les tenant ainsi aux abois le temps que la porte se referme. Un homme ligoté et bâillonné gigote à terre derrière elle.

Les hommes se regardent, bouche bée, puis regardent les chiffres lumineux décliner comme un compte à rebours au-dessus de la porte close : la Descente d'Otis.

— J'ai vu un corps là-dedans...

— C'était lui ?

— Ouais... j'ai bien l'impression. Même vieux costard bleu.

— Mon Dieu, mais c'est un enlèvement !

— Des terroristes !

On alerte la sécurité, qui fait immédiatement bloquer toutes les issues : parking souterrain, sous-sol de livraisons, lobby, rez-de-chaussée, premier étage, tout ce qui possède une porte permettant d'accéder à la rue. Le corps des Costumes au complet se précipite vers la sortie principale, dévalant frénétiquement, et pas toujours sur ses jambes, le blafard escalier de secours en une course folle contre l'ascenseur en locomotion verticale. Au complet, à l'exception du vice-président senior, qui continue à aboyer dans un des téléphones de la salle du conseil, et de la jeune femme prénommée Mary, vice-présidente junior du service marketing, qui maintient un doigt appuyé sur le bouton d'appel de l'ascenseur de service. Attendant son arrivée, elle remarque que l'ascenseur présidentiel de la femme de ménage s'est bizarrement arrêté au deuxième étage. Il y est encore lorsque Mary pénètre dans le sien. Elle hausse les épaules, sourit, s'allume une nouvelle cigarette fine à filtre doré, effleure le bouton du rez-de-chaussée, et le doux feulement des portes annonce l'imminence de sa descente pneumatique, déesse de l'entreprise dans sa capsule spatiale climatisée, vers la splendeur et le chaos du hall d'accueil. Mais elle a eu sa dose de stupides rodomontades dopées à la testostérone pour la journée. Sans se soucier du sort du Grand Derrière Bleu, elle pousse la porte à tambour qui donne sur le trottoir animé à l'heure de la sortie des bureaux, fend élégamment la foule sur ses talons aiguilles et se dirige d'un pas décidé vers ce petit bar sombre et chic qui fait le coin de la rue, où l'attend son amant, son chéri, son trésor, son partenaire, sa gourmandise, son bienfait bien monté, son plaisir, sa goûteuse, svelte, souple, petite sucrerie pour la nuit, pour la semaine, pour

l'année, pour la vie. Met cap d'un pas décidé vers l'amour et la vie. La vraie vie, le vrai amour. Fini les journées de seize heures pour aujourd'hui, bye-bye vous tous, espèces de trous du cul puant de la bouche en costards pétrole trop grands.

Les vice-présidents et les vigiles en uniforme arrivent ensemble devant l'ascenseur bloqué au deuxième étage. Ils en trouvent la porte encore une fois coincée en position ouverte, par le même seau de ménage. À l'intérieur, il y a le balai trempé, la perruque blonde, les lunettes de grand-mère violettes et un tas de haillons : la panoplie Mother Hubbard de la femme de ménage. Et le corps, le gros Costume, se tortillant dans ses liens, furieux, beuglant contre eux tous avant même qu'ils aient fini de le libérer de son bâillon :

— Il a filé par là, bande d'abrutis, par là ! Une espèce d'homme-singe à face noire. L'est armé. L'a une grande corde violette lovée sur l'épaule. Par là, ouais, rattrapez-le ! Foncez ! Filez ! Chopez-moi ce mec, bande d'incapables cons !

Mais tout ce qu'ils trouvent, au bout du bout du cul-de-sac d'un couloir secondaire, est un cadre de fenêtre très proprement descellé et un mousqueton d'alpiniste en alliage léger solidement crocheté à l'anneau de sécurité des laveurs de carreaux. Nulle trace de corde violette. Rien non plus ni personne dans la sombre ruelle qui longe le bâtiment dix mètres plus bas, si ce n'est un clochard aviné étendu sur le trottoir graisseux, qui leur crie, en grimaçant, en ricanant :

— Allez-y, les gars, sautez ! Sautez ! Vous pouvez le faire. Il a pu le faire, vous pouvez le faire. Sautez, bande de cons, sautez !

## 6

### Au travail sur le numéro douze

NUIT. Zap ! Zip !

Dans la lueur bleutée du néon tueur d'insectes fixé au mur à l'extérieur, au-dessus de la fenêtre, deux corps, à l'intérieur, sur le lit et sous les couvertures, se débattent à la recherche d'une union fertile. Tous deux souffrent, comme on dit de nos jours, d'un excès pondéral rendant difficile, mais non impossible, la stabilisation d'une interface de connexion charnelle opératoire. Surtout la femme, victime de ce que les médecins appellent le "syndrome de multiparité excessive" – trop de grossesses répétées. Sa surcharge en graisse est si importante que son mari, à tâtons dans le noir, peine systématiquement à trouver l'orifice idoine, ou même un orifice quelconque. À l'inverse, il lui arrive parfois de trouver trop de pseudo-vagins, d'en élire un, pour finir par se rendre compte en redescendant du climax de son éreintant labeur qu'il vient de faire l'amour à quelque repli cutané accidentel et temporaire du bas abdomen de son épouse. Par pudeur, indifférence et crainte d'une énième grossesse, celle-ci ne l'aide jamais, ne le guide jamais. Qu'il se débrouille pour faire son boulot, après tout c'est lui l'homme.

Snap ! Crackle ! Pop !

— Tu as pris ta digitaline aujourd'hui, Dudley ?

— Oui, répond-il, le souffle un peu court, oui, chérie... j'ai... han... pris... ma... digitaline... han ! han !... aujourd'hui... han ! d'aujourd'hui. Pfiou !... Ha... Han... Pourrais-tu... han... s'il te plaît... han... me donner un peu... m'aider un peu... là... han... Maman... hein ?

— Oh, Dudley. Je t'en prie, Dudley. Y faut vraiment qu'on recommence ce truc ? Tous les mois ? Dudley ?

— C'est la bonne période, nan ? Le bon moment dans l'mois, han ? Hein ? T'es bien en... comment tu dis... en... en pleine o... en pleine o... fellation, pas vrai ? Han ! Pas vrai, Maman... ? Faut qu'on préserve... not'... not' noyau familial... not' han... famille nucléaire...

Les couvertures se soulèvent au-dessus du matelas grognant, emmêlées, bouchonnées par le couple au corps à corps, mouvement chaotique décomposé par les éclats stroboscopiques bleutés du néon protecteur. Chaque étincelle électrique – zap ! – signalant et signant la mise à mort d'une nouvelle bestiole volante, d'un nouveau moustique, d'un nouveau cousin, d'une nouvelle mite, d'un nouveau papillon de nuit, d'une nouvelle mante religieuse, d'un nouvel éphémère innocent aux ailes en dentelle de fils de la Vierge. Elles viennent de plusieurs kilomètres alentour, nuées convergentes de petites créatures nocturnes, attirées par la désirable lueur bleutée, pour mourir – zip ! zit ! zing ! grillées vivantes ! – et choir sous la fenêtre de la chambre de la maison de Love.

— Je sais, Dudley, mais c'est si compli... c'est une telle... saloperie de... bordel... Oh...

— Mais bon Dieu, Maman, comment veux-tu qu'on le... han... qu'on le fasse... hein ? han ?... not' p'tit numéro douze... si on... si on continue pas... han ! han ! d'essayer, hein ? J'y suis ? C'est bon ?

— Mais, Dud, on pourrait pas... on pourrait pas s'arrêter à onze ? Ça suffit pas, onze gosses ? Dudley ?

Sur la commode à côté du lit en chantier, exposées en arc de cercle, se dressent les photos encadrées de onze enfants souriants de deux à treize ans. Génétiquement propres, ils arborent tous les mêmes lèvres fines, le même nez camus, les mêmes petits yeux bleus, les mêmes cheveux blond filasse que leur père. Tous sont des filles.

— Dieu a dit soyez féconds, mon chou... Il a dit soyez féconds et multipliez-vous et nous... on va... on va faire fleurir le désert... on va... le faire fleurir comme... comme la... Oh !... la rose ?... Remplir le...

— Mais pourquoi nous ? Pourquoi ce serait nous qui devrions nous taper tout l'boulot ?

— Passque si on l'fait pas... qui l'fera ? Les Gentils ? Ah... ces... ces espèces de... Hmmm... Pfiouuu... y le f'ront pas, Maman, passqu'y se vautrent...

— Hein ?

— Y se vautrent. Y se vautrent dans le péché... le stupre... Avor... tement... Con... contraception... alors que le Seigneur Il a dit... Il a dit... remplissez le monde.

Zip ! Zap ! Crac ! Crève !

— Alors finissons-en une bonne fois pour toutes et qu'on en parle plus. Moi je trouve qu'y a déjà trop de remplisseurs de monde comme ça. Tu devrais voir les queues au supermarché.

Elle fixe le plafond pendant qu'il poursuit son labeur.

— Utes. Paiïutes. Navajos. Meskins. Y a même des négresses qui s'y pointent maintenant, Dieu sait d'où elles viennent. J'pensais pas qu'on en avait dans l'comté. Et toutes ces femmes de couleur, toutes, j'veux dire y compris les Indiennes, elles paient leur bouffe avec des coupons. Tu d'vrais voir ça, Dudley, des chariots pleins à ras bord de Pepsi et d'pains briochés et de Treets et de chips de patate et de chips de maïs et de boîtes de haricots frits et refrits dans la graisse, y mangent que ça, pas étonnant qu'y soyent tous obèses. Et des tonnes et des tonnes de Pampers. Et c'est l'même bordel à la banque, y'en a des queues et des queues, z'attendent pour encaisser leurs allocs. Pis y vont traîner toute l'après-midi dans les bars, d'avant les bars, affalés comme des loques pile au milieu du trottoir, les hommes, les femmes, tout l'monde. Et dans les écoles, Dudley, toute cette violence qu'y a dans les écoles, maintenant, les gosses qui s'font poignarder dans les toilettes, la recrudescence des vols dans les couloirs, dans les casiers, et à trente-cinq, quarante gosses par classe, ça fait peur, Dudley, ça fait peur. Y a quekchose qui cloche quekpart...

Snip ! Snap ! Bestioles mortes tombant de la lumière, tombant, chutant, électrocutées par processus cybernétique automatisé, masse-production de la mort à échelle industrielle. Petites bestioles, grosses bestioles, empilées en tas par terre sous l'arc électrique des épiléptiques électrodes du néon bleuté.

— Ouais, j'sais bien, Maman, j'connais... j'connais ça moi aussi, de quoi... de quoi tu crois qu'on... cause, au conseil de l'école... conseil de l'école... de l'école ?... hein ? han ? hmmm ?... mais là maintenant... faut qu'je... faut que je m'concen... concen...

— J'ai sommeil, Dud...

— J'sais bien, Maman, j'sais bien. Encore une. Encore une fois, Maman. Juste une... encore et puis... et puis Dieu me... Dieu m'est... témoin... Dieu me... Han... Est-ce que ?... Est-ce que là... ? J'y ?... Tiens bon, encore une min... une minute et je... Tu verras, tu sentiras rien...

Zoot !

— Est-ce que ?

Dehors, les lampadaires à vapeur de mercure crachent leurs puissants halos. Les peupliers de Lombardie et les chênes chinois secouent leurs petites feuilles dans un soupir d'air enfin libéré. De vent lâché. Puis entendent le bêlement le braiment, comme sorti d'un tuba wagnérien, d'un mollusque mugissant vagissant derrière une fenêtre. ("Désolé, chérie...") Un mollusque du désert, seul dans la nuit. Des rangées d'automobiles, de pick-up, de 4x4, de camions à bestiaux, masses d'acier chromé luisant dans l'éclairage urbain, attendent, immobiles, sous les ombres dansantes des frondaisons. Le long de la rue asphaltée, au fil des pavillons banlieusards imitation ranch, les dernières feuilles mortes de l'hiver filent, poussées par la brise, passent devant les bureaux de l'agence immobilière de Love – LOVE IMMOBILIER : ACQUÉREZ VOTRE PART DE FUTUR AUJOURD'HUI ! –, devant l'agence du concessionnaire Ford – LOVE FORD : LES MEILLEURES VOITURES ? TROUVEZ-LES CHEZ DUDLEY ! –, devant le siège de Love Trucking & Construction Co. – CONSTRUIRE AVEC VOUS UN UTAH PLUS FORT POUR UN

AVENIR PLUS GRAND ! –, devant la majestueuse façade en briques rouges de l'Église de Jésus-Christ des Saints du Dernier Jour, devant l'entrepôt en préfabriqué blanchi à la chaux des Témoins de Jéhovah et la petite boîte blanche surmontée de son clocher en alu de rigueur, où les baptistes du cru se retrouvent pour retrouver leur Créateur, frappée d'un panneau d'information lumineux affichant le titre du prochain sermon dominical : NO JOB IS TOO BIG OR TOO HARD FOR GOD – Aucun boulot n'est trop grand ni trop dur pour Dieu, par le Dr Harry Palms, pasteur...

Et jusqu'à la sortie de la ville, descendant l'étroite voie rapide qui plonge dans la nuit du désert, dépassant les panneaux d'au revoir accrochés à l'ultime coin de la clôture barbelée du ranch de Love : LEAVING HARDROCK, UTAH, POP. 3,500 TODAY 35,000 TOMORROW ! HAVE A HAPPY AND – COME AGAIN WHEN YOU CAN ! – Vous quittez Hardrock, Utah, 3 500 habitants aujourd'hui, 35 000 demain ! Nous vous souhaitons bonne – et revenez quand vous pouvez !

— Euh, mon chou...

— C'est pas grave, Dudley, calme-toi.

— J'ai fait d'mon mieux, mon chou...

— Bien sûr, bien sûr.

— Demain matin, peut-être... ?

— Bien sûr, Dudley, demain matin.

## Bonnie Abzug-Sarvis philosophe

ELLE se penche sur le petit lit, admire son enfant endormi, et songe.

Il est si beau. Si parfaitement beau. Cette bouche de cerise, ce petit bout craquant croquant de petit bout de nez, ces cils noirs si longs si fins qu'ils ont l'air faux, ces joues roses, ces cheveux bouclés brun-noir de vrai petit Yiddisher, j'en mangerais, je le mangerais, je l'avalerais comme un chausson aux pommes, mon petit gars, mon Reuben, mon sandwich, et cet adorable petit nombril au milieu de ce mignon mini bidon tout rond, son petit dingdong tout complet (pas de 20 % de discount rabbinique ici, non monsieur !), son tout doux, tout petit cul tout serré, oh mon Dieu les filles vont l'adorer ! et ses cuisses dodues et ses genoux dodus et ses petits petons puants avec leurs dix dodus petits orteils qu'on a envie de mordiller, mâchouiller, mandibuler comme des marrons glacés, j'en mangerais, je le mangerais, je le je le, mon amour mon chat mon doux mon petit mon cœur mon bébé mon paquet de joie mon petit baluchon céleste...

Imagine. Imagine qu'ils tentent un jour de me l'enlever. Qui ? Peu importe qui, imagine juste. Arrête de penser à des choses pareilles. C'est impossible. Ça n'arrivera jamais. Mais imagine. Non, non, non, pense à autre chose, n'importe quoi, ce genre de chose n'arrive jamais. Mais si. Ça existe, les kidnappeurs. Mais c'est fini, on n'est plus riches, le vieux Doc travaille beaucoup plus et gagne beaucoup moins que n'importe quel autre médecin de la ville, l'aurait mieux fait de rester en chirurgie cardiaque, tout le monde sait ça. Presque personne sait ça. Y a des malades partout. Des agresseurs d'enfants. Un enfant disparaît chaque semaine, on le retrouve plus tard dans une... Non. NON ! Mais si. Ces ordures, on devrait les jeter sur une île déserte au milieu de l'océan et les laisser là pour le restant de leurs jours, ces meurtriers ces violeurs ces agresseurs d'enfants, les décharger sur une île déserte au fin fond du Pacifique, qu'ils bouffent des racines, des tubercules, qu'ils pourrissent, qu'ils crèvent, qu'ils se tuent, qu'ils se violentent, qu'ils se violent les uns les autres. Qu'on les y laisse pour toujours. Tous ensemble. Mais on le surveille, on y fait attention, on le

quitte pas des yeux, jamais, pas une seule seconde, mais ces femmes dehors, toutes ces autres femmes dehors, ces vieilles filles, ces harpies qu'ont jamais eu d'enfant, ces folles de la jungle, de la savane, du gazon maudit, avec leurs nichons durs, secs, taris, leurs utérus flétris, qui se réveillent soudain, la quarantaine venue, et se disent qu'il... Pas le mien. Qu'elles essayent un peu d'approcher la main du mien, ces mégères, je te leur collerai un pain dans les dents, un sandwich aux phalanges pour dîner avec chicots sanglants en accompagnement, bon appétit mesdames si elles osent ne serait-ce qu'approcher la main ou même regarder mon petit Reube.

Bonnie. Quel langage. Tu parles comme une foldingue. Une frappingue certifiée, sortie tout droit du fond du nid de coucou. La haine. J'en sens le sang bouillir dans mon cerveau, que quelqu'un, n'importe qui, quelqu'un ose faire quelque chose, n'importe quoi, à mon bébé mon garçon mon Reuben. Homme, femme, ours, lion, alligator, scorpion, qu'un animal, n'importe lequel, s'approche de mon bébé avec l'intention de lui nuire, je me battrais pour tuer. C'est simple. C'est absolument fondamental. C'est l'Axiome Numéro Un, comme dirait Doc. La putain d vérité, comme dirait George. La base.

Regardez-le. Il sent si bon. J'adore le regarder dormir, son petit torse qui monte et qui descend, ce sont les battements du cœur, bien sûr, le petit bidon tout rond qui monte et qui descend, c'est sa respiration ventrale, le diaphragme, comme un petit accordéon, qui pompe de l'air dans ces petits poumons propres.

Propres ? Nous l'espérons. L'air n'est plus aussi bon qu'il était par ici. Putain de rejets des voies rapides, des fonderies, de tous ces projets, y a un demi-million de bagnoles et de camions en trop, on respire de la merde. De la merde pure. On ferait peut-être mieux de retourner à Green River, vivre de nouveau à plein temps dans la péniche. Mais Doc pourrait pas, impossible, faut qu'y garde son boulot à l'hosto. Et mon petit Reube tomberait du bateau pendant que j'ai le dos tourné et se noierait. En moins de trois minutes, dit Doc. Trois minutes, c'est tout, c'est fini. Fini. FINI. Pour toujours, mec, pour toujours.

Les agresseurs d'enfants. Y a du danger partout. Regardez-le, insouciant, si insouciant. Quoiqu'il fasse des cauchemars, parfois. Comment un petit gars

d'à peine trois ans peut-il faire des cauchemars ? J'en sais rien, mais il en fait. Le danger. Le danger. Des serpents à sonnette dans les herbes hautes, tapis, qui fondent d'un coup sur la cheville.

Il y a quelqu'un là-bas, dans le noir, quelqu'un qui m'observe, qui nous observe, ferme ce store, tire ces rideaux, mais non y a personne, personne, arrête de te foutre les foies comme ça, si seulement on avait un chien, un gros chien de garde méchant, féroce, tueur. J'ai horreur de ces chiens. Un toutou, c'est ça que je veux, un petit bâtard à poil jaune avec de grands yeux marron et une petite queue tronquée qu'il agiterait tout le temps. Lui aussi il pourrait aboyer quand des inconnus viendraient rôder dans le coin. On devient plus parano que des moineaux, Abzug, putain mais qu'est-ce qu'y a qui déraille chez toi t'étais pas comme ça avant. J'avais pas de bébé avant. Et maintenant le deuxième est en route, pauvre Doc il voulait pas vraiment d'un deuxième, je sais, il l'avouera jamais mais je le sais, j'en suis sûre, je lis dans ses pensées comme dans un livre ouvert, il est à peu près aussi fin qu'un singe en cage le pauvre amour.

Ah les hommes.

Ils se croient tous très malins et ils sont tous très bêtes. Rustres. Les hommes sont des gens rustres. Denses comme des rocs. Pensent comme des rocs, en ligne droite, loi de la gravitation, dévalent la colline par la ligne de plus grande pente, voilà comment ils voient les choses. Pas de sentiments. Ils croient qu'ils ont des sentiments mais ils ne font qu'éprouver des sensations avec leur peau, voilà comment ils ressentent les choses. Épidermiques. Seules les choses explicables ont un sens pour eux. Faut leur faire des dessins, des schémas, des diagrammes, des tableaux, tracer des formules, des équations, des propositions simples avec sujet verbe complément point, c'est tout, c'est tout ce qu'ils, c'est la seule manière dont ils, aucune sensibilité, aucune compréhension intérieure, aucune empathie. De la sympathie ils en ont, oui, bien sûr, la sympathie c'est en surface, ça concerne que la peau, ils comprennent la sympathie et peuvent faire d'assez jolies choses avec la sympathie mais l'empathie, hein ? Comprendraient même pas de quoi vous parlez.

Les hommes me font pitié.

Érection, pénétration, même le sexe ils n'y comprennent rien, la seule chose pour laquelle ils se croient vraiment bons, les idiots. Je suis un homme, dit-il, et je me battraï pour mon droit à me comporter comme un enfant toute ma putain de vie, c'est de qui ? Hayduke ? Seldom ? Kerouac ? De qui ?

J'aimerais que Doc rentre maintenant. Qu'est-ce qu'il fout, il est tard. C'est si calme trop calme ici. Devrais jouer de la musique. Te remettre au piano, Abzug, tu te débrouillais vachement bien sur les bons vieux standards. C'est bien loin tout ça, c'est fini mon kiki. Regarde mes doigts. Experts du changement de couches, pros du Caddie de supermarché, magiciens de l'étendage de bavoires. Bons cuisiniers, aussi. Tu cuisines bien maman me dit souvent Reuben, le petit amour. C'est satanément plus gentil que ce que ce bâtard de George Hayduke disait d'ordinaire. Me disait que j'étais un bon coup comme s'il m'offrait un bouquet de roses fraîches, le cochon. Le porc. La plupart des hommes sont des porcs. C'est une chose dont vous pouvez être sûrs.

Les hommes me font pitié.

C'est trop calme là-dedans. J'aimerais bien que Doc rentre.

Si frustes. On était là à scier cet affreux panneau publicitaire, il arrêtaï pas de me lancer des sourires moqueurs, de grommeler : tord pas la lame tord pas la lame fais-la glisser tranquille, tout doux, contente-toi de la guider, ton job c'est de la guider, de la maintenir dans la bonne vieille fente, t'occupe pas de pousser t'occupe pas de tirer, je m'en charge, qu'il a dit. Dégoûtant. Vulgaire. Aucun sens de l'humour, juste ce genre de sous-entendus sexuels frustes, ils comprennent rien d'autre. Ah les bons vieux sous-entendus. Ils trouvent ça si drôle. Si foutrement drôle. Sont foutrement malades si vous voulez mon avis.

Et faibles. Fragiles. Toujours mal en point. Toujours à s'apitoyer sur leur sort. Commencent fort, flétrissent vite, voilà ce qu'ILS sont pour vous. Grands verbeux, nuls au pieu. Gros 4x4, p'tite quéquette. À gros ceinturon mini zonzon. Leurs petits tuyaux fripés, ridés, ils en sont si fiers, on jureraït qu'ils aimeraïent les peindre en rouge et les laisser pendre à l'air toute la Sainte journée, mais non, ils osent pas. Ils ont peur que – snap – un petit oiseau vienne leur faucher. Snap, snap, snap, ricane l'oiseau, j'ai gobé ton

ver, snap, snap, snap je rentre chez moi nourrir mes petits. Vite fait sur le pouce. Hors-d'œuvre et bite de cheval, toujours la même histoire.

Les hommes.

Dieu merci je suis une femme.

Où est passée ma vie ? Où sont passés mes vingt-neuf ans ? (Menteuse, Bonnie, tu en as trente-deux, maintenant.) J'aurais pu devenir médecin moi aussi, j'avais le cerveau pour, je connaissais toutes les ficelles, j'ai toujours été bonne en biologie, en latin, en épidermiologie hydrovasculaire, pas trop forte en maths, c'est vrai. Mais c'est pas grave, personne de sensé ne peut aimer les maths. C'est un excellent critère : s'il aime les maths, quittez-le. Comme une patate froide. Parce que c'est ça que vous avez : une patate froide entre les mains. Jamais rencontré d'homme correct qui aimait les maths.

Pauvres créatures si simples. Aucune subtilité, aucune suavité, aucun savoir-faire, pour la plupart aucun savoir-vivre non plus, n'ont qu'une seule chose en tête, tout le temps. Commencent à vous regarder quand vous avez quinze ans. Quand vous en avez dix-sept, ils vous fixent en bavant, langue pendante, se pressent contre vous dans la foule, essayent de mater vos seins par en haut ou votre culotte par en bas, passent derrière vous dans les escaliers, les escalators, sur les pentes fortes, avec cet horrible air stupide de mendiant triste dans les yeux, j'ai faim j'ai faim, toujours aux aguets, gaffe comment tu croises les jambes ils matent, garde les genoux bien serrés quand t'es assise c'est toujours là qu'ils regardent, prennent l'angle de tes genoux en ligne de mire pour voir plus loin, gaffe comment tu te penches pour boire à la fontaine si ta jupe est un peu courte, plie plutôt les genoux, ils zyeuvent toujours le même endroit, on dirait qu'ils croient que tu caches là un bijou très rare, très précieux, très cher, des rubis peut-être, ou une sorte de mine d'or, et ne les regarde jamais droit dans les yeux ils croient que ça veut dire suivez-moi-monsieur, ne souris pas, ne parle pas, ne montre même pas que tu sais qu'ils sont là, ils prendront ça pour une invitation, tout ce qu'ils veulent c'est t'attraper, te culbuter sur une banquette ou le plateau de leur pick-up et planter leurs petites graines visqueuses dans ton ventre, c'est tout ce qui préoccupe vraiment la plupart d'entre eux. Te planter un bébé dans le ventre et partir en courant. Suivante ! Et suivante et

suivante et suivante, comme un coq dans une basse-cour, un taureau dans un troupeau de vaches, ils sont tous comme ça tous les mêmes, les adolescents turgescents acnéiques, les jeunes gens en costard et BMW flambant neufs qui se prennent pour des lions, les hommes gros, gras, mûrs, maqués, mariés avec des enfants, trop d'argent qui devraient pourtant être moins cons, et même les vieux loups grisonnants, ridés, burinés comme mon Doc, qu'arrête pas de mater les filles en faisant mine que non, il regarde pas, ils sont tous fondamentalement pareils. Des bêtes.

Et puis tu souffles tes vingt-deux bougies et ils sont encore intéressés. Juste un petit peu moins peut-être. Puis tes vingt-cinq et là tu passes la ligne de crête et tu remarques que leurs regards commencent à te traverser comme si tu étais transparente. Arrive la trentaine tu deviens invisible, tu n'es pas là, ils ne te voient pas, et t'es supposée consacrer les vingt prochaines années de ta vie à essayer de ressembler de nouveau à une fille de dix-neuf ans. Ils veulent que tu aies toujours dix-neuf ans. Que tu restes bloquée à dix-neuf ans. Ils veulent que tu sois une fille. Ou que tu te casses. Avec une vraie femme adulte, ils savent pas comment faire. Une femme expérimentée qui aime vraiment le sexe et qui à trente ans ou trente-cinq ans en demande probablement toujours plus, tout au moins si c'est avec l'homme qui convient, je veux dire avec son homme à elle, bien à elle, son vrai homme bien à elle, une femme comme ça, qui sait ce qu'elle fait, qui sait ce qu'elle veut et qui sait ce qu'un homme aime et qui est encore belle, eh bien ça ne leur convient pas, c'est pas assez bon pour eux, ça leur fout les chocottes. Ça les fait fuir. Ils passent toutes ces années à baver après vous et, quand vous en voulez, ils en veulent plus.

Et qu'est-ce que vous êtes censée faire alors ? Élever des enfants, je suppose, si vous avez la chance d'avoir un homme qui restera avec vous et qui vous soutiendra. Plus vraisemblablement, il s'est déjà tiré et vous devez aller bosser dans un immense bureau abandonné des dieux, avec des néons qui bourdonnent au plafond et, devant vous, un petit tube cathodique monochrome qui vous bousille les yeux et vous donne la migraine et vous file le torticolis et vos pauvres gosses abandonnés à la crèche pendant des sept, huit, neuf heures d'affilée au milieu d'une bande de garnements tarés, pleins de microbes, sous l'œil des deux trois déviantes lesbiennes et autres pédés d'agresseurs d'enfants qui font tourner la boutique, vos mômes vous

les avez laissés là le matin vous les reverrez plus jusqu'au soir. D'ici un bon moment. Passeront de bons moments, qu'ils disent. Bons moments mon cul, si vous voulez savoir ce que je pense. Libération de la femme, mouvement des femmes, féminisme, rien de tout ça n'a rien changé à rien, fait qu'aggraver les choses, c'est tout. On n'arrête pas le progrès.

Alors vous faites quoi ? Vous fuyez les ennuis, vous épousez un vieux avec un peu de propriété et un bon revenu stable qui vous sera reconnaissant de juste pouvoir se coucher dans le même lit que vous chaque soir, même s'il n'arrive plus à dresser son outil ou à le garder droit ou à le garder dedans ou à le faire sortir, il vous sera de toute façon reconnaissant même s'il est suffisamment stupide pour aller jouer à droite à gauche ailleurs en douce, y a peu de risques qu'il s'enfuie avec une petite pétasse rusée de bombe sexuelle à tête d'angelot prénommée Cheri ou Teri ou Kristi ou Misti. Ou Bonnie ? Comme il l'a déjà fait une fois. Et s'il le fait vous avez son fric, sa maison, son chalet à la montagne, son bateau au port et même son avocat est de votre côté. Alors y a peu de chances qu'il le fasse.

Alors à la place il meurt. D'une horrible, malodorante et ruineuse maladie.

Et vous êtes veuve à trente-neuf ans. Et ensuite ?

Et ensuite vous devenez grand-mère et l'enfer commence pour de bon. Et ensuite soudain vous êtes morte. Et ensuite ?

Pauvre petit Reuben, regardez-le qui dort comme ça comme si le monde était un endroit ami bon sûr bienveillant où tout le monde vous aime comme maman et papa et où tout ce que vous voulez vous l'avez, voilà, et rien ne peut jamais vous faire de mal. On en chialerait.

Si j'étais un homme je chialerais. Là. Maintenant.

Il doit pourtant y avoir autre chose. Doc dit qu'on devrait être heureux avec ce qu'on a et arrêter de geindre en priant ou de prier en geignant pour qu'il y ait une vie après la mort ou même avant mais non, il n'est pas heureux, il n'est pas tout le temps heureux, il n'est pas très souvent heureux, pas vraiment, voyez comme il est toujours fatigué, voyez cette lueur triste dans ses yeux, et pourquoi, pourquoi bon sang ne devrait-on pas croire en une

autre sphère d'existence ? Qui sait, peut-être qu'en ce moment même cette autre sphère est là, vous attend, comme quand on change d'avion ou de bus ou de train ou d'homme, on passe de l'une à l'autre, parfois, un peu, ne serait-ce que pour voir comment ça fait, et de toute façon il doit y avoir quelque chose de mieux ou de différent après la mort, c'est forcé, c'est obligé, c'est sûr. Pourquoi ? Parce que. Et avant la naissance, pareil, qui dit réincarnation dit préincarnation et si on s'y mettait vraiment on pourrait tous se souvenir de cette existence passée. Parfois, j'ai l'impression que ça m'arrive. Je fus une lionne dans la savane africaine. Je fus une princesse comanche chevauchant mon poney sur les plaines de San Augustine. Je fus une reine égyptienne du nom de Cléopâtre, avec ce petit branleur de Marc Antoine toujours dans mes jupons (bel homme cependant, fort, et qui maîtrisait son métier) et ce trou du cul bedonnant de Jules César. Le velu. Ski nautique avec Marc derrière ma barque d'or, bon Dieu comme on les a fait ramer ces gros bâtards de Nubiens ! Ça leur a fait du bien. Du bon exercice. Mais les choses ont mal tourné. Comme souvent. Mordue au cul par un aspic. Mais partie comme une reine, bon Dieu, avec tous ces splendides esclaves en pleurs autour de moi, ceux que j'avais pas déjà empoisonnés, je veux dire, et mon adorable ma chère petite Charmian qui pleurait toutes les larmes de son corps. C'était le bon temps. C'était le bon temps, mon ami, quand allait-il finir, c'était le bon temps, merci mon Dieu, il est fini.

Non, sans blague. C'est facile de se moquer mais il y a quelque chose de plus dans la vie que juste vivre et mourir. Je le sens. Je le sais. Il y a un monde d'esprit au-delà de ce monde fruste et matérialiste, une sphère de magnifiques esprits flottant comme des petits cierges magiques dorés du 4 juillet, crépitant dans une sorte de cercle céleste de nuages roses, tournoyant en spirale autour d'un grand oculus sacré bleu pur ou comme d'innocentes lucioles un soir d'été luisant, scintillant dans le noir, voletant en rond de plus en plus près de la splendide lumière bleue de Dieu.

Les juifs ne croient pas à ce genre de salades, Abzug. Certains juifs si, prenez Saul Bellow. Regardez-le, bon Dieu si j'avais une tête comme la sienne moi aussi je croirais dans la vie après la mort. Ce serait préférable.

Fais dodo Reuben mon petit cœur, fais dodo mon ange, fais dodo fais dodo fais dodo, ferme tes jolis yeux, serre tes petits poings et gigote des orteils et dors mon chaton, mon bébé, mon petit boubou sexy asexué, mon petit androgyne, ni garçon ni fille, vraiment bienheureux gamin, juste une douce, adorable, parfaite, petite bestiole de luciole. Dieu merci tu ne sais pas ce qui t'attend. Si ça vient. Tu seras pas jaloux, hein ? On t'aimera tout autant et comme jamais, et tu seras si content d'avoir une petite sœur, une belle petite sœur qui s'appellera Debbie, aux couches pleines de merde jaune de bébé et à la bouche vissée, boulonnée sur le sein de maman, ça te dérangera pas, hein ? Bien sûr que si ça le dérangera. Bien sûr que ça le fera sacrément chier. Ben c'est la vie mon gars... C'est dur. C'est dur, mais si t'es mon même à moi, tu dois grandir, je refuse d'être une mère juive de plus, même si je suis une mère juive.

Que fout ce putain de Doc ?

Pourquoi n'arrêtent-ils pas d'observer notre maison ? Nuit et jour ils sont là, et en ce moment même ils sont là, à observer et à attendre. Doc pense que je me fais un film mais je sais bien, je veux dire je sais parfaitement et sans l'ombre d'un doute, je les sens là dehors, y a quelqu'un là dehors dans le noir qui observe cette maison, qui observe cette fenêtre dans l'ombre, et qui attend. Qui attend qui ? Vous savez bien. Qui l'attend lui. Doc dit qu'il est parti, qu'il est mort, mort comme un bouton de porte, mais qu'est-ce qu'il en sait, le Doc, le Doc lit les journaux, regarde les infos, quiconque fait ce genre de trucs peut croire n'importe quoi. Lui, mort ? – c'est foutrement peu probable. Je le sens, je sais qu'il est là quelque part, et je sais qu'il arrive. Qu'il revient. Oui, il vient, je le sens, tout au fond de moi je le sens, je n'y crois pas mais je le sens, oui il revient, ce fils de pute de diable velu grimaçant sardonique hideux – oui ! mon Dieu oui ! – il arrive, il s'approche, il arrive il revient !

Doc...

Doc mon Doc mon amour. S'il te plaît dépêche-toi. Rentre. Bébé a besoin de toi. Bonnie a besoin de toi.

## J. Oral Hatch, AM

QUATRE hommes sont assis dans une sombre et lugubre chambre de motel – Little America – à fumer des cigarettes. Rideaux tirés, il fait nuit de toute façon, une seule lumière allumée, fumée bleue en nappes parallèles à hauteur de hanches, voiles plats et épais planant, ondulant légèrement dans l'air surchauffé de la pièce. La télévision, allumée mais silencieuse, diffuse une sorte de tempête de neige perpétuelle. Une tempête de neige électronique, une tornade tourmentée de mésons, photons, neutrons et neutrinos, un blizzard blafard de quanta bizarres, la danse des maîtres nébuleux.

Les quatre hommes forment deux groupes : un groupe de trois et un, sensiblement plus petit, de un. Le un, qui s'appelle J. Oral Hatch, est assis sur une chaise dure face à l'unique lumière, un lampadaire d'intérieur dardant le faisceau de ses trois ampoules à fort wattage directement dans ses yeux. Hatch est un jeune homme, pas plus de vingt-cinq ans, ce qui est vraiment très jeune pour un homme, un mormon américain dans la ville de Salt Lake dans l'État de Deseret. Il est vêtu, de façon assez inconfortable – il transpire –, du costume noir chaussures noires chemise blanche et cravate rouge d'un AM, c'est-à-dire d'un Ancien Missionnaire. (Missionné dans la nation mince, pendouillante, à peine tumescente, satanément gentille de Norvège, il se réveilla une nuit, près de la fin de sa mission, ligoté nu sur le lit de sa pension, le corps soumis à des assauts physiques. Deux filles, presque nues, gloussant comme des enfants, cajolaient son pénis vierge pour le porter vers un état de vraie rigueur virile. Birgit et Erika, femme de chambre et fille de capitaine au long cours, il croyait pourtant bien les connaître, il les avait toutes les deux converties au mormonisme pas plus tard que le mois précédent. Et voilà que Birgit lui chevauchait les reins, en attendant mieux, tandis qu'Erika, très affairée, face à Birgit, semblait serrer les oreilles d'Oral dans l'étau de ses mollets. Ça lui faisait mal aux lobes. "Oral, expliqua plus tard Erika, avec une étincelle dans ses grands yeux vert émeraude époustouflants, à chaque fois que je fais ton amour de vissage che me dis, Erika, tu sauras toujours où poser tes vesses.")

Il ne porta pas plainte pour viol mais quitta le pays peu après, l’au revoir d’Erika résonnant pour toujours dans sa tête : “Ch’aurai touchours du tafail pour toi, Oral, si tu refiens un chour en Noroué.” Elles lui firent au revoir de la main sur le quai de son train pour Oslo. “Dieu pénisse le Conseil des Douze, crièrent-elles, et aussi E. Power Bricks et Z. Norman Tabernacle.” Leurs visages roses et joyeux glissèrent vers l’arrière en même temps que le quai, rapetissèrent puis disparurent, remplacés, sur un fond de paysage sombre et vitreux de pins et de sapins, par le sien propre, qui le fixait, livide, terrorisé, ses yeux hagards contemplant sa mission impossible – bien ratée – et son intromission involontaire – bien trop brève. Il songea à se laisser pousser la moustache.)

Les trois autres hommes sont assis ou affalés derrière la lampe, dans l’ombre, presque invisibles pour le jeune Hatch ébloui. Bien que citoyen libre, et collègue officier de rang officiel égal à deux des trois autres, il se sent dans la peau d’un criminel subissant un interrogatoire.

— Et qu’est-ce qu’il a dit ensuite ? demande une voix sans visage, rendue rauque par l’abus de cigarettes, par l’abus de whisky.

— Il m’a dit viens par là, Oral, j’ai un boulot pour toi.

— Qu’est-ce qu’il voulait dire ? demande une deuxième voix, tout aussi rauque.

— Vous pourriez pas arrêter de fumer, les gars ? L’odeur me rend malade.

Hatch enlève ses lunettes, les examine, les remet.

Moment de silence. Une troisième voix, plus mature, plus posée, agréablement modulée, signe d’une probable supériorité hiérarchique, d’une probable supériorité scolaire et d’une probable supériorité cognitive, parle doucement depuis l’ombre et le lit king-size.

— Soyez gentils avec le lieutenant Hatch. Éteignez-moi ces putains de Marlboros. C’est sa ville ici.

Grognements résignés. Le nuage de fumée évolue progressivement, gagnant en altitude ce qu'il perd en densité.

— Pour faire plaisir au lieutenant Hatch, dit la première voix.

— Et à M. Mormon-l'nœud.

Petit rire étouffé.

— Et merci de ne pas vous moquer de ma religion.

— Ne vous moquez pas de sa religion.

— Bien, monsieur.

Nouveau silence.

— Bien. Maintenant, revenons à notre question, Oral. Que croyez-vous qu'il voulait dire par là ?

— Aucune idée.

— Vous pensez que c'était peut-être une offre d'emploi ?

— Son ton m'a déplu.

— Qu'avez-vous fait alors ?

Ça va mieux. Le jeune Hatch se détend un peu et s'autorise un petit sourire en coin.

— Je lui ai envoyé un atemi wasa. Puis...

— Un demi vois-ça ?

— Un atemi wasa. Un coup de karaté. Puis je l'ai fouillé.

— Et vous avez trouvé ?

— Il était bien pédé, pas de doute. L'avait des entrailles de poulet dans ses deux poches avant.

— Quoi d'autre ?

— Comment ça quoi d'autre ? demande le jeune Hatch en se redressant d'un coup sur son siège. Je vous dis qu'il avait des entrailles de poulet plein les poches et vous me demandez quoi d'autre ?

— Comment savez-vous qu'il s'agissait d'entrailles de poulet ?

Le jeune homme soupire.

— Je m'y connais en entrailles.

— Vous devez aussi être assez intime avec les poulets.

Hatch fronce les sourcils.

— Je suis né et j'ai grandi dans une ferme. Je tuais et vidais moi-même un poulet chaque semaine. Bon sang, merde, quoi, les gars.

Le lieutenant Hatch est un grand jeune homme qui a l'air petit. Quarante-vingt-dix kilos, un bon mètre quatre-vingts, épaules larges, torse profond, ventre plat, hanches fines, cheveux clairs, allure nordique et menton légèrement prognathe de mannequin de vitrine, il a pourtant bel et bien bizarrement l'air d'être plus petit que la moyenne. Cela tient peut-être à sa tête, trop petite pour ses larges épaules, trop petite pour son corps. Non pas que sa tête soit petite ; elle est de taille normale. Mais l'implantation de ses cheveux descend jusqu'à deux centimètres des sourcils, ce qui donne à son front un air aplati, comprimé, comme si, enfant, il eût – curiosité compréhensible de la part d'un petit garçon – fourré sa tête dans un compacteur d'ordures et appuyé sur le bouton MARCHE. Quoiqu'il se soit passé, cela n'a cependant laissé aucune autre séquelle : le jeune Hatch est doté d'une intelligence parfaitement normale. De fait, son quotient intellectuel, lorsque l'agence le testa, s'avéra être exactement de 100,00, valeur numérique parfaitement égale, il est intéressant de le remarquer, à celle du QI moyen de l'ensemble de la population américaine. Peu

d'Américains ont un QI moyen, ce qui, lorsque l'on s'y attarde, est une donnée terrifiante dans la mesure où elle implique que la moitié de la puissance neuronale de notre pays doit se trouver sous la moyenne, l'autre au-dessus, à l'exception bien sûr du petit groupe statistique, dont fait partie le cerveau de notre jeune J. Oral Hatch, de ceux qui sont exactement dans la moyenne. Seuls les moyens, aime-t-il lui-même à répéter, sont authentiquement exceptionnels. De plus...

— Laissez tomber les entrailles de poulet, dit la voix mature, coupant court à une tentative de reprise de cette discussion. Qui a bousillé le bulldozer BLM, Oral ? Propriété fédérale. Qui a balancé la fange, dans la salle du conseil d'administration de Syn-Fuels ? Commerce inter-États. Qui a déplacé les piquets de repérage à Radium Canyon ? Pour former une spirale qui franchissait les frontières de l'État. Qui est derrière les agités d'Earth First !? Le terrorisme.

— Oui, monsieur. (Le lieutenant Hatch plisse les yeux pour essayer de voir le visage du colonel, derrière la lampe puissante qui l'éblouit.) En effet, monsieur, tous ces faits sont des délits.

— Mais qui est impliqué ? Combien étaient-ils ? L'association de malfaiteurs en vue de commettre un délit est un crime, lieutenant Hatch. Le saviez-vous ?

— Non, monsieur. Je veux dire oui, bien sûr, je le savais, mais pour autant que je puisse l'affirmer il n'y a qu'une seule personne impliquée.

— Qui ?

— Je ne connais pas son nom.

Silence.

La première voix toussote, brisant le silence embarrassant.

— Vous connaissez son sexe ? Homme ? Femme ? Vieux, jeune, entre les deux ?

Silence. Hatch hausse les épaules : pas de réponse.

— Alors c'était qui ce type dans les toilettes du BLM ?

— Juste une vieille cloche. Pas de carte d'identité, pas de clés de voiture, pas d'argent sur lui, rien. Rien qu'un vieux pervers, je veux dire un homo, un vieux pervers d'homo qu'utilise nos équipements publics comme abri personnel. Un agresseur d'enfants, peut-être. Dieu sait ce que peut chercher un mec qui se balade avec des entrailles de poulet dans les poches.

Hatch enlève de nouveau ses lunettes, en essuie la buée, les remet, puis ajoute :

— Mais ce détail-là ne vous intéresse pas, je crois.

— Peut-être qu'il attendait qu'un poulet se pointe. Y avait quoi d'écrit sur la porte ? Poules ? Coqs ? C'était peut-être un agresseur de poulets. Ce sont les pires, à ce qu'on dit. Ils t'attrapent un poulet vivant, lui coincent le cou sous la lunette des chiottes, et allons-y c'est la fête, y a rien de mieux qu'y disent.

Silence. Ricanements étouffés.

— Toilettes pour poulets...

— Bon sang, Oral, vous lui avez même pas parlé ?

— Il était inconscient.

— Vous avez peut-être eu l'atemi un peu lourd, hein ? L'avez tué ?

— Non, non, il allait bien, il respirait normalement, j'ai pris son pouls, ça allait. Y'avait cet œil de verre sur le carrelage.

— Vous avez pris son pouls pour voir s'il respirait. Excellente technique. De quelle couleur, l'œil de verre ?

— Quelle couleur ? Quel genre de question est-ce là ? Je me demande parfois si vous êtes vraiment sérieux, les gars. Vous voulez même pas savoir

d'où venait ce bon D... ce fichu œil de verre ?

— Il est tombé de son orbite quand vous l'avez frappé. Et vous l'avez laissé là comme ça ?

Hatch pousse un long et patient soupir.

— J'avais du boulot. Y'avait cette satanée vieille carne à robe grise sur le parking qu'arrêtait pas de lâcher du crottin sur mon pare-chocs avant.

— Des chevaux, des poulets, des œils de verre, récapitule la voix enrouée, c'est n'importe quoi, Oral. On vous paye pour surveiller des gens, pas ce genre de ferme enchantée. Vous devez bien avoir une petite idée sur l'identité du mec qui a déplacé les piquets.

— Rien de certain.

— Qui a saboté la direction du bulldozer pour qu'il parte tout seul en couille ?

— Rien de certain.

— Votre boulot consiste à surveiller certaines personnes, Hatch. Où étiez-vous ?

— J'étais là, comme je vous ai dit. J'étais avec Doc et Bonnie et Smith et Susan et Kathy. Je les ai pas quittés des yeux. On n'a rien fait d'autre que jouer au poker.

— On dirait bien que vous y passez tout votre temps, Hatch. Pas étonnant que vous ayez de telles notes de frais. Est-ce que...

— Excusez-moi, coupa la voix mature, celle du colonel, parlez-moi un peu de ces gens, lieutenant. Vous avez des vidéos sur chacun d'eux, si j'ai bien compris.

— Oui, monsieur.

Hatch enclenche une cassette dans le magnétoscope intégré au téléviseur et appuie sur la touche PLAY. Ils attendent patiemment. Au bout d'un moment qui leur paraît à tous exagérément long, un compte à rebours clignote à l'écran, puis l'écran affiche le texte suivant : "SMITH, Joseph Fielding III, a.k.a. 'Seldom Seen'", immédiatement suivi par la photo en couleurs du visage d'un homme d'une quarantaine d'années, le visage honnête, sans chichis, incorrigiblement bucolique de Smith lui-même, avec la frange tombante, l'épi montant, les grandes oreilles et l'inévitable large sourire à dentition de cheval. Il semble se gratter la nuque, rouge, avec le bord de son sombrero, sale.

— Qu'est-ce qu'on a sur cette espèce de cow-boy ?

— C'était un des membres du fameux Gang de la Clef à Molette, dit Hatch. Il a fait six mois de prison, avec le dénommé Doc Sarvis et sa même Bonnie.

— Quel chef d'accusation ?

— Roulage de pierres.

— Je vois.

— Destruction de biens, en fait. Massive. Il a fait rouler des énormes rocs sur les véhicules des gens. Il est également soupçonné dans des affaires d'incendies volontaires avec préméditation et d'utilisation illégale de matières hautement explosives. Il a peut-être été mêlé à la destruction d'un convoi de charbon, mais ils ont obtenu que cette charge soit abandonnée lors de leurs tractations avec le procureur. C'est lui, là, dans son ranch, avec ses pastèques...

On voit maintenant Smith en mouvement, souriant à la caméra, soulevant une énorme pastèque, puis, le fruit dans la main droite en extension derrière l'épaule, coude cassé, bras gauche tendu en balancier vers l'avant, il mime l'auguste geste du quarterback s'appêtant à décocher une passe phénoménale jusque dans l'en-but. La caméra amateur fait alors un panoramique rapide et cahoteux pour se stabiliser sur une sorte d'ours

massif en costume cravate trébuchant dans le champ de melons, faisant mine de courir, pour attraper la passe, pour marquer un touchdown.

— Là c'est Sarvis, commente Hatch. Celui qu'ils appellent Doc.

— Celui qu'ils appellent Doc. Le dénommé Doc Sarvis. Dites-moi, lieutenant, est-ce que oui ou non c'est un vrai docteur ? Je veux dire un authentique docteur en médecine, diplômé de la faculté ?

— Oui, monsieur. Un docteur tout ce qu'il y a de plus docteur. Plutôt distingué dans son domaine, d'ailleurs, avant sa disgrâce. Il était chef de clinique dans le service de chirurgie de l'hôpital universitaire. Auteur d'un livre intitulé *Le Corps humain : maladie romantique*. Il bossait naguère pour deux mille dollars de l'heure – si votre tête lui revenait.

Hatch consulte son petit carnet de notes noir et poursuit :

— Il s'est occupé un jour du Président. À sa sortie de prison, il est passé à la pédiatrie. Docteur pour bébés. Ça paye pas des masses.

L'écran du téléviseur montre maintenant Smith en train de ferrer un cheval, se retournant pardessus son épaule pour envoyer un sourire complice à la caméra tout en immobilisant la patte avant de la bête entre ses genoux. Hatch appuie sur la commande d'avance rapide, puis sur STOP, puis sur PLAY. Le magnétoscope redémarre à vitesse normale, montrant Doc Sarvis et sa môme en train de se prélasser sur le pont d'une péniche d'habitation à l'ancienne, à coque de bois. Elle est grande et confortable mais a besoin d'une bonne rénovation. La cabine principale a été crépie pour imiter l'adobe, mais le stuc utilisé se décolle par plaques et laisse voir l'armature de grillage rouillé qu'il est censé cacher. Le docteur est assis dans un fauteuil de toile pliant, un livre dans les mains, un immense chapeau de paille sans forme sur la tête, tandis que Bonnie Abzug, superbe dans un maillot de bain noir une pièce très échancre, mène par la main un petit enfant nu sur l'échelle donnant sur le toit de la cabine. D'où, main dans la main, hilares, ils sautent. Dans la rivière. Une onde d'eau boueuse se rue vers l'œil de la caméra, obscurcissant l'écran.

— Je ne suis pas sûr de bien saisir l'intérêt de ce petit film de famille, lieutenant, dit le colonel d'un ton agacé. Pourquoi nous montrez-vous ça ?

— Eh bien, monsieur...

Hatch se trémousse nerveusement sur sa chaise, sur le gril.

— ... pour information, monsieur. C'est mon boulot. Surveiller ces gens. Les observer.

— Ce film ne sert à rien. Ne prouve rien. Ce qu'il nous faut, c'est des plans clairs, indubitables, où on les voit vraiment en train de manipuler des explosifs.

— Oui, monsieur.

La voix abrasive s'intercale depuis l'obscurité :

— Et l'autre, là, le fameux Hayduke ? Vous avez une superproduction sur lui aussi ?

— Non. Rien. Juste quelques vieilles photos. De toute façon...

— Voyons ça.

— Bien sûr.

Hatch cale le magnétoscope, avance rapide, stop, petit retour rapide, re-stop. Le visage de George Washington Hayduke, père de sa nation, remplit l'écran. Barbe noire épaisse et broussailleuse, chapeau de cuir à bord large, grasseux, de desperado, il fusille le photographe du regard, les yeux plissés par l'éclairage. Contrairement aux autres, Hayduke a la gueule de l'emploi : un visage mauvais, un visage sauvage, caractériel, cruel, inflexible.

— Voilà notre homme.

La deuxième voix, silencieuse depuis longtemps, se refait enfin entendre.

— Lui, au moins, il a l'air d'un vrai terroriste. D'un authentique psychopathe. Où est-il, Hatch ?

— Sur cette photo ? Euh, cette photo a bien cinq ans, maintenant...

— Où est-il en ce moment ? Où vit-il ? Où se cache-t-il ? Où se terre-t-il ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? J'veux dire, comment voulez-vous que je sois tout le temps derrière ces types ? Doc, Bonnie, Smith et ses femmes, eux, ils ont fini leur conditionnelle, ils vont et viennent à leur gré, ils sont quatre, cinq, peut-être six en tout. Moi je suis tout seul, et je n'ai que deux yeux.

Il rajuste ses lunettes sur son nez.

— De toute façon...

— Vous avez quatre zyeux.

— De toute façon nous pensons que le dénommé Hayduke est mort. Personne ne l'a vu depuis plusieurs années. Mort abattu, corps disparu dans un torrent de boue. À moins qu'il ne se soit accidentellement fait sauter la caisse avec ses explosifs. C'est la théorie de Love.

— Qui est Love ?

— C'est le p'tit gros notable du comté de Landfill. Mgr Love. Évêque, gérant de mines, transporteur, rancher, chargé d'affaires au Comté. Voudrait se faire élire sénateur à Washington. Même pas foutu capable de se faire élire en Utah. Travaille comme homme de terrain pour Syn-Fuels. Fait où les gros bonnets de l'uranium lui disent de faire, comme tout bon politicien de l'État.

Silence. Puis le colonel reprend la parole :

— Ne vous laissez pas aller au cynisme, lieutenant. Le cynisme est un sentiment bon marché, un piètre ersatz de la pensée et de l'action. Le cynisme corrode la volonté, endort la conscience, émousse la notion du bien et du mal.

Le colonel fait une pause avant de finir sa mini-conférence :

— Restez réceptif aux distinctions subtiles. Faites comme moi : devenez pessimiste.

Rires étouffés dans l'ombre.

Le jeune Oral se raidit sur sa chaise, le sang de la jeunesse lui monte au visage, il n'y peut rien, faisant rougir ses joues, ternissant son air de chef scout propre, mâchoire carrée, cheveux en brosse, son air d'Ancien Missionnaire.

— Je ne suis pas un cynique, monsieur. (La pique avait fait mouche.) Pas du tout. Je suis un optimiste. Comme tous les miens.

— Je sais, dit le colonel. C'est bien ce qui me rend pessimiste.

— Ce Hayduke était très intime avec la copine du docteur, non ? demande la voix râpeuse. Il était directement financé, pour ses opérations, par le docteur lui-même, c'est bien ça ?

— Ils sont mariés, maintenant, dit Hatch. Le docteur et la fille, je veux dire. Et, ouais, j'ai fait mettre leur maison sous surveillance depuis le coup de Denver et l'affaire du bulldozer. Juste au cas où Hayduke serait encore en vie et chercherait à y pointer son nez. Mais aucune trace de lui.

— Et c'est tout ce que vous avez ? Aucun autre suspect ?

Hatch hésite un instant, puis dit :

— Eh bien, j'ai entendu parler d'un fêlé qui sillonnerait le pays des canyons à cheval. Celui qu'ils appellent le "Cavalier Solitaire". Mais ce ne sont que des rumeurs. Je n'ai jamais trouvé la moindre personne qui l'ait effectivement vu ou qui sache quoi que ce soit au sujet de ce type. Ou de cette fille. Les gens là-bas, ils sont tarés. Trop coupés du reste du monde. Trop d'endogamie. Font pas confiance aux étrangers. Prenez la petite ville de Hardrock, par exemple, elle a eu son premier service postal régulier qu'en 1935, et encore, le courrier arrivait qu'une fois par semaine, à dos de

mule. Elle a eu sa première rue goudronnée en 1965. Ils croient qu’Herbert Hoover est encore président. Ils l’aiment bien. La moitié d’entre eux est polygame, comme Smith.

— Lieutenant, dit le colonel, savez-vous qui était le Cavalier Solitaire ?

— Qui c’était ? Oui, monsieur. Le type au masque et aux balles d’argent.

— Donc vous avez aussi entendu parler de Tonto, non ?

— Oui, monsieur.

— Vous savez ce que Tonto veut dire ? Tonto veut dire “fou” en espagnol. Et Tonto appelait le Cavalier Solitaire Kemosabe. Ça veut dire Tête de merde en païute. Ils ont fini par se séparer. On comprend pourquoi. Comment il était habillé, ce type ?

— Hein ? Habillé ? Quel type ?

— La vieille cloche dans les toilettes.

Hatch rassemble ses souvenirs.

— Eh bien, voyons, y faisait sombre là-dedans, ses vêtements étaient si sales que rien que d’les regarder ça me dégoûtait, sans parler de l’odeur. Ça puait les entrailles de poulet.

Il hésite un instant, puis poursuit :

— L’avait une espèce de tenue de cheval, je crois. Bottes noires, pantalon ajusté, et une curieuse chemise à deux rangs de boutons sur le devant... Grand chapeau de cow-boy blanc...

Silence. Les trois hommes fixent Hatch en attendant qu’il poursuive. Il se tortille sur sa chaise dure, détourne les yeux de la lumière aveuglante. Puis change de sujet et dit :

— Je vais avoir besoin de plus d’argent pour travailler.

— Pour quoi faire ? demande le fumeur. Vous faites pas grand-chose avec ce qu'on vous donne déjà.

— J'ai besoin de plus d'argent pour les parties de poker.

— Pourquoi ?

— Ils aiment jouer au poker. Je perds tout le temps.

— Pourquoi ?

— Si je perds pas, ils me laissent pas jouer.

— Personne n'aime les perdants.

— Eux si.

— Nous pas.

— Vous voulez que je reste en contact rapproché avec ce gang oui ou non ? Ils croient toujours que je suis leur officier de probation.

— Et l'autre, là, comment s'appelle-t-il ?

— Greenspan ? Ils pensent qu'il a été muté.

— Alors ils vous font confiance ?

— Confiance, confiance, fait le jeune Hatch d'un ton impatient, c'est dur à dire. Peut-être. Tant que je continue à perdre, ils me font confiance. Alors ? Qu'en dites-vous ? Vous me le donnez, cet argent, ou pas ?

— Bien sûr, Oral, dit la première voix, vous l'aurez. Mais concentrez-vous sur le jeu, Oral. Pensez au déficit du pays.

— Attention au vieux coup de la carte du dessous, dit la deuxième voix. Et à ce Doc. Soyez attentif au moindre bruit de frottement. Quelle idée de se retrouver à jouer au poker avec un type appelé Doc. C'est pas très malin, Oral.

— Mais il est vraiment docteur, s'écrie le jeune Hatch en se passant la main dans les cheveux avant de s'éponger les lèvres du revers de la manche. Il a soigné mes mycoses aux orteils.

— Mais est-ce que c'est toujours lui qui coupe ? demande la première voix.

— Et est-ce que vous restez bien concentré sur le jeu ? demande la deuxième.

— Ou bien sur Bonnie Abzug ?

— Ne vous laissez pas bluffer.

— Quoi ? (Exaspéré, Hatch explose de nouveau :) Bluffer ? Mais ils ne font que ça. Tous. Tout le temps. Y'en a pas un à qui je puisse faire confiance. Et elle, c'est la pire. Bon sang, si vous... Et ce Smith, ce dénommé Seldom Seen Smith, qu'arrête pas de parler, de raconter des histoires, comment voulez-vous que je me concentre dans un contexte pareil, hein ? Sacré nom d... d'un chien.

Nouvelle pause dans l'interrogatoire. Petits rires contenus dans le noir. Sur l'écran du téléviseur, le film continue à se dérouler en silence : Bonnie ouvre sa robe de chambre, exhibe un splendide nichon face à la caméra, le montre du doigt, un grand sourire aux lèvres, puis donne la tétée à son bébé ; Doc pédale sur son vélo Schwinn à trois vitesses, il monte péniblement un long faux plat dans le centre de Salt Lake City, fait coucou à la caméra, bloquant derrière lui une colonne de deux kilomètres de long de camions-poubelles fumants et de bétonneuses en rotation ; le riant Smith assis jusqu'au cou dans un trou d'eau, une jolie femme dans chaque bras, ils font tous trois des grimaces à la caméra tressautant... Ce film de famille, comme tous les films de famille, n'en finit pas...

— S'il vous plaît, demande Hatch, on peut y aller maintenant ? J'suis fatigué, les gars.

— Oui, dit le colonel. Nous avons passé une très agréable soirée et il est temps que vous rentriez chez vous. Mais faites un effort, souvenez-vous que nous ne sommes pas en train de jouer une petite partie de je ne sais quel jeu

rigolo avec une poignée de joyeux drilles. Ce que je dis là est valable pour vous trois. Nous sommes là pour un problème touchant à la sécurité de l'État. L'industrie nucléaire est d'une importance capitale pour le Département de l'Énergie et le Département de la Défense. La Maison-Blanche s'inquiète. Gardez bien ça en tête. Les tentatives de sabotage des mines d'uranium sont une atteinte aux intérêts de l'État. Nous n'avons pas affaire ici à vos gentils écolos habituels. Nous sommes là pour mettre un terme aux agissements d'un gang de terroristes internationaux déterminés, professionnels et riches. C'est bien compris tout le monde ?

Le colonel se tait, dans l'attente des grognements d'assentiment usuels. Les obtenant, il conclut :

— En d'autres termes, nous parlons de business. Je veux dire d'un business d'importance nationale critique : nous parlons de dollars. Et maintenant – ne ricanez pas, s'il vous plaît, je suis sérieux – une dernière question pour vous, lieutenant, et vous pourrez partir.

— Oui, monsieur.

Le colonel demeure silencieux un instant pour dramatiser l'importance de sa question.

— Est-ce qu'il portait un masque noir ?

— Pardon ?

— Est-ce qu'il portait un masque noir ?

— Vous voulez dire...

— Oui. Lui-même. La cloche des chiottes. Est-ce qu'il portait un masque noir sur les yeux ?

— Il avait qu'un seul œil. L'autre était en verre.

— Ça fait deux. Répondez à ma question.

Le jeune Hatch soupèse la question. Il est dans la merde et il le sait. Dans une merde profonde. Dans une merde liquide, puante, mucilagineuse, et profonde. Je ne peux pas mentir, pense-t-il. Pourquoi pas ? dit son démon, tu risques peut-être ta carrière. Mais papa et maman disaient toujours il ne faut jamais jamais mentir.

Fais-le quand même.

Je peux pas.

Mais si.

J'irai en enfer.

Non non, je te le promets.

Tu me le promets vraiment ?

Promis juré.

Bon... mais c'est mal.

Juste une fois, après t'auras plus jamais besoin de mentir.

T'en es sûr ?

Oui, Oral.

Sûr et certain ?

Oral, est-ce que je t'ai jamais menti ? Hein ?

Portant une main en visière au-dessus de ses quatre yeux, Hatch se tortille sur sa chaise pour voir au-delà de la lumière éblouissante, pour regarder le colonel dans les yeux. Il déglutit. Une fois. Deux fois. Il ouvre la bouche pour parler. Il a les lèvres sèches, sa langue lui semble un crapaud de plomb. Il essaie de parler, n'y parvient pas. Essaie encore. Et encore. En vain.

Les trois hommes assis de l'autre côté de la lampe fixent le jeune J. Oral Hatch. Ils sont à deux doigts de s'apitoyer : ce silence est en train de devenir cruel.

— Bien, merci, lieutenant, dit le colonel. Vous pouvez disposer. Vous avez fait de votre mieux, votre mieux n'est pas terrible, mais il progressera peut-être. Nous vous donnons encore un mois pour boucler cette affaire. Comme vous le savez, vous êtes vous aussi en conditionnelle pour notre agence. Bonne nuit, lieutenant.

Le jeune homme se lève de sa chaise en tremblant, serre la main de ses trois employeurs, marmonne les civilités d'usage et quitte la pièce en refermant doucement la porte derrière lui.

Les autres attendent, oreilles tendues. L'un d'eux se lève, jette un coup d'œil derrière la porte puis regagne sa chaise. Le deuxième remet le lampadaire d'intérieur à sa place d'origine, à côté de la commode de motel où s'étalent, bien en vue, un Livre de Mormon et un guide touristique détaillant toutes les merveilles de Salt Lake, première ville de Deseret, capitale pouilleuse de l'Inter-Mountain West. Il allume la télé sans remettre le son. Tombe sur MTV : une sorte d'humanoïde à crête d'Iroquois orange, le reste du crâne rasé, vêtu d'un petit haut de cuir noir moulant et d'un pantalon de cuir noir ultra-moulant, est à genoux sur le devant d'une scène, pelvis en convulsions violentes, il hurle dans son micro une douleur silencieuse, son cuir doit trop le serrer.

Le premier homme prépare trois grands whiskys secs, sans glace, en tend deux à ses collègues et s'assied. Ils regardent fixement la souffrance silencieuse diffusée par l'écran.

— Il a oublié sa cassette.

— Elle appartient à la compagnie, maintenant.

— Vous croyez qu'il croit vraiment qu'il est lieutenant ?

— C'est toi qui as rédigé le contrat. C'est toi qui l'as tapé, qui l'as signé.

— Mais est-ce qu'il le gobe ? Ce gosse est peut-être plus malin qu'il paraît. C'est pas possible autrement. Peut-être qu'il enquête sur nous. Est-ce qu'on l'a mis sous surveillance ? Qui sait ce qu'il peut trafiquer dans notre dos.

— On s'en bat les couilles. Ce gosse est si serré du cul que ça couine quand il marche.

— S'il a gobé qu'il est lieutenant, il peut gober n'importe quoi.

Ils se taisent, absorbés par une pub muette semblant vanter les mérites du dernier tube du dernier groupe à tubes. You too ? Mötley Crüe ? Screw You ? Mee-2 ?

— C'est pas une pub.

— Bien sûr que si.

— Non, c'est le programme. La pub, c'était le truc d'avant, le truc en cuir noir. On est sur quelle chaîne, là ?

— C'est toi qu'as allumé.

— J'ai juste appuyé sur ON, j'ai rien choisi du tout. On est où, là ?

— On dirait MTV.

— Non, je veux dire dans quelle ville ?

— Qu'est-ce que ça change ?

— Ils ont peut-être la chaîne Playboy, on pourrait se mater un peu de fesse. Des bonnes valeurs de l'Ouest. Ou un talk-show franc et direct, sans langue de bois. Entendre un peu le point de vue de l'homme blanc, pour changer.

Mais personne ne se lève ; ils regardent un hominidé fuligineux en survêtement moulant violet métallisé, à face d'androgynie, faire des manières sur le devant de la scène avec un unique gant de dentelle blanche.

— Pourquoi avez-vous recruté un mec comme Oral ? Oral, putain. Vous parlez d'un nom. Comment des parents peuvent-ils faire ça à leur gosse ?

— Il m'a paru pas mal pendant son entretien. Du genre simple mais honnête. Et il a un diplôme universitaire.

— Quelle fac ?

— Brigham Young University.

Les trois hommes finissent leurs verres en silence. Le premier se lève pour servir une deuxième tournée. Puis le dénommé colonel dit enfin :

— Excusez-moi, messieurs. Si vous permettez... Il faut vraiment que je dorme, maintenant. Je reprends l'avion pour D.C. demain matin.

“Bien sûr, bien sûr”, murmurent les deux autres. Oui, monsieur. Ils sont sur le point de quitter la pièce lorsque le colonel ajoute :

— Et ne vous faites pas de soucis pour ce petit Hatch. Il est jeune, il est en bonne santé, il est mormon, il est américain, il est d'une intelligence parfaitement moyenne. Il gobe tout. Et il est motivé. Il fera un bon agent.

## 9

### **Le cauchemar de Seldom**

C'EST le même cauchemar qui revient. Allongé dans son grand lit matrimonial à côté de Sheila, son épouse de Bountiful, il se tortille et grogne comme un vieux chien malade sur le paillason de l'entrée. Il fait de nouveau son rêve de jugement dernier. De damnation. De mort et de métamorphose.

Un halo bleuté plane au-dessus de sa grange. C'est encore l'OVNI – l'Objet Vomi Non Identifié, ou quelque chose comme ça. La flaque de lumière tournoie sur un axe excentré, ellipsoïde déséquilibré hoquetant dans la nuit, en produisant le vrombissement métallique, pseudo-musical et parfaitement sinistre, d'un jouet de gamin, d'une toupie infernale. Attirées par la lumière, de petites créatures ailées, semblables à des anges, volent vers la chose, où elles disparaissent les unes après les autres en de brefs éclairs d'auto-immolation, sans produire d'autre bruit que les petits craquètements de leur mort électrique. Loin au-dessus du halo bleu, aussi haut qu'un hôtel, plus haut qu'un silo à grain, deux petites lumières rouges, comme des yeux d'araignée, clignent lentement, régulièrement, au sommet de la noire silhouette d'un trépied en A découpée sur le ciel étoilé.

Il entend le galop des chevaux qui courent en rond en rond en rond dans le pré, en proie à une terreur panique. Seldom dégaine son revolver, le pointe d'un geste souple et gracieux vers le disque bleuté et fait feu. Le halo cesse de tourner ; il entend un fracas de vaisselle cassée. J'ai eu les isolateurs, pense-t-il, putain j'ai eu ces satanés de foutus isolateurs cette fois. On peut pas toujours mettre à côté. Même les pourceaux aveugles finissent par déterrer un gland de temps en temps. Content de lui, il souffle sur la bouche fumante de son bon vieux substitut phallique à six coups puis vise de nouveau, à six heures ce coup-ci – vers le bord inférieur du disque –, en se disant qu'il a tiré un peu trop haut la première fois.

Tout en haut les yeux rouges de la bête se plissent, se froncent, l'air à la fois contrarié et furieux, louchant vers le bas en direction du minable

moucheron qui se tient à leurs pieds. Le halo bleuté se change soudain en un fin mais puissant rayon laser pointant droit dans la bouche béante du revolver de Smith, jusqu'au fond du canon. Pfuuiit ! fait le rayon. Le canon se courbe comme une fleur flétrie, une tulipe impuissante, puis dégouline de ses mains pour former un amas de métal gris semi-liquide entre ses deux pieds nus. Foutredieu ! Smith fait volte-face pour détaier, comme l'eût fait tout héros doté d'un minimum de jugeote.

La machine fait un pas en avant, soulevant ses sabots de quarante mètres de long (les deux à la fois) pour les faire retomber sur la grange de Smith. La grange disparaît dans un nuage de poussière, aplatie comme une crêpe avec tracteur, remorques, tonne à lisier, lieuse et tout et tout. Poursuivant son cycle moteur, la machine se lève de ses fesses, ondule vers l'avant sur son arche pelvienne, comme un canard faisant le beau, et s'assied de nouveau. Dans un énorme fracas. Qui fait trembler le sol. Les sabots s'élèvent...

Smith court comme un dératé, vers l'abri de son lit, vers les bienfaits de sa femme, vers la petite maison grise, en planches et tasseaux, couverte de vigne vierge, du ranch. La maison de Kathy, du vieux ranch-hôtel près de Hardrock, dans cette région du sud-ouest de l'Utah qu'on appelle parfois Dixie. Il a l'impression de courir dans la glu, dans une boue fangeuse qui lui colle aux semelles comme du caoutchouc fondu. Le rayon bleu, transformé en un faisceau de projecteur directionnel, une poursuite de théâtre, accroche son dos, étirant grotesquement son ombre dans l'ovale de lumière. Il voit l'ombre d'autre chose fondre en piqué, entend le bruit d'une bourrasque de vent et le puissant cliquetis de poulies, de câbles et de chaînes en mouvement, se retourne et voit dans son dos l'énorme godet excavateur du monstre, dents acérées, mâchoire grande ouverte, suffisamment grande pour avaler quatre bus Greyhound ou douze Cadillacs Eldorado, qui lui fonce dessus.

Smith fait un bond.

Le godet se fiche profondément dans le sol à quelques centimètres de lui, soulevant une onde de poussière et de débris qui submerge Seldom. Loupé, se réjouit-il, il m'a loupé. La mâchoire inférieure du godet glisse vers l'avant sous ses pieds, sous la terre, poussant le sol comme un accordéon, tandis que la mâchoire supérieure s'avance au-dessus de sa tête, coupant le

faisceau du projecteur. Merde ! pense Smith, il m'a eu. Les mandibules de fer se referment devant lui, créneaux de dents hermétiquement joints comme les crochets d'une fermeture Éclair. Il est piégé dans le godet de fer comme un rat dans une boîte. Un tout petit rat dans une très grosse boîte noire.

Ils m'ont eu. Il attend. Rien ne se passe. La peur commence à l'envahir.

Kathy ! hurle-t-il. Maman ! Jésus !

Aucun secours ne vient. Il entend un grondement métallique et se sent soulevé, comme dans un ascenseur, très haut dans les airs. Il ne voit presque rien à travers les minces interstices des parois du godet – une pulvérisation d'étoiles, des nuages de poussière s'élevant comme des champignons, l'éblouissant faisceau bleuté du projecteur, et deux yeux rouges qui clignotent tout là-haut.

Le godet continue à monter, recule, puis redescend un peu, pour finalement heurter brutalement, métal contre métal, un dock carré perché très haut dans la superstructure complexe de la machine. Smith s'effondre sous le choc. Sonné, il attend, puis, à tâtons, se redresse à quatre pattes, tâte sa tête. Pas de sang. Pas de bouts de cerveau. Même pas mal, marmonne-t-il. Juste la tête. Il attend encore.

Silence. Puis le fracas métallique recommence, la mâchoire de son piège s'ouvre, Smith se retrouve exactement dans l'axe du faisceau bleu, ébloui. Puis plus rien. Puis un bourdonnement. Puis une voix enregistrée se met à parler, une voix douce, onctueuse, féminine, presque humaine, bonne en élocution, mais grinçante, désagréable, comme mal sonorisée :

Chers clients chères clientes, bienvenue chez K mart. L'Affaire du Jour est notre nouveau salon de jardin, prix normal cent trente-cinq dollars, cassé spécialement pour vous et pour une semaine seulement à quatre-vingt-dix-neuf-cinquante. Visitez notre rayon jardinerie accessoires de jardin pour une présentation gratuite et sans obligation d'achat de cette affaire en or. Brève pause. (Sic.) Bienvenidos señoras y señores aficionados de K mart. La especialidad de hoy...

L'enregistrement s'arrête brutalement. La lumière bleue dodeline sur son axe fou, observant Smith. Tout en haut, les deux yeux rouges fixes regardent droit devant eux, clignant à l'adresse des espaces infinis et des temps infinis, cherchant le sens de l'existence dans les galaxies spirales d'au-delà d'Andromède tandis que la machine titube vers l'avant, écrasant la maison de Kathy, Kathy et le jardin de Kathy.

Jusqu'ici tout va bien, se dit Smith, aveuglé par la lumière – mais on fait quoi maintenant ?

Après un silence et quelques crissements et grognements électroniques, un nouvel enregistrement démarre, avec cette fois la voix d'un androïde plus masculin, une voix plus basse, plus riche, avec un accent américain standard et un ton d'enthousiasme à peine contenu, comme si elle annonçait la Deuxième Venue. Le bruit de surface, cependant, ne laisse aucun doute : les têtes de lecture sont encrassées.

Bienvenue, chers visiteurs. Bienvenue à bord de GOLIATH. Vous vous demandez sûrement ce qui se cache derrière le plus grand godet de dragline du monde ? Réponse :... le plus grand dragline du monde ! Mastodonte de treize mille cinq cents tonnes qui va à son boulot à pied, le Dragline Marcheur 4250-W est le plus gros engin terrestre mobile de la planète !

Nous vivons une nouvelle ère, mes amis, une ère qui nécessite de meilleures méthodes pour faire baisser les coûts et répondre à une demande sans cesse croissante. C'est la raison pour laquelle un engin de cette taille a vu le jour. Sa taille phénoménale et sa conception exceptionnelle permettent au 4250-W de mettre à nu de vastes gisements de charbon, d'uranium, de potasse, de molybdène ou autres minerais, gisements qu'il était jusqu'alors impossible d'exploiter de manière rentable. Manœuvré par un seul homme qui scratch (sic) par une seule personne assise dans une cabine climatisée, le dragline marcheur 4250-W GOLIATH est le dernier exemple de la façon dont Bucyrus-Erie se maintient à la pointe de la technique pour satisfaire les besoins les plus pressants de notre planète.

Quelques chiffres fantastiques pour vous faire une idée du 4250-W !

Un : Longueur totale cent vingt-cinq mètres ! Trois fois plus long que la distance couverte par les frères Wright lors de leur premier vol ! Plus long qu'un train de neuf wagons-tombereaux de taille standard ! Presque une fois et demie la longueur d'un terrain de football !

Deux : Poids total vingt-sept millions de livres ! Treize mille cinq cents tonnes ! Le poids de 150 wagons-tombereaux de taille standard pleins à craquer ! Le poids de près de quatorze mille automobiles !

Trois : Hauteur vingt-trois mètres de la base au sommet du compartiment moteur ! Quarante mètres de la base au sommet du cadre en A ! Quatre-vingt-trois mètres de la base au sommet du bras à son angle de travail le plus grand !

Quatre : vingt-sept mille mètres carrés de surface de travail ! L'équivalent d'un parc de deux hectares et demi ! Soulève ses charges à quatre-vingt-dix-neuf mètres d'un côté, les dépose à cent quatre-vingt-six mètres de l'autre...

Smith commence à trouver cette conférence enthousiaste lassante, voire pénible. Il a du mal à garder les paupières ouvertes. Il cherche à tâtons la paroi d'acier du godet, la trouve, et prend appui sur elle pour se relever. La voix fière et enjouée continue de brailler, noyant Smith sous une nuée vaporeuse insipide et lavasse de mensurations vertigineuses et de statistiques merveilleuses. Lorsqu'il entend la voix dire

... avant qu'on exploite son sous-sol cette terre était faiblement utilisée par l'élevage extensif. Mais la zone minière est cataloguée par le Département de l'intérieur comme marginale à sub-marginale et est virtuellement inhabitée...

il tend le bras en quête de son revolver, le trouve, intact, dans son holster, le dégaine et cherche une cible qui fasse l'affaire, derrière le projecteur orientable. Les haut-parleurs, ce serait pas mal. Il les entend craquer et crachoter quelque part au-dessus de sa tête mais ne parvient pas à les localiser. Alors il opte pour un point situé entre les deux yeux rouges clignotants tout en haut de la plus haute structure. Explode la cervelle de cette saloperie de blatte, se dit-il, ça calmera ce fils de pute. Fais-le tomber,

marche-lui sur les pattes, coupe-lui les clochettes et éviscère-le. Lorsqu'il entend les mots

... répondre aux besoins de notre économie mondiale en perpétuelle évolution en perpétuelle croissance...

il fait feu à cinq reprises, cinq balles rapprochées, tenant son revolver à peu près à hauteur de sa hanche, dans la posture du tireur-né, comme son père faisait toujours. Il souffle sur la bouche du canon, dégage et fait pivoter d'un coup sec le barillet, le recharge, rengaine son revolver et attend le résultat.

Le projecteur dodeline de manière hystérique, grinçant comme une toupie de fer-blanc lancée à pleine vitesse, puis pointe son faisceau vers le ciel pour inspecter les dégâts. Smith a loupé la boîte crânienne – il n'y a pas de tête là-haut, juste des yeux, comme des yeux de crabe fixés au bout de très longues pinces – mais a touché et sectionné un câble électrique. Un œil s'éteint, la machine tangue et titube vers l'avant, clochard mécanique bourré lançant un clin d'œil grotesque à l'éternité, comme sous l'effet d'un tic nerveux. Avec les secousses de l'engin, les câbles pendouillants, fumants, crachant des étincelles bleues et dégageant une infecte odeur d'isolants en surchauffe, viennent frapper une structure en treillis d'acier, créant un bref court-circuit dans ce système électrique de 13 800 volts ("... de quoi tracter dix trains de marchandise de taille standard ! de quoi alimenter 75 000 postes de télévision !").

Légèrement blessé mais ni arrêté ni ralenti, le GEM de l'Arizona poursuit sa progression, pas à pas, écrasant un entrepôt en tôle ondulée de la banlieue de Kanab, Utah, ratatinant l'église des SDJ de l'autre côté de la rue, écrabouillant un camp de boy-scouts assoupis dans leurs petites tentes en plein cœur de City Park, aplatissant la maternité de l'hôpital du comté et éjectant, comme du dentifrice hors de son tube, les passagers assoupis d'un autocar Greyhound roulant à pleine vitesse, attrapé et brusquement compressé en plein milieu de la voie rapide, au sud de la ville. L'arrière du car enfle puis cède sous la pression, vomissant ses passagers sur le bord de la route. Cela pue-t-il ? Que non. Ils sont sortis comme un joli trait de ketchup étiré sur les buissons de sauge.

Smith, pendant ce temps... a des problèmes. Son joyeux petit feu d'artifice personnel est fini. Pétrifié par l'éclat épileptique du projecteur bleu, il est saisi par les pointes de deux grands tentacules arqués, désarmé, déshabillé jusqu'au caleçon, extirpé du godet du dragline et instantanément téléporté jusqu'à un point de l'espace situé à trois mètres au-dessus et légèrement à côté de la cabine de contrôle.

... climatisée et dotée de vastes fenêtres panoramiques offrant une vision parfaite sur deux cent soixante-dix degrés...

La cassette de l'audio-guide s'arrête.

Smith attend, suspendu dans les airs, aussi impuissant qu'un nourrisson, ruminant d'un air songeur une tenace impression de déjà-vu.

Quelque part dans les entrailles ou la cervelle de GOLIATH, une nouvelle cassette est insérée dans le lecteur. Démarrant automatiquement, elle déroule d'abord une bonne minute de friture digitale – un des raffinements les plus caractéristiques de la haute technologie – avant qu'une troisième voix se mette à bavasser, dans les très hautes fréquences (on eût dit du R. Buckminster Fuller joué à 78 tr/min). Fixés sur les mâts qui s'élèvent au-dessus du trépied en A, descellés par les vibrations constantes de l'engin, les haut-parleurs fonctionnent mal ; Smith peine à comprendre ne serait-ce qu'un mot de ce qu'ils racontent. Mais il perçoit, il sent, il sait que ce message lui est directement adressé, à lui et à lui seul :

Bienvenue à notre nouvel opérateur de cabine...

La cassette s'arrête. Pourquoi ? Smith attend, interloqué. La cassette se rembobine puis repart, à vitesse trop lente cette fois. La voix androïde donne maintenant dans des basses dopplériennes adénoïdales, non pas inhumaines comme les aigus de la précédente, mais sub-humaines. La voix du monstre de Frankenstein agonisant enregistrée sur un Compact Disc malade, hecho en Mejico par des maquiladores insouciantes, joyeux et profamille. Le sens, en revanche, est très clair :

Bienvenue à notre nouvel opérateur de cabine. Vous venez d'achever votre stage de formation de dix minutes offert par l'usine et nous vous savons très

impatient de prendre votre poste d'opérateur de cabine du Dragline Marcheur 4250-W. Vous serez heureux d'apprendre qu'il s'agit d'un emploi à plein temps et à vie, garanti jusqu'à la mort d'une des deux parties, le Dragline Marcheur 4250-W ou l'opérateur de cabine, selon lequel de ces deux événements précédera l'autre...

À vie ? Smith prend conscience, pour la première fois, de la présence d'une silhouette semi-humaine, sanglée sur un siège-baquet en plastique, à l'intérieur de la cabine de contrôle. Les mains clouées par des rivets aux leviers de commande à adaptation automatique, l'opérateur se fait secouer dans tous les sens par les mouvements saccadés d'un jouet à ressort.

... emploi à vie garanti tant que les opérations de cabine maintiennent un degré de performance satisfaisant...

... Vous remarquerez que l'opérateur de cabine actuel ne fonctionne plus correctement, il a en effet succombé au syndrome du stress moléculaire et de la fatigue du métal. Ayant expiré conformément aux termes du contrat...

La créature dans la cabine de contrôle lève les yeux vers Seldom Seen, lui offre un sourire épuisé et terrifié, forcé, et secoue la tête. Elle porte un casque en plexiglas hermétique scellé au cou d'un costume pressurisé en feuille d'aluminium signé Ralph Lauren, à climatisation indépendante. (Halston ?) L'homme ou la femme, Smith ne saurait dire, est pâle comme une plie, en sueur, et semble en proie à une terreur sans espoir. Il ou elle lui fait vaguement penser à une Bonnie Abzug vieillie d'un demi-siècle.

Un moment, se dit Smith, est-ce que je veux vraiment devenir opérateur de cabine de Super-GEM ? Et les avantages en nature ? On n'en a pas parlé, des avantages en nature. Puis, flétri par le regard implorant de l'opérateur, il oublie ses soucis égoïstes et cherche de nouveau son revolver. Plus là. Holster, ceinturon, revolver : plus là. Pantalon : plus là. GOLIATH poursuit sa marche.

... nous allons maintenant procéder au licenciement de l'actuel opérateur de cabine de Dragline Marcheur 4250-W et installer le composant de rechange...

La voix enregistrée s'arrête, attend, tandis qu'une grande trappe s'ouvre dans le toit de la cabine de contrôle. Le godet, jusqu'alors suspendu très haut tout au bout du mât, redescend dans un sinistre grincement de câbles pour se stabiliser à l'aplomb de cette nouvelle ouverture. Les énormes mâchoires s'ouvrent grand, beaucoup trop grand pour pénétrer elles-mêmes dans la cabine, et expriment une sorte de long tentacule fourchu comme une langue de serpent. Ce n'est en réalité que le bras de remplacement d'opérateur, un instrument denté, aux allures de forceps, qui plonge dans la cabine et arrache – de son siège, de ses sangles, de ses rivets... – d'un seul coup de dents l'opérateur qui gigote et se tortille désespérément. Les membres convulsés sous l'effet d'une terreur archaïque, l'opérateur est hissé et porté jusqu'au point d'extension maximal du mât, soixante-huit mètres au-dessus du sol, puis libéré, c'est-à-dire relâché, c'est-à-dire largué, exactement à la verticale de l'avancée de l'engin.

(Scrountch !)

Smith entend, au-dessus du grondement des moteurs voraces et du fracas grinçant, crissant, claquant, cliquetant et tambourinant des câbles des chaînes et des poulies, il entend – ou croit entendre –, faiblement, distant mais humain, pareil au couinement d'une souris prise au piège, le cri ultime du corps en chute libre.

Nous vous souhaitons une très agréable journée (dit l'enregistrement).  
Veuillez maintenant procéder à l'installation du nouvel opérateur.

Le projecteur bleu, jusque-là occupé ailleurs, pivote chaotiquement sur son axe décentré, disjoint, déséquilibré, pour fixer son faisceau sur le visage et les membres dénudés de Seldom Seen Smith.

— Non, grogne-t-il. Non, pas moi. Je démissionne.

Geignant dans son cauchemar, il fait des gestes désordonnés, inconscients, assoupis, pour explorer à l'aveugle l'espace de sa sphère intime, sent le contact de la douce, chaude, rassurante, abondante chair de sa femme, et s'y agrippe comme un homme qui se noie.

— Seldom, dit-elle en se réveillant lentement, avant de poursuivre d'une voix plus forte, plus nette : Seldom ! Réveille-toi !

Elle serre les bras qui l'entourent, la lourde jambe qui s'enroule sur sa taille.

— Seldom, réveille-toi !

— Ohhhhhhhhh...

Il entrouvre les yeux, distingue dans le noir le visage doux et anxieux de sa femme qui le fixe.

— Kathy...

— Loupé. Deuxième chance.

— Hein ?

Il cligne des yeux, s'efforce d'émerger de son magma d'horreurs.

— Susan... ?

Sheila fronce les sourcils, pas amusée du tout.

— Je t'offre une dernière chance, mon p'tit gars, et t'as pas intérêt de te louper.

Il la regarde attentivement, sourit, prend ce joli visage entre ses mains et l'embrasse sur la bouche – humide, long, bruyant baiser de soulagement.

— Bonnie, murmure-t-il, Bonnie...

# 10

## Un homme court

UN homme court, court pour sa peau, traversant, gravissant un dôme doré de grès nu. Silhouette découpée au loin dans le ciel crépusculaire, forme sombre courant sur champ d'or, sur fond luisant de lavis vermillon, dans les rayons puissants adoucis du couchant, ultime clin d'œil du soleil avant sa disparition, sous une barre de récifs de nuages violets, sur la lisse roche du désert, sur la mer ridée de dunes dorées pétrifiées de sable sans vie...

Il court, court, court pour ne pas mourir, monte vers la courbe de l'horizon grimant du roc, traverse l'énorme gonflement plasmique cramoisi du soleil, animal humain noir courant à jamais pris au piège, en mouvement perpétuel, éternel dans sa peur, contre le soleil rouge et les ciels jaunes de l'Utah.

Un homme trapu en bottes, jeans, torse nu, grand chapeau, toussant comme un moteur, ahanement rauque du désespoir, progressant de plus en plus lentement, péniblement, difficilement, vers le haut du monoclin monolithique stérile et sans le moindre abri.

Il court parce qu'il est traqué. À quarante-cinq mètres dans son dos, gagnant rapidement du terrain, s'approche un engin ronflant reniflant tempêtant mugissant : la pelleteuse diesel de quarante tonnes de chez Caterpillar Inc., qui bondit, rebondit, cahote à la poursuite de sa proie sur des roues à pneus toutes plus grandes qu'un homme de grande taille. La cabine de l'opérateur est projetée en surplomb du train avant ; couvertes de poussière, maculées de boue, ses fenêtres masquent l'exacte nature de qui, de quoi, si quelque chose, quelqu'un, pilote et manœuvre et meut et anime cette machine. Abordant la pente, l'engin redouble d'effort, rétrograde, tressaute vers l'avant, crachant, par sa cheminée d'échappement verticale, des nuages de fumée noire qui s'élèvent et filent en flottant dans les airs comme des petites balles de coton sale, vers l'arrière sur le rideau du ciel d'or pur.

Fuite sans espoir, traque impitoyable. L'homme qui court s'arrête de courir, s'arrête de gravir, s'arrête et se retourne pour faire face au monstre noir cahotant qui se rapproche qui se rapproche qui se rapproche de lui avec ses roues tournoyantes et son moteur mugissant, masse de plus en plus grande, de plus en plus haute, qui déjà le domine, le surplombe, va maintenant l'écraser, l'aplatir comme une mouche, le laisser gésir, plutôt couler dans une pâte de poils, de calcium, de protoplasme et de sang dégoulinant lentement sur la surface râpeuse du grès.

L'homme tire un petit objet de sa ceinture, quelque chose d'à peine plus grand que son poing, sombre dans le contre-jour du couchant, impossible à identifier immédiatement. L'homme brandit cet objet et le pointe vers le museau plat, obtus, progressant de l'engin. Son doigt se crispe.

Une flamme rouge s'échappe de l'objet dans la main de l'homme. S'échappe et disparaît déjà lorsque s'entend le bruit compact d'une petite détonation. L'homme se fige, en attente de quelque chose. L'engin ralentit, s'arrête, comme surpris, puis se secoue un instant, de haut en bas, sur de puissants ressorts, à seulement quatre mètres de sa proie. Un jet arqué de liquide de refroidissement jaillit comme du sang des naseaux du monstre, pulsé, pissé sous pression dans les airs puis retombant en arc, éclaboussant la pierre. Touché, blessé, bafoué, stupéfié, l'engin demeure immobile, silhouette noire et massive d'acier, de caoutchouc, de fer et de verre dans la lueur rouge des dernières cartouches du soleil moribond, découpage complexe et anguleux de coins, de plaques, de joints, de dentelles de tuyaux, d'axes, d'essieux, de roues, de câbles, en ombres chinoises sur l'horizon. La lumière décline, le moteur meurt, le jet de liquide de refroidissement se flétrit en un arc plus faible, se tarit, et l'océan de désert silencieux se referme complètement sur l'homme comme sur l'engin.

Silence. Stase. Obscurité croissante.

L'homme remet l'objet dans sa ceinture. Il tourne le dos à la machine blessée – mécanique morte – et monte vers la ligne de crête, descend la pente la plus lointaine puis disparaît dans la densité pourpre du crépuscule.

Nous l'entendons chanter. Chanter comme chantent les loups, fier, profond, prolongé, prométhéen hymne, hurlement de triomphe et de joie, qui faiblit

lentement jusqu'à n'être plus qu'une vibration fossile dans l'éther du désert, mais qui ne meurt pas, ne mourra jamais totalement.

Premier croissant de lune. Premier croissant de lune et étoile du berger.

Le fin croissant, signe d'espoir, luit dans le ciel de l'Ouest. Assez proche, presque prise dans les bras de la lune, scintille Vénus, la planète de l'amour, rare comme le radium, pure comme le platine et plus précieuse que l'or.

# 11

## Le gardien de nuit

À MINUIT, pile à l'heure, le nouveau gardien de nuit passe le portail d'entrée coulissant fait d'une vieille plaque de tôle rouillée laminée à Détroit, freine, s'arrête au poste de sécurité et tend ses papiers.

Le vigile les examine. Il porte un uniforme, une casquette à visière, un magnum et un Motorola. Le nouveau gardien de nuit aussi. "Casper W. Goodwood", dit le vigile en lisant le nom et le numéro d'identité écrits sur le badge plastifié, avant d'observer alternativement la photo du badge et la tête du conducteur au volant de son pick-up. Ça colle : les deux visages ont les mêmes yeux bleus, les mêmes sourcils proéminents, la même peau burinée, les mêmes traits frustes, la même allure générale de bouseux de travailleur mâle blanc américain pur jus, seule strate sociale des États-Unis à être soumise à une discrimination légale et socialement approuvée en matière d'éducation, d'emploi et de carrière, lazzi et ricanements en prime. Les deux visages sont rasés de près, autour de la moustache broussailleuse noir putois, longue, arquée, tombante, des vétérans du Vietnam.

— Casper W. Goodwood, répète le vigile, en jetant une nouvelle fois un coup d'œil au badge, puis à son détenteur. C'est pas commun, ça, Casper. Et le W, c'est pour quoi ?

— Wilbur, répond Casper en un grognement guttural dont la nature peu amène ne semble cependant pas troubler le vigile.

— Et tu viens d'où, Casper ?

Bref silence.

— Du même coin que toi, Jasper.

Authentique : le vigile se prénomme Jasper. Son badge plastique épinglé à la poche de sa chemisette ne laisse en effet aucun doute sur ce pénible état

de choses. Il bafouille en rougissant :

— Comment ça ?

Goodwood sourit. Offre au garde un sourire large, profond, sincère mais bizarrement pas... pas réconfortant.

— Bon sang merde, Jasper, te fais pas plus con qu't'es, tu sais très bien ce que je veux dire. On vient de nulle part. Tu l'sais bien, de nulle part.

Le sourire se fige imperceptiblement, devient désagréable, inamical.

— C'est pour ça qu'on bosse dans ce genre de décharge, Jasper. Tu me suis ? Dis-moi si je vais trop vite.

Le garde l'observe bouche bée. C'est un homme de grande taille, un mètre quatre-vingt-treize, lourd mais costaud, haltérophile, culturiste, du genre jamais timide en cas de castagne. Il a son magnum .357 à la ceinture. À côté d'une Mag-light de soixante centimètres de long aussi lourde qu'une matraque. Il retourne sa femme d'une seule main, d'un seul doigt, même. Il n'éprouve aucun sentiment de fragilité physique. Et pourtant, fixant le visage de cet homme plus petit que lui, ce Goodwood, qui lui sourit, le garde hésite, en proie à un brutal accès de sensations nouvelles. Bien que tout ce qu'il puisse voir de Goodwood par la fenêtre du pick-up soit sa casquette à visière, son visage, sa moustache, son sourire. Et ses épaules, évidemment. Elles ont l'air costaudes.

— Arrête ton char, Casper, merde, qu'est-ce que ça peut foutre, on bosse dans le même bateau.

Il lui rend son contrat d'embauche et son badge, le regarde l'épingler de ses mains gantées sur son blouson de vigile en coton croisé vert. Le grand flochage sur ses épaules dit : "Ace Security SLC". Le vigile porte le même.

— Autant être amis, conclut le vigile, qu'est-ce que ça peut foutre.

— T'as raison, Jasper, t'as raison. On va y travailler, dit Goodwood en engageant la première. J'me gare où ?

Le vigile indique une zone à l'intérieur de l'enceinte.

— Par là-bas. Y reste des places au fond. T'as ta pointeuse ?

Goodwood tend un bras vers la banquette arrière et attrape le gadget rond massif, gros comme une gamelle, avec sa clef à ressort et sa bandoulière, et le montre au vigile. Celui-ci opine, puis se remet à parler. Goodwood enfonce l'accélérateur, libère l'embrayage, et part dans un puissant crissement de pneus. Il tourne à droite, puis encore à droite, sèchement, se case droit dans un mince espace vacant entre deux berlines de société flambant neuves, et écrase la pédale de frein. Son pare-chocs avant s'affaisse puis se redresse, effleurant à peine le grillage d'acier de la clôture d'enceinte. Trois mètres plus haut, en contrepoint complice, brillent luisent étincellent les lames du barbelé coupant.

Le vigile de l'entrée regarde Goodwood sortir de son pick-up et referme le portail. Pas très grand, se dit-il, plutôt trapu. Phalanges qui raclent le trottoir.

— Tu connais les rondes ? crie-t-il.

Goodwood est au moins à quarante-cinq mètres de lui. Il opine.

— J'ai eu ma formation cette après-midi.

Il s'enfonce dans l'alternance d'ombres et de lumière du parking, en longeant la clôture. Déjà en poste, déjà au boulot.

— Passe me voir quand tu veux, clame le garde à l'adresse du dos massif qui s'éloigne, j'ai toujours plein de café.

Pas de réponse.

— Ce cimetière est très long, crie-t-il encore.

Pas de réponse.

Quel merdeux, se dit le garde. Putain, y vont les chercher où leurs nouveaux ? Quel merdeux. Il est content de voir Henderson, le gardien de la première

équipe, émerger de l'obscurité, doberman en laisse, boulot fini. Puis de voir Hankerson, sa propre relève, s'approcher du portail en voiture. Jasper sert joyeusement trois tasses de café. Rien pour le chien. Il a sa gamelle à lui, pleine d'eau stagnante et d'insectes noyés ou surnageant encore, qui l'attend près de la porte du préfabriqué. Pendant que le chien se rafraîchira, Jasper et ses amis boiront leur café huileux et se tripoteront le nez en parlant de la qualité des nouveaux vigiles. Des gars de la ville pour la plupart, ça fume des joints en douce et ça n'a aucune envie de se casser le cul pour l'entreprise. Dieu merci ils ne sont pas encore forcés de se farcir des bonnes femmes en uniforme. Avec les hommes, au moins, tu peux parler. Plus pour longtemps, sans doute.

Henderson attache son chien à la poignée de la porte. Hankerson gare sa voiture et les rejoint. Jasper parle du nouveau gardien de nuit, s'informe sur son compte. Henderson dit que l'homme est réglo, il a de bonnes références et il a très vite compris le job. Hankerson se plaint de son grand ado de fils : ce satané même a laissé le pick-up de son oncle avec la clef sur le tableau de bord et quelqu'un l'a volé à peine quelques heures plus tôt. Le vieux tas de boue était pas assuré, ça vaut même pas le coup de porter plainte. Jasper dit qu'il y a plein d'étrangers en ville ces derniers temps, qui cherchent du boulot et se font passer pour des gars du bâtiment ou des mineurs. Pas tous très honnêtes, si vous voulez son avis. C'est le problème, se lamente Henderson, t'as cette nouvelle usine qui se construit ici, toutes ces nouvelles mines, et tout de suite t'as deux mille connards qui se ruent ici depuis l'Idaho et le Colorado et Pétaouschnock, et qui prennent les boulots qui d'vraient être pour nos gosses. C'est la rançon du progrès, avance Jasper : rien n'est jamais parfait.

Ils boivent leur café. Regardent le chien nerveux et irascible. Écoutent le nouveau gardien faire son rapport toutes les dix minutes, par radio Motorola, comme convenu.

— Ici Goodwood, 505, Poste Six, RAS.

— Roger, 505, répond Hankerson, ici 501, RAS aussi. Over.

Vers 00 h 30, Jasper fait ses civilités, ramasse sa gamelle, son thermos et son numéro de True West Magazine et rentre chez lui. À contrecœur. Il

aurait bien fait autre chose, mais à Hardrock, 3 500 habitants, il n'y a rien d'autre à faire. Même l'Atomic Bar, en lisière de la ville, côté Arizona, va bientôt fermer. De toute façon, Jasper ne carbure qu'au Pepsi, la boisson officielle des Saints du Dernier Jour. L'Église possède des actions chez Pepsi. L'Église possède Jasper, de son nom complet Jasper Benson Bundy ; il se demande souvent pourquoi il ne se fait pas appeler J. Benson Bundy, comme le ferait n'importe qui d'autre dans cet État. Ça sonne mieux, ça a l'air plus... professionnel. Il va peut-être s'y mettre.

Henderson part en même temps que Jasper, tirant derrière lui son chien geignant. Hankerson reste là assis sur le seuil de son préfabriqué, avec pour seule compagnie désormais le crépitement des interférences de sa VHF. Il n'y a plus que huit hommes en tout dans l'enceinte de l'usine Syn-Fuels en construction : lui, le nouveau, là, Goodwood, qui fait sa ronde le long de la clôture, un ingénieur, un contremaître et les quatre soudeurs qui font des heures sup' quelque part tout au fond des entrailles labyrinthiques de l'usine de réduction et de traitement du minerai. Ils rafistolent des petits bobos, rattrapent le temps perdu ; presque achevée, l'installation n'a finalement que cinq petits mois de retard sur le programme. Pas si mal pour un projet mené dans le comté de Landfill.

À 02 h 00, la voix de Casper Goodwood craquette dans le récepteur d'Hankerson. Mais cette fois il a quelque chose de différent dans le ton, et Hankerson, garçon calme et posé, sent ses poils se hérissier sur sa peau.

— Hankerson... ?

Hankerson répond, en s'en tenant au code :

— 501.

— Alerte rouge, Hankerson...

— Quoi ? Qu'est-ce qui s passe ?

— Une bombe.

— Hein ?

— J'ai trouvé une bombe, Hankerson. Fais évacuer l'usine.

— Une bombe ? T'es sûr ?

— Je m'y connais en démolition, Hankerson, tu peux m'croire. Cette salope fait tic tac et elle est grosse. Je veux dire foutrement grosse. Vide l'usine. Vide-moi toute cette putain d'usine. Vite.

Hankerson fracasse la vitre du boîtier à ne briser qu'en cas d'urgence et abaisse la manette d'un geste vif. Le système se met immédiatement en marche, activant dix grosses sirènes d'alarme stratégiquement réparties pour couvrir tout le complexe industriel et son enceinte. Leurs hurlements asynchrones évoquent une chorale de mules psychopathes revenues des enfers et torturées par Lucifer, mille fois amplifiée par Dieu.

Hankerson attend les bruits de galopade. Il reprend son émetteur et dit :

— Où êtes-vous, Goodwood ?

— Poste dix-sept. Tout au fond du côté de l'usine de cyanuration, je crois. C'est plein de conduits et de tuyaux et de satané bordel de valves et de tas d'autres trucs. Un foutu putain de boxon.

— Qu'est-ce que tu vois ? demande Hankerson en pensant : putain c'est la section la plus dangereuse, la plus fragile, la plus compliquée, la plus chère de tout le foutu complexe. T'es sûr que c'est une bombe ?

— J'te dis ça tout d'suite. J'vais la désamorcer.

— Attends, attends. Touche à rien. J'appelle du renfort. On va faire venir les démineurs de Salt Lake. Par hélico. Barre-toi de là.

Une poignée d'hommes en casques de chantier sortent en courant de l'usine de réduction. Hankerson les compte :... trois, quatre, cinq. Où est l'autre type ?

— Ça y est ? Tout le monde est dehors ? demande Goodwood.

— Non, hurle Hankerson. Attends.

Il voit les hommes courir vers le parking bondé. Il sort de sa baraque et leur fait signe de se diriger directement vers le portail.

— C'est une bombe, crie-t-il. Une bombe à retardement. Courez, courez.

Les hommes se figent, stupéfiés, le regardent d'un air ébahi, puis se remettent à courir, franchissent le portail et s'enfoncent dans la nuit. Le sixième homme, l'ingénieur chimiste, la cinquantaine bien bedonnante, émerge enfin d'un dédale de réservoirs sous pression et met cap en ahanant vers la cahute de l'entrée, progressant à la même vitesse – la même allure – qu'un pingouin obèse au pas de course. Son casque jaune glisse de son crâne, la sueur sans doute, et rebondit une fois dans la lumière avant de rouler dans la pénombre. Il s'arrête pour essayer de maîtriser la pile de papiers et le porte-documents qu'il serre sur son gros ventre.

— Allez allez, monsieur, crie Hankerson, dépêchez-vous, vous avez une bombe derrière vous. Faut pas traîner.

— Eh merde, au diable cette bombe, réplique l'ingénieur en se retournant. Au diable Syn-Fuels et Hardrock, au diable le syndicat des assembleurs et au diable l'État de l'Utah.

Hankerson entend la voix de Goodwood dans sa radio.

— Tout le monde est sorti ? Je vais voir si j'arrive à désamorcer cette salope.

Hankerson se rue sur son émetteur.

— Non, arrête, arrête, y reste encore un type à l'intérieur.

— Le tic-tac continue. Ça peut sauter d'un moment à l'autre.

— Attends une seconde.

L'ingénieur arrive, s'appuie sur le chambranle du préfabriqué, le visage rougi, les poumons à bout de souffle, l'estomac au bord de la nausée. Il essuie son visage suintant de sueur avec un mouchoir sale.

— Quel endroit, marmonne-t-il en s'effondrant le long du chambranle.

— Ça va ? demande Goodwood. Tout le monde est au portail ?

— Manque plus que toi.

— Tu les vois tous ? Tu les as comptés ?

— Ouais, ouais.

— C'est bon. C'est parti. Reculez-vous. Sanglez vos casques.

La transmission s'interrompt. Hankerson attrape deux casques sur une étagère et en tend un à l'ingénieur. Ils les mettent, s'assoient par terre, attendent. Hankerson garde un œil fixé sur la grosse horloge murale. La longue aiguille rouge des secondes fait un tour complet. Hankerson saisit sa radio.

— Goodwood... Comment ça va ?

Pas de réponse. Hankerson attend quelques secondes puis appelle de nouveau.

— 505, ici 501. 501 appelle 505. Répondez s'il vous plaît.

Pas de réponse. Hankerson jette un coup d'œil à l'ingénieur, absorbé par la lecture d'un vieux numéro de Nuclear Times.

— Il doit être occupé. Avoir les deux mains occupées, sans doute.

— Les alertes à la bombe, c'est du pipeau, réplique l'ingénieur sans lever les yeux de son magazine. Du putain de pipeau de fanfare.

— Celle-ci a été donnée par notre veilleur de nuit, monsieur.

Hankerson essaie encore de joindre Goodwood.

— Goodwood, dit-il, Goodwood... tout va bien ?

Cette fois-ci la radio répond, mais mal, la voix de Goodwood est hachée, fissurée par la friture.

— C'est bon, c'est bon... Je l'ai... ça y est... je l'ai ouverte... Éloignez tout le monde...

Goodwood semble avoir le souffle court, comme quelqu'un qui se livre à une tâche exténuante. Le stress, songe Hankerson. Mon Dieu, le stress doit être terrible.

— Il essaye de la désamorcer, dit-il à l'ingénieur. Le stress doit être terrible.

— Les héros, c'est du pipeau. Du gros pipeau de big-band de mes couilles. Sers-moi un café.

— Oui, monsieur. Une seconde.

Le doigt crispé sur le bouton de transmission, il dit à Goodwood :

— Comment ça se présente ? Tu crois que t'as besoin d'aide ?

Coup d'œil à l'horloge. Trois minutes se sont écoulées depuis que Goodwood a commencé son opération de désamorçage.

— Tu veux que j'appelle les experts ?

La voix réplique, toujours un peu saccadée :

— C'est moi le putain d'expert ici, tête de nœud. Arrête de m'emmerder. C'est un boulot extrêmement délicat, bordel. Tu verrais le bordel de câblage de cette putain de salope de mes couilles. Pire qu'un standard téléphonique. Avec des batteries, des horloges numériques et du chewing-gum. Tout ça emballé autour d'une putain de bonne cinquantaine de foutus kilos de trinitrotoluène.

L'ingénieur lève un sourcil intéressé.

— C'que vous appelez du TNT, explique Goodwood, bande de têtes de nœud ignares. Tout le monde est à l'abri ?

— Oui, monsieur, dit Hankerson, faisant automatiquement preuve de déférence en réponse au timbre de l'autorité. Tous les sept. Tous sauf vous.

— OK, je crois que je tiens la clef de ce putain de petit merdier électronique. Je crois que j'aperçois la p'tite culotte de ma salope. Eh merde, allez on y va, j'veais couper ce fil, là, on verra bien c'que ça donne.

Ils entendent Goodwood éclater de rire. Ils entendent un clic métallique. Ils entendent quelque chose comme un pet de cheval.

— Bougez pas, les gars, l'entendent-ils s'exclamer, j'arr...

La radio se tait.

Hankerson et l'ingénieur gardent les yeux suspendus au haut-parleur silencieux. Le contremaître et les quatre soudeurs, amassés dans l'embrasement de la porte, fixent les deux hommes à l'intérieur.

Ils attendent tous. Hankerson appuie sur son bouton.

L'usine de cyanuration explose.

Au matin, cherchant les restes de Goodwood dans l'enchevêtrement de plaques de métal éventrées, de tuyaux tordus, de ruines noircies, fumantes, crachotantes, ils ne trouveront aucune trace de lui. Il a été effacé. Vaporisé. Téléporté loin de tout monde connu des hommes. Ce qu'ils trouveront, en revanche, c'est un trou dans la clôture de derrière, suffisamment grand pour permettre le passage d'un cheval, une pyramide de crottin sous un genévrier, et deux traces – les traces de deux chevaux, huit sabots ferrés – partant vers le sud de la ville et le désert rocheux du Strip. Un pisteur païute demi-sang et son chien parviendront à suivre la piste jusqu'en Arizona, mais sur cinq kilomètres seulement, avant que le chien, distrait, feinté et rendu fou par des entrailles de poulet lourdement chargées en piments rouges, ne la perde.

À la requête légale d'un parent proche, le nom de Casper W. Goodwood ne sera d'abord pas publié dans la presse. Mais le proche parent en question s'avérera difficile à trouver. Après un nouvel examen attentif du CV et de la

lettre de motivation de l'homme, l'employé de la compagnie chargé de cette tâche ne trouvera qu'une seule personne réelle identifiée par Goodwood comme étant de sa famille : son oncle, M. Henry James Jr. de Londres, Angleterre, typographe de métier, mort en 1916. Aucune mention d'un père, d'une mère, de frères, de sœurs ou d'épouse. Le rapport de police sera donc donné aux journalistes, qui n'en feront aucun cas, étant déjà passés, une semaine plus tard, à des affaires plus brûlantes.

Soucieuse de sa publicité, Syn-Fuels Inc., Denver, branche de Nuclear Fuels Ltd., Bruxelles, minimisera l'incident, qu'elle attribuera à de "banals malentendus avec le syndicat". Interviewé dans la suite qu'il occupe dans un établissement pénitentiaire de l'État de New York, le président du syndicat, Antonio "Scarface" La Scala, refusera tout commentaire. "Va fan'culo, déclarera-t-il simplement, paparazzi de mes couilles..."

L'explosion – qu'elle fût due à un sabotage ou à une valve défectueuse – coûtera environ deux millions de dollars à Syn-Fuels (somme dérisoire qu'elle répercutera, au fil d'une longue chaîne de branches privées et de sociétés écrans parapubliques, sur le portefeuille du contribuable américain) et retardera l'avancement des travaux de seulement onze semaines.

La machine continue d'avancer.

## **Earth First ! entre dans la danse**

EN atteignant la pointe de Lost Eden Canyon, branche méconnue mais magique de Radium Canyon, qui mène à son tour à Shivwits Canyon puis au Grand Canyon du Colorado, les deux bulldozers Mitsubishi trouvent – leurs opérateurs de cabine trouvent – la voie bloquée par une chaîne de corps humains chantants, dansants, agitant des drapeaux, brandissant des banderoles et arborant des T-shirts à slogans.

Les terrassiers stoppent leurs monstres de fer, laissant les puissants Diesels Mitsu gronder et souffler. Le svelte trentenaire barbu, la petite boulotte à joues roses à peine majeure restent assis sur leurs sièges-baquets, sous leurs dais en tôle d'acier, observant ébahis, puis agacés, le spectacle qui s'offre à leurs yeux. Putain mais qu'est-ce... que c'est... que ce bordel ?

Ils n'ont jamais vu ça.

Au centre de la chaîne se tient une femme, le chef peut-être, grande, longue chevelure de geai tombant sur une splendide chute de reins, plume d'aigle sur le front et yeux vert-fjord époustouflants scintillant sous des cils noir-charbon comme des émeraudes radioactives d'une finesse, d'une pureté, d'une profondeur sans égales. Elle porte – mais qui à part l'auteur peut se soucier de ce qu'elle porte ? – une paire de Levi's usée, lavée, délavée pour mouler à la perfection un contenu parfait, des chaussures de sport et un petit T-shirt blanc ajusté, trempé de sueur qui clame, en lettrage rouge sous un poing vert, tendu de sein fier à fier sein,

**EARTH FIRST !**

À son côté parade un jeune homme presque nu, rasé de près, chevelure d'or, muscles sculptés de culturiste professionnel, peau cuivrée luisant sous une seyante pellicule de transpiration. Comme toutes les autres personnes du groupe, il n'est pas armé, prêt seulement à la résistance passive et aux manifestations pacifiques. L'outil qu'il tient dans une main, et sur lequel il

fait en ce moment reposer avec grâce la moitié de son poids, n'est pas comme on pourrait d'abord le croire un avatar de gourdin néandertalien, mais simplement une antique clef à molette à l'ancienne, du genre qu'utilisaient jadis les mécaniciens qui s'occupaient des écrous et des boulons des roues des grosses locomotives à vapeur. Elle fait un mètre de long, a un manche de chêne et une tête réglable en fonte, et ne pèse que dix-huit kilos.

Le reste de ce gang, trente personnes en tout, des filles pour environ la moitié, tout juste des garçons pour l'autre, s'étire latéralement de chaque côté du couple central en faisant étalage de jeunesse et de santé, d'écharpes noires, de jeans bleus, de foulards rouges et de drapeaux verts...

NO COMPROMISE IN DEFENSE OF MOTHER EARTH ! (Pas de compromis pour la défense de notre mère la Terre !)

WE STAND FOR WHAT WE STAND ON ! (Nous soutenons ce qui nous soutient !)

AMERICAN WILDERNESS : LOVE IT OR LEAVE IT ALONE ! (La nature sauvage américaine : aimez-la ou foutez-lui la paix !)(2)

GOLIATH GO HOME ! (GOLIATH rentre chez toi !)

SYN-FUELS IS SINFUL ! SUNSHINE IS GOOD ! (Syn-Fuels est pécheresse ! Le soleil est bon !)

SEE ONE GRAND CANYON YOU'VE SEEN THEM ALL ! (Quand t'as vu un Grand Canyon, tu les as tous vus !)

BLM MEANS BAD LUCK, MOTHER ! (BLM signifie Pas de Chance, Maman !)

CAUTION : LAND RAPERS AT WORK ! (Danger : violeurs de terre au travail !)

SAVE OUR CANYONS : SOC IT TO THE BLM ! (Sauvez nos canyons : dites merde au BLM !)

NUKE PUKES EAT CARNOTITE ! (Les avortons nucléaires bouffent de la carnotite !)

RADIATION IS GOOD FOR WHO ?(Les radiations sont bonnes pour qui ?)

DOWN WITH EMPIRE, UP WITH SPRING ! (À bas l'Empire, vive le Printemps !)

Etc., avec partout, en arme de ponctuation visiblement sans rivale, le point d'exclamation. (Il fut un temps où les hommes aimaient les idées ; aujourd'hui, ils se contentent de slogans.) Les banderoles et les bannières donnent à ce rassemblement un air joyeux, festif, subversif, mais la presse, les médias, les caméras et les micros, bien qu'informés, n'ont pas daigné se déplacer. Ils ont couvert une manif d'Earth First !® à peine un mois auparavant, dans la même région et pour la même cause perdue : pourquoi se répéter ? Il est temps de passer à autre chose. Ce jour-là, en l'occurrence, l'essentiel de la force de frappe médiatique de l'Utah – qui d'autre pourrait s'intéresser à ça ? – est parti couvrir la fête organisée pour le vingtième anniversaire de l'érection du Four Corners Boundary Monument, obélisque de béton et de cuivre d'un mètre de haut (modèle économique) dressé au point euclidien idéal théorique où les États du Colorado, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de l'Utah se rejoignent, phénomène topographique spatio-temporel dont la suprême absurdité néoplatonicienne tutoie la perfection. Avec discours des gouverneurs Lamm et Anaya, Babbitt et Bangerter, sous le haut patronage du Bureau de l'Aménagement du Territoire (en la personne de son bureaucrate de patron préféré, aujourd'hui maître de cérémonie, MC Bob "Beefburger" Burford, également connu sous le surnom de Burford the Hereford, autre rancher de terrains publics nommé à son poste pour qu'il défende la terre des citoyens contre des gens comme lui-même). Dracula président de la banque de sang. Maître Renart gardien du poulailler.

Le monde entrer, donc, n'observe pas, ce jour, la rencontre des Mitsubishi avec l'arrière-garde d'Earth First ! (Point d'exclamation obligatoire.) Nulle télévision, nulle radio, pas le moindre plumitif de presse locale, du matin ou du soir, personne, rien, aucun œil journalistique autre que celui de ce vieux vautour miteux sorti de nulle part qui se définit lui-même comme

“romancier-reporter” et qui pointe parfois son nez dans ce genre d’événements, écoutant attentivement, opinant du chef, souriant, sourd comme un pot, prenant des notes, s’emmêlant dans les faits mais soumettant les plus jolies filles à des interviews interminables, exploitant le courage public pour son profit privé et appelant tout ça... comment déjà ? Appellant tout ça de l’art. Personne ne connaît son nom, mais son T-shirt dit READIN’ ROTS THE MIND, la lecture pourrit l’esprit. Ignoré de tous, il se fond rapidement dans le paysage partout où plane un risque de violence, comme c’est toujours le cas quand Earth First ! manifeste.

La foule refuse de bouger, en dépit des roulements d’épaules des opérateurs qui font vrombir leurs moteurs, actionnent de façon menaçante leurs pelles aux lames luisantes, les lèvent, les abaissent, reculent puis avancent en frappant sur le sol comme des grizzlys timides pas tout à fait sûrs d’être les rois du lieu. Ils s’arrêtent finalement, moteur au ralenti – il est toujours plus économique de laisser un Diesel tourner que de l’éteindre et de le faire redémarrer – et attendent que la cavalerie (un ranger du BLM formé par la police) arrive dans son pick-up et fasse disperser la foule.

Mais dans leur rétroviseur les opérateurs ne voient nul signe du pick-up du BLM, ni de l’équipe de géomètres occupée à recommencer un travail de balisage déjà effectué quatre fois, ni d’un quelconque shérif-adjoint errant en quête d’ennuis. Earth First ! a alerté les médias mais oublié ou négligé de prévenir les forces de l’Ordre, obéissant en cela au sain principe qui veut qu’aucune situation n’est jamais à ce point mauvaise que les flics ne puissent la rendre pire.

Les opérateurs voient qu’aucun secours n’arrive, voient seulement le haut champignon de fumée et de poussière, toujours présent loin derrière, en dessous et à l’intérieur duquel, forme jaune cahotante à peine perceptible, se meut GOLIATH, le Super-GEM, progressant lentement et sûrement mais tout de même encore très loin derrière eux, quinze bons kilomètres derrière eux.

Pendant ce temps les émeutiers étouffent les opérateurs sous des offres de bière fraîche, de pommes bio, de sandwiches aux germes de soja et de conseils futés.

— Mezieurs, dit la grande femme en plantant ses yeux verts rares sensationnels dans ceux de l'opérateur barbu et patient. En Noroué nous aimons fotre Grand Canyon d'Arida zona. Nous ne rêfons jamais que fous le cruserez pour vaire des bombes thermonucléaires.

— Madame, dit-il en cherchant quoi répondre, madame, j'ai besoin de ce job. J'ai une femme, sept gosses, un poney et un camping-car à 229 \$ par mois.

— Appelle-moi Erika, dit-elle, je t'appelle Joe.

— Mon nom est Orval.

— Oral ?

— Orval. Orval Jensen. Tu es gentille, Erika, mais s'il te plaît enlève tes mains de ce bouchon de réservoir de fioul. S'il te plaît. Y faut deux mains pour le dévisser de toute façon. Sauf...

Il lève son énorme paluche musclée noircie d'huile et gratifie Erika d'un grand sourire.

— Oh oui, Joe, je fois que fous êtes un très fort homme. Alors pourquoi fous bouledez ce magnivique canyon qui fa à Grand Canyon ?

— Y va pas à Grand Canyon. On n'est pas du tout près du putain de Grand Canyon. Çui-là s'appelle Lost Eden Canyon ou un truc comme ça.

— Mais y vait partie de Grand Canyon. Le ruizellement pollouera les nattes phratiques, ça détruira l'habitat des tortoues dou désert, ça détruira ces magnifiques peupliers et cascades et piscines.

S'appuyant, s'étirant, longues jambes croisées sur le marchepied pris dans une gangue de glaise, un bras abandonné sur le réservoir d'essence derrière le dos de l'opérateur (main sur le bouchon), elle plonge un regard mélancolique, un regard profond, un regard vert, dans les impavides et opaques et noires lunettes de chantier d'Orval Jensen. Sa poitrine se soulève légèrement, tétons dressés sous l'afflux de son émoi généreux, cœur et

sentiments mal cachés par son T-shirt trempé de sueur. Le vieux vautour qui plane non loin de là fait son repérage mental, soupire de désir et écoute ce dialogue avec son intérêt trouble habituel.

— Pourquoi, Joe ? demande-t-elle. Pourquoi ?

Il s'efforce de faire comme si elle n'était pas là. Les mains écartées en un geste d'impuissance gênée, bouche bée, Orval lève les yeux (les lunettes de chantier) au ciel (au toit de tôle) et dit :

— Bon sang, madame, que voulez-vous que je fasse ?

Puis il la regarde, ou semble la regarder derrière ses lunettes, et dit :

— Qu'est-ce qui compte le plus pour vous, les gens ou une putain de petite tortue du désert ?

Elle soupèse la question. Elle y réfléchit pendant que l'homme attend. Enfin elle répond, d'une voix très douce :

— Pourquoi n'aurions-nous pas les deux, Joe ?

Et elle explique, simplement, brièvement.

Hah ! se dit le vautour en lisant sur ses lèvres, ça y est, elle a frappé. Dans le mille. En plein sur la tête. Tandis que de l'autre côté du bloc moteur de jeunes beatniks loupent toute la scène, occupés qu'ils sont à verser de la poudre d'émeri dans le carter via le tube de la jauge.

Orval reste silencieux, neurones à plein régime. Une odeur d'aggloméré brûlé plane dans l'air. Les gens et la nature, pense-t-il. Trop de gens, plus de nature. Juste ce qu'il faut de gens, plein de nature pour tout le monde. La nature ou les gens ? Ou la nature et les gens ? Réfléchis, Orval, réfléchis. C'est dur. Surtout lorsque vous venez de tomber subitement soudainement ardemment brusquement désespérément amoureux.

Pendant ce temps, pendant qu'Orval réfléchit, deux jeunes femmes munies de bières et le jeune homme au bouc, aux cheveux bouclés en épis et à la flûte en bois mènent l'assaut contre la petite conductrice à joues roses et

lunettes de soleil de l'autre Mitsubishi. Elle refuse de les regarder, refuse de leur parler, ne répond rien quand ils lui offrent une bière, un Pepsi bien frais ou une orange tiède.

— Je m'appelle Pete, dit le flûtiste. Vous êtes déjà descendue dans ce canyon, Miss ? (Pas de réponse.) Croyez-moi, c'est le coin le plus beau de tout l'Arizona Strip. De ce côté-ci de Pariah Canyon, au moins. Je suppose que vous connaissez. (Aucune réaction.) Non ? Vous êtes du coin ? Fredonia ? Kanab ? Hardrock ? (Aucune réponse.) Moi j'habite à Vermilion Cliffs, poursuit-il. J'ai un joli tipi là-bas. Je gagne ma vie en ramant sur le Grand. Des doris, surtout. Vous avez déjà descendu ce fleuve en doris ? Non ? C'est fabuleux. Fabuleux et réel.

Il s'arrête ; elle reste silencieuse. N'allez pas lui demander deux sous pour la musique.

— Même si c'est pas toujours marrant, convient-il.

— Arrête, laisse-la tranquille, dit une des deux filles qui sont avec Pete. Elle veut qu'on lui foute la paix. Lâche-la.

— De toute façon, on a de la visite, dit l'autre. On ferait mieux de rejoindre le groupe.

Le bataillon d'Earth First ! reforme sa chaîne humaine en travers de la future route, coudes entrelacés, bannières flottant dans la brise, tandis que le camion de patrouille du BLM fait enfin son entrée dans le tableau. Le véhicule s'arrête en chassant un peu de l'arrière, soulevant un nuage de poussière qui enveloppe bientôt toutes les personnes présentes d'un voile flottant de sol de Great Basin Desert finement pulvérisé. La personne au volant prend la mesure de la situation, en réfère par radio au QG du district, coupe le moteur et saute à terre.

C'est une rangerette. Encore une femme, il fallait s'y attendre – et pourquoi pas ? pourquoi pas nom de Dieu ? –, à l'ossature solide et à l'allure sévère. Elle porte l'uniforme, le badge, la ceinture imposante, la cartouchière, la bombe lacrymo, les menottes, la Mag-light massive de soixante centimètres-six piles qui fait aussi fonction de matraque, et, bien sûr, à la

hanche droite, le gros calibre dans son énorme holster, chargé de balles creuses, qui pèse à lui seul aussi lourd que le reste de son équipement. Le badge qui protubère sur sa poche avant droite l'identifie comme étant "Virginia H. Dick". Peut-être est-elle effectivement vierge.

Inconfortablement, sa chair nourricière, ample, musclée, massive et boudinée à la taille et aux cuisses, elle porte l'uniforme comme un homme.

En réalité, elle n'est qu'une timide, douce, bienveillante rangerette terrifiée.

— C'est bon, aboie-t-elle en fusillant stérilement les manifestants du regard à travers ses lunettes de soleil, paire d'yeux globuleux insectoïdes violets.

Brève pause, puis :

— Qu'est-ce qui s passe ici ?

Les poings sur les hanches, elle fixe Erika et le jeune homme presque nu à l'outil d'un mètre de long, qui occupent le centre de la chaîne. Elle fixe Pete le flûtiste et les deux jolies jeunes plantes qui le soutiennent de chaque côté. Elle passe en revue toute la rangée d'Earth First !istes silencieux, de gauche à droite puis de droite à gauche. Personne ne dit mot. Puis, un rictus de mépris à la lèvre (à la lèvre supérieure uniquement), elle demande :

— C'est qui l'responsable de ce cirque ?

Erika lève la main.

— Vous ? dit la ranger. Je vous écoute.

— Pardon, monsieur, dit Erika. Y a pas de responsable.

— C'est bien c'qui m'semblait. C'est vous l'chef ?

— Non, monsieur. Nous sommes tous chefs.

La rangée de visages sérieux s'illumine de sourires.

— Ouais, crie quelqu'un, on n'a pas de chef. On est tous chefs.

Le type tourne la tête à droite et à gauche en quête d'assentiment.

— Il a raison, crie un autre type. Nous sommes tous chefs.

Vivats.

— C'est bon ! aboie la ranger, une main levée en signe de taisez-vous.

Elle les fusille de nouveau du regard.

— Alors qui est votre représentant ?

Pas de réponse.

— Votre représentante ? Votre représentant ou représentante ? Votre porte-parole ? N'importe qui, ça m'est égal.

De nouveau, elle fixe Erika.

— Vous, là, Miss Belle Plante. C'est vous le ou la porte-parole ?

Murmures indignés dans la foule.

Erika soutient le regard de la ranger, ses yeux verts s'embrasent.

— Désolée, monsieur, je suis pas porte-parole. Nous n'affons pas de porte-parole.

— Alors fermez-la.

Grognements de scandale et d'horreur redoublés dans la foule.

— Mais je parle.

Cris d'approbation.

— Je parle, dit Erika, passeque j'aime l'Amérique et passeque j'aime fotre magnivique liberté d'expression et fotre magnifique pays des canyons.

Vivats, hourras et hardi solo de flûte.

— Je parle passequ'on ne peut voire taire mon cœur.

Elle porte une main à la cluse fragrante et humide de sueur de sa poitrine.

— Je parle passeque j'aime le désert saufage. Je parle passeque je ne peux pas rester silenzieuse, comme une buizon, comme une pierre, comme un stouptide tronc, quand la grosse machine s'approche chaque jour de ce lieu qu'on aime comme notre maison.

Droit debout, torse arqué, tête haute, chevelure noire au vent, Erika tend son bras de guerrière viking et pointe d'une main ferme et d'un index impérieux la lointaine chape de smog, la forme monstrueuse, la particule de lumière crue qui scintille en progressant par à-coups sur son cap oblique, grattant rognant grignotant sourdement lentement mais constamment l'espace qui la sépare d'eux, dans le secteur est-nord-est.

— Ça ! crie-t-elle. Cette chose qu'ils appellent comment dites-vous, cette broute de fonte, ce tyrannosourus RIX d'acier, cette abominable Gog Magog monstre d'Armageddon de GOLIATH !

Elle fait une pause pour dramatiser sa chute.

— Nous zommes là pour l'arrêter !

Hourras et bravos.

— Nous zommes là pour l'écrasser comme une voutue souri ! Merzi.

Flottement d'hésitation, puis tonnerre d'applaudissements et hurlements bravaches de la part de ses vingt-neuf co-chefs. Un sourire de bonheur et de fierté aux lèvres, Erika fait une petite révérence à droite, à gauche, puis se redresse, poings joints au-dessus de la tête, dans la posture du champion. Le flûtiste porte son instrument à sa bouche, bec aux lèvres, doigts sur les trous, et se lance dans une interprétation poignante de l'Hymne à la joie de Beethoven, le morceau de musique le plus tragique jamais composé.

La ranger attend, laissant la foule savourer ce moment de triomphe, puis lève de nouveau la main. La joie s'étiole, s'amenuise et s'éteint par manque d'organisation.

La ranger sourit.

— Joli discours, ma belle, dit-elle en glissant un doigt sous ses lunettes de soleil pour se frotter un œil. Mais maintenant fous allez me débarrasser le plancher fite vait bien vait. Ces gars, là...

Trop facile : elle se reprend immédiatement. Pointant l'homme et la fille aux commandes de leurs bulldozers, elle corrige :

— Ces deux-là ont du travail. Vous êtes en infraction. Vous n'avez aucune autorisation pour manifester. Vous empêchez l'avancement des travaux d'un programme fédéral. Vous mettez en danger la vie et la sécurité d'hommes et de matériel engagés dans la poursuite d'une activité honnête et légale. Je vous donne deux minutes pour vous disperser. Dans le cas contraire, je me verrai dans l'obligation d'appeler le shérif du comté et le département de la sécurité publique et l'équipe de forces spéciales hélicoptérées du BLM, et de vous mettre en état d'arrestation, tous autant que vous êtes, pour des chefs d'accusation pouvant vous valoir des peines de six mois fermes au tribunal du comté, et des amendes de cinq mille dollars par tête de pipe, ni plus ni moins.

Personne ne bouge.

Les opérateurs/trices de cabine font vrombir leurs moteurs Mitsubishi seize cylindres, brandissent leurs pelles, tirent, tournent et poussent des leviers de commande pour faire pivoter leurs engins à droite, à gauche, chenilles d'acier raclant terre, sable, grès et le lis et la rose du désert, écrasant trous de serpents et tanières de blaireaux et terriers de renardeaux. Un scarabée décède dans la fine fleur de l'âge. Un crapaud à cornes en plein festin de fourmis au bord d'une fourmilière périt ratatiné comme une galette. Dix mille fourmis sont portées disparues...

Coudes liés, la foule reste stoïque.

La ranger jette un coup d'œil à sa montre. Les deux minutes sont écoulées. Merde, se dit-elle, et je fais quoi maintenant ? J'aimerais tant être à Michigan State. J'aimerais tant être au drive-in avec Marty et Bobbie, main dans la main, du pop-corn pour tout le monde et Le Retour du Jedi à l'écran. Oh merde maman où es-tu maman ?

Face à la foule, elle reprend ses aboiements où elle les avait laissés. Son rôle de rangerette pit-bull.

— C'est bon, fait-elle, vous êtes tous en état d'arrestation. Ne bougez pas.

Elle attend qu'ils se mettent à détalier dans tous les sens, comme des lapins. Ils doivent bien avoir un camion, un bus ou quelque chose comme ça qui les attend là-bas quelque part du côté de cette colline étrange. Elle tourne la tête dans la direction que ses pensées lui indiquent, vers la basse mesa au nord où la piste de terre finit en cul-de-sac, mais n'y voit qu'un homme à cheval observant, immobile, la comédie humaine qui se joue à ses pieds. Un autre cheval vaque non loin de là, attaché à un genévrier. Ah la vie insouciant du cow-boy, songe-t-elle, chier dans les buissons, sillonner la prairie à la recherche de génisses égarées, se gratter les couilles d'une main en fumant un joint de l'autre.

Un des types de la barricade ouvre une canette de bière. Bruit d'une grenade qu'on dégoupille. La brise souffle, les drapeaux flottent : verts & blancs et rouges & noirs et rouges & blancs & bleus.

— J'ai dit ne bougez pas, dit la ranger.

Les maintenant en état d'arrestation dans la mire de ses yeux violets furibards, elle recule jusqu'à son camion et décroche sa radio. Voilà : j'ai une émeute sur les bras, un crétin qui fait des cartons sur les pelleteuses, Mgr Love qui me tanne avec son histoire de Caterpillar volé, et encore tous ces rapports à rédiger ce soir.

— Je vais me trouver dans l'obligation d'appeler du renfort, hurle-t-elle. Puis elle ajoute : Si vous ne débarrassez pas le plancher immédiatement.

Elle attend. Mais barrez-vous, putain, qu'est-ce que vous attendez ?

La chaîne tient. Personne ne la rompt.

Bon Dieu, pense la ranger, si ça s'trouve y sont effectivement venus à pied de la rivière. Y a quoi ? Cinquante ? Soixante kilomètres ? Elle regarde d'un air anxieux la pile de sacs à dos entassés au bord d'une plaque de grès surplombant le ravin. Mais les bières ? Les banderoles ? Ils n'ont tout de même pas pu... Laisse tomber. Appelle de l'aide. C'est parfaitement justifié. Refus d'obtempérer. Menaces de voies de faits. Regarde leur sexy Mam'zelle Égérie Glamour... Regarde-moi çui-là, au milieu, tout velu tout en muscles, qui se prend pour Schwarzenegger, regarde-moi l'outil qu'il tient. Dans sa main. Un mètre de long à peu de choses près. Appelle à l'aide. (À l'aide !)

Ranger Dick ouvre la porte de son camion de ranger, puis voit la traînée de poussière qui s'approche, à vitesse excessive, sur la terre bulldozée et la végétation écrasée de la route en construction. Un autre pick-up ? Des gars de l'équipe, pense-t-elle, du renfort. Une demi-tonne de bouseux costauds casqués, voilà ce qu'il me faut, pas à tortiller, je l'admets.

Le véhicule approche en bondissant sur les cahots, et elle voit qu'il s'agit d'un 4x4 Ford Bronco transportant un chapeau, une tête, un homme. Chapeau Stockman. Crâne rasé. Eh merde, se dit-elle, c'est l'évêque. Encore furieux, je parie. Mais au moins on est maintenant supérieurs en nombre : moi, Orval, l'évêque, et peut-être la fille. Nous sommes quatre et ils ne sont que trente.

Le Bronco s'arrête en dérapant. RECHERCHES & SECOURS, LANDFILL CO., dit le grand autocollant sur la portière. Toujours à la recherche de quelque chose à secourir. Mgr Love sort du 4x4, adresse un sourire poli à Dick, un deuxième, plus sincère, à Orval, toujours aux commandes de sa pelleteuse, et un troisième, le plus faible, à la fille de l'autre pelleteuse. L'évêque n'est pas favorable à l'embauche de filles dans le domaine de la construction. Mais c'est le gouvernement qui paye, Love a dû se plier à certaines contraintes, donner au moins un petit gage de bonne volonté, faire un petit effort pour remplir les quotas de minorités officielles.

Puis Love pose un regard panoramique sur la chaîne des manifestants faisant obstacle au progrès et abandonne toute velléité d'urbanité. Il fronce

les sourcils, plisse le front, crache dans la poussière.

— Les revoilà, grogne-t-il à l'adresse de la ranger et d'Orval. Les bigots verts.

— Je vais appeler du renfort, dit la rangerette. Je les ai prévenus...

Love fixe les manifestants des yeux, fixe leurs visages pleins de défi et de crainte mêlés, leurs membres nus, leurs drapeaux enflammés. Le regard plein de hargne, bouillonnant de mépris, il marmonne :

— Du renfort mon cul, le shérif va mettre deux plombs pour arriver. Je vais dégager ça tout seul.

Il fait signe à Jensen : petit coup de tête en direction des manifestants.

— On y va, Orval.

Il fait un signe du pouce à l'adresse de la fille aux commandes de la deuxième pelleuse.

— Descends, joli cœur, je la prends.

La jeune fille obtempère en ronchonnant.

— J'a pas peur de c'te bande de hippies, 'seigneur Love.

L'évêque lui donne une petite tape de réconfort sur le casque en montant dans la cabine.

— T'es une brave fille, joli cœur, mais c'est un boulot d'homme.

Alors qu'il se contorsionne pour s'asseoir dans le cockpit exigü de cette nouveauté nipponne, une autre pensée lui traverse l'esprit.

— Au fait, Ginny, crie-t-il à la ranger, z'avez r'trouvé mon Cat' ?

La question qu'elle redoutait.

— Non, monsieur, répond-elle en se disant je suis en train de mentir. Mais on a une piste.

Même si ça ne fait que douze heures que l'engin a disparu.

L'évêque lui décoche son petit sourire crispant.

— Pas facile de cacher un Cat D-7 comme ça dans le désert, qu'en dites-vous ?

Il fait rugir le moteur du Mitsubishi, laissant le bruit des seize cylindres lâchés pleins gaz exprimer le peu de cas qu'il fait des explications de la ranger. Si elle en a. Des femmes rangers, pense-t-il. Des femmes conductrices de bull. Bientôt ça va vouloir devenir évêque. De notre Église. Exactement comme les nègres. Oui, c'est un fait, un fait indiscutable. Nous vivons les Derniers Jours et l'heure du jugement est proche. Sodomie dans les rues et fornication dans les plus hautes sphères, comme ces putains de parachutistes qui sautent à poil. La colère divine montant en lui, il tire sur le levier commandant l'érection de l'énorme pelle et engage le levier d'embrayage. L'engin se met en marche. Love met cap sur le milieu de la chaîne d'Earth First !, droit sur la svelte silhouette à longues jambes jean moulant T-shirt humide de la catin scandaleuse.

Bon Dieu j'vais la faire vibrer. La faire détalier comme un petit lapin terrorisé. Belle gazelle. Voyons comment tu cours.

Il fonce cahote tressaute pleins gaz sur elle, vent dans le dos, son nuage de poussière le rattrape. La grande fille ne bouge pas. Elle prend au contraire un petit drapeau américain que tenait un de ses collègues et le brandit devant elle, bras tendus, comme on brandit un crucifix pour faire fuir un vampire.

Mais cela ne fait qu'aggraver la fureur de l'évêque. Coup bas, se dit-il en grinçant des dents, comme c'est vil. Marche avant à pleine vitesse, il abaisse la pelle et laboure le sol, poussant une demi-tonne de pierres, d'herbes folles, de buissons et de boue vers sa cible.

— Dégagez ! hurle-t-il. Dégagez !

Elle ne bouge pas, sinon pour écarter les pieds et les camper plus fermement sur le sol.

Love lâche un juron et stoppe son engin à quatre-vingt-dix centimètres des pieds de la fille. Puis relève sa pelle et laisse la dune de débris se déverser sur elle, couvrant ses pieds, ses chevilles, ses mollets, ses genoux, ses cuisses : la plantant ainsi dans la boue jusqu'à l'aîne.

— Je vais vous enterrer ! hurle-t-il en se levant de son siège et en brandissant un poing menaçant.

La fille est blême de terreur mais n'a fait aucun mouvement pour tenter de s'échapper.

— Nous restons ici, crie-t-elle en agitant son drapeau d'emprunt, ses immenses yeux verts animés d'un éclat déterminé. Fous rentrez chez fous. Fous n'enterrez pas moi sur la faste prairie.

Love fait une petite marche arrière pour se dégager la vue et préparer son deuxième assaut, pelle levée au maximum. Quelque chose de dur claque contre l'acier. Ébahi, il voit une autre femme, massive et puissante, jeter des pierres contre son engin. Comme la plupart de ses collègues, elle porte un T-shirt à texte. EF ! FEMINIST GARDEN CLUB, dit le sien, GEORGIA HAYDUCHESS, PRESIDENT.

Doux Jésus ! se dit l'évêque, elles sont partout. Mais Mgr Love n'a jusqu'à présent jamais fui devant une femme. Ni devant plusieurs femmes, aussi nombreuses qu'elles fussent. Il cherche Orval Jensen des yeux. Où est-il, bordel ?

La machine d'Orval est là, à sa place, ronronnant au point mort, mais Orval est parti, Love voit son dos qui s'éloigne, déjà loin, il marche vers son pick-up stationné à un kilomètre et demi de là. L'évêque le fixe un instant – t'es viré mon p'tit gars – puis descend de sa cabine. Même geste du pouce à l'adresse de la jeune conductrice.

— C'est bon, dit-il, remontez dans votre Mitsu. Je prends le gros.

La fille obéit avec enthousiasme. Love se met aux commandes de l'engin de Jensen, manœuvre les leviers de direction, libère la manette des gaz et avance en grondant de nouveau vers la chaîne des manifestants. Il vise cette fois ce qui lui paraît en être le maillon faible, au bout à gauche : un groupe de filles plus jeunes, plus petites, qui se tiennent les unes les autres par les coudes. À pleine puissance, les chenilles de fer hurlent en mordant le sol, le moteur mugit comme un monstre infernal, Love les voit trembler, en voit une reculer d'un pas, puis une autre. Ah ah ! pense-t-il, elles sont en train de lâcher. Il lève la pelle du bulldozer pour que son engin ait l'air plus gros, plus méchant, plus laid. Il jette un coup d'œil sur le côté ; sa jeune ingénieure-opératrice progresse sur le flanc droit, le visage pâle figé en un masque de haine brute. Bonne petite ! Rien de tel qu'une femme au volant pour foutre les chocottes à n'importe qui.

VLANG !

Un coup puissant retentit contre sa pelle. Love se raidit, aux abois. Est-ce cette femme encore qui lui jette encore des pierres ? Non, c'est l'énorme jeune hippie à poil, à moitié à poil, tout en viande et en muscle, qui recule maintenant avec son espèce de massue moyenâgeuse – une masse d'armes ? – pour armer un nouveau coup. Avant que Love ne puisse baisser la pelle, sectionner les tibias de ce putain de même, il entend

KLONK ! le second choc, plus sourd cette fois. Il y a quelque chose de mort quelque chose de mortel dans ce bruit, ce timbre mat sans écho que l'oreille exercée de Love identifie comme celui du métal fatigué, de l'acier détrempe, des molécules asiatiques qui abandonnent leur prise sur le réel. Immédiatement l'évêque pousse le levier de la pelle et la laisse choir au sol, mais trop tard, le sauvage en sueur a eu le temps de s'écarter d'un bond ; il a déjà armé son troisième coup et

KLANK ! il pourfend la pelle du bull de haut en bas. Impossible se dit l'évêque alors même que sa pelle heurte le sol et s'ouvre en deux suivant la ligne brisée de sa fracture.

Mais il ne s'arrête pas. Levant de nouveau sa pelle, cassée mais toujours fermement boulonnée à ses bras latéraux, plus laide maintenant, plus méchante, plus dangereuse, l'évêque avance. Car l'ennemi décampe. Ils

courent, ils détalent devant lui en tous sens comme des veaux paniqués, grognant de peur. La fille a réussi, la petite c'est quoi son nom déjà à droite, la petite a réussi, avec son petit bulldozer : quelque chose dans son style, dans la manière mécanique métallique maniaque qu'elle a de serrer les commandes, l'expression froide fermée figée de son visage, s'est communiqué aux jeunes de la chaîne humaine qui lui faisaient face, les forçant à comprendre, soudain, comme un seul homme, qu'ils n'étaient pas attaqués par un humain pilotant une machine mais par une machine pilotant un humain.

De sorte que, naturellement, intelligemment, ils lâchent les coudes et s'enfuient, chacun et chacune pour soi désormais, en lançant quelques pierres vaines en diverses directions. Seule la grande jeune femme tient sa position au milieu du champ de bataille, sans bouger parce qu'elle ne peut bouger, ne peut dégager ses jambes du monticule de boue où elles sont prisonnières. Erika la Svenska, avec à ses côtés Hayduchess, qui gratte frénétiquement la terre à mains nues dans un effort furieux mais futile pour la libérer.

Le cavalier immobile sur la mesa lève un bras.

Ranger Dick est assise dans son pick-up, elle appelle son QG.

Les deux bulls jaunes tournent en tous sens au milieu des émeutiers qui courent eux aussi en tous sens, hurlant, pour les éviter. Les engins travaillent à maintenir un état de dispersion générale. Ayant repéré le tumulus de sacs à dos au bord de l'à-pic, l'évêque Love s'en rapproche avec la ferme intention de les écraser sous ses chenilles, puis voit la falaise, et abaisse sa pelle cassée pour les pousser dans le vide jusqu'au dernier, stoppe son engin, recule, pivote. Son assistante poursuit quant à elle un vieux vautour barbu à travers les buissons de sauge.

— Je suis journaliste ! hurle l'homme, journaliste ! crie-t-il en agitant son carnet format poche de chemise sans cesser de courir.

Cela ne lui vaut cependant pas le moindre privilège ; l'ingénieure-opératrice à peine majeure poursuit sa traque, moteur rugissant, pelle levée haut pour l'aplatir. (Le bloc moteur fume un peu, en surchauffe.)

Un sourire sardonique passe sur les lèvres de l'évêque. Les journalistes : ce sont les pires de tous. Pourvu qu'elle l'écrase dans un trou de serpent. Il regarde autour de lui en quête de victimes fraîches, voit Hayduchess et le jeune connard à la clef à molette géante en train d'essayer de dégager cette salope à grandes jambes à moitié enterrée, avec ses beaux yeux et ses beaux gros nichons en sueur. Eh bien c'est ce qu'on va voir, foutredieu : cette Barbie brune est à moi ; je vais te me la coffrer et la foutre en taule. Pour six mois au moins.

Il fait mugir son moteur. Celui-ci ne réagit d'abord pas tout à fait normalement, Love a l'impression qu'un ou deux pistons ont manqué une mesure. Puis il décolle, plein pot, et l'évêque remet le cap, en tressautant gaiement, sur les corps qui luttent contre la boue en plein milieu de son droit de passage.

Une tache de poussière et d'acier jaune pénètre dans le champ de conscience de Love par le coin de son œil – excellente vision périphérique – et oblique vers lui depuis la droite de l'espace, sur une trajectoire qui devrait couper la sienne non loin de l'objectif. La fille ? Non, ce n'est pas elle, elle est là-bas bien loin, sur une autre tangente, divergente, toujours à la poursuite de son journaliste. C'est un gros engin, beaucoup plus gros que celui qu'elle conduit, presque aussi gros que celui de Love, c'est un Cat, en fait, un D-7, en fait, troisième plus grosse masse de métal mobile du catalogue Caterpillar. Bien, parfait, ça, se dit l'évêque, on les tient maintenant, z'allez voir comme on va gauler tout ce troupeau de longs cheveux longues jambes nues et banderoles ambulantes. Il fait signe à la silhouette sombre assise aux commandes, voilée par le nuage de poussière que soulèvent ses chenilles. L'opérateur lui renvoie son salut, abaisse un instant son immonde bandana rouge pour lui décocher un sourire sardonique étincelant, puis le remonte sur son nez et sa bouche pour se protéger des fines particules de poussière. Visage à moitié masqué par ce chiffon, sans lunettes, grand chapeau noir informe enfoncé presque jusqu'aux sourcils, l'homme ressemble à un desperado métis mexicain tout droit sorti d'un bon vieux western.

Ce type me dit rien, se dit l'évêque. Un de mes gars ? Pourquoi il utilise pas son respirateur ? Pourquoi il porte pas ses lunettes de protection ? Son

casque ? Ces enfoirés de l'OSHA(3) nous pourrissent assez la vie comme ça avec leurs foutus règles et règlements de majorettes, on peut même plus pisser un boc sans consulter leur putain de documentation légale, on peut plus aller couler un bronze sans un beeper de sécurité. Et foutredieu pas si vite l'ami t'as eu ton permis dans un paquet de corn flakes ou quoi et bordel de merde qu'est-ce qui te prend de foncer comme ça droit sur...

KRAK-KLONK !

Le Cat D-7 percute violemment le flanc avant droit du gros Mitsu de Love, le faisant dévier de son cap.

Bordel mais qu'est-ce... ?

Chenille raclant le grès, le Cat pousse lentement, en première et à pleine puissance, le nez de l'engin de Love, son énorme pelle coincée dans la chenille droite de l'évêque, le faisant pivoter sur place, le soulevant, le privant de la moitié de ses chevaux-vapeur, et lui fait tourner le museau sur quatre-vingt-dix degrés bien comptés. Love fait maintenant cap sur le bord de l'à-pic, qui forme une courbe surplombant de quinze bons mètres le fond du ravin, vers lequel l'homme dans le Cat continue à le pousser sans faiblir.

Tu cherches la bagarre, hein ? Bon Dieu tu vas la trouver. Love enclenche brutalement la marche arrière pour se dégager de son opposant, prendre un peu de recul, pour préparer une attaque frontale à fond les manettes, je vais te foutre ce p'tit malin le cul en l'air, z'allez voir ça. Le Cat est une belle bête, certes, mais son Mitsubishi boxe dans la catégorie supérieure : il le surclasse de cinq tonnes.

Si l'autre veut bien lui laisser du mou pour manœuvrer. À peine Love a-t-il passé la marche arrière et libéré sa chenille droite de la morsure de la pelle du Cat, que le bandito au bandana fonce pleins gaz contre l'intérieur de celle du Mitsu, arrachant la moitié droite cassée, laissant le vulnérable radiateur à nu pour l'estocade.

Coup bas, pense l'évêque, encore un coup bas ! C'est vil. Ces fumiers n'ont aucun honneur. Toujours en marche arrière, sirène de recul hurlante, il lève la demi-pelle qu'il lui reste aussi haut qu'elle peut monter, enclenche la

première, plein pot, engage d'un coup l'embrayage droit et lance une attaque horizontale directe à hauteur de la cabine non protégée du Caterpillar.

F'rais mieux de sauter mon gars, f'rais mieux de sauter, si tu veux pas finir en ketchup.

L'homme dans le Cat ne saute pas. Au contraire, il fait pivoter son engin pour le positionner face à celui de Love et coince la demi-pelle pendouillante du Mitsu dans l'espace vide entre la sienne et ses deux bras latéraux. En un fracas de fer et une pluie d'étincelles les deux machines s'encastrent.

Bois emmêlés, comme deux cerfs en rut, comme deux coléoptères géants, ils luttent un moment pelle contre pelle, moteurs mugissant, poussant chacun vers l'avant sur des chenilles qui ripent, acier contre pierre, cherchant chacun à faire reculer l'autre, sans qu'aucun ne progresse d'un centimètre.

Dans un premier temps. Puis le poids et la puissance supérieurs du Mitsubishi commencent à faire valoir leurs droits. Avec succès. Malgré le léger avantage de pente dont il jouit, l'homme dans le Cat se voit contraint de céder, centimètre après centimètre, face au différentiel de masse du Mitsu. Sourire sardonique sous ses lunettes, l'évêque oblique d'un poil sur la gauche, puis d'un autre, acculant maintenant le Cat vers un coin du surplomb.

Le bandit bandané tente de libérer sa pelle coincée sous le poids de l'autre ; il a suffisamment de chevaux sous le pied pour les soulever toutes les deux mais ne peut débloquer la sienne sans la coopération de son opposant. (Rictus de l'évêque.) Le conducteur du Cat tente un virage aigu en marche arrière, comme l'évêque avait fait précédemment, mais cette fois la ruse amène le Cat cul contre le bord de l'à-pic, avec avantage de la pente au Mitsu. (Re-rictus de l'évêque.) L'homme jette un coup d'œil pardessus son épaule ; le ravin n'est qu'à trente-cinq mètres. Trente. Vingt-cinq. Vingt...

Saute, connard, saute, pense l'évêque en savourant une satisfaction pleine et sans faille, saute ou crève.

Mais le connard ne saute pas. Pas encore. Il regarde derrière lui, puis devant, puis de nouveau derrière, debout désormais mais toujours là, aux commandes de son Cat D-7b.

Comme tu voudras, pense Love, amen. Et adieu. Il tire la manette des gaz à fond, lance tous ses chevaux dans la bataille : marche avant pleine puissance. Ses seize pistons dansent dans leurs chapes bien huilées, la cheminée dressée crache sa fumée noire. Puis, alors que le bull voyou mord sur le bord, qu'il va visiblement basculer d'une seconde à l'autre, Mgr Love se souvient que sa pelle fracassée est coincée derrière celle de son adversaire. Il enfonce les leviers des embrayages directionnels, met le moteur au point mort et tire sur la commande de la pelle. On va le laisser basculer en douceur, se dit-il, lui donner le temps de dire une prière. Une petite prière.

La pelle du bull de l'évêque obtempère et se dresse.

Mais celle de l'autre type se dresse avec elle, coincée, maintenant les deux engins bloqués dans leur accouplement contre nature, nez à nez.

Mécaniquement Love se lève pour prendre la claire mesure de la situation, lâchant ainsi les freins.

— Baisse ta pelle ! crie-t-il en faisant le geste habituel de deux mains qui poussent vers le bas.

L'homme dans le Cat semble ne pas saisir.

— Baisse ta putain de pelle ! crie de nouveau l'évêque en essayant de se faire entendre au-dessus du tonnerre des moteurs énervés.

L'homme fixe Love, on ne voit de son visage que les deux billes rouge sang de ses yeux fous, entre le bas de son chapeau graisseux et le haut de son graisseux bandana. L'évêque tend le bras vers les pelles encastrées.

— Baisse ! Baisse ! crie-t-il d'une voix maintenant furieuse, baisse ta pelle, connard !

Cette fois-ci l'homme opine, pose une main gantée sur un levier de commande, l'autre sur le bord extérieur du réservoir de fioul, regarde une dernière fois pardessus son épaule, enclenche la marche arrière et saute hors de son Cat en s'appuyant sur le réservoir, les deux pieds en avant. Dans le vide.

Les deux bulldozers basculent.

L'évêque abandonne le sien en catastrophe, par l'arrière, juste à temps pour sauver son cul. Il reste allongé sur la pierre fraîche un long moment, visage rougi, une main sur le cœur.

Ranger Dick arrive en trotinant, une grosse trousse d'urgence à la main. Elle s'agenouille à côté de Love, pose une oreille sur son torse, attrape son poignet, écoute, sent, compte les battements de cœur.

— Je suis mort, dit-il.

Tâtant la jambe de Dick en quête de sa chute de reins, sa main finit par se poser sur le renflement de son holster de hanche.

— Je suis mort, Ginny.

— M'étonne pas. Monseigneur Love, quand allez-vous cesser de faire des choses comme ça ? Vous devez faire attention à vous. Virez votre patte de ma fesse.

— C'est votre fesse ?

— Ma fesse de service. Vous avez bien pris votre digitaline aujourd'hui ?

— Oui j'ai bien pris ma digitaline aujourd'hui. Oui j'ai bien pris ma digitaline hier. Oui je prendrai bien ma digitaline demain.

— Vous fâchez pas. J'demandais, c'est tout.

La ranger sort un mouchoir de sa poche et lui tapote le front.

— Vous voulez un peu d'eau ?

— Z’auriez pas plutôt du Pepsi ?

— Non.

— Alors d’accord pour un peu d’eau.

Il se redresse laborieusement en position assise, en s’appuyant un peu sur le bras puissant, réconfortant de Ranger Dick tandis qu’elle détache la gourde qu’elle porte en bandoulière.

— Que pensez-vous de la polygamie, Ginny ? demande-t-il en dévissant le bouchon.

— Dites-moi d’abord ce qu’en pense votre épouse.

— Ouais...

Love boit une longue gorgée. S’essuie la bouche. Puis reprend :

— Ouais, c’est bien le problème. Mais dites-moi... fait-il en lui décochant un sourire piquant, c’était un combat superbe ou un combat superbe ?

— Superbe. Vous avez balancé votre propre bulldozer dans le ravin.

— Vous parlez du Cat-7 ? Il était à moi ?

— Bon sang oui, Dudley, vous saviez pas ?

Il se rallonge sur la pierre et ferme les yeux.

— Tenez-moi la main, Ginny, je me sens faible.

Elle lui prend la main et la place sur la tiédeur de son giron généreux.

— Lorsqu’on est infoutu, dit l’évêque, de reconnaître son propre fer rouge, il vaut mieux vendre son ranch.

— Vous êtes assuré.

— Ma franchise augmente tous les ans. La dernière fois que ça s'est produit, ils m'ont dit qu'ils allaient résilier le contrat.

— Alors ne leur dites rien.

— Ouais, c'est ça, dit l'évêque en souriant. De toute façon j'm'en fous j'ai gagné mon combat. Hein Ginny ?

— Vous avez jamais envisagé un pontage ?

— Non. Z'avez vu comment ce foutu bandit a sauté ? Bon Dieu il avait les foies, z'auriez vu l'expression dans ses yeux.

— Ça pourrait vous faire beaucoup de bien.

— Y a qu'un seul spécialiste de chirurgie cardiaque dans tout le pays à qui je confierais mes artères et il m'aime plus beaucoup. Plus depuis que j'ai eu mon changement de cœur. Et de toute façon il s'occupe plus des cœurs. Il est d'venu pédiatre.

Les gros doigts épais de Love se raidissent sur la hanche du ranger.

— Croyez qu'on devrait aller y j'ter un œil ?

— À quoi ?

— Aux restes.

— Si vous voulez. Allez vous rendre malade.

Il s'assied de nouveau. Elle lui prend la main et l'aide à se lever. Ils marchent jusqu'au bord du ravin et regardent en bas, les narines prises dans la puanteur du fioul qui brûle. À environ trente mètres de leurs pieds gisent les deux bulldozers, ventre contre ventre, comme deux amants commettant l'acte. Chenilles déraillées, pelles tordues, organes internes pendouillants, ils se consomment ensemble, se consomment lentement dans l'ombre du surplomb, au cœur du désert silencieux. Éparpillés autour des épaves, maculés de fioul et pour certains eux aussi en feu, reposent les restes d'une

quinzaine de solides sacs à dos de randonnée, dont quelques-uns naguère assez haut de gamme.

Mgr Love observe rêveusement les deux engins ignés, le plus gros étendu sur l'un peu plus petit, puis tourne la tête et adresse à Virginia un sourire torve et timide à la fois.

— J'aimerais faire la même chose.

Virginia Dick saisit le sous-entendu.

— Vous gênez pas pour moi, Dudley, ce sont vos bulldozers.

— Je veux dire, avec vous.

— Allons allons. Z'avez pas eu assez d'action pour aujourd'hui ?

— Ginny, vous êtes mon ange gardien. Et ma foutue chaperonne.

Whock whock whock, un hélicoptère traverse le ciel au-dessus de leurs têtes, maladroit et violent dans son approche, adouci et silencieux dans son éloignement. Comme un amant rural. L'évêque lève les yeux.

— BLM ? Qu'est-ce qu'ils cherchent ?

— Votre type.

— Mon quoi ?

Love la fixe d'un air interdit, puis fixe l'hélicoptère maintenant minuscule, puis fixe les ruines fumantes. Il remarque pour la première fois la grande dune de sable fin qui s'appuie contre la paroi du canyon, descendant en pente raide d'abord, puis plus douce, depuis environ trois mètres au-dessous du surplomb jusqu'au fond du ravin. Une ligne pointillée lacère à l'oblique cette parabole de sable, de haut en bas, traces tronconiques très espacées, on dirait la piste d'un chien géant. La question qui brûle les lèvres de Love jaillit enfin :

— Il a sauté par là ?

— C'est bien ce qu'il semble, Dudley. Le temps qu'j'arrive ici j'ai pu voir que son cul disparaître sous la crête, là-bas. Il doit nous avoir mis six kilomètres dans la vue à l'heure qu'il est. Vous allez bien ?

Ils marchent lentement, main dans la main, jusqu'au site de la première confrontation. Après la bataille de bulldozers, le monde paraît étonnamment paisible aux oreilles de Love.

— Et ils sont tous partis ? Tous jusqu'au foutu dernier ?

— J'en ai chopé deux, la grande plante que vous avez rempotée dans la boue et la boulotte qui vous jetait des pierres.

— Qui sont-elles ?

— On va le savoir.

Ils progressent péniblement dans le sable sur la pierre dans la boue dans le sable puis atteignent l'étendue découverte plantée de buissons de sauge et de piquets de repérage, de pick-up et de Ford Broncos à quatre roues motrices.

L'évêque s'arrête.

— Où sont-elles ?

La ranger s'arrête elle aussi.

— J'les ai menottées ensemble. Enfermées dans votre Bronco.

— Le Bronco n'est plus là.

La ranger opine.

— Non, il n'est plus là. Bon, ben... fait-elle en indiquant d'une main son pick-up BLM. Au moins ils ont été suffisamment malins pour pas voler un véhicule fédéral. Allons-y.

Ils arrivent au pick-up. Les quatre pneus sont éventrés. La jeune opératrice est assise sur le capot, l'air abattu. Et apeuré. Elle tient dans la main une longue jauge en métal ; son Mitsubishi XLT est hors de vue. Son histoire est assez simple. Elle la raconte, les yeux pleins de larmes :

— Oh, monseigneur Love, je suis désolée. Affreusement désolée. Pardonnez-moi, monseigneur, j'espère j'espère que ce n'est pas de ma faute. Je tenais presque ce vieux journal à nez de rapace, monseigneur Love, il courait vite pour sûr mais je le tenais presque et mon moteur s'est mis à fumer et il a serré, monseigneur Love, serré raide comme une selle Spandex sur une grosse vache pansue et il a plus rien voulu savoir, purindutout, monseigneur Love, l'avait l'carter plein d'sable et j'ai dû me taper tout ce chemin à pied jusqu'ici ça fait pas loin d'un kilomètre et j'ai les pieds en compote qui m'font mal un mal de chien, y sont meurtris enflés comme des chiots piqués par un crotale.

— Où est-il ?

Elle tend un doigt. Ils regardent dans la direction indiquée, plissent les yeux et finissent, oui, par le voir, il est là, minuscule moucheture jaune poussière, à moitié enfoui dans un fossé au milieu des buissons de sauge et des touffes d'herbe à serpents. La ranger s'assure de la chose aux jumelles 7x50. Loin derrière le bulldozer défunt, elle voit les dunes dorées des sables éoliens, les sables chantants de ce coin le plus beau de cette région la plus adorable de toute cette terre longue large vaste haute désolée solitaire des crapauds à cornes et des vautours aux grandes ailes et des coyotes mélancoliques. Le coyote, pense-t-elle : le loup du désert. Les yeux fixés sur les sables et sur les mesas bleues au-delà, elle a l'impression d'entendre le loup, son cri, son appel, son chant de défi sauvage. Elle regarde, regarde encore, et voit un cavalier gravir lentement une dune, s'arrêter au sommet, poser un long regard circulaire sur le monde qui l'entoure, puis s'en aller. Il traîne un autre cheval, sellé mais sans cavalier. Ils disparaissent.

## Bonnie et la clocharde

DOC n'est pas là, parti à l'aube à l'usine à trauma pour une greffe de moelle osseuse. Encore une pauvre enfant, une fillette de même pas dix ans, de la région de St. George. Encore une leucémie aiguë. Doublée d'un cancer des ganglions lymphatiques. Plutôt courant dans ce coin, le sud de l'État, par rapport à la population humaine relativement peu nombreuse. Cas insuffisants en nombre, bien sûr, pour prouver quoi que ce soit, bien que cette région se trouve sous le vent des terrains d'essais militaires. Le gouvernement fédéral nie toute responsabilité et les juges fédéraux, nommés à vie sur leurs postes à 89 500 \$ par an par le gouvernement fédéral, tranchent – systématiquement – en faveur du gouvernement fédéral. Personne ne sait pourquoi.

— Certes, explique Doc, ça pourrait tout à fait être ce qu'on appelle une anomalie statistique.

— Comment se fait-il que des enfants continuent à mourir d'anomalies statistiques comme ça ?

— Prennent pas soin d'eux. Comprennent rien à la théorie des probabilités. La nullité en maths est une tare trop répandue dans nos sociétés. Elle peut être fatale.

— Je crois que les maths sont une maladie mortelle.

— Qu'est-ce que je disais ?

Elle est contente qu'il ne soit pas là. Reuben dort encore. En chemise de nuit et robe de chambre, elle descend l'escalier, ouvre la porte d'entrée et sauve le journal du matin de ce qui ressemble à un éternel crachin. Doc a horreur de trouver son Salt Lake Tribune dans un état d'humidité dépassée lorsqu'il rentre à vélo le midi. Ce canard est déjà suffisamment pourri lorsqu'il est sec, dit-il souvent, c'est le plus pourri des journaux du matin de

tout l'Utah. C'est le seul, réplique alors Bonnie. C'est pas une excuse, dit-il, en ajustant ses lunettes et en cherchant directement la section du courrier des lecteurs dans les pages "éditoriaux et opinions". Si, lorsque vous ouvrez un journal, n'importe quel journal, vous êtes en quête d'esprit, d'intelligence, de savoir ou de sagesse, votre seul espoir repose dans le courrier des lecteurs.

Elle rentre le journal et va le poser dans la cuisine de la vieille et calme maison de bois, se fait un thé, allume la radio sur sa station de rock soft favorite – Doc ne supporte pas la moindre musique plus récente que cet antique et effrayant Grégorien et ses "chants" – et s'assied pour savourer son unique heure de solitude avant le réveil du petit.

Elle déplie le journal et l'étale sur la table pour qu'il sèche. Sans même jeter un œil à la une – qu'y a-t-il de moins pressé que les nouvelles, de toute façon ? – elle prend le cahier C, "Vie Quotidienne", qui vient après "Régional & Local" et avant "Sports", et l'ouvre à la page des bons conseils d'Ann Landers, des réponses du Dr Joyce Brothers et de l'horoscope. Dans la colonne Verseau, son signe préféré, elle lit cette mise en garde avisée :

Danger. Évitez vos endroits habituels. Contactez de vieux amis. Réexaminez vos affaires financières. Méfiez-vous des hommes étranges portant de grands chapeaux, des lunettes noires et des imperméables.

Pourquoi ? se dit-elle. Quels endroits habituels ? Cette maison ? La chambre du petit ? Le supermarché ? Le garage du nouveau concessionnaire Ford ? Et quelles affaires financières ? Et quels inconnus en imperméable ? On dirait mon mari. Elle imagine Doc, en cet instant précis, émergeant de la salle de réa dans sa blouse de chirurgien verdâtre, dénouant la cordelette de son pantalon pour montrer aux jeunes infirmières du service pédiatrique à quoi ressemble une demi-molle non circoncise. Absurde.

Bon, quoi qu'il en soit, danger ou pas danger, il faudra bien qu'elle passe au foutu supermarché dans la matinée. Et Reuben lui fera un cirque de tous les diables si elle ne l'emmène pas ensuite prendre son traditionnel sundae marshmallow-caramel d'après-courses. Les enfants croient aux rituels, aux cérémoniaux, aux coutumes, à la tradition, et les enfants ont raison. Les enfants gardent le contact avec les vieux rythmes archaïques de l'existence

organique. Ouais – comme quand ils restent assis dans une flaque de leur propre pisser sur une des élégantes chaises blanches en rotin du Snelgrove's Ice Cream Parlor.

Ils y arrivent à onze heures, avant le coup de feu de midi. L'endroit est désert, à l'exception de quelques matrones mormones accompagnées de leur immonde progéniture, ces grosses femmes hippopotames avec leurs sales gosses aux yeux bleus, cheveux filasse et nez pleins de morve. Pourquoi les mères mormones sont-elles toujours si grosses ? Ce sont de si mignonnes jeunes filles, de si roses si sexy pom-pom girls permanentées à longues jambes et puis, dix ans plus tard à peine, elles ne sont soudain plus qu'un vaste troupeau de fesses de buffles, pourquoi ? Multiparité excessive. Trop d'enfants. Ne croient pas en la contraception et n'entravent rien aux principes mécaniques de l'amour mandibulaire, ne connaissent pas, pourrait-on dire, cet usage auxiliaire de l'orifice buccal. Lorsqu'un homme a besoin d'une pipe, dit Doc, c'est pas auprès d'un Saint du Dernier Jour qu'il l'obtiendra. Auprès d'une Sainte, veux-je dire. Auprès d'un Saint, en fait, surtout s'il est membre du Congrès, tous les espoirs sont permis. On peut tout obtenir. Même des verrues génitales.

La vulgarité crasse de l'homme de l'art est-elle sans fin ni fond ? Oui, elle l'est.

Bonnie ferme son parapluie et mène Reuben vers une table près de la fenêtre, loin des matriarches et de leur vermine vagissante. Personne n'est assis à côté d'eux à part une paire de jeunes hommes propres, cheveux clairs, costumes sombres, cravates rouges, parapluies parfaitement pliés à leurs pieds. Ils ressemblent à des anciens missionnaires – ou à des fonctionnaires soviétiques. Ils portent des caoutchoucs noirs pardessus leurs chaussures noires. Personne ne porte plus de caoutchoucs, noirs ou pas noirs. Pardessus les chaussures. Personne à part les anciens missionnaires mormons.

Assise dans un coin, lisant le journal les yeux cachés par des lunettes violettes, un chapeau informe trempé posé sur ses boucles blondes, se trouve une femme à larges épaules couverte d'un vieux pardessus de l'armée sale et grasseyé. Sa robe de coton bon marché est relevée presque jusqu'aux genoux, dévoilant d'immondes gros mollets velus mal contenus

par un collant de contention de cette couleur qu'on appelle chair. Elle a un sac de courses en plastique épais, plein à ras bord de Dieu sait quels détritrus, posé à côté de sa chaise. Son chariot volé chez Safeway, bourré à craquer, l'attend à la porte. Snelgrove n'a pas pour habitude d'encourager la clientèle des sans-abri, mais celle-ci trimbale visiblement, quelque part sur sa personne, de quoi payer son café. Tant qu'elle consomme, ils sont dans l'incapacité légale de la foutre à la porte.

Bonnie regarde dehors en tenant la main de Reuben, elle regarde rêveusement la pluie printanière battre contre la vitrine. Cœur d'artichaut sous sa carapace de cynisme, Bonnie pleure intérieurement sur la dure vie d'une sans-abri, qu'elle soit là chez Snelgrove, à Salt Lake City, ou sur une bouche d'aération du métro de New York. (Et quelle différence ?) Elle pleure pour tous les pauvres, partout ; elle est, comme Doc dit souvent, la seule femme dont ce n'est pas le boulot que la seule pensée des Éthiopiens mourant de faim empêche parfois réellement de dormir. Qui s'inquiète réellement, au moins une fois par mois, du sort des pauvres bronzés du tiers-monde.

— On ne dit pas “bronzés”, le corrige-t-elle souvent. On dit “gens de couleur”.

— Ah ? Quelle différence ça fait ?

— “Bronzés”, c'est raciste.

— Pardon. Gens de couleur, c'est ce que je voulais dire. Bien sûr. Nos frères et sœurs à l'épiderme plus mat, plus sombre, si tu veux. Ça va comme ça ?

— Doc, tu cherches les emmerdes.

— Pardon.

La serveuse arrive, Bonnie commande un hot dog haricots et son sundae pour le petit Reuben, un café pour elle. Encerclée par deux douzaines de parfums de glace, Bonnie résiste à la tentation. Elle nourrit une fierté secrète pour sa svelte silhouette et a bien l'intention de la garder. Au moins

dix ans encore. Même si, comme elle s'en inquiète parfois à voix haute auprès de Doc, elle trouve ses seins trop gros, ses fesses trop volumineuses.

— Tu es une femme, pas une planche à repasser, la rassure Doc. Tu dépasses sur le devant et tu dépasses sur le derrière comme doivent le faire les femmes, sacré nom de Dieu. Y a un but à ça. Qu'est-ce que tu veux d'autre ? Devenir anorexique ? Si t'étais faite comme un garçon je ne t'aurais jamais remarquée. Sans doute.

— Je veux un corps comme Jane Fonda.

— Cette vieille plie ? Écoute, t'es foutrement plus belle qu'elle le sera jamais. Ou plutôt, qu'elle l'a jamais été.

— Mes hanches sont trop larges.

— Tu es juive.

— À moitié juive.

— Alors la voilà ta moitié. Tu as le cul juif et la cervelle adolescente. Dommage que ce soit pas l'inverse, mais, bon, chacun sa tragédie personnelle.

— Doc, tu cherches les emmerdes. Un jour tu vas aller trop loin. Personne n'aime les petits malins cyniques.

— Toi si.

— C'est pas de l'amour, c'est de la pitié. Si j'avais pas pitié de toi je te quitterais.

— Tu peux pas me quitter, j'en crèverais.

— Exactement. C'est une relation unilatérale malsaine, ça s'appelle de la codépendance et y a un nouveau groupe de thérapie pour aider les gens qui en souffrent comme toi et si t'étais pas si vieux, si têtu, si borné, t'irais y voir et trouver l'aide dont t'as besoin, il s'appelle Dr Maharishi Zit, il vient du Népal.

— Plutôt de Santa Monica si tu veux mon avis. C'est pas lui le podologue mystique qui voulait nous faire tous marcher pieds nus sur ses charbons ardents ? Si on voulait bien lui donner cinquante sacs.

— C'était l'an dernier. Tu confonds avec Swami Prabhavananda.

— Et, dis-moi, ce Dr Zit, pourquoi il appelle ça codépendance s'il s'agit d'une relation unilatérale ?

— Quel genre de question est-ce là ?

Elle l'a coincé. Il ne sait que répondre.

Reuben mâchouille son hot dog aux haricots, sous la pression de sa mère, puis attaque le sundae dès qu'elle se tourne de nouveau vers la fenêtre.

Des automobiles à nez de requin défilent en une caravane sans fin sous le crachin acide, se vaporisant mutuellement une pellicule de crasse insoluble, un spray de servilité vicieuse qui se vulcanise pour suinter comme une graisse. Le cœur de Bonnie s'effondre lorsqu'elle pense à l'horreur de la vie que la plupart des hommes vivent, piégés neuf dix heures par jour dans les cales négrières du trafic embouteillé, soumis au servage en livrée – costume, cravate et montre à quartz –, pris dans les fers du tertiaire, enchaînés à la corvée sans fin du cycle éternel de la destruction et de la reconstruction, menottés à leurs marteaux piqueurs, rouleaux compresseurs, monte-charges, chariots élévateurs, bulldozers, camions bennes, perceuses, visseuses, pistolets à clous, bétonneuses, exposés à l'amiante, aux ordinateurs, aux moniteurs, aux logiciels, aux gestionnaires de dossiers, aux dossiers eux-mêmes, dossiers de candidature, dossiers médicaux, dossiers d'assurance, formulaires des impôts, aux ordures, aux gravats, aux boues, à la poussière, à des monoclinaux de papier et des anticlinaux de carbone (appuyez fort) et des synclinaux de désespoir silencieux. Le monde du "boulot".

Koyaanisqatsi !

Et pas seulement les hommes. Le progrès progresse. Les femmes aussi aujourd'hui, poussées par le besoin ou la folie ou la simple cupidité,

plongent dans le même monde cauchemardesque, asexuées par l'unisexe, devenant des -trices et des -ières et des -euses de toutes activités, constructrices, terrassières, soudeuses, assembleuses, démolisseuses, tirailleuses, mitrailleuses, mêmes noms que les machines. Avec leurs enfants abandonnés cinq jours par semaine dans des krèches bleu fluo rose bonbon, des ékolles, des karderries kardiennées, des kollèges, des maternelles à matons, à marâtres, régime prière tévé véhachesse à longueur de journée. Tout au moins pour les femmes qui ont la chance de pouvoir se le payer. Pour les mères, donc, qui ont un "boulot". La cruauté de tout ça la rend malade. Elle tend le bras et caresse les cheveux bouclés de Reuben.

Powaqqatsi !

Bonnie se dit, et ce n'est pas la première fois, qu'elle a de la chance. Elle passe la main sur son ventre. Se dit qu'elle est une femme chanceuse, même si maquée avec un tromblon vieillissant comme Doc Sarvis. Son boulet et ses chaînes, au moins, ont un glaçage au chocolat. Une doublure de velours. Sont en aluminium creux. Si je n'avais pas voulu être mère, se dit-elle, je n'aurais jamais eu d'enfant. Et je ne serais pas en train d'en attendre un deuxième.

— Maman, dit Reuben, la vieille dame a oublié son sac.

C'est vrai. En partant d'un pas lourd, la clocharde a oublié son énorme sac de courses en plastique. Poussant lentement son chariot sous la pluie, elle semble perdue dans ses pensées. Bonnie pose un billet de cinq dollars à côté de l'addition (laissant encore une fois un pourboire exagéré, il faudrait arrêter de pourrir les indigènes) et se précipite pour rattraper la clocharde, tirant Reuben d'une main et le sac de l'autre.

La clocharde a parcouru une cinquantaine de mètres dans la rue, en direction de l'endroit où Bonnie avait garé sa voiture, et se tient maintenant le dos contre un mur mouillé, à marmonner toute seule.

Bonnie s'approche d'elle, en montrant bien son sac. Il est étrangement léger par rapport à son volume, comme s'il était entièrement rempli des mêmes vieux journaux chiffonnés qui débordent sur le dessus.

La femme ne semble pas avoir remarqué Bonnie et Reuben, elle pose un regard vague et humide sur le monde, la pluie, la circulation, ou peut-être sur rien du tout, et parle, ses lèvres bougent, incohérents propos proférés pour personne, pour elle-même. “Putain de pluie”, semble-t-elle dire, “putains d’bagnoles, putain d’tout putain d’rien...”

Comment s’adresse-t-on à une sans-abri ?

— Madame, dit Bonnie poliment en toussant pour attirer son attention, vous avez oublié votre sac, madame.

La créature lance à Bonnie un regard dur, petits yeux rouges plissés derrière les lunettes sombres. La pluie dégoutte de son grand chapeau mou tout affaissé. Plus grande que Bonnie d’une demi-tête, c’est vraiment une femme solidement charpentée, avec le cou de taureau et les épaules massives d’un rouleau compresseur de football. Elle doit bien peser dans les quatre-vingts kilos.

— C’est à moi qu’tu parles ?

Sa voix est grave, rauque, familière.

Bonnie laisse tomber le sac sur le trottoir trempé.

La clocharde sourit, d’un grand rictus sauvage dévoilant une dentition puissante, faite pour rogner des travers de bison ou ronger des cuissots de cerf. Elle ne dit rien d’autre : ce sourire suffit.

— Qu’est-ce que tu fous là, George ? dit Bonnie en resserrant instinctivement sa prise sur la petite main de Reuben.

Et en jetant, instinctivement aussi, un coup d’œil pardessus son épaule pour s’assurer que personne ne les observe. Aucun piéton en vue, à l’exception des deux jeunes anciens missionnaires qui sortent tranquillement, l’air détendu, du glacier, s’arrêtant sous l’auvent pour ouvrir leurs parapluies.

— J’ai besoin d’aide, marmonne-t-il sans se départir de son sourire lupin.

Il tend sa grosse paluche droite :

— Dix, siouplaît, madame, pour rester digne...

— Dix ? Dix quoi ? T'es censé être mort.

— Putains d'journaux. Faut toujours qu'ils exagèrent tout. Je veux dire dix mille.

Il observe pardessus l'épaule de Bonnie les deux missionnaires qui feignassent devant chez Snelgrove. Arrivent pas à s'arracher au doux parfum des glaces. C'est le vice des mormons : ça refuse l'alcool, et ça plonge dans le sucre.

— Tu veux dire dix mille dollars ? Dollars ? Là comme ça ? Aujourd'hui ? Tout d'un coup ?

Il baisse les yeux vers le petit garçon, qui lève les yeux vers lui d'un air ébahi.

— Alors comment ça va, mon p'tit Reuben ? T'as bien grandi depuis la dernière fois, dis donc ! T'as plus du tout l'air d'un foutu putain d'sandwich.

— Maman, le monsieur il a dit...

— On en a tous marre de cette blague, George. Et surveille ton langage. Tu veux rester une bouche à merde toute ta vie ? L'obscénité est la béquille...

— Des esprits faibles, ouais, je sais, bordel de merde, combien de fois j'ai dû entendre ça ? Et, ouais, j'ai bien dit dix mille dollars. Si c'est possible, p... pétard. Et j'ai aussi...

Il sourit de nouveau, plissant les yeux pour la fixer à travers les gouttelettes de pluie qui glissent sur ses carreaux.

— ... J'ai aussi besoin de ton corps, Bonnie. Salement.

— C'est fini tout ça, Hayduke, fi-ni. Pour toujours. Je t'ai aimé, oui, jadis, quand j'étais jeune et folle, tu as eu ta chance et tu l'as grillée, maintenant j'ai bien peur que t'aies plus qu'à faire l'amour à ton poing ou à ton cheval

ou j'sais pas comment tu t'amuses là-bas dans le désert, parce que les choses changent, tu sais, les choses changent, George, et peut-être qu'il est temps que tu grandisses de toute façon.

Il a l'air satisfait. Rictus (et non sourire) aux lèvres, il dit :

— Ma bonne vieille Abzug, plus tendre que jamais. Et belle, aussi. Mais tu m'as mal compris. J'ai besoin de ton corps, mais pas pour moi.

Elle jette un coup d'œil à Reuben, dont l'attention s'est laissé capturer par une feuille de sycomore qui file en flottant, frêle esquif de lutin, dans le caniveau en crue. Elle jette un autre coup d'œil derrière elle aux deux hommes sous l'auvent : ils n'ont pas bougé.

— Regarde pas ces enculés.

— Je comprends pas.

— Pour ce projet particulier. Tu sais où. Tu sais quoi. Et tu sais pourquoi. Et j'ai besoin d'une aide particulière. D'une aide d'experte. De quelque chose que tu peux offrir et que moi je peux pas, tu vois bien ce que je veux dire.

Elle demeure un instant silencieuse, les yeux plantés dans les petits globes porcins de George, derrière ses lunettes embuées, au milieu de son visage sombre et buriné.

— George... George, y a une chose que tu f'rais mieux de comprendre, une bonne fois pour toutes. Nous sommes mariés maintenant, et nous avons Reuben, et j'attends un deuxième bébé et, George, c'est fini pour nous ce genre de truc, fi-ni, nous avons des responsabilités maintenant, même si ça m'étonnerait que tu puisses comprendre ça, et nous n'avons plus l'intention de prendre des risques.

— Nous, nous, nous. C'est qui ce putain d'nous ?

— Tu sais bien qui. Doc et moi. Nous nous sentons toujours concernés mais nous ne pouvons plus nous permettre de prendre des risques et on veut tout

simplement plus être impliqués dans ton genre de... d'activités. Plus jamais.

— Tu te sens concernée, hein ? Et qu'est-ce que tu fais pour ça ?

— Eh bien...

Elle lâche la main de Reuben et le laisse ramasser une autre feuille à la dérive dans le caniveau.

— Eh bien, nous écrivons des lettres. Doc parle aux réunions publiques. Nous soutenons le Sierra Club et la Wilderness Society et National Audubon Society et toutes les organisations de protection de l'environnement imaginables et les associations de quartier et Amnesty International et l'American Civil Liberties Union et la National Association for the Advancement of Colored People et Dieu sait qui d'autre encore mais je peux te dire qu'on donne dix pour cent tous les ans. Dix pour cent.

— Dix pour cent de quoi ?

— Dix pour cent d'environ la moitié de ce que gagnait Doc avant. Quelle différence ça fait de toute façon ? On fait tout ce qu'on peut, George, et on peut pas plus et personne peut faire plus. Y a plein de choses qu'ont changé, George, je suis désolée.

— Pas moi.

— Non, pas toi.

— C'est à ces fumiers de changer, pas à moi.

Il tourne son regard pardessus l'épaule de Bonnie vers les missionnaires qui traînaient.

— D'accord. J'voulais quand même tenter ma chance. Tu sais où me trouver si tu changes d'avis.

— Si tu as vraiment besoin d'argent... dit-elle en fouillant dans son sac à main, je crois que j'ai un billet de cent là-dedans quelque part.

— Je prends. Ça donnera un p'tit air d'authenticité à cette putain d'rencontre.

Elle farfouille dans l'incroyable bazar de son sac, dans les vieilles lettres, les vieilles factures, les vieux reçus, les rouges à lèvres, les peignes, une brosse à cheveux, des pièces de monnaie, des billets d'un dollar froissés, un porte-monnaie avec cartes d'identité et cartes de crédit et encore des pièces et encore des billets, des ordonnances, un carnet de chèques, un carnet d'adresses, des relevés de banque, des crayons, des stylos à bille, une paire de chaussettes d'enfant, sale, un coupe-vent compacté dans sa poche, les lunettes de secours de Doc (qu'il cherche depuis un mois), des photos écornées, un plan de la ville replié n'importe comment ("J'ai jamais connu de femme, lui avait dit un jour Hayduke, qui soit foutue capable de plier un plan correctement"), un coupe-ongles, une trousse de maquillage, des cristaux magiques, des plumes sacrées, un demi-jeu de tarot, trois des billes perdues de Reuben, des cartes postales mystiques de Bénarès et Kyoto et Naropa Colorado, une fleur écrabouillée, des limes à ongles, des élastiques, des barrettes...

— Attends une seconde, je vais le trouver, je sais que je l'ai, là-dedans, quelque part.

... des lunettes de soleil hors de leur étui, un étui à lunettes de soleil vide, des vieilles listes de courses, des vieilles listes de choses à faire d'urgence, soigneusement répertoriées par ordre décroissant d'importance, des numéros de téléphone importants sans nom et des noms sans numéro, un paquet de chewing-gums, une bobine de fil dentaire, une brosse à dents, un pistolet à eau chargé d'encre (qui fuit) pour repousser les agresseurs et les meurtriers et les junkies en manque de dope et les pervers en manque de sexe, un béret vert – un béret vert ? – et tout un tas d'autres choses essentielles.

— Bon, j'étais sûre de l'avoir, désolée, George, j'ai dû le dépenser, j'en ai un de vingt, ça ira ?

— Je prends.

Il prend. Puis il pose son sac de courses plein de journaux froissés au sommet de son chariot plein de sacs-poubelles pleins d'on ne sait quoi, essuie l'eau qui ruisselle sur ses lunettes et décoche son grand sourire mauvais et chaleureux.

— Bye bye Bonnie, ma bonne amie bandante. Bordel que tu peux m'faire bander. T'as toujours été un putain de foutrement bon...

— Sois pas grossier.

Elle lui tend la main.

— Ne le dis pas. N'y pense même plus, ça ne nous ferait du bien ni à toi ni à moi. Tu vis toujours dans ta caverne ?

— Moi ?

Rictus.

— Quelle caverne ? Bye bye ma belle.

— Qui te masse le dos en ce moment ? Tu dois en être au moins à ta dix-septième collégienne, depuis le temps.

— Dix-septième ?

Re-rictus.

— Non, ma belle, j'suis tout seul avec mes souvenirs, qu'est-ce que je peux vouloir de mieux ? Faut qu'je file, maintenant, dit la clocharde en jetant un œil pardessus son parapluie vers la paire de Saints du Dernier Jour qui glandouillent devant l'entrée de la salle des trésors sucrés de chez Snelgrove. Eh ouais. Passe le bonjour à Doc de ma part, ce vieux trou du cul bordé de nouilles. Et au revoir. Au revoir Bonnie, au revoir Reube...

Puis il cesse d'être là. Disparu. Comme ça. Comme dans un rêve.

Elle fixe les larges portes du ZCMI, Zion's Co-operative Mercantile Institution, l'immonde le grand l'énorme mall mormon surpeuplé dans

lequel la clocharde et son chariot viennent, brusquement, magiquement, elle ne sait comment, de disparaître. La pluie se calme, s'arrête. Un des deux jeunes hommes, parti en hâte sur les pas de la clocharde, bouscule Bonnie au passage, mais voit sa progression soudain fortement ralentie par l'éruption spontanée et imprévisible d'une foule compacte de clients qui sortent. Il replie son parapluie aussi vite qu'il peut, tente de jouer des coudes pour pénétrer dans l'institution mercantile, mais se trouve bloqué par un tir de barrage de parapluies automatiques qui s'ouvrent simultanément à son visage.

L'autre observe Mme Sarvis.

Bonnie essuie ses larmes du revers de la main. Puis remet son sac en bandoulière, rattrape son enfant et s'éloigne à pas lents, contournant les flaques, enjambant les fissures du trottoir, vers sa voiture.

## Le Code de l'éco-guerrier

SUANT dans l'ascension de la longue Neuvième Sud vers son chez-lui de la Vingt-troisième Est, Doc Sarvis pédale en parfaite conscience de l'embouteillage qu'il cause, qui le presse dans son dos, clameur de klaxons écrasés par des poings ulcérés, bouillon de haine motorisée qui fermente jusque sur sa roue arrière.

Mais il se dit : qu'ils aillent tous se faire foutre.

Qu'ils attendent. Qu'ils s'ulcèrent. Qu'ils marchent. Qu'ils pédalent, comme moi, ça leur ferait du bien, ça me ferait du bien, ça ferait sacrément du bien à tout le monde. Ça laverait l'air de la ville, revigorerait les sangs, tonifierait les muscles, consoliderait les cœurs, brûlerait les excès de graisse, du coup moins d'artériosclérose, moins de pontages, moins de greffes, moins de cholestérol, des vies qui dureraient plus longtemps. Oui. Et ça réduirait la consommation de pétrole, ralentirait le gaspillage d'acier et de caoutchouc et de cuivre et de verre, libérerait de la main-d'œuvre humaine et du savoir-faire technologique pour les choses importantes – tout ce qui peut être mauvais pour l'industrie automobile et l'industrie pétrolière est forcément bon pour l'Amérique, bon pour l'humanité, bon pour la Terre.

Terra primum, foutu bordel de Dieu, comme disait quelqu'un. Et n'oubliez pas le point d'exclamation : Terra primum ! Avant tout note ceci : sois vrai envers la Terre et il s'ensuivra, comme la nuit suit le jour, que point ne pourras être faux...

Un type dans une antique péniche en tôle couleur rouille du Michigan tente de l'éjecter du macadam. Lui, Doc Sarvis. Oui, un métis basané dans une vieille décapotable – Buick, Caddie, Olds ? – est bel et bien en train de le coincer contre le trottoir de droite. Doucement, mais fermement.

Qu'est-ce qu... ? Point ne pourras être faux envers nul, envers nul quoi ? Nul homme, nul dieu, nul astre planétaire, nul système organique ? Diantre,

sire, surveillez vos putains de manières ou je vous ferai rosser comme un chien en place de Grève !

Doc voit une ouverture et la saisit, tire d'un coup sur le guidon pour monter sur le trottoir, où il pédale maintenant entre une rangée d'ormes de Chine et une haie non taillée. C'est le quartier asiatique ; les Hindous, les Samoans, les Coréens et les Vietnamiens arrivés depuis peu n'ont guère le loisir de jouer les maniaques du jardinage.

Croyant avoir échappé à son tourmenteur, Doc est horrifié de constater, soudain, que l'énorme voiture a elle aussi escaladé le trottoir, et qu'elle le talonne de très près, retaillant sauvagement la haie sur son passage. D'un coup d'œil pardessus son épaule, il la voit, barge basse cahotante à toit de toile, immense sourire chromé du radiateur doublé au-dessus par le rictus étincelant du conducteur au visage sombre. Doc fait un doigt à l'homme ; l'homme réplique de même. Allez vous faire foutre, sire.

Soit... ! Eh bien je m'en vais jouer à ce personnage un petit tour qui lui fera rabattre de sa superbe.

Descendant du trottoir au premier carrefour, Doc bifurque brusquement dans la ruelle de droite, étroite et encombrée d'un amoncellement de vieilles poubelles cabossées. Odeur de fruits pourris, de Pampers pleines de merde orientale, d'alcool rance, de restes de ragoût de chat, chien, rat, têtes de poissons, d'huile d'olive brûlée, de curry, de lait de bufflonne, de beurre cuit...

Il entend un grand fracas métallique dans son dos. Oui, la voiture le suit toujours, en envoyant valdinguer les poubelles à droite et à gauche. Cet homme est fou, malveillant, il a des intentions homicides, ça ne fait aucun doute. Dans l'impossibilité de lui échapper, Doc décide de s'arrêter pour s'expliquer face à face avec cet aliéné.

Il freine brutalement à l'angle d'un garage à l'abandon. La voiture freine également, dérape et s'immobilise de biais de manière à lui bloquer toute issue. Doc plonge une main dans la poche intérieure de sa veste et en tire la seule arme qu'il possède, un stylo à plume qui fuit. Il dévisse le bouchon,

bloque son pouce contre le petit levier de la pompe à encre, desserre sa cravate, et attend.

Le conducteur de la voiture (une Eldorado 1963 en triste état, carrosserie et peinture à refaire, pneus, amortisseurs, phares, pare-brise, cardans, chromes, etc., à changer) fait taire son moteur grondant, grognant, guttural, et offre un grand sourire à Doc Sarvis.

Le bon docteur attend, prêt pour la castagne.

— Doc, fait l’homme en étirant son sourire, mon bon vieux Doc...

Sarvis le regarde d’un air interdit, fouillant sa mémoire pour mettre un nom sur ce visage sombre et bien rasé, les yeux cachés par d’opaques lunettes de soleil, la tête coiffée d’une casquette en tweed sale du type que portent les vagabonds et les cambrioleurs dans l’imagerie populaire, tête posée sur des épaules massives et un torse en baril de bière couvert d’une veste de treillis couleur camouflage du désert, délavée, élimée, graisseuse. Pas la veste d’un para d’apparat de république bananière. Pas non plus tout à fait la veste du clodo de bidonville standard. Ce trimardeur appartient à une catégorie bien à lui, une catégorie qu’il a lui-même créée et qui ne compte qu’un seul membre. Un seul suffit. Est de trop, même. Dans une nation de fleurs bleues, la moindre ortie fait une majorité, le moindre figuier de Barbarie vaut quorum.

Il semble néanmoins avoir besoin d’aide.

Il enlève ses lunettes, pour se faire (enfin) reconnaître.

— C’est moi, Doc. T’as d’la merde dans les yeux ou quoi, bordel ?

— C’est toi ?

— Putain, oui, qui d’autre ?

— Tu es mort.

— Pas encore, pas encore.

— Qu'est-ce que t'as fait à ta barbe ?

Inconsciemment, pour se rassurer, Doc passe une main sur la sienne, naguère broussaille poivre et sel aujourd'hui presque intégralement sel, mais bien taillée, respectable, professorale, embaumant légèrement le shampoing, le cigare et l'eau de toilette.

— C'est la première fois que je te vois rasé, George.

— Camouflage, Doc, camouflage. Je suis maintenant l'homme au douze visages, aux douze identités. Avec tous les putains de papier qui vont avec. Le mois dernier, j'étais Casper Goodwood. Le mois d'avant...

— Où es-tu allé pêcher ce nom ? Casper Goodwood ?

— Dans un bottin. C'est là que je les prends tous. Avant ça j'étais Eugene Gant. J'ai été pendant quelque temps Julien Sorel d'mes couilles. Un jour à Denver je fus Daisy Miller. Liz Bennett. Zuleika Dobson. Et plein d'autres. C'est facile, tu choisis un putain d'nom, tu vas là où il faut, tu poses ton fric sur la table, tu prends tes nouveaux papiers. N'importe qui peut être n'importe qui s'il a le pognon. Qu'est-ce que tu mates comme ça ?

Qu'est-ce que je mate ? J'aimerais tant que ce fût une carte de la Crète. De la Provence. De l'Afrique des Grands Lacs.

— Comment ça ?

— Ben j'trouve que t'as pas l'air trop content de me voir, Doc. Tout ce que je veux c'est un peu d'aide, juste un tout petit peu de putain d'aide pour un putain de petit projet et puis je disparaïs, Doc, tu me revois plus jamais.

— Je n'ai pas mon carnet de chèques sur moi, George.

— Carnet de chèques ? (Hayduke éclate de rire.) Que dis-tu de ce tas de tôle, Doc ? Une vraie Caddie de collection. Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un chèque ? Tu me vois, moi, dans une banque ? J'ai besoin de fraîche, Doc, de bonne vieille fiduciaire garantie par la banque centrale des États-Unis d'Amérique. Et j'ai aussi besoin de ton corps. Juste...

— Mon quoi ?

— ... j'ai juste besoin d'un corps à température humaine, qui monte la garde pour moi, juste une seule putain d'nuit, Doc, c'est tout, après j'me charge du reste.

— Code de l'éco-guerrier.

— Pardon ? OK, d'accord, Code de l'éco-guerrier. Si tu veux. Laisse-moi réfléchir. Règle Numéro Un : Ne te fais jamais prendre.

— Non, tu as déjà tout faux. La Règle Numéro Un dit : Ne fais de mal à personne. Personne. Y compris à toi-même.

— OK, Doc.

Hayduke écrase sa cannette de bière et la jette par la fenêtre. Dans la ruelle. Il se baisse et tend le bras pour en prendre deux autres, les libère de leur col en plastique, en décapsule une et tend l'autre à son mentor. Doc fait non de la tête.

— Quoi ? Tu veux pas d'ma putain d'bière ? Qu'est-ce qui se passe, Doc ?

Hayduke a l'air blessé, puis triste, puis sage.

— Ça m'en fera plus, conclut-il en avalant une longue gorgée de sa nouvelle bière. T'es au régime ? La bonne vieille bedaine qui menace de cacher la ceinture, c'est ça ? C'est vrai que tu t'es un peu empâté, on dirait.

— C'est la Règle Numéro Deux qui dit : Ne te fais jamais prendre.

— T'as raison, c'est la Deux, c'est la Deux la plus importante.

— Et la Règle Numéro Trois dit : Si jamais tu te fais prendre, tu es tout seul. Personne ne paie ta caution. Personne ne te paie un avocat. Personne ne paie tes amendes.

— Bordel mais je sais tout ça, Doc, c'est comme ça que je bosse. Je suis Monsieur Code de l'éco-guerrier. Mais juste pour cette fois...

— Et ça ne s'arrête pas là. Il y a beaucoup d'autres règles. L'éco-guerrier travaille seul, ou avec un ou deux camarades de confiance qu'il connaît depuis des années.

— 'Xactement. T'es sûr que tu veux pas une bière ?

— L'éco-guerrier ne monte aucun réseau, ne fonde aucun club, aucun parti, aucune association de quelque type que ce soit. Il ne compte que sur lui (ou sur elle) et sa petite cellule de deux ou trois personnes, jamais plus.

Hayduke sourit, crocs scintillants.

— Exactement. Comme au bon vieux temps, juste toi, moi, Bonnie et le vieux Seldom Seen Smith.

Ensorcelé par ses propres pensées, ravi par son nouveau programme, Doc continue à discourir en ignorant la cannette de Coors que George lui tend toujours. (Pas une bonne bière de toute façon.)

— Pour résumer tout ce que nous avons dit jusque-là : le guerrier de l'écologie ne doit jamais, absolument jamais, faire de mal à aucune chose vivante, et il évite de se faire capturer, pour faire peser tous les coûts sur eux, sur l'Ennemi. Le but de son travail est de leur faire augmenter leurs coûts, de les pousser au déficit, à la faillite, de les forcer à battre en retraite, de les forcer à mettre un terme à leur invasion de nos terres à tous, de nos terres publiques, de nos terres sauvages, de notre foyer originel et primordial...

— T'as raison, Doc.

Hayduke rote, pète, se gratte l'aisselle et aplatit d'une claque la grosse mouche à viande partie en mission de reconnaissance sur son cou non lavé.

— Mais garde plutôt tout ça pour Mère Teresa.

— ... en ne comptant que sur lui-même et un petit cercle d'amis sûrs, un micro-groupe de conspirateurs criminels voués à commettre des délits non criminels contre la sphère de l'Ordnung techno-industrielle. Mais ce n'est

que le début, ce n'est qu'un petit préliminaire, et Mère Teresa, Dieu bénisse son âme égarée, n'a rien à voir avec ça. Se gardant de toute forme d'organisation et de toute forme de réseau, fondant son action sur le principe d'essence strictement et radicalement anarchiste du dé-centralisme démocratique, l'éco-guerrier doit également être un homme ou une femme héroïquement dévoué à son œuvre. Faire preuve de dévouement non pas fanatique – les fanatiques n'ont aucune place dans tout ça – mais héroïque. Car l'éco-guerrier doit travailler à l'accomplissement de son œuvre sans espoir de gloire ou de célébrité, ou même de reconnaissance publique, pour le présent au moins. L'éco-guerrier est anonyme, mystérieux, inconnu de tous sinon, exceptionnellement, de ses quelques camarades de confiance. Il ne porte aucun uniforme, ne reçoit aucune médaille, ne jouit d'aucun privilège de rang. Il doit non seulement s'attendre à ne jamais savourer le goût de la gloire personnelle, mais au contraire à subir l'opprobre et la vindicte populaires, à essuyer les injures et les insultes du...

— 'Scuse-moi, Doc, c'est quoi ce mot ?

— Quel mot ? Ne m'interrompez pas à tout bout de champ, mon jeune ami.

— Ce mot, là, o-brobre ? Au propre ?

— Opprobre. O, p comme papa, ro, b comme bravo, reuh. Opprobre. Du latin opprobrium, honte, injure, parole outrageante. Désigne un déshonneur extrême et public infligé à quelqu'un. C'est bon ?

— C'est bon.

— Bien. Par exemple, mettons que tu sectionnes une ligne électrique quelque part, que tu sabotes une flotte de camions, que tu saccages à coups de clef à molette un terminal d'ordinateur fragile et très onéreux, eh bien tu dois t'attendre à ce qu'un certain nombre des membres de la structure de pouvoir éprouvent quelque ressentiment à ton égard.

— Ah ouais ? D'accord, je vois. Opprobre. Oh, p comme papa, propre.

— Oui. Tu cales un coin en bois dans la boîte de vitesses, tu verses du sirop d'érable dans le carter, tu coinces un pied-de-biche dans les engrenages...

tu ne te fais pas aimer des gens. Les éditorialistes te dénoncent, anonymement, bien à l'abri dans leurs bureaux. Les chambres de commerce brûlent ton effigie – ou te brûlent toi si elles te chopent. Les membres du Congrès te vouent aux gémonies, les sénateurs t'abominent, les bureaucrates te vomissent et les vipères des médias vitupèrent.

— Comme ces mots sont doux à mes oreilles, Doc ! Une vraie musique.

Affalé sur le siège conducteur, à l'aise dans son énorme automobile qui ne vaut plus un clou (fientes aviaires sur le capot, tache de pisse féline sur le coffre et jeune serpent noir vivant lové dans les câblages mal masqués par le tableau de bord plaqué chêne troué, bouffé par les termites), le jeune Hayduke balance sa cannette vide par la fenêtre et, ploc, pschiitt, s'ouvre une nouvelle Coors Curse – la douce mort verte de l'Eastern Slope. Il pose un pied à grosse botte sur le rebord de la boîte à gants, enroule son autre jambe sur le siège passager, le creux du genou sur le haut du dossier affaissé, et écoute attentivement.

— Tu as raison, dit Doc. Tu peux le prendre comme une musique. Mais tu ne trouveras plus ça aussi mélodieux quand ceux qui sont censés être tes admirateurs se mettront eux aussi à te dénoncer. Quand les militants des associations officielles de protection de l'environnement, de défense des animaux, de préservation de l'habitat sauvage, de boycott des fourrures, de défense du patrimoine naturel se mettent à filer aux abris, à détaier comme des lapins pour placer autant de distance entre eux et toi que possible, à publier des communiqués pour déclarer avec la plus grande fermeté qu'ils condamnent ton action, allant même jusqu'à offrir des primes pour toute information pouvant mener à ton arrestation. Je sais, c'est dur à croire, mais c'est la vérité.

— Vraiment ?

— La vérité vraie. Par ailleurs...

Captivé par son sujet, bien chaud désormais, Doc rengaine son stylo et farfouille dans sa poche intérieure en quête d'un cigare. N'en trouve pas. Tous fumés. Il tend une main vers Hayduke.

— J’veux bien de ta bière, pour finir.

Hayduke soupèse celle qu’il tient dans sa main, à moitié vide, puis jette un coup d’œil au plancher de sa spacieuse Cadillac (carrosserie signée Fisher), tapissé d’une épaisse sédimentation de cannettes écrasées, vieilles capsules, blisters plastiques vides, packs de six en carton déchiré, déchets en partie liés par une mare de vieux vomi verdâtre et d’innombrables et puantes éclaboussures de bière séchées. Tout l’accessoire est bien là, mais nulle trace du produit ingérable lui-même : aucune cannette de bière. Il ôte les clefs de contact et les lance au Dr Sarvis.

— M’en reste peut-être dans l’coffre, Doc.

— Par ailleurs, poursuit Doc, en garant soigneusement son vélo contre le mur du garage, outre que l’éco-guerrier travaille sans espoir de gloire ni de louange, outre qu’il travaille dans le noir de la nuit, dans un ouragan de calomnie publique et officielle, il travaille également sans espoir de récompense pécuniaire.

Il fait quelques pas jusqu’au coffre de la Cadillac. Son vélo replie sa roue avant vers l’intérieur et s’effondre par terre. Il tourne la clef dans la serrure puis soulève le hayon. Un rat en profite pour abandonner la péniche, immédiatement imité par un couple de punaises.

— *Triatoma*, dit Doc d’un air songeur, *Triatoma Protracta*.

Il tend une main vaguement craintive vers le pack de douze Budweiser qui repose sur un amas de chaînes diverses : pour tronçonneuses, pour routes enneigées, pour touage. Une tarentule darde sur lui ses huit yeux luisants, myopes mais terrifiants. Doc l’écarte gentiment du revers de la main et saisit le pack de Bud.

— Comment ça, pas de récompense pécuniaire ? demande George. Bordel, Doc, faut bien qu’on vive, nous aut’ les terroristes.

— C’est vrai, il faut gagner de quoi vivre. Mais c’est tout. Nous ne voulons pas de mercenaires dans les rangs de nos éco-guerriers. Comme je l’ai dit, c’est l’amour qui doit être le moteur de l’action. L’amour discret qui n’ose

se déclarer. L'amour de la nature aride, de la beauté, des grands espaces, des ciels clairs et des torrents tumultueux, des grizzlys et des couguars, des canes sauvages et des cannettes de bière, de l'appel du désert et de la liberté primale de l'homme et ainsi de suite.

Il s'apprête à reposer le pack dans le coffre ; Hayduke lui fait signe de n'en rien faire. Doc le porte jusqu'à lui. Avant de refermer le hayon, Doc se livre à une rapide inspection de ce qu'il renferme : le tas de chaînes diverses, une roue de secours, la grosse tarentule, une douzaine de jerricans d'un gallon remplis d'eau (ou d'un liquide similaire), un jerrican d'essence de cinq gallons, diverses paires de gants à divers degrés d'usure, une barre à mine, une caisse à outils, un coupe-boulons, un petit entonnoir en plastique, une paire de vieilles baskets, une paire de bottes de cow-boy à semelle souple, des bâches graisseuses, un casque de chantier bleu, une boîte à café pleine de poudre d'émeri, une bombe d'huile lubrifiante en spray (WD-40) et un jeu de clubs de golf incomplet, dans son sac, piètrement destiné à camoufler tout le reste. Et, bien sûr, une boîte de porc aux haricots dans une caisse de dynamite.

Le visage à la fois soucieux et sévère, il regagne sa place près de la porte du garage. Notre petit George devient imprudent. Très imprudent. Est-ce son vieux côté s'en-fout-la-mort ? Sa vieille pulsion d'autodestruction ? Ou l'imprudence joyeuse consécutive aux futiles victoires remportées dans une guerre perdue ?

— N'oublie pas la Règle Numéro Deux, dit Doc en décapsulant sa bière.

— Ne fais jamais de mal à personne, dit Hayduke qui s'en était déjà ouvert une troisième. N'assassine que si tu te trouves en état de légitime défense.

— Non non non, ça c'est la Règle Numéro Un. La Règle Numéro Deux dit : Ne te fais jamais prendre. Tu te souviens ?

— Ouais, ouais, je sais, ça fait déjà longtemps que je me dis qu'y faut que je range mon putain de coffre.

Il avale une longue gorgée de bière.

— Doc...

— Et, George, il faut aussi que tu arrêtes de boire autant. Tu vas te choper des calculs rénaux, des problèmes de foie, une pancréatite, des varices. Pense au Code de l'éco-guerrier : reste en forme. L'éco-guerrier est fort, vif, svelte, âpre, courageux. L'éco-guerrier peut parcourir trente kilomètres à pied en une nuit, sur n'importe quel terrain, par n'importe quel temps, avec vingt kilos de matériel dans son sac à dos. Ou même trente. Et recommencer le lendemain, le surlendemain, tous les jours, dans le désert et dans les marais, au milieu des cactus et des serpents à sonnette, en montagne comme en forêt. L'éco-guerrier ne boit pas comme un trou, ne fume pas comme un pompier, fût-ce le cigare. L'éco-guerrier prend soin de lui-même, d'elle-même, se remet vite de ses blessures et de sa fatigue, ne tombe jamais malade, ou s'il tombe malade, repart au combat malgré la maladie. L'éco-guerrier est dur à la douleur, l'éco-guerrier est brave, il court les mêmes dangers qu'un soldat combattant au front, qu'un commando projeté derrière les lignes ennemies. L'éco-guerrier est un guérillero en guerre contre un ennemi doté d'un équipement high-tech, financé par l'État, qui jouit de privilèges légaux et bénéficie de la protection des médias, qui est supérieur en nombre et qui a la police et la police secrète dans son camp, et aussi la police des communications et la police de la pensée. L'éco-guerrier doit se battre contre tout ça sans porter la moindre arme. Son Code de l'Honneur le lui interdit.

— Hein ? Même pas une arme de poing ? Même pas un couteau ? Et un coupe-ongles, on y a droit ? Ou un poulet vivant, Doc, pour matraquer l'ennemi ? Ou une pelle à neige pour lui lasser le cul en pleine rue ? Non ? Rien du tout ?

— L'éco-guerrier ne se bat pas contre des hommes, il se bat contre une institution, l'Empire planétaire de la Croissance et de la Cupidité. Il ne se bat pas contre des êtres humains mais contre une mégamachine monstrueuse comme on n'en a plus vue depuis l'âge des Titans. Il ne se bat pas contre des humains, mais contre une technologie en cavale, hors de contrôle, une entité vorace qui se nourrit des hommes, de tous les animaux, de toutes les choses vivantes, et même des minéraux, des métaux, des

roches, du sol, de la terre elle-même, de l'assise rocheuse de toute vie terrestre !

Silence, applaudissements silencieux, sitting ovation.

— Super discours, Doc, super discours. Tu m'as enlevé les mots de la bouche. Maintenant en ce qui concerne mon problème personnel...

Doc Sarvis plonge une main dans la poche de sa veste et en tire une petite liasse.

— Je peux te prêter vingt.

— Il m'en faut à peu près dix mille. Mais je prends tes vingt comme premier versement. Vu que j'en ai besoin. Marre de bouffer des haricots en boîte. Mais, Doc, ce que je voulais vraiment te demander, c'est...

Hayduke s'interrompt, s'arrête, attend.

Doc attend aussi, immobile, regard fixé sur Hayduke.

— George... peut-être que Seldom peut t'aider. Moi je peux pas. Je suis un homme marié, George, j'ai une femme, un petit garçon, un deuxième mouflet dans le tiroir. Ce qui me fait penser à la Règle Numéro Quatre : Pas de responsabilités familiales. Ce qui me met hors-jeu. L'éco-guerrier ne se marie pas, ou s'il se marie ne fait pas d'enfants. Mieux vaut pas se marier. Même chose pour l'éco-guerrière. L'éco-guerrier, comme un prêtre ou une prêtresse, comme un samouraï, comme un révolutionnaire entièrement dévoué à sa cause, renonce aux plaisirs personnels de la vie ordinaire, renonce à la vie ordinaire. Pour un temps seulement, bien sûr. Lorsqu'il atteint l'âge de quarante ans, ou de trente ans si c'est une femme, s'il est encore en vie, s'il n'est pas ou plus en prison, il a le droit de prendre sa retraite, d'arrêter de combattre dans la guerre contre Goliath, et de reprendre le cours ordinaire, naturel, évolutionniste, de la vie organique. L'éco-guerre est réservée aux jeunes. Et ça aussi, ça me met hors-jeu. Je peux peut-être te prêter deux billets de vingt, George, je suis d'humeur généreuse aujourd'hui.

— Je prends.

Il prend. Un sourire s'esquisse sur son visage ; ce n'est pas son sourire carnassier, c'est un sourire triste, presque séducteur.

— Merde, Doc, excuse-moi de t'avoir emmerdé. J'y arriverai peut-être tout seul. J'm'en voudrais de vous refoutre dans le pétrin, hein. Putain, oui, j'm'en voudrais. Mais tu sais où me trouver si tu changes d'avis.

Doc sent monter en lui un élan de sympathie pour son jeune ami, mais y résiste. Une bière, et voilà la raison qui menace de s'écraser devant le cœur et ses raisons que la raison connaît, dit-on, si mal.

— Où est ton acolyte, le Cavalier Solitaire ?

Hayduke décapsule une nouvelle bière, regarde rêveusement le CO2 faire sa mousse autour de l'ouverture, sourit, et dit :

— Ce vieil enfoiré ? Doc, il est plus âgé que toi. Et plus fou. Sénile, si ça s'trouve. Y parle tout seul, marmonne des tas de trucs au sujet d'un putain de cheval nommé Whisky, tombe amoureux d'un type nommé Oral ou Opal, trimbale des tripes de poulet dans ses poches, a failli se foutre une balle dans le pied en s'exerçant à défourailler en vitesse, c'est pas lui qui va m'aider beaucoup. Il sait bien y faire avec les chevaux. Mais j'ai pas besoin de cheval pour mon projet spécial, j'ai besoin d'un foutu putain d'ULM. Tu sais où j'peux trouver ça, Doc ?

— Alors c'est vraiment le barrage, cette fois ?

— Le barrage ? Quel barrage ? Ah, oui, le barrage. Non, on se garde le barrage pour l'an prochain, peut-être. J'ai écrit à Omar Kadhafi, y m'a toujours pas répondu. Non, le Projet Spécial est tout nouveau, tu veux que je t'explique ?

— Non.

— Je vais tout t'expliquer.

— Je ne veux rien entendre.

Ils hésitent, cessent de parler, attendent chacun que l'autre dise quelque chose d'intelligent, quelque chose d'utile, quelque chose de sentimental, quelque chose de nostalgique. Doc repense lui aussi souvent au bon vieux temps, et quand ça lui arrive, il frissonne. Plus jamais. Ce qu'il veut, là, maintenant, c'est trouver une manière honorable de se dépêtrer de la compagnie compromettante et toujours dangereuse de George Hayduke. Dire au revoir à ce jeune vieil ami et espérer, prier pour ne jamais plus le revoir, justement. Quarante dollars serait une bien modique somme pour une si bonne fortune.

— Bon, ben, George...

— Tu es tout excusé, Doc.

— ... si tu veux bien m'excuser, il faut vraiment que j'y aille, je dois filer chez moi. Faut pas que je sois en retard au dîner, tu sais, ça ferait de la peine à Bonnie.

Espèce de jeune diable insolent, pense-t-il.

— Elle papillonnerait des yeux et te briserait le cœur, c'est ça, Doc ?

— Au revoir, George.

Il tend sa main. George l'accepte. Ils se saluent donc, dans un geste fraternel, façon éco-guerrier, chacun serrant le poignet de l'autre, comme des alpinistes escaladant un bout d'à-pic pourri en dolomite foireuse. Doc lève la tête.

— Il va encore pleuvoir. Tu ferais mieux de remettre la capote.

— C'est automatique. Et ça fonctionne plus.

— Comment tu fais quand il pleut ?

— Je roule vite.

— Et quand il pleut beaucoup ?

— Je roule encore plus vite.

Hayduke lui décoche son grand sourire sardonique chaleureux, met le contact et fait vrombir son V-8, pousse le levier automatique sur Drive et démarre en trombe. Ils dévalent la ruelle en rugissant, homme et moteur, centaure de chair et d'acier. Les poubelles dansent dans leur sillage, roulent sous les porches, tournoient comme des toupies. En bifurquant dans la rue principale, Hayduke, son habituel sourire d'adieu aux lèvres, salue le docteur en levant sa casquette, puis disparaît dans la pénombre crépusculaire de Salt Lake City et sa banlieue, zone urbaine du Wasatch Front, Royaume de Sion, Pays de Deseret.

Doc lui renvoie son salut, ramasse son vélo, remet sa roue avant dans l'axe, enfourche lourdement sa selle, puis part péniblement en pédalant dans l'autre direction, contre la pente, vers sa femme, son enfant, son chez-lui, la sécurité, le confort et la vertu.

## Seldom Seen sur le terrain

SELDOM Seen tisonne les braises avec une branchette de saule vert, rajoute un quart d'eau au fond de marc de sa cafetière et la pose sur les braises ardentes. Un dernier bourbon-café avant de se retirer, lui aussi, pour la nuit. Il regarde les cinq petites tentes Springbar qui se découpent à peine dans l'obscurité, posées çà et là sur la roche lisse, entre les genévriers. Tout le monde dort, pense-t-il, tous ses clients dorment, sauf une, la splendide comment s'appelle-t-elle déjà, l'hôtesse de l'air – oups, pardon m'dame, l'assistante de vol ! –, qui l'attend. La flamme d'une bougie vacille dans sa tente, sa douce lumière chaude illumine la toile translucide, dévoilant la gracieuse silhouette de la dame occupée à se broser les cheveux.

Voyant cette forme féminine classique ainsi projetée sur l'écran de la tente, il se dit : Comment ça se fait que j'en ai jamais assez de ce genre de vie que j'ai là ? Comment ça se fait que je suis comme ça focalisé sur les belles donzelles à sous-vêtements en dentelle ? Comment ça se fait que j'ai chaque fois plus la trique chaque fois que je vois une jolie nana à remuer du popotin dans un hula hoop ? à monter un canasson à cru ? à faire un plongeon du plus haut plongeur ? à se toucher les orteils en mini bikini noir ? à grimper dans une charrette de paille en minijupe ? à faire la roue en jupette de pom-pom girl ? Comment ça se fait que j'débloque comme ça ?

Tu débloques, Smith ?

Faut croire que j'suis qu'un foutu vieux pervers, je l'ai toujours été, je le serai toujours et qu'est-ce que j'y peux bon sang à part me nouer un gros élastique dur autour des couilles jusqu'à ce que les bons vieux bijoux de famille ils noircissent et se dessèchent et tombent comme un kumquat pourri, et si ça suffit pas m'enfiler le dard dans un moulin à saucisses et m'en raboter vingt vingt-cinq centimètres, peut-être que ça marcherait mais même là pétard je ferais qu'à me ressouvenir et à me ressouvenir encore de tout le bon vieux temps et tous les grands moments qu'on a vécus ensemble, moi et mon bon vieux Slim Jim. Ah bon sang... ! Cette nana

avec ses longs cheveux et son p'tit short Levi's dans cette bande d'Earth First ! ou j'sais plus comment ils s'appellent, la vache j'veux dire comme elle marchait, comme elle bougeait son sacré arrière-train, comme ses fesses se serraient se frottaient l'une l'autre quand elle marchait, la vache je suis sûr qu'elle aurait pu déboucher un litron ou mâcher des cacahuètes avec son engin. Je débloque ou quoi, qu'est-ce qui se passe, Smith, t'es pédé ?

Ça doit être ça. Je suis pédé. J'aime les femmes. Les femmes et les chevaux et les petits doris en bois à listons bas. Pleins de nanas.

Une vieille ballade western lui vient en tête, une chanson anonyme de l'époque de Joseph Smith et Brigham Young :

J'aime m'en aller nager

Avec des filles aux nus fessiers

Et plonger entre leurs cuisses...

Ouaip. Pédé. T'es pédé, Smith. Mais ça me passera avec l'âge. Ça me passera quand je serai mort. Y a pas meilleur moment : pas utile que ça me passe avant.

Il regarde de nouveau la dame dans la tente, qui se brosse les cheveux, se tourne, ardente, la bougie brûle, elle l'attend, lui Seldom Seen Smith. Elle s'appelle Julie. Non, Cindy. Ou alors Candy ? T'as le cerveau qui part en couille, Smith. Et elle a déjà fait plusieurs randonnées avec Smith. Descente du Colorado, descente de l'Escalante, jusqu'à Grand Gulch, jusqu'à Pucker Pass, jusqu'à la Black Box de la San Rafael, par Mulley Twist dans le Waterpocket Fold – que du lieu raide chaud juteux bien chargé en paysages de nature merveilleuse (sans conservateurs) comme il aimait tant ça.

Pédé, Smith, pédé, t'es plus pédé qu'un crapaud cornu à deux trous. Allez, ça suffit, rien à foutre d'une autre tasse de café, je vais me pieuter. Tout de suite !

La cafetière fume. Il l'éloigne des braises d'un geste sec, se brûle quand même les doigts, les embrasse et se lève. Ça craque un peu. La position accroupie lui réussit moins bien que par le passé. Rotules un brin grippées. Fémurs noués. Vertèbres peut-être plus aussi souples qu'elles devraient. Mais elle va s'occuper de tout ça. Fais confiance aux hôtes, elles connaissent leur métier.

Il marche d'un pas raide vers sa tente, bite tumescente, jambes arquées, pieds meurtris. Old Seldom a besoin d'un peu d'exercice. N'est jamais allé nulle part à pied quand il pouvait y aller à cheval. Garde même une monture attachée à son préau pour aller à sa grange, quatre-vingts mètres plus loin. À même inventé une binette extra-longue à super long manche pour pouvoir biner ses cantaloups sans descendre de cheval, seul homme de tous les comtés de Dipstick, Sawdust, Snakeweed, Greasepit ou Landfill (Utah) à avoir jamais inventé un chouette outil qui fasse gagner du temps comme ça.

Smith entend un léger bruit du côté des chevaux. Ils sont attachés tous ensemble au buisson de tamaris près de la rivière. S'il arrivait à dresser ces bêtes pour qu'elles bouffent du tamaris, il serait l'homme le plus riche de la région des Four Corners. Il s'arrête, regarde, écoute.

Les chevaux battent du sabot, bougent. Ont l'air nerveux. Un cougar ? Un serpent à sonnette ? Smith a laissé son pistolet dans une de ses sacoches, entassée quelque part avec les selles et les couvertures de selle sous une bâche fixée au sol par des pieux. Pas d'autre arme à sa ceinture que son couteau Buck dans son étui de cuir. Il tourne encore une fois la tête vers sa chérie dans sa tente – accorde-moi deux minutes, trésor, juste deux minutes –, sort sa lampe torche de sa poche arrière et s'enfonce dans l'obscurité.

Les grands yeux tournoyants des chevaux brillent dans le faisceau de sa torche. Knothead, Ginger, Nelson Eddy, Miss Peach, Hook le grand alezan, Fred l'appaloosa géant, Billy Buckskin, Dirty Gertie la sauteuse de barrières, Shithead Dudley le bouffeur de chemises – chevaux de selle, chevaux de charge, ils sont tous là, aucun ne manque à l'appel. Nul signe d'un quelconque cougar ou serpent.

— Holà ho, calme, les gars, holà, Billy, ho, les gars, les filles, calme, maintenant, calme, hein, tout va bien. Papa est là, rien à craindre. T'as senti

un gros chat, Fred ?

Le grand hongre se tient fièrement sur ses pattes, tête dressée, port impérial, regard lancé dans la nuit, narines de velours retroussées comme des vulves en chaleur. Smith pose une main sur son encolure et le caresse ; le cheval est tout tremblant.

— Relax, mon gars, relax, de toute façon, bon sang...

Anxieux lui aussi, il jette un coup d'œil pardessus son épaule, cherche la lueur dans le petit boudoir de toile de Cindy, ah la vache, ouais, c'est ça bien sûr, c'est Cindy ! La bougie brûle encore, mais pour combien de temps ? Pouvez pas demander à une nana d'attendre un mec toute la nuit, même lui, S.S. "Supersexe" Smith le roi du Oui ! coup lent et doux et puissant qui Oui ! monte chevauche galope Oh Oui ! et se retient se retient longtemps Encore ! le superbe Oui ! Jack Mormon mâle. Non, ça, vous pouvez pas. Enfin, lui, si, lui il s'attendrait s'il était elle mais il est pas elle il est lui. Mélange pas tout, Smith, c'est important.

Les chevaux se calment. Smith donne à chacun une ultime tape sur le nez, cajolerie entre les yeux ou caresse sur le cou, et tourne les talons.

Une main tombe sur son épaule, le serre fort.

— Holà, camarade, dit un basso profundo, sotto voce.

— Ooouuupppffff !

Pris de terreur, Smith sursaute, pivote, s'écarte, et trouve abri le dos contre un arbre. Le faisceau de sa torche balaye l'obscurité en tous sens, à la recherche de l'horreur non identifiée qui s'y tapit. Il voit une paire de petits yeux rouges qui le fixent, au-dessus d'un sourire plein de dents brillantes, excessif, désincarné. Juste ça : les yeux, les dents, flottant sur l'écran noir de la nuit, avant qu'autour d'eux, progressivement, un corps se reconstitue, grand visage buriné, épaules phénoménales, torse large et velu.

— George... ?

— Merde, Seldom.

— C'est toi, George ?

— Putain, Seldom, t'es aveugle ou stupide ou bourré ou quoi ? Hein ?

— Ils disaient que t'étais mort.

— Qui ça ? Celui qui dit ça est un enfoiré de menteur. Je lui scalperai sa putain de tête. Qui ?

— Tout le monde disait ça. Tout le monde. Mais pas moi.

— Qui ? Je lui briserai la mâchoire. Je lui arracherai le bras. Qui dit ça ?

— Pas moi, George, merde, j'ai toujours su que tu devais être par là dans le coin, que tu reviendrais me dire bonjour un de ces quatre, merde, t'es sûr que t'es pas mort ? Hein, George ?

Hayduke tourne la tête.

— Vire cette torche de mes yeux.

Smith abaisse son faisceau, éteint la torche. Hayduke regarde le camp, la tente illuminée, la silhouette prometteuse.

— Toujours en bonne compagnie, à ce que je vois ! Bon Dieu, Smith, t'es vraiment un satané queutard. T'en as jamais assez, hein ? T'as trois femmes, t'as tous ces jolis chevaux, ouais, me la fais pas, Smith, je sais que t'es un enfoiré d'amoureux des bourrins, j'ai encore jamais rencontré de cow-boy qu'appréciait pas de fourrer ses bêtes de temps en temps.

Encore tremblant, Smith s'essaye à l'humour.

— Les cow-boys, c'est les meilleurs amants, George.

Hayduke force son sourire, le tire vers l'amer.

— T'as raison, n'importe quelle vache te le dira. Écoute, Seldom, je vais pas t'emmerder longtemps, je sais qu'elle t'attend, alors je vais te la faire brève.

— Non, dit Smith.

— Non quoi ?

— Je peux pas.

— Peux pas quoi ?

— Je peux pas faire quoi que ce soit que tu prévoies que je fasse, George.

— Il le faut. J'ai besoin d'un coup de main. Juste une nuit, et je te relâche.

Les yeux désormais accoutumés à l'obscurité, George pose un regard circulaire sur les autres tentes, éteintes, silencieuses.

— Ils dorment tous ? T'as qui avec toi cette fois ? T'aurais pas un jeune ancien missionnaire fouineur, par hasard ?

Smith tourne la tête dans la même direction qu'Hayduke, regarde les cinq tentes éparpillées à la belle étoile, sur l'affleurement de grès.

— Ouais, ils dorment tous. Sauf une, répond-il en souriant. Mais y a pas d'AM, à part Oral, c'est mon officier de probation personnel, il est toujours sur mes basques à me surveiller, à s'assurer qu'il m'arrive pas d'ennuis, et c'est tant mieux si tu veux savoir. Il aime le poker, mais y doit croire qu'on joue à qui perd gagne. Je l'ai encore délesté de six dollars ce soir.

— Ouais, t'as raison. C'est un indic du FBI ou de la CIA ou un truc comme ça et tu le sais.

— Je le sais, mais lui il sait pas que je sais.

— N'en sois pas si certain, dit Hayduke en scannant les ténèbres autour de lui. T'es sûr qu'il est dans sa tente ?

— J’l’ai vu rentrer, j’l’ai jamais vu sortir.

Hayduke reste un instant silencieux, aux aguets. Puis, baissant la voix de plusieurs tons, il dit en un murmure rauque :

— Seldom, j’ai besoin d’un coup de main pour ce truc que tu sais. Il s’approche de Lost Eden de jour en jour. Si toi et moi on l’arrête pas...

Smith pose la main sur l’avant-bras massif de George.

— Tu crois que ça me fait pas chier moi aussi ? J’en dors pas la nuit, je reste là tout réveillé dans mon lit à penser à ce foutu monstre. J’en fais des cauchemars. J’ai l’impression que cette chose est à mes trousses, qu’elle en a après moi personnellement. Après tout le monde. Mais George, bordel, George, on est rincés, on peut plus rien faire, on s’est battus contre ce truc tant qu’on a pu, et on a perdu. Ils ont le gouver’ment avec eux, George, tu sais ça. Ils ont les politiciens, les juges, la télé, l’armée, la maréchaussée. Ils ont tout ce qu’ils veulent, putain.

— Ils m’ont pas moi. Ils t’ont pas toi.

— Ils ont pas besoin de nous avoir.

Silence. Hayduke crache par terre. Il lève les yeux et les plante dans ceux de Seldom, l’air incapable de comprendre ou de croire ou même d’entendre clairement ce que son vieux pote lui dit. Tout ce que Seldom voit du regard d’Hayduke sont ces deux petits points rouges, comme les diodes de mise sous tension d’une mystérieuse machine nocturne. Comme deux tisons luisant dans un feu qui se meurt. Comme... comme les faibles feux arrière d’un train fou qui s’en va, au loin, pour ne jamais revenir. Un simple souffle de réalité peut éteindre, pour toujours, d’un moment à l’autre, ces deux rubis d’espoir.

Pourquoi moi ? se lamente Smith, pourquoi c’est moi qui dois tout expliquer à ce pauvre George ? Où est Bonnie ? Elle pourrait lui rendre les choses un peu plus simples et sacrément plus douces. Où est Doc ? Il saurait lui dire. Doc est capable d’expliquer n’importe quoi à n’importe qui, c’est notre foutu bon Dieu de philosophe national de l’Utah, pas vrai ? Ouais, le

bon vieux Doc, il pourrait expliquer au bon Dieu Lui-même exactement où y s'est gouré – et s'arranger pour que l'bon Dieu Y reparte content avec sa p'tite leçon.

Pourquoi moi ?

— Et puis, marmonne-t-il, j'ai des responsabilités, George. Tu sais ce que je veux dire. Je veux dire c'est pas juste que j'ai trois femmes à garder heureuses sans compter les mômes par là-dessus et tous ces foutus vieux canassons et mes pastèques et mes cantaloups et ma petite affaire, là, de guide à but non lucratif, mais, merde, la vérité, George...

Smith déglutit, sent ses yeux s'embuer, sent, voit, observe, cette pellicule de pitié et d'apitoiement qui s'abaisse entre lui et George Washington Hayduke.

— La vérité...

— T'es pas obligé.

— Non ?

— Je veux dire, t'es pas obligé de me la dire, ta foutue bordel de vérité de mes couilles. J'te comprends, putain, pas besoin de me faire un dessin.

— Peut-être que tu m'comprends, peut-être que tu m'comprends pas. La vérité, George, c'est que je veux plus d'emmerdes. Mais la vraie vérité c'est que ces mecs de l'électricité nucléaire me foutent la trouille. Y sont pas comme les autres. Y sont pas comme le vieux 'seigneur Love et son équipe de clowns de Recherches & Secours. Y sont pas comme eux ou comme nous autres. Y sont même pas humains. Y sont même pas vivants. Y – j'veux dire Ça – ça vient d'un aut' monde, George, d'une aut' planète. Saturne, p'têt bien. Ou Pluton. Tu comprends c'que j'suis à essayer de t'expliquer, George ? Y m'foutent la trouille. Ça m'fout la trouille.

Hayduke ne dit rien, pose un regard plein de quelque chose comme de l'ébahissement sur le solennel, le sobre, le sérieux, l'incorrigiblement bucolique et irrémédiablement honnête visage de chien fidèle de Seldom,

son vieux camarade Seldom Seen Smith. Smith le rare : ce nom prend dans son esprit, tout à coup, un sens inouï.

Comme Hayduke ne répond pas, Smith essaye d'expliquer mieux.

— Ce que je pense, George, c'est que si on arrête de se battre contre Ça, eh ben qui sait, p'têt que ça nous laissera tranquille quand ça aura gagné. P'têt même que ça nous remarquera pas si on rase les murs, tu vois c'que j'veux dire ? Si on s'tient à carreau ? Si on fait pas les cons ? Tu comprends c'que j'veux dire, George ?

Hayduke lui adresse un sourire faiblard et tordu.

— J'y crois pas, marmonne-t-il. Putain de bordel de merde j'y crois pas.

— Voilà comment c'est que je vois les choses, George, m'est avis que Ça nous foutra la paix si on s'en occupe pas. Ça nous verra même pas, y a des chances. Quoiqu'il en soit je peux t'prêter vingt dollars, hein ? Ça aidera, tu crois ?

Hayduke tourne de nouveau la tête, regarde à droite, à gauche, devant, derrière, en haut. Le gouvernement a peut-être posé des détecteurs jusqu'ici, là, maintenant, et Smith le sait aussi. Il tend sa paluche droite, paume ouverte.

Smith farfouille dans ses poches, en sort des allumettes, un lacet en cuir, une pièce rouillée, trois balles de .44, un paquet de M&M's vide chiffonné. Même les bons jack Mormons aiment les sucreries.

— Ben zut alors, je les ai pas sur moi, George. J'ai laissé ma liasse dans le camion. Au point de départ. Retrouves-y moi dans quatre-cinq jours, le temps qu'on y arrive.

— J'y serai peut-être. Mais putain ça m'étonnerait.

— Désolé de pas pouvoir t'aider plus, George. Mais tu sais ce que c'est.

Seldom tend sa main droite pour le salut d'adieu. Hayduke la prend et la serre, mais sans y mettre sa vigueur habituelle, sans chaleur, et sans glisser

pour attraper le poignet, sans aller jusqu'à cette prise à la vie à la mort des montagnards qui s'entraident, qui sont dans la même merde, sur la même falaise pour le meilleur et pour le pire.

— Désolé, George...

Hayduke fait maintenant tout ce qu'il peut pour éviter son regard, visiblement incapable ou refusant de fixer son vieil ami dans les yeux. Non, les yeux perdus dans l'obscurité, loin, au-delà des tamaris et de la rivière et des chevaux et des à-pics du canyon, Hayduke crache à ses pieds dans les herbes écrasées, et dit simplement, dit simplement par habitude :

— Bon, ben tu sais où me trouver. Je crois qu'il faut que j'y aille, maintenant, qu'est-ce ça peut foutre.

— T'es toujours à te cacher là-bas, George ?

— Parfois. Pourquoi pas ? C'est un bon putain de camp, personne l'a encore trouvé, allez, ciao, Smith.

Puis Hayduke cesse d'être là. Sans bruit, brusquement, comme un fantôme, Hayduke a disparu. Smith écoute, tend l'oreille, mais ne perçoit pas le moindre bruit de bottes en mouvements, d'herbe qu'on frôle, de pierre qu'on frotte, de gravier qui crisse sous les pieds et roule en bas d'un épaulement. Il sait qu'Hayduke a peut-être un cheval quelque part loin dans le noir, à huit cents mètres, attaché à un genévrier, qui l'attend. Ou peut-être pas. Ce vieux George, l'est capable de s'être dit qu'il pouvait aussi bien faire tout le chemin à pied, quel chemin, ça, tout le chemin d'où il venait, tout le chemin jusque-là où il allait. Quinze kilomètres dans la nuit, trente, cinquante, c'est pas ça qui fait peur à George, la routine. Poussant un soupir de soulagement, vaguement coupable, mais surtout heureux de s'être débarrassé d'Hayduke si facilement, Seldom allume sa torche et se tourne vers son campement. Il soupire de nouveau, de nouveau soulagé, en voyant que la bougie brûle encore dans la tente de Cindy.

Mais à mi-parcours il voit la silhouette se lever sous la toile, voit un bras gracile se tendre. Et la lumière s'éteindre d'un souffle. Fini.

Il s'arrête, pétrifié, un pincement douloureux d'amour déçu le cisaille du cœur à l'aîne puis de l'aîne au cœur, monte et descend comme ça plusieurs fois, comme un arc électronique entre deux points sur l'écran d'un jeu vidéo. Space Invaders, peut-être.

Au bout d'un moment Smith reprend courage, retrouve son entrain. Il se remet en marche vers la tente, éteint sa torche, gèneux devant le zip de la porte. Il fait noir dedans. L'entrée est à moitié fermée.

— Trésor, murmure-t-il, c'est moi trésor.

À quatre pattes, il attend. Sa douce invitation. Il entend. Sa respiration régulière. Mais pas un mot.

— C'est moi, trésor, ton vieux Seldom qui vient vérifier ta tente. Voir si y a pas des bestioles. Des bestioles qui pincent. Ou qui piquent. Ou qui mordent...

Nouveau silence.

— T'arrives trop tard, Smith. T'arrives trop tard avec trop peu.

Mots glacés. Lancés droit dans le mille de sa virilité. Smith se triture les neurones, mobilise tout son faible encéphale en quête d'une bonne réplique, mais ça ne donne que ça :

— C'est petit mais joli, comme on dit, mon bébé mon trésor.

— M'appelle pas mon bébé.

— Pardon mon chou.

— Je suis pas un chou.

Pute vierge, songe Smith, j'suis foutu j'trouverai jamais rien de bien à dire juste là, cette donzelle est furieuse.

— Ah merde, ah chérie, j'suis désolé de t'avoir laissée à attendre comme ça. C'est les chevaux. Y a quelque chose qui les a dérangés. L'a fallu

qu’j’aille y voir.

— Tu m’as fait poireauter une heure, Seldom.

Enfin elle semble s’adoucir. Quelque chose entre dans sa voix : un peu de sympathie, peut-être.

— C’était quoi ? Des serpents ?

Elle a une peur panique des serpents. De tous les serpents – grands, petits, gros, minces, roses bruns ou noirs, tachetés ou pas tachetés, à sonnette ou sans sonnette, qu’ils soient rugueux comme un salami sec, noueux comme un concombre ou lisses comme un Esquimau.

Une ampoule s’allume dans la tête de Seldom, au moins quarante watts : une idée.

— N’aie pas peur, trésor, c’étaient juste des serpents qu’étaient partout à ramper là-bas, ça grouillait de toutes parts j’avais jamais vu un truc pareil. Terrible. Même pas moyen de trouver un coin où poser le pied tant y’en avait.

Ça marche.

— Oh, Seldom...

Elle passe un bras à travers l’ouverture, cherche sa main.

— Tu ferais peut-être mieux de rentrer et de fermer cette tente.

Il prend sa main.

— Cindy, dit-il d’une voix enjouée, je crois que tu as raison.

Il enlève son grand chapeau et baisse la tête, s’apprête à se glisser dans la tente quand...

... sa main se voit brusquement repoussée. Le triangle de toile lui claque au visage, sur la bande-son sardonique d’un zip qui se ferme d’un coup sec.

— Cindy... ?

— Cindy... (écho moqueur).

— Cindy... !

— Moi, c'est Debbie (ton glacial, voix cassante). Comme tu devrais...

— Debbie... !

— Comme tu devrais le savoir depuis le temps. Va-t'en voir ta Cindy, maintenant, monsieur Smith. Je préfère dormir avec un plein sac de grosses vipères noires visqueuses qu'avec un piteux minus de petit aspic comme toi. Bonne nuit.

Il attend une minute, dans l'espoir d'un peu de merci. Pas de justice. De merci. Mais elle ne cédera pas cette fois.

Flétri comme un chien puni, Smith recule à quatre pattes vers le tas de selles et de sacoches empilées sous leur bâche plastique pourrie. Il n'a pas emporté de tente pour lui. Pensait pas en avoir besoin. Seldom le rare en a rarement besoin.

Il lève les yeux au ciel. Aucune étoile en vue. Une masse de nuages noirs arrive dans le secteur sud-ouest, poussée par le vent, pulsant d'éclairs intestins. Comme il fallait s'y attendre, comme il l'avait prévu, il va pleuvoir c'est sûr. Aussi sûr que c'est Dieu qu'a fait le monde c'est certain, c'est vu, c'est plié, il va passer une fichue, satanée, fâcheuse nuit. Smith, pas Dieu.

Et George ?

Tant pis pour George : chacun sa merde.

## 16

### Erika dans les bois

— COUPE claire ?

— Eh ouais, ils font plus que ça, de nos jours : des coupes claires. C'est tout l'intérêt du truc. Ce bois-là vaut pas grand-chose – des vieux pins jaunes pleins de xylophages, trop de trembles, trop de sapins, trop de jeunes chênes. Ça coûtera plus cher aux Eaux & Forêts de construire une route ici que ça leur rapportera en bois. Mais ça aussi c'est normal. C'est comme ça qu'ils procèdent maintenant.

— Ça nous coûtera plus cher, tu veux dire.

— T'es contribuable, toi ?

— Pas toujours. J'ai gagné deux mille quatre cents dollars l'an dernier. Je pense qu'ils vont m'envoyer un chèque. Enfin, j'espère.

— Vus vullez tire que c'est ça qu'ils appellent l'appatage à perte, non ? hein ?

— Oui. C'est l'idée. Mais comme je disais, c'est juste une partie de l'idée. Les Freddie des Forêts, ça les gêne pas de perdre du blé sur ces ventes de bois, c'est pas du blé qui sort du budget de leur agence, c'est pas non plus du blé qu'ils sortent de leurs poches à eux. Le vrai but de l'affaire, c'est de se débarrasser de tout ce bazar hétéroclite de vieux arbres et jeunes arbres, de toutes ces mauvaises pousses, comme ils disent, de raser tout ça, jusqu'au dernier buisson, jusqu'au dernier brin d'herbe, puis de niveler le sol, de le labourer avec des engins d'agriculture industrielle, et de planter une seule et même essence, bien uniforme, du pin ponderosa, du sapin blanc, je sais pas, ce que le marché semble réclamer sur le moment, en jolis rangs, bien à l'équerre, comme une vraie plantation d'arbres, c'est ça le but réel de ces ventes de bois sur pied : faire de l'exploitation forestière scientifique, c'est ce que les gars des Eaux & Forêts appellent stewardship,

jouer les stewards – les gardiens de la Terre. La gérer pour le plus grand profit de la société industrielle et que tout le reste aille se faire foutre, les cerfs, les élans, les ours bruns et les écureuils roux et les gens qui aiment aller dans les bois pour chasser ou faire l’amour ou chasser quelque chose à quoi faire l’amour ou se perdre ou, pourquoi pas, se planquer du gouvernement, c’est ça leur vrai but. Faire une forêt propre, nette, carrée, facile à exploiter. Comme un champ de maïs, c’est ça qu’ils veulent. Ils veulent que tout l’Ouest ressemble à un champ de maïs de l’Illinois. À une ferme. Nous sommes les stewards de la Terre, qu’ils disent, mi-serviteurs, mi-gardes-chiourme, embauchés par Dieu pour gérer la Terre (jusque dans ses moindres recoins) de la manière que nous estimons (nous, les Stewards) la plus appropriée. Voilà notre Sainte mission : être de bons petits gardiens et faire en sorte que cette vieille Mère Nature mal foutue, puante, imprévisible reste à sa place, c’est-à-dire au zoo. Ou au musée. Dans une vitrine et au bord de jolis sentiers Découverte Nature bien tracés bien pavés bien balisés.

— J’ai cherché un jour steward dans un gros dictionnaire. Vous savez ce que c’est vraiment, un steward ?

— Rod Steward ? C’est du rock, oui ? C’est une rock-star, c’est ça ?

— Non, pas lui, bella, pas lui. Non, un steward est un stywarden. Vous pouvez vérifier. Ça vient du vieil anglais stigeward, de stige, sty, la porcherie, et weard, ward, warden, le gardien. Voilà ce que sont nos nobles stewards : des gardiens de porcheries.

— Ça colle.

Ils rient et se remettent à glisser entre les arbres, sur une fine couche de neige glacée, chaussés de skis de fond minces et courts, maniables. C’est le début de l’été, la fine couche d’à peine trente centimètres de neige scintille comme du verre sous le soleil, luit bleutée comme du phlox pâle à l’ombre. Ils skient sur la bordure septentrionale du Grand Canyon, les champs et les vallées de la Kaibab National Forest, à deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. L’air est clair comme le cristal, le ciel intégralement bleu azur, le soleil cru et pur, seuls leurs petites voix humaines, le crissement des skis, les craquements et cliquetis des bâtons

métalliques qui se plantent dans la neige sèche troublent la perfection du silence. Et aussi, bien sûr, le bruit – intermittent, de loin en loin – de l’acier frappant l’acier.

Trois jeunes hommes, une jeune femme. Quatre jeunes animaux heureux et vigoureux, dotés d’une âme, dotés d’un esprit, vivants et joyeux dans l’accomplissement de leur tâche, débordant d’enthousiasme dans la poursuite de leur but, exhalant des syllabes cotonneuses de vapeur et de rires, glissant, s’arrêtant pour traiter un arbre, puis repartant vers le prochain.

Ils ne sont pas vêtus, comme les skieurs le sont habituellement, de combinaisons synthétiques de couleurs criardes, orange vif, bleu néon, jaune acide ou rouge fluo, mais de pantalons de laine qui font sac et d’amples manteaux camouflage de chez Goodwill, Bob’s Bargain, Woolco, K mart ou Yellow Front. Ils portent tous un grand sac à dos fourre-tout en grosse toile vert olive ; deux d’entre eux – le culturiste musclé au corps d’Apollon et la fille aux longs cheveux – portent en bandoulière une sacoche de munitions en toile militaire. L’Olympien porte en sus un marteau à large table d’un kilo et demi, pendu à son poignet par une dragonne ; la jeune femme un marteau de menuisier ordinaire de poids moyen.

Tous les trois arbres de qualité menuiserie, l’homme au gros marteau s’arrête, prend une pointe de vingt centimètres à filetage hélicoïdal dans sa sacoche à munitions, la plante aussi haut qu’il peut dans le tronc, laissant juste la tête dépasser. Dès qu’il a fini, la fille prend le relais, plante deux clous de quinze centimètres dans le même arbre, un peu plus bas, en laissant elle aussi les pointes dépasser légèrement. Arrive ensuite le deuxième jeune homme, équipé d’un coupe-boulons et d’un marteau. Il coupe les têtes des clous, frappe sur le bout qui dépasse jusqu’à ce qu’il soit complètement enfoncé dans le tronc, puis, si besoin, maquille les petits points de métal étincelants encore visibles d’un coup de marqueur brun.

Le troisième jeune homme, et quatrième membre de l’équipe, monte la garde cinquante mètres plus loin, tous les sens en alerte, guettant le moindre signe d’une autre présence humaine dans les bois. Mais il ne voit ni n’entend rien de la sorte : la neige devant eux est immaculée, vierge et

glacée, sans aucune trace de motoneige, de chasse-neige, de raquette ou de ski. Il voit des empreintes d'oiseaux et de rongeurs, de lièvres et de lapins, de renards et de coyotes, mais rien d'origine humaine.

Il entend cependant, parfois, lointaine, la très faible plainte d'une caravane de motoneiges à huit kilomètres à l'est, qui trouble la paix de la vieille route reliant Hart Meadow et Point Sublime. Pas de danger de ce côté-là : ces androïdes casqués lunettés en combinaisons spatiales se propulsent à grande vitesse sur leurs tonitruantes machines infantiles, coincés dans leurs cercueils sensoriels, hermétiques à tout stimulus autre que les phares rouges, les fumées d'échappement noires et les ornières marron de l'abruti qui les précède. Et leur meneur pourrait, pour autant que ses suivants le sussent, fort bien être en train de suivre le pot puant du foutu connard qui ferme la marche. Le but des adeptes de la motoneige de loisir n'est pas d'aller quelque part, de voir quelqu'un ou de comprendre quelque chose, mais de faire du bruit, d'empoisonner l'air, d'écraser la végétation, de détruire la faune, de gaspiller de l'énergie, de promouvoir l'entropie et d'œuvrer, de manière générale, au bon accomplissement de la deuxième loi de la thermodynamique. Une ronde sans fin de motoneiges qui tournent et tournent du matin jusqu'au soir permet donc, tout aussi bien, d'atteindre ce but ; il suffit de déplacer ou tourner les panneaux indicateurs de temps en temps, pour créer à peu de frais l'illusion d'une locomotion linéaire progressant d'un point à un autre sur un repère spatio-temporel occidental de type standard.

Tout le monde sait ça.

Le gang des cloueurs, pendant ce temps, progresse joyeusement à travers bois, travaillant avec constance mais sans excès, sans sueur, ils se font plaisir, ils vaccinent les arbres contre un massacre à la tronçonneuse à venir. Lorsque les services des Eaux & Forêts l'apprendront et que les entreprises d'exploitation forestière privées auront été rencardées – ce qui sera bientôt chose faite grâce à des informateurs anonymes – des mesures préventives que ces quatre jeunes sont en train de mettre en œuvre, il est plus que probable que la vente de bois sur pied devra être annulée, et que ce petit bout de forêt là sera sauvé. Il n'y a rien que les compagnies d'abattage industriel haïssent tant qu'un secteur de forêt protégé par une action

citoyenne directe : un seul clou dans un tronc suffit à bousiller une scie circulaire à dix mille dollars, à faire chuter les profits, à dissuader les entrepreneurs de poursuivre l'abattage, et ainsi à sauver la peau de ces arbres qui vivent, qui respirent, qui grandissent et dont le droit à persévérer dans leur être est tout aussi légitime que celui de n'importe quelle autre créature, homme compris.

Lorsque le soleil se change en une brûlante boule de symphonie orange en suspension au-dessus de l'horizon occidental qui commence à les regarder à travers les troncs sombres des sapins silencieux, des épicéas aux lignes brisées et des pins Douglas broussailleux, ils quittent la forêt en descendant un cours d'eau gelé, glissant, patinant sur la glace sans laisser aucune trace. Ils dressent le camp pour la nuit au cœur d'un dense bois de trembles frissonnants, cachent leurs outils, montent leur tente bien à l'abri des regards, et préparent leur dîner sur deux minuscules réchauds Primus qui ne dégagent aucune fumée et presque pas de lumière.

Sacrifiant à un archaïque besoin humain, ils se font toutefois un très modeste feu de camp, dans un puits profond aménagé dans la neige, cerclé d'une margelle en rondins de bois tombé. Assis sur des bûches près des flammes joyeuses, cérémonielles, symboliques, gants ôtés pour se chauffer les mains, ils mangent leur ragoût de gibier nerveux (un des membres du groupe est un vétéran de la chasse au cerf et du braconnage de bœufs) accompagné de riz sauvage au sel d'ail, en buvant du chocolat chaud dopé au rhum ou du thé magique (Earl Grey-Wild Turkey). En dessert : le dernier cake aux fruits norvégien d'Erika, dégusté à la lueur vacillante du brandy qui le flambe.

Ils parlent de leur journée de travail.

— Et si ils croyent pas l'afertissement ?

— Ils y croiront. Ils sont pas cons au point de prendre le risque. Les Freddie enverront une équipe dans le coin, avec des détecteurs de métaux, ils passeront des jours et des semaines à essayer de trouver nos clous, ils en trouveront quelques-uns, et essaieront de les enlever au pied-de-biche. Mais ils n'y arriveront pas, parce que les clous n'ont plus de tête. À moins qu'ils décident que c'est du bluff, qu'ils laissent les bûcherons abattre une

parcelle, et rapporter les troncs jusqu'à la scierie. Le premier rondin qui fera alors Schkling ! sous la lame leur éclaircira l'esprit et suffira sans doute à annuler la vente.

— Et si le lame éclate en mille morceaux ? Si, comment fous dites... ?

— Si quelqu'un se blesse ? Se fait couper la tête ? Eh bien, ça ne devrait pas arriver. Pas si les services d'hygiène et sécurité ont correctement fait leur travail, pas si la scierie se conforme à la loi, pas si les carters de protection sont bien en place, pas si les ouvriers se trouvent là où ils doivent se trouver, pas si les détecteurs de métaux fonctionnent, pas si l'entreprise prend notre avertissement au sérieux, pas si les clowns du Forest Circus national mettent un terme à leurs ventes de bois à perte et reprennent les forêts des mains des raseurs de bois et des mineurs à ciel ouvert et des éleveurs d'asticots à quatre pattes. Si elles font ne serait-ce qu'une seule de toutes ces choses qu'il est de leur devoir de faire, alors aucun ouvrier ne se blessera.

Silence.

— Mais si le compagnie rase quand même les arpres ? Je peux dire, d'accord, on pousille les pelles scies, mais les arpres y sont quand même bien morts. Y-z-ont des rondins trouvés de clous, d'accord, mais y a plus que des pûches ici. Explique, s'il vous plaît.

Moment de réflexion. Les trois hommes se regardent, hésitent – Qui est fotre Porte-Parole ? – pendant que la fille aux yeux époustouflants, aux cheveux noirs coiffés en nattes, aux joues rose clair et aux lèvres carmin liqueur de cerise leur sourit à chacun et à tous. Ils crèvent tous les trois d'amour pour elle ; elle crève elle aussi, mais l'étincelant objet de son émoi, pour lequel elle a bravé les fureurs de l'Atlantique en plein cœur de l'hiver, et traversé presque tout un continent en autocar Greyhound de New York City à Salt Lake City, n'est pas présent. Le nommé Hatch prénommé Oral.

Le Spartiate à toison d'or hausse ses splendides épaules, présentement emmitouflées dans une parka en duvet d'oie ; Pete le flûtiste, bouc roux gelé, regard absent posé sur le fagot de tremble igné, triture son petit pipeau et ne dit rien ; le troisième mâle présent, le type d'allure juvénile qui a

assuré l'essentiel de la conversation depuis le début, accepte le job. C'est un jeune ossu à joues creuses et cuir dur, yeux gris et regard vif, comme un chasseur. Il ressemble non pas à un Indien réel, mais à un Indien de l'imagerie populaire : fin, musclé, racé, mangeur de viande crue. Il a le sourire rare, mais quand celui-ci point son visage s'humanise remarquablement. Il s'appelle Nielsen. Carl Nielsen. Comme la plupart des Nielsen de cette planète, c'est un mormon, mais pas un très bon mormon. Il tue des créatures pour les manger. (Vaches, agneaux, chiens de berger, tout ce qui lui fait envie.) Il porte une chemise de peau à franges. Il ne va jamais au groupe de parole du mercredi de l'Association d'Amendement Mutuel de son quartier, à Short Crick. Il est connu (par ses rares amis) pour aimer verser du béton liquide dans les cheminées d'échappement des gros camions, des rouleaux-compresseurs et des bulldozers. À l'instar du fifre à barbiche et du Thébain culturiste, il gagne juste ce qu'il faut pour vivre en faisant le rameur pour touristes sur les plats et les rapides du Grand Canyon et du Colorado. Comme tant de ses collègues, il abhorre la Croissance et le Progrès.

— Erika, dit-il, c'est la théorie de la dissuasion. Tu vois : il s'agit de faire suffisamment peur à ces bâtards pour qu'ils tiennent leurs foutus engins de coupe à l'écart de nos forêts publiques. Pour fonctionner, la dissuasion doit être crédible. Putain, je parle comme Kissinger. Si nous voulons être crédibles, nous devons effectivement planter des clous dans les arbres, et risquer de bousiller quelques scies circulaires. Sacrifier quelques arbres pour en sauver beaucoup. Tu comprends ?

Elle le regarde, puis regarde le feu, ses délicieuses lèvres bougent, reformulent les mots qu'il vient de dire dans son svenska natal.

— Ja, dit-elle, ja ja, mais... ça triste. Très triste.

— L'argent, dit Nielsen, l'argent. Si nous réussissons à faire chuter les profits que les exploitants peuvent espérer tirer des forêts nationales, alors ils se remettront à cultiver des arbres sur leurs terrains privés. Tout tourne autour de l'argent, il n'y a que ça qui compte pour eux. Ces MBA d'Harvard, Yale, Princeton, et de l'université de Tokyo deviennent très émotifs dès qu'il s'agit d'argent. Alors c'est là qu'on frappe : droit au cœur.

Erika écoute, une larme perle à son œil, coule sur sa joue.

— Allez, tu vas pas pleurer pour ces porcs. Tu crois qu'ils pleureraient pour toi ? Tu crois qu'ils pleureraient le meurtre d'un arbre vivant ? Ou le massacre de toute une foutue putain de forêt d'arbres vivants ?

— Je pensais... à un autre chose...

Les garçons s'échangent des coups d'œil, froncent les sourcils. Le casque d'or égéen pousse un grognement.

— Non, Erika, pas lui encore. Pas ce petit missionnaire de mes deux.

Elle opine.

— Che feux le troufer.

Elle cligne des yeux, renifle et essuie son noble nez rouge d'un revers de doigt à moitié gelé.

— Bon sang, Erika, tu sais combien de Hatch il y a rien qu'en Utah et en Arizona ? Environ un demi-million. Et la moitié d'entre eux s'appellent Oral ou Orrin ou Orval ou Oval ou Offal.

— Opale, oracle, orage, ovaire, ovni, ovin, oviducte...

— Che l'aime, dit-elle simplement, le regard perdu dans les flammes mourantes.

Ça les fait taire.

Un putois rayé vient fureter à la lisière de l'ondoyant halo de lumière projeté par le feu.

— Que personne ne bouge.

Au son de la voix du chasseur, le putois s'immobilise et dresse son adorable queue en panache. Les quatre humains se figent, leurs huit yeux fixés sur l'animal. Celui-ci attend, puis rabaisse sa queue en un gracieux mouvement

ondulant de fourrure et de muscles, s'en va, disparaît dans l'ombre. Les humains recommencent à respirer, à ouvrir la bouche pour parler. Le putois revient.

— Ne bougez pas...

De nouveau le putois s'arrête, queue dressée, arrière-train levé en position de tir, leur jette des coups d'œil en tournant vivement la tête à droite, à gauche – deux yeux d'obsidienne éclatante devant, un oculus rouge froncé derrière, ou ce que certaines personnes appelleront bientôt le trou de la boîte à idées d'Ev Mecham(4).

De nouveau le putois se détend, reprend une posture plus horizontale, et s'en va sans bruit en trotinant sur la croûte de neige glacée, comme un chat domestique répondant à l'appel de projets plus impérieux. Trois des humains se mettent à glousser de manière incontrôlable.

— Gaffe, dit Nielsen, il est toujours dans les parages.

Le putois revient, saute cette fois sur la bûche entre Pete le Flûtiste et Beau Grec, et s'installe là comme s'il était invité, comme s'il était un membre légitime de cette petite assemblée, pour regarder calmement, rêveusement, le petit feu, en se frottant le museau de ses deux pattes avant. Ça gratte.

Personne n'ose ouvrir la bouche. Chacun des humains s'efforce de réprimer son fou rire, tout en pesant le pour et le contre d'une fuite furtive et traîtresse, d'un sprint en solo pour se mettre à l'abri, tant pis pour les autres, qu'ils se démerdent pour purger leur peine.

Quelqu'un commence à s'étouffer en étouffant son rire, joues gonflées à la limite de l'explosion. Le putois monte en phase d'alerte rouge, se redresse sur ses pattes avant, ventre bombé vers l'ennemi, tourne la tête, règle l'azimut de visée.

— On... ne... bouge... pas...

Un coyote juge que c'est le bon moment pour se mettre à hurler, un autre lui répond, puis un autre, et ce sont bientôt tous les proches environs du camp

qui résonnent de leur polyphonie animale. Le putois détend tous ses muscles, saute de la bûche et détale. Sauvés, les quatre humains se lèvent, se prennent dans les bras les uns les autres, les yeux humides, riant aux larmes, puis étouffent le feu sous la neige à coups de pied et se préparent pour la nuit, se faufilant, dès qu'ils sont prêts, dans la tente puis dans la douce et chaude matrice de leurs sacs sarcophages, vêtus de leurs seuls sous-vêtements longs en fibre isotherme. Leur tente igloo est prévue pour abriter quatre adultes, mais sans le moindre gaspillage d'espace ; de sorte qu'ils doivent s'y allonger tête-bêche, l'un après l'autre : pas la place de faire les fous.

— Qui dort avec Erika ce soir ?

— Tout le monde dort avec Erika ce soir !

— Ja, ja, fait-elle en riant de cette joyeuse taquinerie, mais personne il ne dort sur Erika ce soir.

Sa langue progresse, gagne chaque jour, chaque nuit, en élégance et en grâce. En élégance par besoin, en grâce sous la pression.

Et chaque jour, la Machine avance.

## La love story de Love et Ranger Dick

LE gros Ford Bronco bleu cahote dans le sable blanc sur ses quatre roues motrices, descendant le lit d'un cours d'eau saisonnier qui mène nonchalamment, par méandres, tours et détours, à un dédale, un jardin, une cité pétrifiée de dômes chamois, de tourelles roses, de colonnes carmin, d'obélisques vertigineux et de beffrois sans fin.

— Dudley... c'est magnifique.

Mgr Love, tenant le volant d'une main, le levier de vitesses de l'autre, pose un regard rêveur et fier sur l'époustouflant décor qui les entoure, et opine du chef, Ranger Dick a raison.

— Tu l'as dit, mon trésor. Tu vois cette strate jaune-vert sous la Moenkopi ? C'est de la carnotite, mon amour, de la carnotite, le minéral le plus riche de tous les États-Unis. Et tu vois ces couches noires là-bas sous le Chinle triassique ? C'est de la houille, trésor, de la vraie bonne houille bitumineuse à faible teneur en soufre.

La rangerette Dick, en civil car en congés, porte un chemisier ample et partiellement déboutonné de mousseline de soie rose (douceur et féminité) dévoilant la naissance de ses seins généreux, et un jean chic savamment élimé-délavé (de chez Sears) qui met en valeur la grâce symétrique de ses cuisses volontaires. Ses jolis petits pieds propres et nus, ongles écarlates d'une femme qui prend soin d'elle, sont posés haut sur le tableau de bord de la machine tressautante de Mgr Love. Elle se tient d'une main aux arceaux de sécurité au-dessus de sa tête.

— C'est si magnifique, Dudley, répète-t-elle, si magnifique. On se croirait dans un monde féérique.

— Tu l'as dit, Virginny. Tu sais, un jour on aura cinquante mille personnes à vivre là, à exploiter cet uranium, à extraire ce charbon, à aménager des

golfs et creuser des piscines et construire des immeubles grand luxe et vendre des hot dogs et des cartes postales au bon million de touristes qui viendront tous les ans. Et y a aussi des sables bitumineux, et des schistes bitumineux, peut-être de la potasse, et de sûr on sait qu'y a une grande poche de CO2 quelque part là-dessous. (L'évêque sourit béatement face au paysage qui s'étend devant lui, l'âme comblée par de douces perspectives.) Eh oui eh oui, m'sieurs dames, ce pays que vous voyez là est un fichu beau pays ou je m'y connais pas.

— Faudrait en faire un parc national.

Ça lui a échappé : elle s'en mord les lèvres immédiatement.

— Un parc ? réplique Love en fronçant les sourcils.

En plissant le front. Avant de poursuivre, d'une voix qui tance, qui gronde :

— Ginny, tu sais qu'on s'est fait bouffer à mort par les parcs, en Utah, en Arizona. Si y a bien un truc dont on n'a pas besoin, c'est d'un autre foutu parc national ou même parc régional ou même réserve naturelle de mes couilles. Excuse mon langage mais bon sang, Ginny, tu sais comme moi qu'un parc ça fait qu'attirer la vermine des écolo-fouineurs et des Sahara-clubbers comme une carcasse de bournin attire les mouches. Non non, messieurs dames, on n'a pas besoin de nouveau parc, on a besoin d'industries. D'empois. De gens. Moi je dis que les gens sont plus importants que les pierres ou les cactus et j'me fous de savoir si ça plaît ou pas.

Elle juge préférable de changer de sujet, et vite.

— À quoi ça sert le CO2, Dudley ? À faire des bulles dans le Pepsi ?

Il sourit, tout imbu de sa connaissance supérieure.

— Des bulles dans le Pepsi ? Bien mieux que ça, trésor. On ouvre une vanne sur cette poche, on achemine le gaz par pipeline haute pression jusqu'aux gisements de pétrole du Texas et de la Californie, et ils s'en servent là-bas pour continuer à pomper du pétrole de leurs vieux puits taris.

Les géologues estiment qu'on a assez de dioxyde de carbone ici pour faire péter encore une bonne soixantaine de millions de barils de ces gisements. Soixante millions !

Soixante millions de barils, songe-t-elle. Splendide. C'est vrai, ça représente une quantité de pétrole suffisante pour permettre à l'Amérique de continuer à vivre pendant – c'est quoi, déjà, les chiffres que j'ai lus ? – pendant presque huit semaines de plus. Super. Riche idée, les gars. (Bande de sombres crétins.) Souriant elle aussi, amusée plus qu'agacée par les délires technologiques de l'évêque, qu'elle a tendance à considérer comme une illustration supplémentaire de l'acharnement grotesque que les mâles mettent à toujours vouloir améliorer la nature, toujours vouloir organiser, exploiter, concevoir, dominer (d'une certaine manière, les concepteurs de son jean aussi sont des hommes), Rangerette Dick s'accroche aux arceaux de sécurité et laisse sa main droite balloter par la fenêtre ouverte et caresse au passage la tête des tournesols dorés, des roses du désert crème, des asters pourpres, des castillèjes rouge cadmium, des mauves-globes rouge corail, des primevères géantes à longues tiges, contre lesquels le flanc du Bronco vient frotter. Des fleurs, des fleurs partout, aussi loin que porte son regard ; elles luisent sur les dunes de sable, elles scintillent sous les genévriers, elles étincellent, elles éclatent des fissures de la roche lisse monolithique. Et il n'y a pas que les grandes fleurs de ce ravin sablonneux, là, mais aussi toutes les autres, les petites, tout là-bas : verveine des sables, phlox bleu, cléome denté pourpre, alysson, pied-d'alouette, penstémon bleu et penstémon écarlate... Une caverne d'Ali Baba de fleurs, dans un royaume féerique de grès au milieu d'un monde de rêve de grands espaces et d'air propre et de terre vierge.

Plus ou moins, corrige-t-elle in petto ; dans quelques semaines, ce lieu sera infesté de bétail. Dès que les ranchers auront réussi à suffisamment se secouer le cul pour arrêter de boire du Pepsi-Cola avec leurs législateurs là-haut à Salt Lake, sortir des draps des administrateurs du BLM, se rhabiller, hisser leurs grosses bedaines de bière jusque dans leurs avions ou leurs pick-up 4x4 à 15 000 \$, et rentrer chez eux, regagner leurs centres de communication radio. Elle connaît ces types par cœur : depuis qu'elle a commencé dans le métier, il y a à peine six mois, elle a déjà rencontré tous les ranchers du district, entendu toutes leurs plaintes sur le

gouvernement qui ne fait pas correctement son travail d'empoisonneur de la faune, de tueur de corbeaux, d'arracheur de genévriers, de rénovateur de vieilles routes et de bâtisseur de nouvelles, d'installateur de clôtures à bétail et de poseur de barbelés, d'agrandisseur de surfaces de pâturage et de réducteur de droits de pâturage – eh oui messieurs dames, ces pauvres ranchers miséreux doivent actuellement s'acquitter d'une taxe mensuelle de 2,25 \$ par vache ou veau (ou taureau) qu'ils lâchent sur les terrains publics, soit un quart de ce qu'ils paieraient pour louer des terrains similaires dans le secteur privé. Scandaleux ? Scandaleux ! Et, scandalisés, ils le sont tous, ces amoureux des vaches, ces coureurs de chevaux, ces lanceurs de lasso, ces chiqueurs, ces auto-gratteurs de couilles, ces tapetteurs de mouches, ces vieux égoïstes burinés à cuir dur. Ce salaud de gouvernement qu'en fait pas assez pour eux. Ces salauds de contribuables qui les soutiennent plus. Ces salauds de bureaucrates qui écoutent moins les requêtes de l'Association des Éleveurs que celles de ces foutues négresses qui militent pour les droits des pauvres dans leurs Cadillacs roses.

Oui, Ranger Dick connaît tout ça par cœur. C'est son pain quotidien. Ça fait partie du boulot. Parfois, elle hait son boulot. Car petit à petit, jour après jour, elle commence à l'aimer, ce pays aride et étrange et oublié de Dieu. Il a quelque chose, quelque chose qui tient à l'espace et au silence, quelque chose qui tient aux formations de pierre et à la forme des nuages, qu'elle n'a jamais vu dans son Michigan natal. Quelque chose dont elle n'avait même jamais entendu parler. Quelque chose qu'elle n'avait jamais imaginé.

Le pays des canyons n'est pas le Michigan.

Domage que mon vieux Dudley comprenne pas ça. Mais bon, en même temps, le vieux Dudley n'est jamais allé plus à l'est que Denver, sauf pour quelques blitz politico-commerciaux aéroportés sur Washington DC. Et qu'est-ce qu'on voit du pays à 8 800 mètres d'altitude ? Quasiment rien. Et à Washington DC ? Encore moins.

Dudley s'est arrêté. Virginia laisse sa main gauche lâcher l'arceau de sécurité et se poser nonchalamment – et chaleureusement – sur la cuisse droite de l'évêque. Près de la poche. C'est un flingue que t'as là, Dud ? Ou t'es juste content de me retrouver ?

Il est arrivé à Ranger Dick, plus d'une fois, en se contemplant dans le grand miroir en pied du mobile-home du BLM, à Hardrock, de trouver qu'elle n'est pas sans avoir quelque ressemblance flatteuse avec la vieille Mae West. Enfin, avec la vieille Mae West quand elle était jeune, quand elle était la jolie mésange de la scène et de l'écran que l'on sait. Il y a cent ans, songe-t-elle non sans justesse et avec une pointe d'amertume, les hommes auraient vénéré mon corps. Aujourd'hui, je suis ce que les hommes appellent "forte" et les créateurs de prêt-à-porter "épanouie". Pétard. Où est la justice en ce bas monde ? Nulle part. (Et c'est pire encore dans le prochain.) La vie est injuste. Et c'est pas juste.

Mais mon vieux Dud, là, y m'aime bien. Il aime ses "bonnes femmes", comme il dit, "bien charpentées", fin de citation.

— Trésor, dit-il après avoir fait le tour du véhicule pour lui ouvrir la portière (incroyable !), descends, je voudrais te montrer un truc.

Avec grâce, elle prend sa paluche rugueuse comme une patte de crocodile et descend du Bronco (retrouvé, au fait, sur un parking de Kanab, Utah, avec un petit "Merci" tracé au rouge à lèvres bleu lavande, mais sans aucune empreinte digitale nulle part). Main dans la main, comme deux amoureux transis, ils marchent dans le sable, contournent les lits de fleurs, et montent vers ce que Virginia pense être le bout du monde. Au-delà du haut rebord de grès pâle, sobrement mais élégamment orné de quelques rares genévriers, yuccas en fleur et buissons embaumant de roses du désert – ah cette fragrance de fleur d'oranger –, elle ne voit et ne peut voir qu'une étendue infinie de ciel de l'Ouest, bleu pourpre, sur lequel passent, insouciantes, tranquilles, en troupeaux comme des moutons, quelques nuages dodus, laineux, pas tondus, éphémères et absurdes.

— Tu as ton parachute ? dit Love en plaisantant.

— Mon parachute ?

Quarante-cinq mètres plus loin, tout en haut du bout du bord de la roche, elle comprend ce qu'il veut dire. Ils s'y tiennent, main dans la main, debout au-dessus d'un à-pic époustouflant, surplombant de près de trois cents mètres un épaulement d'éboulis gros comme des bus, comme des camping-

cars, comme des bungalows, qui descend lui-même vers une seconde falaise et un deuxième chaos de rocs éboulés, brisés, éparpillés, rocs en piédestal, rocs en équilibre, rocs en surplomb, rocs en porte-à-faux, rocs en forme de champignon et rocs en forme de hamburger, et rocs en face de troll et rocs en gargouille et rocs perchés comme des glands sur des verges dressées gonflées de calcaire micritique – six cents mètres en contrebas.

Au-delà s'étendent le désert rouge et encore d'autres canyons, le Grand Canyon, le plateau de Kaibab avec son manteau blanc, les San Francisco Peaks enneigés, près de Flagstaff, à deux cent cinquante-cinq kilomètres de distance à vol d'oiseau, quatre cent vingt kilomètres par la route, et, au-delà de tout ça encore, troubles dans les brumes de l'Arizona du sud et du centre, Phoenix, Mesa, Tempe, Scottsdale, Tucson, Nogales, où les masses comprimées endurent leur vie embourbée dans un marais de smog, de violence, de drogues, de patrouilles de police, d'embouteillages, de maladies, de greffes de cœur, de greffes de sphincters, de bébés à deux têtes, de prématurés hydrocéphales, de conflits incessants, de haine bouillonnante, de Taux d'Irascibilité en inflation, pour jouir des plaisirs de la Croissance, de la Prospérité et du Progrès.

— Oh, Dudley... ! C'est si... Si magnifique ! Si...

— Ouais, hein ? Je m'disais que ça serait l'endroit idéal pour un grand motel haut de gamme, un Holiday Inn, pourquoi pas ? Dès que le Super-GEM sera dans le coin, on pourra niveler toute cette mesa, poser un aérodrome à jets là-bas, aménager un putain de dix-huit trous à un million de dollars le long de la falaise, un à-pic comme ça ça f'rait un vrai bunker de la mort, non ? Même le vieux Sam Snead en aurait les bras qui tremblent, tu crois pas ?

— Si magnifique, Dud...

— Hélicoptère sur le toit, route d'accès paysagère pour monter du ravin, musique live le samedi soir, avec Sons of the Pioneers ou Herb Alpert, des mecs comme ça, ou Lawrence Welk ou comment s'appelle-t-il Montavini, y sont encore vivants ? Formule buffet le midi, probablement toubib à résidence pour les anciens, bon Dieu, Ginny, ça s'ra un truc grandiose. Un truc différent. Et tu sais quoi ? Ce coin de terre où on s'trouve, là, tous les

deux, eh ben il appartient pas au BLM, ce coin de terre là est un bout de territoire de l'État. Territoire de l'État, tu m'suis ? Ça bascule pardessus la falaise pour les deux tiers, mais on s'en fiche, ça nous laisse quand même plus de quatre-vingts hectares constructibles, c'est plus de deux fois c'qu'il leur a fallu pour Disneyland, tu m'suis toujours ?

— Ouais, d'accord, Dud, mais territoire de l'État, ça veut dire aussi terrain public.

— Oui et non. Car vois-tu, la loi de l'État exige que le territoire de l'État soit utilisé pour un profit financier maximal.

L'évêque lance quelques coups d'œil furtifs autour de lui, comme s'il redoutait la présence d'oreilles indésirables, bien que le plus proche habitat humain connu ou permanent se trouve à Hardrock, à trente kilomètres par hélicoptère, cinquante à dos de mule et quatre-vingts en 4x4 par la piste de terre – cette même route que l'évêque est en train d'inaugurer.

— Ça veut dire, poursuit-il, que la commission d'État chargée du territoire est tenue d'étudier toute offre qu'on peut lui faire, et de louer ensuite le terrain au mieux-disant financier. Et le gars qu'obtient un bail de quarante-neuf ans comme on en a eu pour la mine d'uranium, là-bas à Eden Canyon, et ben y peut construire une bonne route ici si ça lui chante, tu vois, trésor...

— Et toi tu fais partie de cette commission, c'est ça ?

— Non, mais j'y ai des amis.

Sa voix chauffée par l'émotion, hoquetant d'émoi, noyée dans la pure poésie de sa passion, l'évêque doit s'arrêter un instant, pour déglutir, se racler la gorge, retrouver le contrôle total et viril de son cœur. Parallèlement, mais inconsciemment, sa main se dégage de celle du ranger pour remonter jusqu'à son ample taille et se poser sur le renflement confortable de sa hanche épanouie.

Virginia juge de nouveau préférable de changer de sujet, d'aiguiller le cerveau de Love sur des rails différents de ceux où s'aventure sa main. Pourquoi ? Eh bien parce qu'elle veut d'abord pique-niquer. Elle veut qu'il

lui parle d'autre chose que d'argent. Pendant au moins quelques minutes. Qu'il coupe une fleur et la lui offre, qui sait ? Qu'il propose une petite baignade dans la rivière, pourquoi pas ? Il lui a parlé un peu plus tôt de l'existence de magnifiques marmites et trous d'eau naturels, à quelques kilomètres vers l'est, au cœur de cette cité silencieuse de dômes du Capitole, de palais de Park Avenue, de Verrazzanos de grès, de cavernes et de grottes et de gorges et d'éperons dressés. Cité silencieuse où, par ailleurs, ils suspectent tous deux que les bandits-saboteurs écolos trouvent refuge entre chacune de leurs viles, de leurs lâches, de leur traîtresses expéditions guerrières.

— Et le Cavalier Solitaire ? dit-elle. Et Rudolf le Rouge et toute la bande d'Earth First !? Et les autres, là, le Gang de la Clef à la Mords-moi-l'nœud ?

Le regard de l'évêque se vide brutalement de toute sa surcharge de romantisme. Émergeant de son rêve éveillé, il écrase une larme qui lui coule sur la joue, se redresse, se raidit sous l'effet d'une sombre détermination.

— Ouais... T'as raison. Allez, Ginny, allons-y, allons fouiller un peu dans ce coin.

Lui laissant à peine le temps d'admirer une dernière fois le panorama pourpre qu'ils surplombent, il la tire par le coude et la ramène jusqu'à leur véhicule. Assoiffé, il ouvre la glacière posée à l'arrière, décapsule deux cannettes de Pepsi et en offre galamment une à sa belle dame. Elle ouvre une boîte d'amandes fumées et ils se mettent en route, mangeant, buvant, roulant dans le sable mou, remontant le goulet méandreux, qui se transforme bientôt en un petit canyon "qu'aucun homme", comme aiment à l'écrire les journalistes du magazine Arizona Highways, "n'a jamais foulé de ses roues". Ou encore, ils trouvent ça tout aussi spirituel, "Où la main de l'homme n'a jamais mis le pied".

Au milieu des cheminées et des monuments de pierre féeriques, ils tombent sur un irrémédiable cul-de-sac. Des dunes déplacées par le vent, du sable vierge, un jeune peuplier au feuillage vert avril, une piscine d'eau de roche bordée par une plage spongieuse, et une façade verticale de quinze mètres de haut marquent la fin de leur progression. Ils sortent du véhicule, bouclent leurs holsters, se passent des jumelles au cou, prennent chacun un gros sac

en bandoulière ; Ranger Dick enfile et lace ses chaussures de randonnée, glisse une petite boîte de capotes (ne compte pas sur les hommes) dans la sacoche de cuir contenant deux chargeurs pleins pour son US Army Colt .45 automatique. (Ce pistolet pourrait littéralement faire exploser un caribou à plus de quinze mètres si vous parveniez à toucher une quelconque cible à ce genre de distance. Toutes les filles devraient en avoir un.)

L'évêque glisse lui aussi discrètement une boîte de (ne lui laisse surtout aucune excuse) capotes dans une de ses poches, prend la glacière en plastique contenant leur pique-nique, et part en ouvrant la marche sur un ancien sentier creusé à la main dans les strates obliques du grès. Ce sentier qui ne servait qu'à mener le bétail jusqu'à une série de réservoirs d'eau naturels entre les dômes du sommet, ce sentier, l'évêque le connaît parce que l'homme qui l'a ouvert, il y a presque un siècle, sans autres outils qu'une masse, un burin, et un peu de TNT par-ci, par-là, était son grand-père. Faisant de nombreuses pauses en chemin pour se moucher, éponger la sueur qui lui coule sur les yeux, et reprendre sa respiration, l'évêque raconte son histoire à sa suivante.

Virginia trouve ce fragment d'historiographie locale pas inintéressant quand on aime ce genre de truc, mais elle a autre chose en tête. Alors qu'ils approchent du sommet du premier dôme, monolithe massif en forme de dos d'éléphant ou ventre de baleine, elle se retourne pour regarder leur véhicule, soixante mètres plus bas.

— On aurait peut-être dû prendre le Motorola, Dudley.

Il s'arrête une fois de plus et pose la glacière, prêt à saisir la moindre occasion de repos. Projetant un regard circulaire sur l'étrange horizon de pierre nue, il dit :

— Nan, pas besoin. On va pas loin. On monte là-haut, on y jette un coup d'œil, et on va revoir les vieilles marmites de mon enfance. Sont sûrement pleines, maintenant, avec tout ce qu'il est tombé en mars.

Tu lui proposes de piquer une tête, pense Love, tu la laisses se déshabiller, puis tu lui enlèves ses sous-vêtements, tu lui montres à quoi ça ressemble en

vrai, le calibre d'un vrai mâle. Dix dollars qu'elle en a jamais vu. Pas un comme j'ai. Un comme j'ai c'est sûr elle en a jamais vu.

— Imagine qu'on trouve des traces du Cavalier Solitaire, ou du Rudolf ?

Mgr Love caresse son arme en souriant.

— Alors on se les paye. On se les paye.

— Tout seuls ?

— Ben quoi, trésor, t'es un bon ranger du BLM avec une bonne formation de policier, et moi j'suis un patrouilleur en mission pour Recherches & Secours avec vingt-cinq ans d'expérience sur le terrain, de qui d'autre tu veux qu'on ait besoin ?

— La dernière fois, ils nous ont filé entre les doigts.

— Parce que j'ai fait mumuse. Parce que j'ai joué aux machines tamponneuses. Cette fois-ci on joue plus. Cette fois-ci c'est sérieux.

— J'espère que tu te trompes pas, Dudley.

— C'est pas que j'me trompe pas, ma p'tite Ginny, c'est qu'j'ai foutument raison.

Ils progressent péniblement sous le soleil à vif sur la roche nue, l'homme en immense Stetson de rancher comique, coupe-vent de rancher polyester étouffant, et chaussures de rancher de ville et de frime en peau de lézard à deux tons, semelle lisse et talonnettes. Malcommode.

— Elle est où, cette piscine ?

— On arrive, trésor, j'te jure, elle est juste là, derrière l'éperon rouge qu'on voit, là-bas.

Éperon rouge, songe-t-il, attends qu'elle le voie mon éperon rouge, la donzelle va en chier une brique. Mais c'est ça l'amour, on n'y peut rien, faudra bien qu'elle apprenne à prendre ça comme un homme. Enfin, comme

un homme prendrait ça s'il était une femme, ce qui Dieu soit loué n'est pas son cas. Enfin, j'me comprends. Bon sang, et si toute cette chair était fausse ? Laisse tomber, Dudley, et n'oublie pas d'agir comme un gentleman. De parler comme un gentleman. De penser comme un gentleman. Sors-moi toutes ces envies lascives de lascivité de ta tête. Oui, d'accord, oui, promis, dès qu'je pourrai, Seigneur, mais Oh mon Dieu, Seigneur vise les nibards qu'elle a. Si elle était une vache j'me lancerais dans l'commerce de lait.

Ce pauvre vieux Dudley, songe-t-elle, quel sentimental. Il avait vraiment les larmes aux yeux rien qu'en parlant de cet hôtel qu'il veut construire. Et il est si timide – la main sur ma hanche, le bras sur ma taille, à parler et parler de ses hôtels et de ses terrains de golf et de ses aérodromes alors que tout ce qu'il avait en tête c'était l'amour. Je veux dire, l'amour avec un petit a – la romance, l'amour vrai, les passions du cœur. Qui tu cherches à tromper, la belle ? Ce qu'il veut c'est ton cul et tu le sais et c'est pour ça que t'es là, six mois, deux semaines, quatre jours que je me suis pas fait sauter et j'en ai ma claque. J'en ai vraiment ma claque. Et sa femme dans tout ça, t'y as pensé ? Cette vieille vache ? L'est plus grosse que moi ; doit bien faire ses quatre-vingt-dix kilos, maintenant. Qu'elle aille se faire foutre. Pauvre vieux Dudley. Pas étonnant qu'il ait tout le temps l'air triste comme ça. Je m'demande à quand remonte leur dernière vraie bonne partie de jambes en l'air. J'espère qu'il sait ce qui l'attend. Quand je l'enlacerai entre mes jambes je lui briserai les reins, je vous jure, je lui mordrai la langue et l'avalerais, je lui dépècerai la peau des omoplates, je le pomperai et le baiserais et le pomperai et le baiserais jusqu'à ce qu'il soit tout sec et que ses vieilles couilles tombent, je le, je le...

Le premier trou d'eau n'est pas tout à fait là où Love l'avait situé dans ses souvenirs. Ils doivent encore marcher quatre cents mètres, contourner ce grand pieu phallique, descendre une petite pente pourpre parsemée de dangereuses petites géodes grosses comme des roulements à billes, puis se glisser au fond d'une crevasse étroite entre deux vastes amples et doux globes de roc symétriques (dont un à bouton), se faufiler par une fenêtre naturelle érodée dans un aileron en forme de sphinx, et franchir un bloc en porte-à-faux qui mène – ils y sont ! – à un bassin d'eau de pluie, une élégante piscine ovale de trois mètres de large, six de long, claire et propre, avec fond de sable et au moins quatre mètres d'eau.

— Oh, Dudley... c'est magnifique. C'est magnifique, Dudley.

Il sourit, il rougit, timide et fier, écarte à coups de pied quelques vieilles bouses de vaches séchées de la saison dernière, et pose la glacière à l'ombre d'un grand genévrier au bord du trou d'eau.

— Ouais, c'est plutôt mignon, hein ? Pas aussi profond que j'm'en rappelais, mais qu'est-ce que ça peut foutre, hein, Ginny, de l'eau c'est de l'eau, non ? Je crois bien me souvenir qu'y'en a des plus grandes un peu plus loin, mais...

Il la regarde, ses petits globes oculaires rouges, blanc et bleu moites d'émoi, la voix rauque, les doigts nerveux...

— ... mais je commence à avoir un petit creux, pas toi, Ginny ?

Elle sourit.

— Monseigneur Love, telle que vous me voyez, je pourrais avaler trois buffles.

Ils s'asseyent dans la douceur de l'ombrage, enlèvent leurs bottes et laissent tremper leurs pieds dans l'eau. Les yeux de l'un perdus tout au fond du regard de l'autre, ils ouvrent la glacière, en sortent le sandwich thon crudités supplément mayonnaise de Virginia, une grappe de raisins dodus et succulents, des ailes et des cuisses de poulet rôti emballées dans du papier alu...

— Tu peux pas savoir comme j'adore ça, les ailes et les cuisses.

— Moi, ce que j'aime, c'est le cou. Ça paraît bizarre, mais tu sais, c'est... c'est... vrai.

— Ouais, t'inquiète, trésor, moi, mon cousin Homer, ce qu'il aime, c'est l'croupion, alors tu sais, tes bizarreries...

— Tu crois vraiment qu'ils peuvent être dans le coin ?

— Qui ça ?

— Ben eux. Les terroristes.

Il caresse l'étui de son revolver de rancher, un Ruger .44 double-action à crosse de nacre (et non d'ivoire).

— Si on tombe sur eux on s'en occupe. Mais j'ai envie de te dire aut' chose, et qui n'a rien à voir, espèce de sacrée jolie belle dame.

— Quoi ?

(La fleur, déjà ?)

— Là, juste là, c'est le cadet de mes soucis.

— Oh, Dudley.

— C'est vrai. J'en ai vraiment, mais alors vraiment rien à faire, dit-il en souriant et en pointant inconsciemment vers elle un pilon de poulet estropié. Si on piquait une tête ?

Elle baisse les yeux.

— J'ai pas pris mon maillot de bain.

— Moi non plus.

Silence palpable. Ils se regardent, bouches ouvertes, à moitié pleines, doigts gras encombrés de nourriture...

Mon amour, souffla-t-elle dans un doux murmure. Puis ce fut l'étreinte. La bouche ivre de désir de Love se pressa pour fouir dans son cou puis remonta vers ses lèvres à elle, les trouva, et les déclara siennes en un baiser ardent qui les unit, les allia par fusion comme deux métaux dans un creuset incandescent.

Le bras qui lui tenait la taille la serrait si fermement qu'elle peinait à respirer, mais ça lui était égal. Elle ne voulait pas respirer ; elle voulait le dévorer ; et sa bouche ouverte, désirante, enflamma son désir et le chauffa à blanc.

La main libre de l'homme monta jusqu'à sa tête et la pressa de telle sorte qu'ils fusionnèrent dans leur conquête mutuelle. Il laissa échapper un grognement rauque sous le feu de ses sens. Sa main glissa pour capturer un sein offert. Leurs bouches étaient avides de prolonger cet assaut tendre et fougueux. Ils s'embrassaient encore, se goûtaient, s'aspiraient, pompant la sève de leur désir de chaque membre de l'autre. Accrochés l'un à l'autre ils s'abandonnaient au tempétueux torrent de passion qui les emportait.

Il se baissa pour lui prendre à pleine bouche un téton dressé ; elle sentit une décharge de désir lui traverser le corps comme un éclair zébrant un ciel d'orage. Elle ferma les yeux, tête rejetée en arrière, capitulant, victorieuse, sous la vague de plaisir brut qui l'envahissait. Les mains de Love se posèrent en coupelle sous ses seins bombés, caressèrent la douceur de sa peau, savourèrent longuement la chaleur de sa chair. Puis il la serra de nouveau dans ses bras, étreinte douce et puissante, elle n'était plus qu'un rêve, n'était plus que l'onde de désir électrique qui animait chacune de ses terminaisons nerveuses d'une excitation folle.

Elle sentit son impérieuse, son impériale urgence se presser contre son ventre et entendit la pulsation sauvage de son cœur contre sa poitrine nue. Sous ses mains les muscles durs étaient tendus par un puissant afflux de vigueur bouillonnante. Agrippés l'un à l'autre, l'extase charnelle de leurs sens affolés, ils se laissèrent glisser sur la roche dure et tendre et lisse. (Sans se soucier des processions de fourmis rouges qui convergeaient de l'entour.)

Les lèvres fougueuses de Love embrassaient exploraient fiévreusement les régions les plus reculées de son corps frissonnant. Ses cuisses glissèrent comme du satin contre sa peau ardente lorsqu'elle les ouvrit pour accepter l'urgence dure et tendre et lisse de son être embrasé. Soudain il ne fut plus qu'une flamme dans son giron. Elle laissa aller un gémissement sauvage sous l'assaut presque insupportable de la violence de son plaisir, et ils furent emportés tous deux par la lame de fond puissante, surnaturelle, de l'extase...

— Foutues fourmis de merde, marmonne Love en attrapant une chaussure pour en ratatiner quelques-unes à coups de talon. On est tranquilles nulle part.

— Dud... j’entends comme un bruit de moteur.

— Nan.

— J’tu jure.

— Y a personne d’autre ici qu’nos zigues, chef.

— Écoute.

Il écoute. Se redresse en position assise et écoute de nouveau.

— Ford, murmure-t-il entre ses dents. Huit cylindres en V...

D’un geste vif, il enfille ses bottes, met son chapeau, boucle le ceinturon de son holster, attrape ses jumelles et part en trottinant lourdement, comme un ours blessé, nu comme un ver, en direction de l’affleurement de roche bombé qui marque le sommet. Tête, cou et mains mis à part, il est pâle comme une plie : bronzage agricole parfait. Dick ne bouge pas, allongée alanguie à l’ombre du genévrier, les pieds dans l’eau fraîche, levant juste la tête pour le regarder, là-haut, debout, les jumelles aux yeux, le corps (presque) entièrement raidi par l’attention. Elle le voit dégainer son revolver, relever le chien, viser, hésiter, puis se raviser, le rengainer et redescendre vers elle d’un pas las. Elle lit sur son visage un mélange d’incompréhension, de honte et de colère noire.

— Non... dit-elle.

— Si.

Ils s’habillent et regagnent en hâte le petit canyon. Il faut se rendre à l’évidence : le Bronco n’est plus là. À sa place, ils trouvent un petit monticule de matériel – leur matériel : sacs de couchage, jerrycans d’eau et émetteur-récepteur Motorola. Ainsi qu’un petit mot, griffonné avec le crayon de l’évêque sur une page arrachée au carnet de bord R & S de l’évêque :

Les gros véicules motorisé ne sont pas otorisé dans une zone de seize kilomètres allant tour vot véicul a été arrésonné en applicassion des loi et

règlements en vigueur sur cete zone et vous pourrés en récupéré les restes à 3 kilomètres d'ici ver l'est et 300 mètres plus bas en ligne droite hélicoptaires déconsejés serons abatus san somassion les vaches aussi on droit à la pai votre ami

## LE CAVALIÉ SOLITAIRE

Un rictus aux lèvres, l'évêque s'apprête à déchirer le mot en petits morceaux.

— Non, dit Virginia, garde-le. C'est une preuve. Y a peut-être même des empreintes dessus.

— Ça m'étonnerait fichtrement.

— Je sais. Mais garde-le quand même.

Ils regardent vers le bas du canyon sablonneux, remarquent l'arc formé par les traces de quatre pneus autour du premier coude rocheux. Lèvent les yeux le long des falaises silencieuses, massives, impassibles, parcourent du regard les bosses et les beffrois et les arches et les éperons et les pieux et les cornes de gargouille de pierre qui les entourent. Il règne un silence sublime : nul oiseau, nul troglodyte mignon, nul pinson aux yeux rouges, nul freux au cri rauque, nulles ailes d'un vautour qui s'envole, ne vient troubler du moindre feulement de plume la parfaite stase glacée du silence.

— Ça fout les boules, dit-elle. Tu crois qu'il nous observe ?

L'évêque porte la main à son holster de hanche.

— Lui ? Si seulement. Si seulement je pouvais ne serait-ce qu'apercevoir une fois sa face de gnome, à ce bâtard de fils de pute inconnu.

— Dudley... je ne t'ai jamais entendu parler comme ça.

— C'est que... c'est que j'suis en furie. Il est allé trop loin, cette fois. Lui, eux, qui que ce soit. Trop loin.

— Écoute !...

— Quoi ?

— Écoute !

Il écoute. Ils écoutent. Ils écoutent, écoutent, tendent l'oreille au maximum de leurs facultés, et entendent les échos lointains, adoucis et attendris par l'espace et le temps, du fracas d'un corps solide heurtant la roche, du grincement dur de la tôle concassée, de l'explosion de pièces métalliques, du claquement d'innombrables corps solides de plus petite taille heurtant eux aussi une roche plus distante, suivis – diminuendo a ritardando – des échos surplués de bruits plus faibles, de plus en plus faibles, tendant à l'infini vers un absolu néant de décibels, sans jamais cependant, comme le montra jadis Zénon (d'Élée), atteindre tout à fait la perfection néo-platonique du rien.

Il la regarde. Elle le regarde.

— C'était quoi ?

— Ben...

Elle sait qu'elle ne devrait pas le dire mais elle le dit tout de même, c'est plus fort qu'elle :

— Je crois qu'ils viennent d'aplatir ton Bronco.

— C'est pas drôle, Virginia.

— Pardon, Dudley.

Pause. Elle l'embrasse.

— Allez, filons d'ici.

Il vérifie la radio. Elle semble en état de marche.

— Tu veux qu'on appelle le BLM ? Qu'ils nous envoient leur bel oiseau ?

— Si on faisait d’abord une petite promenade ? dit-elle en l’embrassant de nouveau. On marche quelques kilomètres, et on se repose un peu.

Silence entendu.

— Et ensuite on appelle les secours.

Il la fixe, hésite un instant, puis se laisse aller à sourire, d’un sourire renfrogné, qui met du temps à se dessiner vraiment, mais qui progresse, de seconde en seconde.

— Ouais, dit-il quand les muscles de son visage ont enfin atteint un état de détente complète. T’as raison. Qu’est-ce ça peut foutre, y nous reste encore une bonne moitié de journée. Allons admirer le paysage... Je veux te montrer où on construira les villas. Puis, vers le couchant...

— C’est l’idée.

Ils chargent sur leurs épaules autant de matériel qu’ils peuvent en porter, à grand renfort de sangles rallongées, de boucles bouclées à des crochets crochetés à d’autres boucles et ceintures et cordelettes, et se mettent lentement en chemin, main dans la main, marchant dans le sable vers un soleil en phase d’occidentalisation – vers la promesse du couchant et de Vénus, de l’amour et de la beauté, des secours et d’un Pepsi bien frais.

Leur marche emprunte le rebours de la future trajectoire du GEM de l’Arizona, Dragline Marcheur 4250-W, plus grosse machine mobile de la planète, implacable GOLIATH.

## 18

### Hoyle et Boyle

— EH bien, Hatch ?

— Oui, monsieur ?

— Hatch ?

— Monsieur ?

— Vous permettez que l'on vous pose quelques questions ?

— Je vous écoute.

— Comment se fait-il que vous soyez aussi incompetent, Hatch ?

Pause. Silence. Fouille introspective de la moquette du motel, de l'écran de télé noir, des lourds rideaux sombres qui pendent à l'unique fenêtre et barrent la lumière du dehors, de la lampe de salon qui darde son faisceau éblouissant vers son visage de beau gosse rougissant.

— C'est-à-dire, monsieur, que je ne pense pas être quelqu'un d'incompétent...

Il se tord les doigts, se frotte les phalanges, mordille légèrement sa lèvre inférieure.

— ... Je pense que j'ai joué de malchance, mais je ne suis pas incompetent.

La voix rauque enrouée par le bourbon s'intercale :

— Il est pas incompetent, mon colonel. Il est juste stupide.

— Allons, allons, pas de ça ici. Nous devons traiter le jeune Hatch avec respect, qu'il le mérite ou non. Vous ne pensez pas, Hatch ?

— Je ne suis pas venu ici pour me faire insulter, monsieur.

La voix rauque répète ses mots avec une affectation grinçante :

— Je ne suis pas venu ici pour me faire insulter, monsieur.

— Allons, allons.

Pause.

— J’admire votre niaque, Hatch. Vous ne vous laissez pas faire. Ça me plaît. Ça me laisse de l’espoir. Mais...

Il laisse son “mais” lourd de menaces planer dans l’air, tout seul, quelques instants.

— ... vos performances ne nous donnent pas entièrement satisfaction. Au fait, je peux vous appeler Oral ?

— Euh... oui. Oui, monsieur.

— Depuis notre dernier entretien, Oral, il y a à peine un mois ou deux, nous avons eu les tirs sur la pelleteuse, la mystérieuse explosion de l’usine de réduction de minerai...

— Monsieur, dit Oral, la dernière fois, vous m’appeliez lieutenant.

— C’est vrai, Oral. Et cette fois, tu vois, je t’appelle Oral.

Silence gêné. Le colonel poursuit.

— L’explosion mystérieuse et toujours non résolue – un tel usage d’explosifs, au passage, constitue un crime fédéral très grave – puis le vol du bulldozer D-7 de Love suivi par... qu’est-ce que j’entends ?

Bruit d’un journal qu’on feuillette.

— Par une agression avec voies de faits graves perpétrée par un homme masqué aux commandes d’un bulldozer sur la personne de J. Dudley Love,

lui-même aux commandes d'un bulldozer, suivie par la destruction criminelle des deux engins. Qu'as-tu à dire à ça, Oral ?

— Monsieur, j'étais à Green River ce jour-là, en mission de surveillance étroite du Dr et de Mme Sarvis, ainsi que du dénommé Smith.

Oral avale sa salive.

— Conformément à mes instructions, monsieur.

— Surveillance étroite ? grommelle Hoyle. Étroite comment ?

— Nous avons joué au poker.

— C'est trop étroit pour toi. Combien t'as perdu, cette fois ?

— J'me suis pas mal débrouillé au poker fermé.

— Combien t'as perdu ?

— Vous trouverez le détail dans ma note de frais.

— Combien ?

— Trente-huit dollars et cinquante cents.

— Doux Jésus. Dans une partie à un penny l'enchère ?

— Cinq cents. C'était une vraie partie à cinq cents l'enchère.

— C'est pas mathématiquement possible.

Silence.

— Jim, est-ce que c'est mathématiquement possible ?

— C'est possible mais c'est pas humain.

— Silence ! dit le colonel d'un ton cassant, avant de poursuivre son énumération : Rumeurs de cloutages d'arbres dans la Kaibab National Forest.

— Ce n'est pas dans ma juridiction, monsieur.

— C'est pas une question de juridiction, Oral. T'es pas juste un vulgaire flic en patrouille, responsable d'un certain secteur, t'es un agent de renseignement dont la mission est de surveiller les activités illégales d'une ou plusieurs personnes s'adonnant à des actes de sabotage contre une industrie d'importance vitale pour le Département de l'Énergie et le Département de la Défense, est-ce suffisamment clair ?

— Ça inclut les sapins ?

— Ne sois pas insolent, Oral. Nous avons de bonnes raisons de penser, comme tu le sais, que ce groupe d'Earth First ou d'Earth Birth est sans doute impliqué dans toute une série d'activités illégales, y compris, mais pas seulement, ce qu'ils appellent "l'action directe" ou – qu'est-ce que j'entends ? – Eine Kleine Nachtwerke.

— Ce sont des terroristes ?

— Non, Oral. Ils sont pires que des terroristes. Ces types s'attaquent à la propriété, Oral. À la propriété.

— Oui, monsieur.

— Les terroristes, on sait gérer. Le terrorisme, on connaît, c'est notre job. Éteins-moi cette télé, Boyle. Le terrorisme, on comprend. Mais cet autre truc, là, ce soi-disant "écosabotage", on n'a jamais eu affaire à rien de semblable depuis que l'AG a éradiqué les IWW dans les années vingt.

— AG, monsieur ? IWW ?

— Attorney General, Oral. Il s'appelait Palmer. Et les IWW, ben c'est de l'histoire, Oral, de l'histoire. Ça remonte à plus de soixante ans. Industrial Workers of the World. C'est de la vieille histoire, c'est sûr, pour vous

autres, jeunes diplômés de premier cycle. T'as jamais entendu parler de Joe Hill, Oral ? Joseph Hillstrom ? Ou Joel Hagglung ?

— Euh... non, monsieur. J'en connais aucun.

— Bizarre. Ces trois hommes n'en faisaient qu'un, Oral, une sorte de héros populaire du vieux syndicalisme ouvrier américain. Il est mort ici, en Utah, abattu par un peloton d'exécution, Oral, sur ordre de la Cour, ça s'est passé à à peine quinze kilomètres d'ici, vers le sud, dans un endroit appelé Point of the Mountain.

— Vous voulez dire dans le pénitencier de l'État ?

— Tout juste, Oral, là où on envoie les pénitents faire pénitence pour leurs péchés et que ça te fasse une bonne leçon, Oral, tu crois que tu pourras t'en souvenir un peu ?

— Oui, monsieur.

— Ça m'étonnerait. Vire-moi tes sales pattes de la télé, Hoyle, Sainte Marie mère de Dieu, tu peux pas prendre un peu ton boulot au sérieux ?

Grognements de mécontentement.

— J'ai signé pour faire la guerre, mon colonel. On a des vrais communistes vivants à dézinguer au Panama, au Nicaragua, au Salvador, au Honduras, au Guatemala, j'suis pas v'nu dans cette putain d'boîte pour surveiller des farces d'Halloween en Pantalonie du Sud.

— Tu sais pourquoi t'es là, Hoyle. Toi aussi, Boyle. Qui a aidé à la stratégie de la baie des Cochons ? Qui a prédit que l'offensive du Têt aurait lieu le jour de la fête des mères ? Qui nous a dit que Somoza était là pour rester ? Hein ?

Silence.

— Maintenant, si vous voulez bien tous les deux arrêter de faire les cons un instant, on pourra peut-être finir de corriger ce merdier de boy-scout et retourner nous occuper du vrai boulot.

Pause. Silence.

— C'est clair ?

Grommellements d'assentiment.

— Bien. En ce qui te concerne, Oral, je dirai simplement que je suis déçu par le travail que tu as fait jusqu'à présent. C'était qui, cette clocharde que t'as chopée en train de parler avec la poule du Doc Sarvis ?

— Ils sont mariés, monsieur.

— Réponds à ma question.

— Elle a filé. Elle a foncé comme un vrai quarterback, elle a remonté l'escalator descendant, descendu l'escalator montant, pas moyen de la rattraper, monsieur. Elle a même failli me tuer avec son fichu Caddie. Elle me l'a lancé dessus en plein dans l'escalator.

— Y avait quoi dedans ?

— Des ordures.

— Des empreintes ?

— C'étaient que des ordures humides, monsieur. Des trucs ramassés dans les poubelles des supermarchés, fruits pourris, légumes pourris, journaux pleins de sang, sacs pleins d'eau, couches plastiques pleines de pipi de même.

Rire gras.

— De pipi, Oral ? s'enquiert Boyle. Ou de caca ?

Les deux hommes explosent en une hystérie d'hilarité asthmatique, Boyle tordu sur un des deux lits doubles, Hoyle plié sur son vieux fauteuil défoncé.

Le jeune Hatch attend calmement, avec dignité. Le colonel jette un coup d'œil à sa montre, puis à l'horloge du magnétophone. Dans la pénombre de Salt Lake, dehors, deux étages plus bas, la circulation du soir fend le smog de Sixth South et State Street. Cacophonie de klaxons enfoncés par les mains à bout de nerfs des troupes de conducteurs anxieux de retrouver leur étable, leur mangeoire et la bonne paille sèche. Lamento strident de sirènes hurlant comme des furies de l'enfer. Jumbo jets grondant au-dessus du brouillard, feux d'atterrissage allumés, il est grand temps pour les pilotes d'avaler leurs cachets.

— Je vais vous donner une nouvelle chance, lieutenant Hatch, une nouvelle chance pour vous racheter et nous prouver que vous avez l'étoffe d'un vrai agent de renseignement. Je veux que vous noyautiez cette bande d'Earth Fist ou de Birth First ou quel que soit son nom, et que vous nous disiez précisément ce qu'ils mijotent. Nous confierons la surveillance de la petite famille Sarvis à votre ami Orlen.

— Bien, monsieur. Ça s'appelle Earth First !... Earth plus loin First point d'exclamation. D'après ce qu'on m'a dit on peut pas en devenir membre vu qu'il n'y a pas de membres, pas de carte, pas de cotisation, pas de responsable. Pas de structure. Mais je vais essayer de m'en rapprocher si j'arrive à trouver où ils zonent. Je crois qu'ils ont ce qu'ils appellent un rassemblement bientôt, sur le North Rim. J'y serai.

— T'es un brave gars.

Le colonel se lève, mettant fin, sans plus de cérémonie, à ce deuxième entretien.

— Maintenant, moi, je m'en vais, dit-il simplement.

Le colonel a un rendez-vous galant, un rendez-vous galant important, dans trente minutes. Un certain représentant de l'Utah au Congrès des États-Unis avec qui il a découvert, un soir, au Sam Rayburn House Gymnasium, que leurs points communs allaient au-delà de leurs impériales idées politiques. Et, de fil en aiguille, de pissotières en sauna boisé teck, leur romance s'épanouit.

Il vérifie son nœud de cravate dans le miroir et passe un peigne dans ses cheveux argent.

— Vous me rangerez tout ce bazar avant de partir, les gars ; je reviens dans une heure ou deux.

Dehors, dans la rue, dans la noirceur, marchant d'un pas vif vers son lieu de rendez-vous, le colonel passera une main sur ses yeux fins, intéressants, intelligents, comme pour se débarrasser d'un agent irritant invisible. Il sentira l'aura d'une nouvelle migraine qui s'annonce, et se rappellera qu'il a oublié son Sansert. Peu importe, il n'est pas de douleur qu'il ne puisse vaincre par la seule force du mépris. Allongeant le pas, sentant un premier trismus poindre au coin de son œil droit, une première larme y perler également, il lèvera les deux bras vers le ciel gris, pluvieux, puant le soufre, et poussera le cri suivant :

— L'homme est une passion vaine !

Il n'y aura alors presque personne sur le trottoir, mais les rares passants présents s'arrêteront, se retourneront, pour contempler le passage de ce grand homme qui marche à pas vifs dans son pardessus noir, tête nue, le visage levé vers les étoiles invisibles.

## Dr Wiener

LE Dr Wiener (identité attestée par son badge) pénètre dans le siège informatique de Syn-Fuels à l'heure du déjeuner, vêtu de la blouse blanche réglementaire pardessus sa chemise blanche-cravate noire. Une épaisse moustache blonde tombe de sa lèvre supérieure, des lunettes de soleil violet sombre cachent ses yeux, et un casque semi-intégral – couvrant les tempes, les joues, la nuque et le haut du crâne – de boucles blondes aux allures de franges de balai à franges lui donne l'apparence adorable et câline d'un nouvel Harpo Marx. Il porte un gros attaché-case dans une main, tient une solide canne dans l'autre, sur laquelle il s'appuie pour marcher. Il marche d'un pas pénible, par déhanchements et soubresauts spasmodiques qui impriment à son cap une dérive latérale de trente centimètres tous les trois pas.

Une jeune femme lui tient aimablement la porte. La foule des employés et des techniciens qui s'enfuient, qui se hâtent vers la sortie et vers leurs déjeuners, se fend, s'ouvre respectueusement sur son passage. Certains se retournent sur ce personnage titubant qui disparaît bientôt vers les salles des ordinateurs centraux : ils ne l'ont jamais vu avant, mais bah, si la sécurité l'a laissé passer à l'entrée. Impatients de fuir leur labeur, poussés par la cohue, ils l'oublient vite et filent vers la sortie, la lumière du jour, le grand air (ou ce qu'il en reste) et leurs soixante minutes de liberté statutaires.

Le Dr Wiener, de son côté, a maintenant atteint la double porte en acier (HAUTE SÉCURITÉ ! ENTRÉE STRICTEMENT INTERDITE AUX PERSONNES NON AUTORISÉES !) qui barre l'accès au parc d'ordinateurs, sort un passe, entre et referme la porte à clef derrière lui. La pièce est vaste, haute de plafond et bien rafraîchie par un système de climatisation de puissance industrielle. Les rangées d'unités centrales enfermées dans des armoires d'acier grises et bleues occupent l'essentiel de la surface au sol ; le ronronnement continu de leurs petits cerveaux affairés emplît l'air d'une vibration oppressante. Le Dr Wiener, tout au moins, la trouve oppressante.

Appuyés contre deux murs s'alignent les bureaux métalliques soutenant les terminaux, claviers désertés à l'heure du déjeuner, moniteurs affichant des motifs géométriques verts, rouges et gris dans leur demi-sommeil. Le Dr Wiener pose son attaché-case sur un des bureaux, l'ouvre, en sort une paire de gants de cuir bon marché, qu'il enfle, puis un tournevis de soixante centimètres à gros manche, avec lequel il fait le tour de la pièce (libéré de sa canne, guéri de sa danse de Saint-Guy) jusqu'à arriver à la grille qui couvre le conduit du système d'aération. Il la descelle en deux coups de tournevis et la pose contre le mur, puis se dirige droit vers les plus gros ordinateurs, fracture leurs panneaux de protection, mettant à nu des rangées et des rangées de circuits intégrés luisants, immaculés, complexes. Une fois tous les ordinateurs ainsi dénudés, il range son tournevis dans son volumineux attaché-case et en sort deux bidons de lait vides de quatre litres, hermétiquement fermés au niveau du bouchon mais entièrement ouverts à la base. Il entre dans les toilettes pour hommes et remplit ses bidons – tenus par leur poignée, goulot vers le bas – de ce liquide frais, translucide, enrichi au chlore, à l'éthylène et au glycol qu'est l'eau municipale de la ville de Phoenix.

Puis, à pas vifs dans ses baskets, il regagne la rangée de gros ordinateurs aux entrailles exhibées comme les organes de mammifères monstrueux dans une exposition tératologique. Un bidon d'eau dans chaque main, le Dr Wiener s'apprête à poursuivre son œuvre lorsqu'il entend un bruit de clef qui tourne dans une serrure, et voit la porte s'ouvrir sous l'action d'un personnage d'allure hiérarchiquement supérieure. Mince, entre deux âges, de sexe féminin, ce personnage a le visage hagard et la gestuelle saccadée d'une femme figée dans un état d'irritation perpétuelle.

— Bon sang, mais qu'est-ce que vous faites ?

Le Dr Wiener lui adresse un sourire affable mais se contente, pour toute réponse, de verser le contenu de ses contenants sur les circuits intégrés dénudés. Les boyaux technotronics lâchent immédiatement des nuages de vapeur scintillant d'étincelles et d'éclats et de micro feux d'artifice d'arcs électriques zébrant les labyrinthes de connexions subatomiques, crépitant et fusant en tous sens comme des gouttelettes d'eau glacée pulvérisées sur une poêle chauffée à blanc.

— Espèce de sombre crétin, crie la femme, vous grillez les circuits.

Le Dr Wiener lui adresse un nouveau sourire, opine du chef, et se hâte – en reprenant son déhanchement d'estropié épileptique – vers les toilettes pour hommes. La femme esquisse un geste pour le rattraper ; le docteur pointe une main vers le pictogramme masculin de la porte, se saisit les couilles de l'autre, et disparaît cahin-caha à l'intérieur. La femme hésite, contemple un instant l'horrible spectacle des ordinateurs fumants, puis se précipite vers la sortie.

Le Dr Wiener émerge des toilettes, asperge copieusement deux autres ordinateurs écorchés vifs, file jusqu'à la double porte d'entrée et la bloque en coinçant sa lourde canne de bois à âme d'acier entre les deux poignées.

Il était temps. Les martèlements frénétiques contre la porte commencent alors qu'il met la dernière patte à son œuvre, passant en revue, attaché-case ouvert, les rangs de moniteurs et de claviers, fracassant un à un tous les tubes cathodiques. Il sait qu'il est maintenant vital de faire vite, mais il est déterminé à ne pas bâcler le boulot. La pièce est saturée des vapeurs fétides, des crachotements des circuits en fusion et en confusion ; le sol est jonché d'éclats de verre projetés par l'implosion des écrans.

Lorsque la porte semble sur le point de céder sous la pression extérieure, le Dr Wiener ôte sa blouse, sa moustache et sa perruque et les bourre dans un ordinateur en feu. Il répand de l'huile de cuisine sur le sol, éteint les néons du plafond, masque les interrupteurs d'une bande de chatterton, se recroqueville sous un bureau derrière la porte d'entrée et attend.

La canne cède, la double porte s'ouvre en grand, les vigiles se déversent à l'intérieur, poussés par leur élan. Et tombent dans le noir.

— Lumière, lumière, allumez la lumière.

— Je trouve pas les interrupteurs, où sont les interrupteurs ?

Des semelles ripent, des pieds glissent, des paquets de corps se cassent la gueule. Un homme trouve sa Mag-light : un faisceau perçant balaye la

fumée et le brouillard, puis se fixe sur la grille descellée du conduit de climatisation.

— Hé, par ici les gars, il est là, il est dans le conduit, cet abruti a essayé de filer par le conduit, on le tient, les mecs, venez voir...

Quatre hommes tentent de se relever, glissent, patinent, dérapent en gigotant des membres en quête d'un appui stable. Un vigile parvient à retrouver la station verticale, puis à décoller les adhésifs qui masquent les interrupteurs et à allumer les néons. Presque à l'aveugle dans la fumée dense, les autres sont déjà occupés à frapper sur le conduit avec leurs matraques, leurs lampes torches.

— C'est bon, mec, t'es coincé, c'est fini, sors de là maintenant...

Dans le même repère temporel, mais dans un autre espace, le Dr Wiener marche d'un pas à la fois rapide et détendu, traverse un grand couloir, longe une enfilade de bureaux vides, vêtu de manière fort décente de son manteau de serge de chez Goodwill et d'une casquette de tweed, son volumineux attaché-case désormais presque vide à la main. Il adresse un sourire et un salut polis à la femme d'allure hiérarchique supérieure qui se tient à côté de la porte du hall, passe devant elle et s'engage sur un escalator montant vers la rue. Elle le fixe sans un mot, le regarde se locomouvoir en silence, immobile dans son miraculeux mouvement ascensionnel, vers le lobby, vers la sortie, vers la rue. Puis elle pointe le doigt vers lui et se met à crier :

— C'est lui, c'est lui !

Avant de foncer vers l'escalator comme une dératée.

Le Dr Wiener vide un plein sac de billes derrière lui, porte deux doigts à la visière de sa casquette, et disparaît.

## **Le retour de Bonnie**

AU plus profond du milieu reculé de nulle part, au cœur du royaume fabuleux des roches nues, elle marche, marche et marche. Le soleil de midi cogne dans un ciel voilé et stagnant, pas un souffle d'air, pas la moindre brise. Elle s'arrête souvent pour boire à une des gourdes qu'elle transporte dans son petit sac à dos, et quand elle tombe, de temps en temps, sur de l'eau de pluie qui s'évapore silencieusement dans un trou de grès, elle s'y agenouille, comme en prière, et s'y abreuve dans ses mains en coupelle. Cette eau est tiède mais propre, douce, pure, habitée par rien en dehors de quelques larves de moustiques, de quelques-unes de ces étranges petites crevettes du désert dites anostraca, et, parfois, d'un crapaud de la famille des plébopates bruns. Loin de la dégoûter, leur présence dans ces mares la rassure, elle atteste de la pureté de l'eau. Elle transporte deux litres d'eau du robinet, mais préfère l'économiser tant qu'elle peut. Ses souvenirs lui disent qu'il faut compter en tout cinq à six heures de marche sportive – mais ils remontent à plusieurs années, c'était par temps frais, et elle ne portait pas de fœtus dans son utérus.

La trace – il ne s'agit pas d'une piste – n'est pas difficile à suivre. Les vieux cairns qu'il avait laissés sont toujours en place, trois petites pierres plates empilées verticalement, en des points stratégiquement surélevés de manière à ce que, depuis chacun d'entre eux, au moins deux autres soient visibles. Mais ces cairns constituent les seuls repères humains et le parcours s'effectue pour l'essentiel sur la roche dure et lisse, suivant les contours des affleurements, évitant les raccourcis à travers les cuvettes sablonneuses et les plats cryptogrammiques où s'imprimeraient des traces de pas immédiatement repérables à l'œil. Même sur la pierre, bien sûr, et surtout sur le grès, un passage suffisamment dense finirait par tracer un chemin net. Mais il s'agit d'un parcours secret, rarement emprunté, connu de son seul inventeur et de ses rares amis.

Elle avance à pas lourds mais constants, la tête protégée du soleil par un grand chapeau de paille, vêtue d'une ample chemise de coton à manches

longues trempée d'eau pour maintenir la température du corps dans une fourchette humaine, d'un large bermuda, et chaussée d'une bonne paire de chaussures de randonnée légères et bien faites à son pied. Elle tient dans une main un long bâton, pour les serpents et les pentes de grès raides, et dans l'autre une carte d'état-major roulée, qu'elle consulte par moments quand elle a des doutes sur la direction à prendre.

Elle se souvient de presque tous les repères du paysage, car elle leur avait elle-même donné un nom (lui, il refusait de coller des étiquettes humaines sur les objets naturels qui étaient là avant l'apparition de l'homme et qui seront encore là après sa disparition) : le Calice de Vénus, un roc de six mètres en forme de vase perché sur un piédestal de calcaire micritique haut et élégant ; la Bougie Spirée, flèche de grès fine et pointue de trente mètres de haut ; le Trône de Cléopâtre, monolithe de grès navajo doré à peu près de la taille d'Ayers Rock, en Australie ; la Maison Magique, dédale de tunnels, fenêtres et couloirs qui se croisent en tous sens, creusé par l'érosion dans une masse de pierre fracturée ; la Manhattan Skyline, alignement de blocs et de tours s'élevant vers le ciel au sommet d'une falaise ; les Lunettes, paire d'arches naturelles, chacune suffisamment grande pour laisser passer un avion, posées côte à côte, creusées dans un aileron isolé de grès d'Entrada ; l'Arche Trompeuse, dont la tromperie n'apparaît que lorsque vous vous y êtes profondément enfoncé et que vous découvrez brusquement son immense soupirail, par lequel vous devrez d'ailleurs passer ; la Bite Souvent Vue de Seldom Seen Smith, massif éperon de roche micritique pourpre coiffé d'un fier renflement de grès ; la Gorge du Joint, sinieuse crevasse de cent quatre-vingts mètres de long, quinze à trente de profondeur, et soixante à quatre-vingt-dix centimètres de large. En son point le plus resserré, qu'elle a baptisé Là Où les Grosses Pleurent, Bonnie doit se défaire de son sac à dos pour se faufiler de profil. Une fois ce point passé, la route est plus facile. Peu après la bouche de la Gorge du Joint, elle arrive au premier d'une série de trous d'eau naturels – les Thermes du Salut –, s'assied sous un grand genévrier, enlève ses chaussures et ses chaussettes et s'allume un joint. Elle se détend, apaisée par la quiétude ambiante et la douceur de l'ombre, et s'apprête à s'adosser contre le tronc de l'arbre, à fermer les yeux et à rêver, lorsqu'elle remarque, avec scandale et dégoût, une capote usagée, sur la saillie, juste à côté d'elle, hâtivement et mal cachée par une pierre trop petite. Bien qu'usagée, qui plus est cette capote

n'est pas vieille : des fourmis noires s'y rendent et en partent en longs cortèges, se repaissant des restes de son riche contenu et les rapportant, par outres entières, à leur quartier général.

La jeune femme brise une brindille morte du genévrier, ramasse la capote – “Beurk” – et la dépose loin du trou d'eau, dans un dense buisson d'herbe brune en bordure d'un plat de sable. Elle sort une pochette d'allumettes de sa poche de chemise, met le feu à l'herbe, et regarde la capote se tortiller, se ratatiner, fumer, se consumer et disparaître dans les flammes.

Le salaud, se dit-elle, le fils de pute, il a amené une fille ici, dans notre endroit, nos trous d'eau sacrés secrets, et il l'a sautée ici, exactement ici, sous notre arbre spécial rien qu'à nous. La traînée – je me demande à quoi elle peut ressembler. Elle a probablement même pas l'âge légal. Sûrement une stupide petite lolita à peine lycéenne, le foutu salaud, comment a-t-il pu oser faire une chose pareille ? Ici ? Dans notre royaume magique né de l'imagination conjointe de Rudolfo Tamayo et Salvador Dali et du New Age Art et des Hearts of Space, comment a-t-il pu ? Cette espèce d'immonde monstre ignare à cheveux sales et bouche torve pleine de jurons de crapaud fourbe de bon à rien de mon cul.

Sa première réaction est de reprendre son sac à dos et de rebrousser immédiatement chemin pour retrouver son petit 4x4 Suzuki au départ de la piste. Mais lorsqu'elle sent le poids du sac – qui lui pèse maintenant comme une enclume entre les omoplates – et qu'elle repense aux onze douze treize kilomètres de roc et de sable sous le soleil de l'après-midi... eh bien, elle hésite, se ravise et se rassied à l'ombre du genévrier pour examiner le problème plus avant.

Pourquoi ne pas continuer ? se demande-t-elle. Nous lui dirons nos quatre vérités, nous lui passerons un savon, nous lui fracasserons le crâne. Qu'il sache quel genre de salaud il est, au cas où il aurait oublié, ce qui est plus que fort probable pour un enculé de fils de pute de sa trempe.

Et puis... c'est plus près. Il aura peut-être quelque chose de bon à manger, par exemple du bœuf au pain de maïs, qui sait ? De l'eau de source fraîche. Je pourrai dormir sur sa paillasse ce soir (seule, bien sûr), sans avoir à me recroqueviller dans mon sac de couchage à cause des tarentules et des

scorpions et des comment ça s'appelle, déjà, les bestioles qui vous rampent dans l'oreille la nuit pour faire du patin à roulettes sur vos tympanes. Et quel plaisir ce sera de lui dire ce que je pense entre quatre-z-yeux et s'il essaie de m'attraper je, je... je quoi ? Je cours comme une malade ? Je grimpe dans un pin pignon ? Je tente le coup du coup de genou dans les couilles ? Je dégaine mon petit .32 et je lui tire une balle dans sa vieille bedaine de bière velue ? Il m'attraperait par les chevilles et me ferait tourner comme une... comme une... ? danseuse apache ! Non, sans doute pas.

Souriant sans s'en rendre compte, elle reprend sa marche sur, entre, sous, autour, dans, à travers de nouvelles merveilles d'érosion patiente et de géologie antédiluvienne, puis arrive au dernier des grands trous d'eau avant sa planque. Ce trou n'est pas un simple bassin ornemental comme le premier, où elle a trouvé la capote ; c'est une authentique poche d'eau de trois mètres de profondeur, trois mètres de large et six mètres de long, aux bords nus incurvés en pente raide, creusée dans cette variété de grès particulièrement lisse qu'on appelle le slickrock. Deux petits genévriers poussent à proximité. L'eau est sombre mais attirante, fraîcheur garantie, c'est sa dernière chance pour se rafraîchir un peu avant de lancer son assaut contre le repaire du bandit. Elle se déshabille rapidement et descend vers l'eau, corps en arrière, faisant reposer tout son poids sur les talons pour négocier la pente, mais commence à glisser, sent qu'elle va tomber, et opte pour un grand plongeon. En plongeant, en sautant – dans les airs – elle se rappelle une chose qu'elle ne devait surtout pas oublier.

La corde.

Trop tard. L'eau se referme au-dessus de sa tête, plus froide que prévu. Ses pieds ne touchent pas le fond. Elle remonte à la surface, prend une grande respiration, et regagne le bord en deux brasses vives. Luttant contre la vague de panique qu'elle sent monter en elle, elle s'accroche au rebord évasé et essaie de s'y hisser. Rien à faire ; bien que légèrement rugueux, le grès n'offre aucune prise sous ses mains, sous ses pieds, sous ses orteils, sous ses doigts.

Calme-toi, calme-toi, se répète-t-elle ; ne panique pas et fais marcher tes neurones. Pour se forcer à s'apaiser, elle fait la planche et contemple l'ovale d'azur au-dessus de sa tête, les contours nets d'un nuage neigeux qui entre

dans son bout de ciel par la droite. C'est comme regarder depuis le fond d'un puits. De nouveau, elle sent une peur froide lui nouer l'intestin, lui glacer le cœur. De nouveau elle la repousse. Réfléchis, femme, réfléchis.

Hurler au secours ? Peut-être, peut-être que si elle criait suffisamment fort, suffisamment longtemps, il parviendrait à l'entendre depuis son camp, sous le rebord de la falaise, à pas plus d'un kilomètre et demi de là. Peut-être. Mais sans doute pas. Trop de grès navajo massif, monolithique, entre ici et là-bas, trop de murs et de tours et de collines et de bosses et de trous et de creux pour que la voix humaine s'y faufile, trop de tout ça pour que même le plus déchirant des hurlements désespérés ne s'égare pas en chemin.

Elle essaierait tout de même, bien sûr. Pour le moment, elle n'a pas d'autre idée. Elle nage sur le dos jusqu'au renflement de pierre le plus proche, y fait reposer sa tête et ses épaules, et pousse deux ou trois cris pour voir.

Bruits étranges, pathétiques, totalement vains. Et même s'il m'entendait, se dit-elle, comment pourrait-il localiser l'origine de ma voix ? – au bout du bout d'une onde bondissant, rebondissant d'écho en écho d'écho.

Oh mon Dieu c'est ridicule. Absurde. Reuben, pense-t-elle, Reuben je ne peux pas mourir maintenant, mon cher mon doux mon merveilleux petit Reuben, je ne peux pas mourir déjà, là, si tôt, beaucoup trop tôt, il a besoin de moi, il a besoin de moi, oh mon amour mon seul mon vrai mon adorable ange de petit gars d'amour...

J'ai dit à Doc que je serais de retour demain soir. Évidemment, je lui ai pas dit où j'allais. Évidemment, j'ai menti à ce sujet. Il saura où trouver Reuben quand il me verra pas revenir mais il songera jamais à venir me chercher ici. Et même s'il y songeait et même s'ils me trouvaient... je serai... je serai... ah, hem, comment dit-on ?, morte. Toute pâle et gonflée et morte, rien d'autre à voir que mes grosses fesses blanches, flottant à la surface de ce piège mortel.

Il lui vient en tête une expression bizarre lue dans un livre bizarre : "Le fondement muet et implacable des noyés." Nous y voilà. M'y voilà. Pas de doute, c'est bien la bonne vieille Abzug, muette, implacable, la bouche dans l'eau, enfin fermée, fermée pour toujours. Elle glousse ; elle tremble ;

elle sent les larmes de l'apitoiement qui commencent à dégouliner sur ses joues.

Pauvre Doc, je vais lui manquer. Pauvre vieil ours marmonnant, comment se débrouillera-t-il sans moi ? Et avec un petit gars de trois ans sur les bras ?

Seldom aussi, je lui manquerai. Bon vieux Seldom, homme doux et magnifique, je vais lui manquer. Il m'a toujours aimée. J'aurais pu devenir son épouse numéro 4 quand je voulais. Et c'est peut-être ce que j'aurais dû faire, sauf que... pas de Reuben. Eh oui. Pas de Reuben sans Doc.

Pardon, Doc.

Et lui ? Lui ? Le goujat. Le crapaud. Le gorille. Le salaud menteur et fourbe et sale. Lui et ses projets fous. Lui et ses pulsions d'autodestruction. Lui et son vas-y que je pisse dans le lavabo. Que je me mouche avec la main et que je me l'essuie sur une roche. Que je me torche avec un rameau de genévrier. Que je m'envoie une bière, puis une autre, puis une autre, sans fin, et que je te balance mes cannettes vides n'importe où. Lui et sa vieille bouche pleine d'ordures, pleine de jurons, incapable de parler sans jurer, qu'il disait, incapable même de penser sans jurer.

Je pense, donc je jure.

Je pense que je pense, pense-t-elle et ça la fait rire. Je pense que je pense, donc je pense que je suis.

Et quel foutu amant violent, brutal, agressif, acharné en plus de ça le foutu salaud, toujours pressé, toujours à regarder pardessus son épaule comme s'il craignait que quelqu'un nous observe, quelqu'un avec un pistolet, un ennemi. L'Ennemi, qu'il disait, avec un grand e. L'Ennemi est partout. Bien tombé que je sois rapide à la détente, bien tombé que je sois une bonne jouisseuse...

— George ! crie-t-elle d'une voix puissante et claire. George ! crie-t-elle encore.

Elle attend, reprend sa respiration. Écoute. Silence. Rien ne lui répond. Pas même un croassement de corbeau, pas même le cri d'un faucon à queue rouge. Pas le moindre troglodyte mignon, pas le moindre solitaire du désert. Rien. L'éternel néant de réponse que de tout temps tous les bipèdes obtinrent lorsqu'ils en appelèrent au ciel. Pas même le trait de plume gris-bleu d'une colombe descendant en spirale depuis la fausse béatitude de l'en-haut.

Elle tremble. Le froid s'insinue dans ses chairs, dans sa moelle. Pense, ma belle, pense, il doit y avoir un moyen, il doit y avoir un moyen pour, comment dire ? se sortir de ce trou visqueux. Grimper hors de ce trou visqueux. Grimper, ramper, ramper... comme un serpent, comme une limace, comme une chose visqueuse à tentacules à ventouses.

Elle examine de nouveau le trou où elle se trouve, en prenant soin d'évaluer les diverses variations d'angle de la roche. D'analyser sa courbe, sa chute. Abrupte, presque verticale au bord de l'eau. Mais qui s'étire quelques dizaines de centimètres plus haut, à peine soixante ou quatre-vingt-dix centimètres plus haut, qui s'allonge, qui s'aplatit, commence à tendre vers l'horizontale soixante ou quatre-vingt-dix centimètres plus haut.

Elle nage vers ce qui lui paraît être la courbe la plus douce, nage vite, nage violemment, et, s'approchant du bord, se hisse, se jette hors de l'eau en se cambrant comme une truite affamée. Bras écartés, elle cherche à s'accrocher. Ses doigts ne trouvent rien, n'agrippent rien, mais quelque chose d'autre, quelque chose qui fait succion, la colle contre la roche glissante et l'y maintient, hors de l'eau jusqu'à la taille.

Mes nichons, pense-t-elle. Merci mon Dieu pour ces gros nichons. Ces deux gros nichons humides sont des ventouses aussi puissantes qu'une paire de débouche-évier professionnels, bon Dieu ils vont me sauver la vie. J'ai toujours su qu'ils seraient bons à quelque chose.

Peut-être. Elle a réussi à sortir la moitié de son corps. Mais comment faire maintenant ? Si elle tente de bouger, si elle fait un mouvement, elle risque de déflorer le joint, de perdre toute succion et de glisser de nouveau dans l'eau sur sa peau nue et tendre. Dans le trou. Le puits sacrificiel. Mais bon Dieu je suis pas une vierge, je suis une vétérane, et s'ils croient pouvoir

noyer la vieille Bonnie Abzug comme un rat dans un tonneau ils se fourrent le doigt dans l'œil, les porcs. Je vais leur montrer.

Maintenant son ventre, son torse, ses bras et ses mains bien à plat contre la roche, évitant de laisser s'insinuer la moindre molécule d'air entre sa peau et le grès, elle écarte et plie les jambes comme une grenouille, tortille doucement des hanches, et parvient à progresser, comme par suintement, comme une amibe, de quelques centimètres vers le haut. Ses fesses sont maintenant à moitié hors de l'eau. Elle sent la fraîcheur de l'évaporation dans le creux de ses joues. Elle se repose comme ça une minute, puis refait le même mouvement et gagne de nouveau quinze centimètres.

Puis souffle de nouveau.

— Alors, on dit stop ou encore ?

Elle reconnaît cette voix railleuse mais n'ose pas lever la tête. Le moindre geste peut la faire retomber.

Une corde en Dacron tressé bleu et or glisse à sa droite, lui effleurant le bras et la hanche.

— Attrape cette putain de corde, dit-il. Je vais te remonter.

Va te faire foutre, murmure-t-elle in petto. J'ai pas besoin de toi pour me sortir de là.

Il attend.

— Non ? Comme tu voudras, continue à faire le crapaud, ça m'est égal. J'ai jamais rien eu contre un joli spectacle à l'œil.

Espèce de salaud, se dit-elle en attrapant la corde à deux mains. Puis elle resserre sa prise, remonte ses genoux sous son ventre, se redresse, et gravit la pente en s'aidant uniquement de la corde, refusant ostensiblement la main qu'il lui tend.

Il est là, debout à côté de son tas de vêtements, la corde passée autour de la taille, à la gratifier de son éternel sourire moqueur. Qu'elle abomine.

— Merci, dit-elle poliment en ramassant ses sous-vêtements.

— C'est quoi, cette putain d'idée que t'as eue, là, d'aller nager dans ma putain d'eau potable, hein ? T'as oublié toutes tes manières, femme ? Tout ton putain d'savoir-vivre du désert ?

Elle ne relève pas la provocation, tire sur l'élastique de sa culotte pour se couvrir les fesses ; enfile son soutien-gorge et, d'un geste naturel, remonte ses bras entre ses omoplates pour fermer les agrafes.

Il l'observe, fasciné.

— Pourquoi ils mettent toujours la fermeture derrière ?

— Arrête de mater, c'est grossier, répond-elle en se baissant pour attraper sa chemise et son short. Et ferme-la.

— T'es plus belle que jamais, Bonnie, j'y peux rien.

Il love la corde et ajoute :

— Tu sais à quand ça remonte, la dernière fois que j'ai vu une femme nue ?

— Pourquoi te sens-tu obligé de gâcher systématiquement tes compliments en disant quelque chose de con juste après ?

Elle boutonne sa chemise, secoue sa longue chevelure mouillée et lui décoche son regard le plus glacial. Putain ces yeux violets.

— De toute façon c'est un déplacement strictement professionnel, George. Commence pas à te faire des idées et à te remuer les sangs. Strictement professionnel, répète-t-elle en enfilant son short de marche. Et de toute façon je suis plus belle, c'est fini. J'ai grossi. Regarde-moi ça (elle lui montre son ventre dodu), c'est des vergetures.

— Rien à foutre des vergetures. J'aime ça, moi, les vergetures. C'est beau, les vergetures. Tu es belle, rien à foutre de ce que les autres peuvent dire. Tu as un ventre magnifique. Laisse-moi l'embrasser.

Il pose la corde lovée.

— Bas les pattes, George, tout doux. Plonge donc un bon coup et nage un peu.

Elle ferme sa braguette, rentre les pans de sa chemise dans son short et s'assied sur un rocher pour enfiler ses chaussettes et ses chaussures.

Hayduke jette un coup d'œil à l'eau sombre.

— À vrai dire, c'est pour ça que j'étais venu.

Il enlève ses sandales.

— T'es pas venu pour me sauver ?

— Oh, j'ai bien entendu une sorte de cri. Si j'avais su que c'était toi, je serais reparti me coucher.

Il défait la boucle de son holster de hanche, déboutonne et enlève son vieux short en Levi's coupé. Comme il ne porte rien sous son short ni rien sur le torse, le voilà donc déjà nu. Il cherche alors sa corde des yeux, dans l'idée de l'amarrer au génévrier le plus proche. Le dos bien appuyé contre un roc, Bonnie plante un pied dans les fesses velues d'Hayduke et le propulse dans le trou. Moulinant des bras et des pieds en une gesticulation réflexe – “Je tombe !” – il heurte la surface du bassin en produisant un énorme splash, coule, puis remonte...

... pour flotter comme un cadavre, le dos à l'air. Ses (disons) quatre membres inertes pendouillant dans l'eau, Hayduke n'offre à Bonnie que le fondement muet et implacable des noyés. Il ne bouge pas, son corps ne fait qu'accompagner les vagues engendrées par sa chute.

Bonnie le fixe des yeux.

— George ?

Pas de réponse.

— George ! hurle-t-elle.

Toujours pas de réponse.

— Oh mon Dieu...

Elle fait un pas en avant, s'apprête à plonger, mais pense à la corde juste à temps. Vite, elle l'attrape, la fouette autour du genévrier, deux tours, tente un nœud de chaise, a oublié (le serpent sort du trou...), se rabat sur un nœud de lacet et finit par deux demi-clefs accidentelles mais satisfaisantes. Puis lance le bout libre vers le bassin, fait valser ses chaussures non lacées et s'apprête de nouveau à plonger.

Mais George ne peut retenir sa respiration plus longtemps. Il se retourne d'un coup et relève la tête en un geysier de rire et de puissante expiration, secoue l'eau de ses cheveux et replonge comme un canard, offrant à Bonnie le lunaire sourire de sa paire de fesses pâle, l'oculus ridé de son trou du cul et la sacoche fripée de ses couilles. Pas joli à voir.

Elle fait un pas en arrière. Regarde Hayduke émerger de nouveau, puis nager vers le bout immergé de la corde en souriant comme un globicéphale.

Bonnie l'attrape et la tire d'un coup sec. Hayduke se hisse dans les airs, tend le bras vers la corde, mais la manque, pousse un grognement et se laisse retomber dans l'eau. Il regagne le bord, se repose un instant, puis, comme Bonnie plus tôt, cherche en vain une prise pour ses mains, pour ses pieds. Il sait parfaitement qu'il n'en existe aucune. Il se détend, fait la planche et regarde la jeune femme, qui finit de lover consciencieusement la corde.

— Très drôle, dit-il en souriant toujours, mais déjà moins franchement. Bon, ça va, merde, allez... Rejoins-moi, elle est bonne.

— Non merci. J'ai eu ma dose.

Elle remet ses chaussures.

— Okay, d'accord, allez, lance-moi la corde, maintenant. Tu l'as bien attachée ?

C'est au tour de Bonnie de sourire.

— Sers-toi de tes nichons, gros malin.

Elle lace ses chaussures.

— Si moi je l'ai fait, tu peux aussi.

Il sourit, passe une main sur ses petits tétons froids, son torse velu et charpenté comme une barrique, son ventre plat et musclé. En fait, Hayduke a un corps de sportif, malgré la bière ; un corps qui ne présente pas le moindre surpli, pas la moindre chair flasque, pas le moindre bout de derme capable de faire du vide... ou alors, peut-être, du côté du cerveau.

Bonnie se relève et enfile son sac à dos, prête à partir.

— Tu viens ?

— Lance-moi cette putain de corde, Bonnie.

— Comment ? Un grand gars costaud comme toi, t'as besoin d'une corde pour sortir de ce tout petit trou d'eau de rien du tout ?

Il soupire, feint la lassitude, examine ses ongles. Elle ramasse son ceinturon, très lourd avec son revolver dans son holster, son coutelas de combat dans son fourreau et sa ribambelle de munitions.

— Tu veux ton flingue ? Attends, je te jette ton flingue...

Des deux mains, elle fait semblant de s'apprêter à lui lancer tout son attirail.

— Eh, non, fais pas ça, si tu balances ce truc dans l'eau je t'attrape par la peau du cul et je... et je...

— Et tu quoi ?

— Et je l’embrasse. C’est bon ? Ça te va ? Maintenant envoie la corde, Bonnie.

— J’ai pas entendu le mot magique.

Il lui décoche son plus grand, son plus urbain, son plus faux sourire et dit :

— S’il te plaît ? S’il te plaît, Bonnie ? S’il te plaît, ma petite Bonnie chérie et vénérée ?

— C’est mieux. Mais il y a un autre truc que tu ferais mieux de m’expliquer, Hayduke. Qui t’as ramené ici hier ?

Air interdit.

— Ici ? Ramené ? De quoi tu parles ?

— T’as laissé ta capote là-haut, Hayduke. Pleine de fourmis et de tu sais quoi d’autre, espèce d’ignoble queutard de cafard lubrique.

Air abasourdi. Puis la lumière lui vient.

— Ah... ça, ouais, c’était l’Amour... c’était l’Amor... C’était Love, Bonnie. Avant-hier, Love et cette...

— “L’amour” ? T’appelles ça “amor” ? T’appelles ça “love” ? Moi j’appelle ça queuter dans tous les coins, mon salaud. Bon Dieu vous les hommes, ça me rend malade comme vous êtes tous pareils. Pire que des chiens.

— L’évêque Love, l’évêque Love, répète-t-il en poussant un long soupir d’exaspération.

Et il lui raconte tout.

— Et toi t’étais là assis, dit-elle, à mater deux êtres humains en train de faire l’amour ? C’est dégoûtant. Merde, t’es vraiment un malade, Hayduke.

Elle tourne les talons et commence à partir.

— Je crois que je vais te laisser te noyer.

— Bonnie !

Elle s'arrête.

— Bordel de merde, Bonnie, ce vieux schnock était à moins d'un kilomètre et demi du camp. De mon camp. Et avec cette putain de grosse porte-flingue de rangerette de mes couilles, qui plus est. Ils étaient à nos trousses. C'étaient eux les curieux, pas moi.

— Je trouve ça quand même malsain. Pervers. Tu n'as donc aucune sympathie, George, aucun respect pour la chose ? Merde, c'est une des plus belles, des plus magnifiques, des plus sacrées qu'un homme et une femme puissent faire ensemble.

— Baiser, tu veux dire ? Ben si, ouais, c'est vrai... t'as raison. Sauf que je préfère le faire que de regarder. Ça c'est sûr, n'importe quand, quand tu veux. Tout de suite, par exemple.

— Pas de chance, Hayduke. Je suis une femme honnête, maintenant, dit-elle en lui tendant son annulaire gauche, pouce pressé contre l'alliance. Et j'ai bien l'intention de le rester.

— D'accord, d'accord.

Il frissonne, lève les yeux vers elle. Ses lèvres commencent à virer au bleu.

— Tu me donnes la corde, maintenant ? Nonobstant ? S'il te plaît ? S'il te plaît, Bonnie ? S'il te plaît, Bonnie, avec un peu de sucre en plus ? Du sucre brun ? Du sucre blanc ? Du sucre glace ? Du putain de sucre cristal ?

Elle donne un coup de pied dans la corde pour l'envoyer valser en direction d'Hayduke et s'en va. Lorsqu'il en attrape le bout cinq secondes plus tard elle a disparu, avec son short et ses sandales. Cul nu, pieds nus, trimbalant tout son matériel militaire d'une main, massant de l'autre son matériel organique contracté, fripé par le froid, il court en dansant sur le grès chaud et la rattrape au grand dôme de roche nue qui surplombe son camp secret.

L'antre d'Hayduke, l'aire du bandit, la planque du hors-la-loi. Fort Heiduk, comme Doc Sarvis baptisa un jour l'endroit.

Bonnie l'attend près du piton d'acier enfoncé dans la pierre du surplomb. Souriant en songeant au passé, elle s'accroupit sur ses talons, menton posé sur ses pouces, et admire le labyrinthe de canyons, de tours, de pointes, d'arches, d'ailerons et de rochers en équilibre qui s'étend à ses pieds, vers le Grand Canyon et son dédale de buttes, de cous, de mesas et de plateaux volcaniques, et ses monts enneigés, là-bas, loin vers le sud.

Hayduke s'approche d'elle, s'accroupit lui aussi – grand singe nu – et fait passer sans un mot sa corde dans l'œil lisse et dur du piton jusqu'à la moitié de sa longueur, puis lance la double ligne de vie pardessus l'épaule de la falaise.

Tirée de sa rêverie, Bonnie regarde le piton, la corde, et frissonne.

— Ah, merde, George... on est vraiment obligés de descendre comme ça ? Abseilen ?

— Non, t'es pas obligée. Tu peux prendre la putain de piste si tu veux. Par là, c'est deux heures, comme ça, c'est deux minutes. À toi de choisir.

Il sort de la poche de son short une culotte de harnais neuve en Nylon blanc et trois descendeurs, dont deux autobloquants.

Elle fixe l'abîme, l'abysse d'air inconsistant qui plonge à ses pieds.

— J'ai horreur de descendre cette falaise.

— C'est toi qui choisis.

Il lui tend le harnais, qui ressemble, un peu, à une couche-culotte pour adulte.

— Oh mon Dieu.

Elle l'enfile en poussant un soupir d'effroi, le règle comme il faut, confortable à l'aine, ferme sur les hanches. Hayduke la regarde, avec un

intérêt qu'il ne saurait dissimuler.

— Remets ton short, dit-elle.

Sans relever la suggestion, Hayduke clipe la corde dans les descendeurs, l'enfile soigneusement dans les freins, referme les guides en vissant bien fort, vérifie et revérifie l'ensemble, ce n'est pas le moment de se louper.

— C'est bon, dit-il, tu es prête. Allez hop !

Dos au vide, elle jette un coup d'œil pardessus son épaule pour contempler le terrifiant ravin. Quinze mètres de rappel en fil d'araignée, à la verticale, puis cinquante-cinq mètres en latéral sur une face de grès lisse (mais avec appui et prises) jusqu'à la grotte de Hayduke.

— Oh comme j'ai horreur de ça, dit-elle en lui faisant face, ses adorables yeux grands ouverts, sa belle lippe rouge charnue tremblotant. Tu me tireras bien, hein ?

Sourire narquois.

— Redis-moi ça ?

— Je veux dire, tu m'assureras bien, connard.

— On n'a que cette corde, Bonnie.

— J'en ai une dans mon sac. (Elle tourne son dos vers lui.) Dans la poche du bas.

Il ouvre ladite poche et en tire une corde d'escalade de trente mètres. Plus solide que nécessaire, beaucoup plus courte que ce qu'il faudrait, mais ça fera l'affaire pour l'assurer. Debout derrière elle, il passe un bout de la corde au-dessus de sa belle poitrine, sous les aisselles, et assure la boucle d'un nœud de chaise dans son dos. Puis, incapable de résister à la tentation – mais qui l'eût pu ? –, il l'étreint, prend ses seins dans ses mains et l'embrasse dans le cou, derrière les oreilles, plonge son nez dans son ample, son ondulante, sa fragrante chevelure châtaigne.

Elle se raidit mais ne se débat pas.

— George... George... C'est strictement professionnel, tu te souviens ?

— Je me souviens.

— De toute façon, je suis enceinte.

— Moi aussi.

— Ouais, eh ben vire cette enflure de mes reins.

Elle fait volte-face entre ses bras. L'enflure se glisse sous un bouton de sa chemise et lui taquine maintenant le nombril.

— Beurk. Bon sang, mais mets ton short, merde !

Elle essaye de reculer, mais il n'y a plus que le vide derrière elle.

— Professionnel, répète-t-elle. C'est un déplacement professionnel. Point final.

Il sourit, de toutes ses dents et de ses rouflaquettes et de ses yeux fous et de toute sa peau velue.

— À quel genre de truc professionnel tu penses ?

— Tu sais à quoi je pense. Tu m'as demandé de venir. Maintenant assure-moi, bordel, ou je rentre à la maison. C'était vraiment une connerie de venir... ajoute-t-elle à moitié pour elle-même en se laissant aller en arrière pour tendre la corde.

Coup d'œil vers le bas.

— Bon Dieu ça me fout les jetons.

Elle ferme les yeux et commence à descendre, très lentement, laissant glisser la corde dans les descendeurs autobloquants, serrant d'une main la

corde assurée par Hayduke, pas parce qu'il le faut, mais parce qu'elle est terrifiée.

Hayduke l'assure, une jambe en appui bloqué contre le piton, la corde passée autour de la taille puis en diagonale sur son torse puis pardessus son épaule. Les deux mains sur la corde, il lui donne du mou à mesure qu'elle descend.

— C'est bon, crie-t-elle d'en bas, hors de vue. Tu peux lâcher.

Il relâche la tension de la corde et regarde pardessus le surplomb. Bonnie, en ce moment, est dans l'alcôve d'en dessous, comme l'indique la longueur de corde déroulée.

— Tu peux lâcher, crie-t-elle de nouveau.

Il remonte la corde, la love, l'enfile sur une épaule, boucle son arsenal sur ses hanches, prend la double corde de rappel et se prépare à descendre. Il a l'intention de descendre à la dure, une main après l'autre, à la force des bras, sans attendre que Bonnie libère et lui renvoie le harnais. À l'encontre de toutes les règles de sécurité, bien sûr, mais avec des bras comme les siens, des mains comme les siennes, Hayduke ne craint pas la chute. Et ça lui évitera les frictions d'une descente en rappel cul nu.

Houlà, j'allais oublier mon short. Il l'enfile, non par pudeur mais par fierté, en pensant au spectacle qu'il offrirait sinon à son amie qui l'attend en contrebas. Oui, il est fier de son corps musclé, et ne veut pas que Mme Sarvis étudie son périnée pendant sa descente. Ce n'est pas, en soi, une très jolie chose. En outre et de toute façon, il a besoin de ses cinq poches. Un homme sans poches est comme un... comme un quoi ? Comme un kangourou sans poche ventrale ? Comme un homme sans kangourou ? Sans femme ? C'est ça : les hommes ont besoin d'un endroit où ranger leurs trucs. Souriant et désespéré, suant et heureux, absurde et affamé, c'est-à-dire parfaitement dans son état normal, George W. Hayduke fait un pas dans le vide et glisse hors du champ.

Quinze secondes plus tard, la corde se secoue et commence à filer par un bout dans l'œil du piton, rapidement et sans accroc, mais pas trop

rapidement. L'extrémité libre arrive en haut, glisse par le trou en fouettant un peu l'air, puis disparaît, comme un long serpent de Dacron qui fuirait en toute hâte tout en refusant de céder à la panique.

Silence. Voix étouffées.

Puis faible bruit d'un miaulement féminin – puis sa suite : rire féminin – puis bruit chaud et heureux, bruit réconfortant, bruit universel et conclusif de deux grands éclats de rire, un masculin, un féminin, mêlés dans le grand jeu universel.

Seuls écoutent les vautours et les aigles, depuis le haut de la falaise, les colombes et les colins et les geais bleus, depuis le fond du canyon. Y a personne d'autre ici qu'nos zigues, Doc.

# 21

## Le retour de Doc

À Doc, maintenant.

Plaidant l'exténuation physique, mentale, morale et nerveuse (assez réelle) et le besoin subséquent de faire une petite coupure, une retraite spirituelle dans les grands espaces, l'air pur, le silence et la solitude, il emprunte la petite jeepette Suzuki Sepuku de Bonnie et part pour le désert. Part comme tout homme sage doit le faire, au printemps, à l'automne de son âme, quand le besoin en est grand. Part là où tous les prophètes hébreux allaient régénérer leurs visions, là où les chamans indiens et les anachorètes hindous recevaient leurs oracles, là où le grand Lao Tseu se rendait (le Si-Kiang) lorsqu'il fut arrêté par les gardes-frontière et emprisonné suffisamment longtemps pour écrire son minuscule opuscule, son œuvre ouverte géante (le Tao Te Ching).

Il lui a dit qu'il serait de retour dans quatre ou cinq jours. Mais qu'il avait besoin de cette pause métaphysique. Elle avait compris, son épouse, sa Bonnie, et l'avait laissé partir après l'avoir comblé de baisers, de cookies faits maison, de fleurs, d'une dinde rôtie et d'un furieux phénoménal ultime coup de baise d'adieu à la Bonnie Abzug qui lui secoua les dents, lui essora les reins, lui fibrilla le cœur et le laissa avec une douce lueur dorée de paix dans la tête.

Oui, il a noté ce regain d'entrain pour l'acte sexuel (et cette tendresse accrue) chez sa femme, depuis peu, depuis son retour à elle de sa petite escapade solitaire à elle. Où qu'elle ait pu aller. Doc ne lui pose jamais de questions sur ce genre de sujet ; il respecte le besoin personnel et privé qu'elle peut ressentir pour quoi que ce soit dont elle puisse avoir besoin en ce genre d'occasions. Peut-être d'un amant secret ? D'un supplément de sexe ? Très bien, Doc est prêt à accepter ça tant qu'elle ne lui impose pas le récit détaillé de ses aventures, tant qu'elle ne lui balance pas de noms à la figure, tant qu'elle ne fait rien de méchant ou de cruel. Il sait qu'il n'est pas un amant formidable, qu'il ne l'a jamais été, et qu'étant près de deux fois

plus vieux qu'elle il ne peut espérer satisfaire les désirs animaux légitimes d'une femme saine, en pleine forme, dans la fine fleur de l'âge. Doc méprise le principe de vie des couples dits parfois "libérés" ; ce principe lui semble animer quelque chose de plus glauque, de plus solitaire encore que le célibat. Mais il peut comprendre et vivre avec l'idée (du moins est-ce ce qu'il croit) que Bonnie entretient peut-être un joli cœur secret, homme ou femme, tant que justement elle garde cela secret. C'est-à-dire : tant qu'elle fait preuve de bon goût.

Du moins est-ce ce qu'il croit. Nous, les hommes civilisés – on a tellement de putain de savoir-vivre, pas vrai ? Passion sublimée en amour et quête de titillation intellectuelle. Saine colère pervertie en tolérance à deux balles, joie avilie en simple plaisir, révolte canalisée en... procédures judiciaires, en lettres doucereuses au courrier des lecteurs, en cours normal du processus politique.

Quelque part au sud de Panguitch, non loin de la Big Rock Candy Mountain, Doc Sarvis s'arrête quelques instants sur le bord de la quatre voies déserte pour se détendre les jambes et se vider la tête. Se cachant derrière un buisson de sauge pourpre, en homme urbain et digne, il descend sa braguette et pisse sur une petite fourmilière. Les fourmis détalent en tous sens en grognant de rage, antennes dégoulinantes, mâchoires ouvertes en quête d'un bout de chair à mordre.

Doc recule juste à temps, remonte sa braguette, va chercher dans sa voiture un bidon de lait en plastique, un entonnoir en plastique, un bidon d'huile WD-40 et une paire de gants, puis marche jusqu'au chargeur garé pas loin, le premier d'une longue enfilade de machines meurtrières géantes, silencieuses, toutes maculées de ce qui ressemble, à première vue, à du sang séché. De la boue rouge, peut-être. Il enfile ses gants.

Combien de mois, d'années peut-être, ai-je perdus, songe-t-il, à harceler comme ça les politiciens, les bureaucrates et le New York Times avec mes courriers ?... Pour sauver le monde ?...

Il extrait la jauge du bloc-moteur de l'engin, vérifie le niveau d'huile. Trois quarts vide. Il insère son entonnoir, ouvre son bidon de lait, verse soixante

grammes de poudre d'émeri dans le carter, nettoie le tuyau de la jauge d'une giclée de WD-40 et replace la jauge. Puis il passe à l'engin suivant.

... à assister à des auditions publiques mortelles ? à interroger des sénateurs affables débonnaires évasifs lors de cocktails ? à faire des dons pour aider au financement de campagnes perdues d'avance ?...

Une voiture passe sur la quatre voies. Le conducteur le salue d'un geste, Doc le lui renvoie. Soleil rouge qui s'enfonce à l'occident, crépuscule pourpre qui point par l'orient. Il ôte la jauge du bloc-moteur d'un rouleau compresseur à pieds de mouton Komatsu et lui octroie le même traitement.

... en opposition quichottesque à des campagnes financées par Union Carbide, United Technologies, Exxon, Texaco, Getty Oil, Nuclear Syn-Fuels, Bechtel Construction, General Motors, Nissan Motors, Mitsubishi, Komatsu, sans parler de Dow Chemical, Du Pont, Monsanto, Georgia-Pacific, Weyerhaeuser, Westinghouse...

Par souci d'équité, il prodigue la même pharmacopée à une niveleuse Case, un chargeur sur chenilles Mitsubishi et un tractopelle Caterpillar, puis – à court d'émeri – regagne la jeep jap de Bonnie et reprend la route, vers le sud, la nuit, et ce but dont il n'a pas dit mot à sa femme : Fort Heiduk.

... Hayduke. Heiduk : heiduk (híduk), n.m. (Hong. hzei, au-delà, en dehors de djuzk, mur, enceinte, clôture), 1. bandit, brigand, hors-la-loi. 2. soldat rebelle, insurgé, guérillero. Sauver le monde. Mais comment ? Pourquoi ? Sauver le monde n'est qu'un passe-temps.

À minuit il traverse la ville de Hotrocks – rien d'ouvert à part un supermarché Circle K, où il s'arrête pour faire le plein –, franchit la frontière de l'État, passe devant le parking de la Buckskin Tavern où deux cow-boys sont sortis gerber sur leurs bottes de cow-boys, puis quitte le macadam pour une route de terre qui s'enfonce dans l'Arizona Strip. Terres publiques ; no man's land – et no woman's land tout pareil ; région vierge de tout habitat humain mais pas "inhabitée" pour autant. Bien au contraire. Habitée pleinement et parfaitement par l'antilopâtre, le mouflon, le cerf à queue noire, le cheval sauvage, la tortue du désert, le cougar, l'ours noir, le coyote, le fennec, le blaireau et tout un tas d'autres petits mammifères,

reptiles, oiseaux, insectes, papillons et arachnides insupportables dont on ferait volontiers l'économie. Plus l'habituelle invasion saisonnière des troupeaux de bœufs subventionnés. Il passe en quatre roues motrices et quitte la route de terre principale pour une route de terre secondaire, puis bifurque dans une tertiaire, puis dans une quaternaire, puis dans une piste primitive à peine marquée, ouvrant au passage toute une série de portails barbelés, ne les refermant pas. L'étiquette de la région dit : "Laissez les portails comme vous les trouvez." Doc les trouve plus jolis ouverts. Un jour, songe-t-il, on mènera tous ces bovins baveux qui infestent les terres publiques sur les quatre voies, où ils seront chez eux, on les poussera jusqu'au Texas, d'où ils viennent, et on les donnera à bouffer aux alligators, où ils seront utiles. Pour sevrer les ranchers à bœufs du biberon de l'État providence.

Fatigué mais excité sous la voûte étoilée, en proie à la jubilation de sa liberté retrouvée, fût-ce brièvement, Doc installe son lit de camp au milieu des dunes et des fleurs, y déroule son duvet et se couche. Ô Vierge, il se fait tard. Sa dernière vision, avant que le monde des rêves ne l'enveloppe, est celle de deux météorites zébrant le ciel du midi en trajectoires sécantes. Guerriers croisant le fer ? Augure de conflit cosmique ? Signature céleste de George Heiduk ?

Les vieux hommes se lèvent tôt, quelle que soit l'heure à laquelle ils se couchent. Les yeux de Doc s'entrouvrent sur la pénombre grise de l'aube. Il voit une primevère matinale, pétales fermés, qui lui fait signe dans la brise. Voit des traces de scarabées comme des points de suture cousus sur un talus de sable humide. Entend le murmure de l'herbe sauvage crissant sur son arc de sable. Voit les pattes d'un cheval. Nombreuses.

D'un cheval ?

Il lève les yeux, voit la tête romaine d'un équidé gris vieillissant, crinière tombante, yeux globuleux veinés de rouge sombre aussi gros que des boules de billard, logés dans des orbites osseuses protubérantes. Le cheval fixe Doc, une touffe d'herbe sauvage pendouillant de son museau flasque, bave verte dégouttant de son mors plaqué nickel.

Mors ? Bride ? Rênes ? Donc cavalier ? Eh oui. L'Homme Masqué se tient droit en selle au creux du dos concave de sa monture. Mains gantées posées sur le pommeau, tenant les rênes et une longe. Son immense désopilant chapeau de cow-boy hollywoodien, d'un blanc virginal et d'une raideur virile dans une vie antérieure, désormais gris poussière, gris sueur, gris sel, élimé, informe, trône sur sa petite tête. Il porte une chemise ajustée, sans boutons, à col lacé, un pantalon serré qui tombe dans des bottes à ouverture large, et deux gros pétards d'acier à crosse d'ivoire dans un holster de hanche ouvragé et clouté d'argent.

Un second cheval, sellé mais sans cavalier, se tient trois pas derrière.

Doc se redresse sur le coude, cette apparition l'alarme. À l'évidence, l'homme est fou. Moins évident : est-il dangereux ? Doc n'a pas d'arme, n'a jamais eu d'arme, n'a rien dans ses poches à part un canif ridicule, son cristal porte-bonheur et quelques pièces de monnaie. Il jette un coup d'œil panoramique : nulle trace d'Hayduke. Doc sait pourtant qu'il a pénétré l'espace d'Hayduke. Mais le problème avec ce concept, le concept d'espace d'Hayduke, est bien sûr que ses frontières sont floues, indéfinies, fluctuantes, hautement versatiles ; à de nombreux égards, l'espace d'Hayduke est semblable à l'univers étrange naguère postulé par le mathématicien Albert Einstein : fini mais illimité.

— 'jour, marmonne Doc.

Le Cavalier Solitaire le fixe des yeux, monté immobile sur son immobile monture. N'eût été l'ondulation de la crinière de l'un dans la brise de l'aube, cavalier et cheval eussent tous deux pu être sculptés dans le bois.

— Bien... ajoute Doc en ouvrant son duvet en en extirpant ses longues jambes, en enfilant son ample pantalon kaki, en posant les pieds dans ses sandales.

Quelque chose gigote contre sa plante nue. Pris d'une terreur soudaine, des scorpions en tête, il envoie sa sandale valser d'un coup de pied. Un scarabée noir en tombe et se fige sur le sable, postérieur dressé en posture défensive. Doc remet sa sandale. Regarde l'homme sur son cheval.

— Descendez, dit-il, je vais faire du café.

Il farfouille dans ses affaires, sort un réchaud Coleman du coffre de la Suzuki Sepuku et le pose sur le capot.

— Où est Tonto ? demande-t-il en pointant d'un coup de nez vers le second cheval.

Le Cavalier Solitaire ne répond pas. C'était, de fait, une question fort stupide : comment l'homme pourrait-il être un authentique cavalier solitaire s'il était accompagné par Tonto ?

— Séparation de corps, hein ?

Mais Doc ne pousse pas la question plus loin. Tout le monde sait de toute façon comment a fini la saga. Doc verse de l'eau dans la cafetière et la met sur le gaz.

— Et où est George ? Il est dans le coin ?

Un vague sourire traverse le visage de l'Homme Masqué. En guise de masque, en l'occurrence, il ne porte cette fois qu'une simple paire de lunettes noires. Son regard passe un instant de la grande silhouette massive de Doc Sarvis à la silhouette encore plus grande et encore plus massive de la dune qui s'élève derrière Doc.

Doc ouvre un petit sachet en papier contenant son café colombien favori, spécialement moulu pour lui. Il a boycotté les bananes, il a boycotté les raisins, il a boycotté la Coors, et la viande de bœuf du Brésil, puis toutes les viandes de bœuf, ça fait maintenant des années qu'il boycotte tout ça, mais le café, non, il ne peut pas, il ne pourra jamais, même pour la plus noble des causes.

— J'ai dit, répète le docteur devant l'absence de réponse, est-ce que George est dans le coin ? Vous rôdez pas mal ensemble, non ?

Du sable commence à glisser sur la pente de la dune. Deux grandes mains apparaissent, puis un sombrero en cuir, puis un front, puis un rictus à

rouflaquettes.

— Alors, quoi d’neuf docteur ?

Sarvis est scié mais le cache bien.

— Y’me semblait bien que j’avais senti ton odeur, George. T’as toujours ta champignonnière entre les orteils ?

— Ouais... et j’y mets pas d’putain d’Nizoral non plus. Qu’est-ce tu nous offres pour le p’tit dèj’, Doc ? J’ai faim. Mon pote a faim. On a faim tous les deux.

— C’est prévu, mon jeune ami. Ouvre la glacière, là. T’y trouveras tout ce dont ton estomac de bouseux peut rêver : saucisses James Dean, bacon Snowbelly, bacon canadien, bacon israélien (cashier), Bacon Francis, œufs premier choix, beurre, et, bien sûr, une caisse de Dos Equis – la bière du petit déjeuner. J’aurais pas dû la prendre, je sais, je voudrais pas contribuer à tes calculs rénaux, mais, bon, tu sais c’que c’est...

Doc continue à bavasser comme ça, parle pour ne rien dire, s’efforçant surtout de masquer le tremblement de ses mains, le serrement froid de son cœur. Pourquoi ? Mais pourquoi j’suis venu ? Pourquoi j’ai fait ça ? Quelle folie m’a pris ? Moi qui m’étais bien juré de ne plus revoir ce garçon satanique de mon vivant...

Soulevé par la magie du mot “caisse”, Hayduke émerge totalement de sous la dune, dégoulinant de sable, tel le David de Michel-Ange sortant du marbre de Carrare, admettons. Non, non, cherche encore, Doc. Doc cherche. Il trouve telle une bête biblique s’extirpant des sables du Sinaiï pour gagner Bethléem en stop. Non, ça va pas non plus. Cherche encore. Quelle créature, mythologique ou réelle, est jamais sortie des sables ? Le Sphinx de ses ruines ? Un serpent à sonnette ? Lawrence d’Arabie ? Un Indien papago ? Une sorcière des sables ? Un sorcier ? Une grenouille ? Une tortue ? Rien ne marche. Il verse des doses de café pour neuf grandes tasses dans l’eau frémissante. En ajoute une dernière pour faire bon poids.

Hayduke lance une bière à son camarade assis sur le hongre gris – le cheval recule brusquement, la bouteille file hors de portée du Cavalier Solitaire – et en ouvre une pour Doc, une pour lui. Ils trinquent du goulot.

— Bon vieux Doc. Je savais qu'tu viendrais.

— À la tienne. J'ai pas vraiment fait exprès, George. J'me suis perdu en route la nuit dernière.

Hayduke lui décoche son rictus.

— C'est ça. Et mon cul. T'as apporté des explosifs ? Un peu de plastic ? De gélatine détonante ?

— Je touche plus à ces trucs. Fini.

— Bon, bon. C'est pas grave, je retournerai dévaliser la poudrière de Love. C'est gratuit. Et de l'argent, t'en as ? Y'me faudrait environ dix mille.

— Pour quoi faire ?

— T'as pas besoin de savoir. Pas encore. Tu les as ?

— P'têt bien qu'oui p'têt bien qu'non, George. Crois-moi si tu veux, mais Bonnie et moi on n'a plus vraiment ce genre de liquidités à disposition comme ça.

— Ça existe pas, les toubibs pauvres. C't'à peu près aussi rare que les putains d'ranchers pauvres, les sénateurs pauvres, les entrepreneurs pauvres, les avocats pauvres ou les putains de PDG pauvres.

Doc sert trois tasses, en donne une à George et tend l'autre vers la carpe à Ray Ban, qui ne semble pas vouloir descendre de cheval. Peut-être que, comme Seldom Smith, il ne se sent chez lui que sur un cheval, dans une barque ou à l'intérieur d'une femme. Il se retourne vers Hayduke.

— C'est quoi le plan, George ? J'imagine que je pourrais casser un peu mon PEA, même s'il ne sera mûr qu'en août. T'as un plan ? Le Super-GEM, c'est ça ? J'ai deviné ?

— Essaie même pas de deviner. Pas encore.

Hayduke laisse tomber sa bouteille, vide, déjà, et sirote son café chaud.

— C'est quoi un PEA ? Qu'est-ce tu veux dire par "mûr" ? On dirait qu'tu parles d'un espèce de putain de... je sais pas... de putain d'prématuré...

— Laisse tomber, George, laisse tomber. Tu t'en fous, t'as pas besoin de savoir ça, t'auras jamais besoin de savoir ça. Mais si tu veux que je finance encore un de tes complots, faut que tu me dises au moins un petit peu de quoi il retourne.

Sarvis jette un coup d'œil au Cavalier Solitaire ; l'homme s'est téléporté, tasse de café en main, sur la crête de la plus haute dune des parages. Il monte le guet.

— T'occupe pas de Jack, dit Hayduke. Il battait déjà la campagne avant qu'je sois né. Avant que tu sortes de ta putain d'maternelle. Tel que tu l'vois, le vieux Jack n'a qu'une seule chose en tête : la revanche.

— Revanche sur quoi ?

— Dans quel pays tu vis, Doc ? demande Hayduke d'un air étonné. T'as oublié comment c'était par ici, y a à peine quarante ans ? Vingt ans ? Dix ans ?

Le bon docteur regarde autour de lui. Dunes de sable, fleurs, traces de scarabées, petits genévriers noueux desséchés qui s'accrochent sur le grès lisse. La Wolf Hole Mountain au nord-ouest. Le Pariah Plateau à l'est. Le Kaibab Plateau au sud. Le Grand Canyon au sud-ouest. Le pays imaginaire d'Hayduke et ses flèches et ses minarets, ses cavernes, ses ravins labyrinthiques, ses beffrois et ses gaules monumentales. Lost Eden Canyon et Radium Canyon avec leurs chutes d'eau et leurs trous d'eau, leurs jardins suspendus et leurs trous troglodytes à flanc de falaise, leurs arches, leurs alcôves et leurs ponts naturels. Et, au loin, des montagnes avec de vrais arbres à vrai bois et de vrais ours et de la vraie neige.

— Tu veux dire, par ici ?

— Tu sais parfaitement ce que je veux dire. Le putain d'Ouest, c'est tout. Il veut la revanche. Et moi aussi.

— Ça m'a l'air encore chouette, vu comme ça.

Hayduke donne le coup de grâce à sa deuxième bière.

— J'vais t'expliquer le plan, dit-il.

## **Le retour de Seldom**

SMITH mène son cheval près du ruisseau, dans l'ombre généreuse d'un peuplier. Un sédiment de bouse de vache séchée atteste de la popularité de cet arbre. Il inspecte le fond du canyon, d'un côté, de l'autre, tend l'oreille, n'entend rien de particulier, puis lève les yeux vers l'aire secrète perchée cent vingt mètres plus haut sur la face sud du canyon.

Là, sous le rebord, s'ouvre la gueule d'une grande caverne au plafond voûté comme une crypte royale, formée par d'anciennes cassures conchoïdales. Cette caverne (ou grotte ou trou) est suffisamment grande pour abriter le dôme du Capitole. Ombragée l'été, plutôt ensoleillée l'hiver, elle eût été idéale pour accueillir une tribu d'Anasazi, mais non. Pourquoi ? Parce que son accès par la falaise de grès nu est trop difficile, et parce que sa distance verticale avec le fond du canyon, où les parcelles de pois et de maïs eussent été cultivées, en fait un gîte peu commode. C'est une planque idéale pour un dernier baroud d'honneur ; un ultime recoin parfait pour se battre et tuer et mourir ; mais pour élever une famille, rendre ses femmes heureuses, voir ses enfants jouer, bien s'entendre avec ses voisins, faire revivre les traditions tribales par la magie de la danse et du rituel – non, pour ça, c'est un lieu malcommode.

Telle est, tout du moins, la théorie de Seldom S. Smith.

Il met pied à terre, brosse son dos en sueur avec un rameau de genévrier, écrase un taon gorgé de sang qui suçait l'encolure de son cheval et gravit la pente qui mène au pied de la falaise. Il porte sur une épaule une paire de sacoches pleines de mignardises du genre bouteille de bourbon et boîtes de clams en sauce, et sur l'autre une corde lovée. Il a laissé derrière lui son gros jerrycan d'un gallon, à l'ombre sous sa selle. Il n'aura pas besoin d'eau pour cette ascension : Seldom sait que tout au fond de la grotte il trouvera une source, petite mais permanente.

Arrivé au sommet de l'épaule, il se trouve face à une première paroi de grès nu et lisse de trois mètres de haut, verticale, plus que verticale : en surplomb. Infranchissable. De leur cachette sous un rondin de genévrier, Smith extrait deux pitons d'acier avec leurs mousquetons, fait quelques pas jusqu'à un point précis de la paroi, tâtonne et enfonce ses pitons l'un au-dessus de l'autre, légèrement en quinconce, dans deux trous spécialement forés à cet effet et imperceptibles d'en bas. Ainsi aidé, il se hisse facilement jusqu'à un étroit rebord, puis libère les pitons et poursuit son ascension en suivant une voie invisible. Zigzaguant sur la falaise, montant de piton en piton, de dalle en dalle, tranquillement, prenant tout son temps, il arrive à la grande caverne au bout d'une demi-heure.

Le repaire du brigand.

Debout dans le soleil, pieds campés sur le sol de grès poussiéreux de la caverne, Smith ne distingue rien à l'intérieur : le contraste éblouissant entre la lumière et l'ombre est trop marqué pour l'œil humain. Il regarde vers le fond du canyon, voit son cheval tout là-bas, dans l'ombre du peuplier, qui broute nonchalamment l'herbe sauvage. Il suit des yeux le fil étincelant et sinueux du cours d'eau, ses bassins, son sable clair, le suit de méandre en méandre jusqu'au point où il disparaît pour aller rejoindre Radium Canyon à des kilomètres de là. Pas âme qui vive en bas. Pas âme humaine, en tout cas.

Il regarde de nouveau vers l'intérieur de la caverne, une main en visière sur le front, et il écoute. Il ne voit presque rien. N'entend rien. Une planche posée sur un roc, avec les mots DANGER SERPANS pyrogravés dessus. Smith sourit et s'enfonce en boitillant dans l'obscurité sur ses bottes à talons hauts, loin des feux du soleil, puis ferme les yeux une minute, les ouvre.

Le refuge du hors-la-loi :

Matelas étroit et élimé à même le sol, bâche pliée à côté, sac de couchage roulé serré dessus. Caisses de bois contenant quelques poêles et casseroles noircies au feu, des gamelles en fer-blanc, un quart de GI en alu, un couteau, une fourchette, une cuillère en bois. Des conserves. Des jerricans et des gourdes. Une demi-douzaine de livres de poche gras. Une pile

de cartes topographiques. Quelques cannettes de bière écrasées çà et là dans la poussière. Une flasque d'une pinte d'Old Turkey, vide. À côté, un âtre avec une grille de fer noire comme la suie et des fagots de brindilles de genévrier et de chêne nain. Deux outres doublées en lin d'Écosse maculé de taches alcalines pendent à des crochets fixés dans la paroi de la caverne ; toutes deux vides, contenu évaporé.

Smith remarque les outres sèches. Approche une main des cendres de l'âtre : elles sont froides. Assoiffé par son exténuante ascension sous la cognée du soleil, il s'enfonce plus loin vers l'intérieur, sous la roche noircie par la fumée, dans les ultimes recoins de la grotte, où la voûte vient rejoindre le sol. Une petite pièce de bœuf pend d'un piton fiché dans la roche : cerf lent du bulbe, gibier d'élevage – cuissot d'une vache qui n'a pas réussi à quitter le territoire à temps. Bien fait pour la salope, ça lui apprendra à poser les pattes illégalement sur notre terre publique – mais Smith ne peut cependant s'empêcher de ressentir un tiraillement de cœur dû au choc culturel, à la profonde horreur de ce lèse-majesté, à la violation d'un tabou profondément enraciné, inné chez tout humain né et élevé dans l'Ouest américain. Il est en face d'un crime passible de pendaison. D'un crime plus abominable que le meurtre.

Sainte Marie mère des vaches, pense Seldom, ce petit con a encore braconné une des jeunes bovines de Love – l'a vraiment perdu tout respect pour tout. Instinctivement, avec un frisson d'effroi, Smith jette un coup d'œil pardessus son épaule, s'attendant à moitié à voir, dans le contre-jour de l'entrée, l'énorme silhouette noire d'un cattleman courroucé, hors de lui et tout-puissant. Avec une corde à la main. Ou d'une cattleperson, attention Seldom, faut tout neutraliser de nos jours, à ce qu'il paraît. C'est vrai qu'il y en a de plus en plus, des éleveuses.

Smith pense à Ol' Waylon :

Let's all help cowpersons

Sing the blues

Et à Willie & Waylon :

Mamas don't let your babies

Grow up to be stockpersons

Smith s'y perd un peu, dans ces évolutions de la langue, dans ces fines distinctions de genre qui, oui, le turlupinent.

Mais pas tant que ça. Et pas si souvent que ça.

Il s'agenouille à la source. L'eau goutte du plafond et des murs de la grotte, qui sont striés de dépôts alcalins et salins, mais elle est suffisamment douce pour être potable. À vrai dire, après cette ascension de huit cents mètres et cent vingt mètres sur une roche nue montant à un angle d'au moins soixante degrés, l'eau de cette source a toujours un goût bigrement plaisant, si vous voulez l'avis de Seldom. Contrairement à son vieux pote le vengeur du monde sauvage, il n'est pas grand connaisseur des sources, des suintements, des tinajas, des marmites, des trous d'eau, des mares à grenouilles, des abreuvoirs à bétail, des fossés d'irrigation, des buses d'alimentation des mines, des empreintes de sabot dans la glaise humide et toutes ces possibilités de boire que l'on peut trouver dans le désert, mais il lui est arrivé de goûter un peu d'H<sub>2</sub>O ici et là, de temps en temps, lorsque le manque de ladite molécule eût inévitablement entraîné une mort lente et pénible, et il croit connaître la différence fondamentale qu'il y a entre boire de l'eau et ingurgiter cette étrange solution de chlore, nitrates, solvants industriels, herbicides et boues retraitées que l'on obtient lorsque l'on ouvre un robinet à Tucson, Arizona, Salt Lake City, Utah, Denver, Colorado et autres sommets de la civilisation hi-tech. Il y est allé, plusieurs fois. Une fois suffit.

Les murs suintent. Le suint s'écoule et goutte et sourd de multiples fissures arachnéennes, forme des micro-ruisseaux sur des lits d'algues pâles (dans ce fond de grotte où le soleil ne pénètre jamais) qui convergent en un trou d'eau de trente centimètres de profondeur derrière un barrage façonné de main d'homme, avec de la glaise et des pierres. Un vieux broc en fer-blanc dont l'émail bleu part en plaques est posé sur le bord du barrage. Smith le plonge dans le petit lac artificiel, et boit une longue gorgée. Cérémonie simple. Rituel doux. Au pays de la roche et du soleil.

Sa soif étanchée, il se lève et fait les cent pas dans la grotte. Il n'a pas l'intention de fouiner, mais il éprouve un goût irrésistible pour l'activité qui consiste à fourrer son nez dans les affaires des autres, à imaginer ce qu'elles dévoilent d'eux, à voir leur vie secrète ainsi exposée, vulnérable. Non qu'il y ait en l'occurrence grand-chose à découvrir ou quoi que ce soit de révélateur d'une quelconque face cachée. Il trouve des tranches de bœuf pendues à boucaner sur une ligne, une petite mallette métallique dans laquelle son ami garde probablement sa trousse de premiers secours, une paire de tongs K mart made in Taiwan dans la poussière, un short en jean élimé, un sac à dos plein de cordes lovées et de matériel d'escalade, deux chaises de camping pliantes, et pas grand-chose d'autre. Rien qui puisse être aperçu depuis le fond du canyon. Ou même depuis un avion volant à basse altitude ; tout est caché, entassé ou posé loin de la bouche de la grotte, dans l'ombre.

Il traverse la grotte dans sa plus grande largeur, quarante-cinq mètres environ, du campement secret à l'ancien grenier de pierres scellées à la glaise, d'un mètre de haut, dans lequel quelque fermier anasazi solitaire avait dû jadis entreposer son maïs, ses pois, sa mélasse, il y a sept ou huit cents ans de cela. La seule ouverture est en haut. Il déplace une pierre qui fait office de couvercle et regarde à l'intérieur. Ses yeux ne rencontrent que du noir, du noir aussi noir que le péché, aussi noir que la poix. Je m'demande ce que mon gamin planque là. Pas sûr de vouloir le savoir, en fait.

Smith regagne l'espace de vie de la grotte, content de son investigation, prêt à s'asseoir un peu et se servir un coup, ça fera venir l'homme des cavernes. Il attrape une des chaises pliantes posées contre une caisse, et sent immédiatement une sorte de vibration, comme un courant électrique, doublée d'un alarmant cliquetis de sonnettes. Il lâche la chaise. L'observant, il voit un mince fil de Nylon, comme un fil de pêche, qui part d'un de ses pieds et court sur la roche et s'enfonce dans la poussière derrière les caisses. Incapable de résister à la tentation, Smith tire un petit coup sec sur la ligne et un gros diamantin, d'un mètre et demi de long, vient montrer sa gueule en glissant, langue noire sortie, queue dressée et nerveuse.

Smith lâche la ligne. Le serpent se fige, l'observe, se remet en position défensive. Ah ben merde alors, songe Seldom, qui d'autre que lui pourrait avoir un fichu satané rampant à sonnette comme chien de garde ? Il saisit de nouveau la chaise et tire le serpent – relié au pied par sa ligne, furieux, scandalisé – jusqu'à une distance qu'il estime confortable, disons une quinzaine de pas. Puis il retourne au campement et déplie la deuxième chaise en marmonnant in petto :

J'te l'embrocherais, moi, ce vieux branleur de castagnettes. J'les ai jamais trop appréciés moi-même, ces bestioles-là, surtout la nuit quand l'homme a besoin d'fermer un peu les yeux. Comme mon papa disait tout le temps, si les autres serpents y s'débrouillent sans venin, pourquoi pas eux ? Ça tombe sous le sens.

Faut les foutre en cage ces serpents-là. Ou alors vous leur collez votre fer rouge sur le cul et vous les laissez filer. Mais les garder comme ça au campement, de nuit ? Ça n'a pas de sens. Vous vous levez dans le noir pour aller pisser un boc, et voilà-t'y pas qu'vous faites sortir l'mauvais serpent, et là qu'est-ce vous faites ? Sont dangereux, ces rampants. Jolis à regarder, d'un certain point d'vue, certes, mais pas bonasses du tout quand y-z-ont un coup de froid et qu'y se glissent dans vot' couchage à deux heures du mat'. Ça d'vient bougrement encombrant bougrement vite.

Le serpent à sonnette se calme. Smith ouvre ses sacoches, en sort la pinte de bourbon, l'ouvre, en sirote une gorgée. Par la force de l'habitude, il manque de balancer le bouchon mais se ravise juste à temps. Il n'a jamais bu seul de sa vie. Personne devrait jamais boire seul, nulle part. Il rebouche sa bouteille, va à la source avec une outre, la remplit, regagne sa chaise et se prépare un long drink décent, moitié moitié, dans le quart de Gouvernement Incapable en alu. J'y peux quoi, moi, s'il est pas là, hein ? P'têt ben même que j'vais m'enfiler toute la foutue pinte tout seul.

Repris par la curiosité, il jette un coup d'œil aux livres posés dans la caisse en bois. Le Manuel du dynamiteur, publié par Du Pont, la Sainte Bible, le Guide complet de l'automédication, du Dr Fishbein ; Welcome to Australia !, par le ministère britannique des Prisons ; les Œuvres poétiques complètes de Robert Service ; Welcome to Leavenworth ! – le guide définitif du détenu ; le Manuel d'entretien complet des Cadillacs ; Le Despotisme

oriental, de Wittfogel, et Le Déclin de l'Occident, d'Oswald Spengler. Et, oui, une édition de poche bon marché du Gang de la Clef à Molette, tachée, graisseuse, écornée, lourdement annotée de points d'exclamation méprisants, de points d'interrogation moqueurs, de commentaires acerbes et sarcastiques. Smith connaît ces livres, il les a déjà inspectés plusieurs fois ; ça fait des années que ce sont les mêmes.

Il se verse un deuxième verre, à l'écoute de la profonde quiétude où baignent la grotte, le canyon en bas, et le ciel au-dessus et partout. Profonde, mais pas totale : il perçoit les trilles claires d'un troglodyte mignon, le ronronnement lointain d'un avion de tourisme. L'est encore temps de mettre les bouts avant qu'y s'pointe, se dit Seldom, ça m'évitera de pleurer plus tard. Pour sûr y saura que j'suis passé, avec mes empreintes de bottes partout, l'odeur du Wild Turkey dans sa tasse, le crottin frais en bas. Mais si j'le vois pas, si j'lui cause pas, si j'lui fais pas de promesses, hein ? Et qui dit pas de promesses dit pas de tristesse. J'ai un peu idée de ce que l'gamin a en tête toute façon, et j'suis pas sûr d'avoir besoin de ce genre d'ennuis.

Smith repère la position de l'ombre à l'entrée de la grotte. Je lui donne encore une heure. S'il est pas là dans une heure, je prends mes cliques et mes claques. Ça m'paraît juste, non ? Et puis s'il a si grand désir que ça d'me causer, l'a qu'à venir me voir à Green River. Ou Cedar City. Ou Hotrocks. Y sait où je niche. (Oral et Love et les autres types de la police secrète de Washington aussi. Ouais, eh ben qu'est-ce que j'y peux, moi, hein ?)

Sacré bon sang c'est pas croyable comme on s'fait chier ici. Je m'demande comment y fait. Pas étonnant qu'y soye pas là la plupart du temps. Qu'y soye toujours en vadrouille avec l'aut' Cavalier Solitaire. Je m'demande où ce vieux tromblon peut bien crécher. L'est probablement trop raide et plein d'arthrose pour grimper jusqu'ici. L'a probablement sa grotte à lui de toute façon, quelque part ailleurs dans le coin, à trois quatre kilomètres d'ici. Les gars comme lui tiennent fort à leur intimité. Moi ça me brouterait, ça finirait par me tuer, mais eux j' imagine qu'ils aiment ça. Ou alors faudrait qu'y soye possible de garder une gironde dans c'te caverne, alors là ouais, p'têt que ouais, j'dis pas. Ou deux girondes. Une à chaque bout. De la grotte,

j'veux dire. Et une autre en bas, au fond du canyon, tu lui construis une cabane, tu lui retournes une p'tite parcelle potagère, tu lui creuses un p'tit fossé d'irrigation, tu la laisses vivre pieds nus et enceinte douze mois sur douze, et te rev'là au bon vieux temps.

Ouais, sauf que les femmes elles goûtent plus trop ce genre de vie. Et probablement qu'elles l'ont jamais goûté des masses.

Pour ça j'leur en veux pas, non, c'est bien compréhensible.

L'ombre du surplomb de la bouche s'est étendue jusqu'au grenier, à l'autre bout. Smith règle son compte à sa troisième tasse de Wild Turkey, étale les cadeaux qu'il a apportés – les clams en sauce, un sachet de pistaches, une miche de pain maison fait par Susan, un kilo d'authentique fromage de bufflonne, un paquet de tabac et une pipe en épi de maïs, presque les trois quarts de la bouteille de Wild Turkey – enfile sa corde et pose ses sacoches vides sur ses épaules et quitte la grotte.

Dans une alternance de soleil et d'ombre, il entame sa descente terrifiante glaçante vertigineuse de la paroi du canyon, sans suivre aucune voie, parce qu'il n'y a aucune voie, aucune marque aucun signe aucun cairn, aucun indice pour indiquer le chemin à part ceux qu'il a en tête, dans sa mémoire : il descend d'à-pic en à-pic à l'aide de sa corde (qu'il tient façon cow-boy), traversant à chaque fois les mini-replats qui les séparent, se trompant parfois, obligé alors de chercher encore, ressentant les premiers frissons de la fatigue dans ses rotules, ses cuisses, ses fesses, avant d'enfin poser le pied sur le confort et la sécurité de l'épaule qui mène en pente plus douce jusqu'au fond du canyon. Il remet les pitons dans leur cachette – furtivement, en prenant l'air de rien, au cas où, contre toutes les apparences, il eût été sous l'œil de l'ennemi – puis descend vers le ruisseau, en prenant garde de ne laisser aucune trace. (Difficile de cacher quoi que ce soit sur la page blanche du désert.)

Il trouve sa jument, la détache, la mène jusqu'à la selle, et lui remet son harnachement. Toujours aucun signe, bruit ou son ou odeur, de l'homme au sombrero sombre. Merci, petit Jésus, pense-t-il en souriant intérieurement, soulagé. Merci, petit Jésus... Il met le pied à l'étrier et monte en selle. Jamais vraiment eu envie d'venir de toute façon. Cette escapade n'aura été

qu'une sorte de vaste erreur comique. Baissant la tête pour éviter les branches, il sort de l'ombre du grand peuplier et commence à remonter le canyon, au trot tranquille, en suivant la piste subtile qui longe le ruisseau qui mène à Pucker Pass, puis Joint Trail, puis au raccourci secret qui passe pardessus Whale's Back et redescend par Whale's Eye jusqu'aux Slickrock Towers, la Silent City, Goblin Valley, Red Knob, Hoodoo Arch et la région des dunes de sable à découvert – d'où vous n'êtes plus qu'à une tranquille journée de cheval de Hotrocks ou du ranch de Kathy, si vous connaissez le chemin et si vous savez où trouver de l'eau et si votre monture est en forme. Non, monsieur, dit Smith à l'adresse de lui-même, personne peut dire que j'ai pas fait tout mon meilleur possible. Qu'est-ce j'y peux, moi, si y a pas moyen d'trouver ce gamin quand on est après lui. Souriant, le cœur en paix, il poursuit son chemin tranquillement en regardant les ombres du soir s'étirer devant lui, en admirant la lumière chaude et riche et ambrée qui enveloppe la roche et le sable, les genévriers et les peupliers, les fleurs pourpres de sauge. Oui, monsieur, on s'ra à la maison pour le petit déjeuner...

Un cheval et son cavalier sortent de derrière un rocher, lui bloquant le passage. Un grand cheval. Un cavalier armé. Et un grand rictus étincelant bien que dans l'ombre d'un vieux et ridicule chapeau en cuir à grand bord maculé de taches de sel.

Smith s'arrête. Lève les yeux. Un peu plus loin, un autre cavalier l'observe depuis le sommet d'un roc. Lui aussi armé. Naturellement.

Silence.

— 'Cherchez quelqu'un ?

— Non, monsieur, point du tout. Mon cheval s'est perdu. Cette fichue carne arrête pas d'partir dans l'mauvais sens.

— T'es en retard, putain.

— Vous d'vez faire erreur.

— Non non. T'es en retard.

— En retard pour quoi ?

— On va en causer. T'as un peu de temps ?

— Ça dépend. Combien de temps ?

— J'en sais rien, putain, peut-être toute la nuit et peut-être toute une bouteille de whisky, peut-être que ça pourrait suffire. Qu'est-ce t'en dis, camarade ?

Qu'est-ce j'en dis ? pense Smith. Bon sang de bonsoir qu'est-ce j'y peux j'suis foutu toute façon, adieu Susan, adieu Kathy, adieu Sheila, adieu calme et volupté, adieu le monde, c'est reparti...

## L'attaque du Baron

LE Baron fait rouler le petit Cessna jusqu'au départ de la piste de terre et s'arrête à côté de son camion. En quelques gestes vifs et efficaces, il démonte la porte de l'avion côté passager, puis le siège passager. Il remplit rapidement ce nouvel espace de fret de bidons en plastique de quatre litres du genre bon marché qu'on utilise pour vendre le lait de vache au détail. Chacun de ces contenants est plein, gonflé, de peinture noire au latex spéciale gros travaux d'extérieur. Fixés ensemble au chatterton par groupes de dix, ils représentent un volume total de quatre cents litres, soit environ quatre cents kilos. Une telle cargaison excède la capacité de transport du Cessna telle que stipulée par les normes de sécurité aérienne, mais le pilote a calculé que si jamais il n'a toujours pas décollé en arrivant à l'extrémité sud de la piste il n'aura qu'à se laisser tomber dans le Grand Canyon, ce qui lui donnera sans nul doute suffisamment d'élan pour voler normalement. Sinon, il pourra toujours faire un atterrissage forcé sur la rivière, de préférence bien en amont ou à l'aval des rapides de Badger Creek ; dans tous les cas, ses chances de survie sont tout à fait excellentes. S'il n'oublie pas d'enfiler son gilet de sauvetage. Quant à l'avion, aucun souci : il n'est pas à lui.

Tout est prêt. Il abaisse ses lunettes d'aviateur sur son casque de cuir, boucle la jugulaire, pousse le régime de l'unique moteur à sa puissance maximale, lâche les freins et roule vers l'abîme du canyon qui bée huit cents mètres plus loin. Les buissons, les plaques de roc brûlées par le soleil, et quelques chevaux épars filent vers l'arrière à droite et à gauche. Une vache et un veau le fixent stupidement, stupidement fixés tout au bout de la piste. Il prend de la vitesse. Devrait s'être envolé d'ici là. Vite, plus vite ; il règle les volets, comme il l'a vu faire, tire encore un peu sur la manette des gaz, tire sur le manche. Rien ne se passe ; lourd comme un trente-huit tonnes, le Cessna fonce sur la piste mais ne quitte pas le sol.

D'accord. Comme tu voudras. Il tire la manette des gaz à fond et continue, cent dix, cent trente kilomètres à l'heure. La vache et son veau hésitent,

gardent leurs yeux bovins bêtement collés sur cet oiseau de métal qui fonce vers eux en grondant... puis détalent juste à temps. L'avion franchit avec fracas la ligne de gyrophares qui signalent la fin de la piste, fonce à travers les buissons de sauge, entre les figuiers de Barbarie, rebondit sur quelques petits rochers et passe le bord du canyon cent mètres plus loin.

Là, d'un coup, il a tout l'air qu'il veut.

La rivière méandre comme un fil d'argent, au loin, tout en bas ; la paroi opposée du canyon grossit devant lui, puis au-dessus de lui, rapidement, très rapidement, à mesure qu'il plonge vers sa base. Altitude : 1 150 mètres par rapport au niveau de la mer, 210 par rapport à celui de la rivière. Vitesse de pénétration dans l'air : 195, en accélération. Le Baron vire sur l'aile vers la droite, vers l'amont et droit sur le tumulte blanc des rapides de Badger Creek. Il aperçoit une flottille de rafts formant une ligne sur le bassin qui tombe dans les rapides ; masse fourmillante de visages pâles qui lèvent le nez vers lui, qui s'approchent, qui s'approchent dangereusement vite.

Le Baron vérifie son gilet de sauvetage. Merde ! il a oublié de fermer ce foutu bordel de gilet de sauvetage. Trop tard maintenant. Il a besoin de ses deux mains pour tenter de contrôler le plongeon fou de son Cessna. Il enfonce rageusement la pédale de frein : geste absurde. Il tire sur le manche ; lentement, régulièrement, l'avion commence à se rétablir... et passe en vrombissant au-dessus des humains aplatis dans leurs rafts, avec une marge de sécurité raisonnable de quatre-vingt-dix bons centimètres, et continue vers l'amont, enfin en sustentation, plus ou moins, il a tout de même du mal à prendre de l'altitude.

Il négocie le premier coude du canyon en obliquant à la hussarde. Un pont surgit droit devant lui, arche d'acier lancée d'un bord à l'autre de la gorge. Il passe dessous, à l'exact point sécant des regards ahuris des automobilistes qui le dardent d'en haut et des gondoliers qui le fixent d'en bas.

Vitesse de l'air : 170. Il lutte pour sa hauteur de vue, il faut absolument qu'il se dégage de l'étroit et sinueux confinement des parois du canyon. L'avion gagne une petite soixantaine de mètres, les falaises disparaissent, la cale de mise à l'eau de Lee's Ferry file sous son fuselage, la faille profonde

sombre étroite de Glen Canyon – sexe de femme épilé ouvert dans le grès navajo – l’appelle dans le lointain.

Il y plonge. Non qu’il le veuille vraiment. Mais il est maintenant trop tard pour tenter de prendre de l’altitude en traçant des cercles. Il fonce, enchaîne les virages sur l’aile, à droite, à gauche, à droite, à gauche, épousant les méandres serpentine du canyon, frôlant presque à chaque fois les parois du bout des ailes. Petit à petit l’avion monte. Il a presque de nouveau atteint le sommet des falaises, mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, lorsque soudain, spectaculairement, complètement, le barrage apparaît dans sa majestueuse inéluctabilité.

Le barrage. Le barrage. Le barrage de Glen Canyon. Ce foutu putain d’impardonnable barrage.

Les lèvres du Baron sardonisent un rictus d’hostilité jouisseuse. Pleins gaz il file sous un autre pont autoroutier et passe en cap direct sur le flanc de béton concave de la retenue d’eau la plus méprisée et la plus abominée de la planète. Il vise un peu à droite et un peu au-dessus de la station électrique située à la base du barrage, retire son pied du frein, le pose fermement sur la cargaison de bidons de lait, tire sur le manche et vire en montant brusquement vers la gauche.

Il pousse sur sa jambe. Les bidons de lait dégringolent, paquet de dix par paquet de dix, en d’élégantes paraboles dont chacune trouvera son foyer quelque part sur la façade du barrage. Le Cessna gagne en altitude, perd beaucoup en vitesse ; les avertisseurs de décrochage clignotent tout rouge, une alarme retentit, l’avion franchit le barrage de très peu, comme un papillon malade, mais ça y est, il est passé, il file maintenant vers l’abri tandis que dans son dos les bidons noirs explosent les uns après les autres sur le béton armé, staccato de plotch ! plotch ! plotch ! comme des balles crachées en rafale par une mitrailleuse géante.

Le Baron n’en a cependant pas fini. Il lui reste encore la moitié de ses bidons. Il vire sur l’aile au-dessus des eaux stagnantes vert glauque du Lake Powell, fait un cercle par l’ouest et se replace en trajectoire d’approche pour le deuxième service, effectué cette fois selon une diagonale gauche-droite du bas vers le haut.

Il largue ses cinq derniers paquets, cinquante gallons de peinture noire au latex, tire sur le manche, évite le sommet du barrage de quelques dizaines de centimètres et remonte en cercles larges pour admirer son œuvre. Au passage, il a remarqué des grappes de touristes, des bouquets de visages roses levés vers le ciel, et a même repéré quelques humains uniformés, affairés à gribouiller des notes, à communiquer par radio. Ils ont le numéro du Cessna, maintenant. Et alors ? L'appareil appartient au Bureau fédéral des réclamations – c'est un bien public.

Le Baron fait un nouveau passage pour mieux voir, et il est ravi de ce qu'il voit, de ce que tous les touristes voient depuis la route et la Maison des Visiteurs : le flanc massif du barrage est frappé d'un énorme "X" baveux, le "X" de la honte, le "X" du châtiment impérieux, implacable, total et assuré. Le cryptogramme du Baron, sa marque, sa signature.

Rictus mauvais aux lèvres, les yeux pleins d'une satisfaction froide, le Baron roule trois fois sur les ailes pour dire adieu à son public, et met cap au sud, sud-ouest, vers la piste de terre d'où il a décollé, enfin, décollé, et où un véhicule motorisé l'attend qui l'emmènera bientôt en sûreté dans les hautes forêts fraîches du Kaibab, apéritif-cocktail et dîner à Jacob's Lake, puis soirée de repos dans une chambre de motel réservée, une heure de méditation sur le Livre de Mormon, et Bonne nuit les petits, bonsoir Morphée, je t'ai bien méritée aujourd'hui.

Mais d'abord, bien sûr, il faut qu'il retrouve ce petit aérodrome derrière Badger Creek, et qu'il arrive à y poser son Cessna en à peu près un seul morceau. Cette tâche ne s'annonce pas aisée, elle nécessitera réflexion et concentration, mais il a confiance ; il a déjà vu faire ça. Plein de fois.

## **Le rassemblement d'Earth First !**

ILS arrivent ils affluent ils convergent de tout lieu caché, obscur, peu ragoûtant, sortant des bois, s'extirpant en rampant de sous les roches, cahotant en jeep, tanguant en bus, bondissant en selle, suant à vélo, jouant les clandestins dans les trains de marchandises, ou conduisant tout simplement leur Cadillac décapotée, de Barton, Vermont, à San Diego, Californie, de Key Largo, Floride, à Homer, Alaska, armée hétéroclite et bigarrée de toutes sortes d'humains, improbable imposant aréopage de mécontents, d'insatisfaits, de visionnaires fous, de révolutionnaires vengeurs, de biologistes aguerris au terrain et grands fumeurs de pipe, d'Amoureux de la Nature aux yeux embués, de conservateurs sobres, d'une Déesse de la Terre-Mère, seizième de sang Chippewa, d'un montagnard en veste de cuir à franges, de sa montagnarde en robe de daim et diadème à fleurs, de trappeurs fêtards accros à la bière et aux fusils de chasse, en treillis camouflage tachés de sueur et bottes commando à semelle d'acier qui en ont vu, de marxistes zélotes sectaires monosexuels gais comme des tombes en pantalon de velours côtelé et veste de travailleur, de gamins-fleurs fumeurs de shit s'enfonçant lentement mais sûrement dans l'âge mûr, de vétérans du Vietnam qui ne sortent pas des bois, de rats du désert rôtis sur la roche, de pécaris des marais dégoulinant de vase, de pseudo-intellectuels misanthropes et bouseux qui biberonnent aux mamelles de Thoreau et de Garrett Hardin, de quelques mystiques machos néandertaliens qui hurlent comme des loups hululent comme des chouettes brament comme des cerfs, de trois Furies socio-féministes en salopettes informes et gros écrase-couilles à coque d'acier, de Luddites blonds aux pieds nus en djellaba élimée, de naturistes du pléistocène avec leurs kits de bois à frotter pour faire du feu et des flûtes de Pan mais nulle once de vêtement, d'un nombre variable d'observateurs en uniforme délégués par le Service des Parcs et le BLM, et d'un nombre variant d'espions et informateurs outrageusement déguisés en hippies des sixties, délégués eux aussi par les susdites (et d'autres) agences de maintien de l'ordre fédérales, étatiques et régionales.

Plus Erika, Fille-Viking, déesse nordique de la beauté, nom de famille inconnu, déléguée par les scaldes de Norvège, l'esprit d'Arne Næss, l'âme de Grieg, Nielsen, Sibelius, la splendeur de Greta Garbo.

Et, quelque part dans cette foule, le jeune J. Oral Hatch, AM, sous sa couverture d'enfant-fleur arrivé de Dipstick, Utah.

Les seules classes dépourvues du moindre représentant à cette convention sont celles des bureaucrates de rang égal ou supérieur à celui de patrol ranger, des élus autres que les shérifs de comtés, des responsables d'organisations écologistes ou de protection de l'environnement, et des membres de la presse nationale. Nombre d'entre eux ont été formellement invités ; aucun n'est venu.

Peut-être auront-ils essayé mais se seront perdus. Le raout de cette année a lieu au cœur d'une dense forêt nationale, perchée haut sur le haut Kaibab Plateau, loin de tout près de la bordure nord (la bordure propre et décente) du Terrible Sacré Grand Canyon du Colorado. Arizona. Pays du crapaud à cornes, de l'héloderme, de la punaise hématophage à nez conique, du torve serpent à sonnette, des champignons qui vous bouffent les poumons, de Barry Goldwater, des élus du Congrès Eldon Rudd et Bob Stump, du cactus sauteur, du scorpion à queue en fouet, des frères Udall, de la tarentule velue, de l'araignée violoniste, de la veuve noire, du magazine Arizona Highways, du magazine American West, des myxomycètes, du mille-pattes de vingt centimètres, des fourmis rouges, des moustiques vampires, d'un journal appelé Arizona Daily Estrellita ("La Voz de Lata Mejico en Baja Arizona"), de la bouse de vache, de la mouche à bœufs, du gros bœuf de bar, des bars à bouseux, du-de la vacher-vachère ("Yooohoo buckaroo !"), de l'éleveurveuse ("Tu soutiens qui dans la campagne pour le Sénat c't'année ?... Heu ? Chuis censé m'appeler du nom d'ce drôle ?"), du scorpion de vent, du criquet de Jérusalem, du cafard géant, du serpent-corail, du diamantin à sonnette, de Dennis DeConcini, de la peste bubonique, de Peter McDonald, de l'alcoolisme fœtal, de l'hépatite, du scorpion vinaigrier, de la ligne Phoenix-Tucson, du giardia lamblia, de Syn-Fuels, Phelps-Dodge, Del Webb, IBM, Hughes Aircraft, de l'astronomie marchande, des calculs rénaux, de Roy Drachman, de l'U.S. Air Force, des frères Bonano, du vieil argent de la drogue, du vieil argent de l'immobilier, du vieil argent des

polytransplantations multiorganes (dont de nombreuses éversions du sphincter), et... de la croissance. La croissance. LA CROISSANCE. LA CROISSANCE...

En authentiques patriotes du désert, tout ce petit monde a choisi, comme toujours, la date du 4 juillet pour commencer son raout, le Sixième Rassemblement National d'Earth First ! Jour de l'indépendance. Jour de la Guerre et de la Révolution. Jour de Plutôt Mourir que Trahir, de Vis Vite et Meurs Jeune, de Me Casse Pas les Couilles, de Donnez-Moi la Liberté ou Donnez-Moi quoi ? Une foutue putain de Coors ? Budweiser ? Sept jours de fête, de flirt et de folie.

Le discours inaugural à l'adresse des quelque cinq ou six cents autonomes hétéroclites est assuré par Dave Foreman, non-chef unanimement non-reconnu ("Nous sommes tous chefs !"), père fondateur (parmi moult autres), rédacteur en chef du Earth First ! Journal, et principal porte-parole d'Earth First !

Gros et gueulard, barbu et belliqueux, pur indigène d'une longue lignée remontant aux premiers pionniers du Sud-Ouest, ancien maréchal-ferrant, ancien ânier, ancien exclu de la Marine Corps Officer School, ancien chasseur à l'arc et pêcheur à la mouche, ancien amant et mari, il ouvre sa grande bouche bonasse et beugle à l'attention de la foule dissipée, des pins attentifs, des nuages menaçants, des falaises rose-orange et des gorges pourpres du Grand Canyon...

— Bienvenue, amis sniffeurs de pâquerettes, bouffeurs de champignons et adorateurs des arbres. Content qu'vous soyez venus.

— Fasciste ! crie une voix aiguë depuis une des marges excentrées du rassemblement.

C'est Alecto-les-Yeux-Rouges qui...

— Écolo-fasciste ! hurle une autre.

C'est Tisiphone-au-Bec-Rouge, elle...

— Sale hyène écolo-fascisante ! crie une troisième.

Mégère-la-Rouge, elle veut...

— Terroriste, sexiste, raciste, écolo-violeur libéral-libertaire de droite réac ! hurlent les trois à l'unisson, têtes grouillant de serpents sifflants.

— Bienvenue aussi à la délégation du département d'écologie sociale de l'université de Berkeley, poursuit Foreman sans sourciller.

— Sac à merde nazi ! crie une voix sensiblement plus grave, plus mâle, presque ordinaire.

— Sac à tofu, merci bien, docteur Mushkin, réplique Foreman avant de faire une brève pause pour laisser retomber l'explosion de hurlements, de cris, de mugissements, de grognements. Je voudrais aussi souhaiter la bienvenue à nos amis les Freddie, ceux qui sont en uniformes, bien sûr, mais aussi ceux qui ont fait l'effort d'enfiler une belle chemise arc-en-ciel et un collier de perles d'amour. Mettez-vous à l'aise, n'hésitez pas à pénétrer, infiltrer, noyauter ou trombiner à votre gré. Nous sommes touchés par l'attention que vous nous portez. Nous n'avons rien à cacher. Comme vous venez de l'entendre, nous ne sommes qu'une bande de fascistes, racistes, terroristes, sexistes, anarchistes, communistes, Jeunes Américains pour la Liberté, démocrates et pittoresques écolos de base. S'il vous arrivait de surprendre quelqu'un en flagrant délit de normalité, merci d'en informer immédiatement Igor et le service d'ordre. Si vous constatez la moindre activité sexuelle illégale, merci d'en informer Bruce et la brigade des mœurs. Si...

— Homophobe !

— Si vous voyez quiconque en train de bien s'amuser, merci d'en référer au Comité des Bouseux pour la Responsabilité Sociale.

Foreman brandit son gros poing droit dans lequel il serre une cannette de bière. Il l'écrase et asperge le premier rang de la foule d'une fine nuée de pipi de chat verdâtre de marque Coors.

— Earth First ! meugle-t-il.

— Non, Earth Second ! répond la foule, par simple exercice de l'impératif catégorique qui l'enjoint à la contradiction, en levant vers le ciel une forêt de poings, des bosquets de banderoles et une constellation de cannettes.

— Non, les grizzlys en second ! corrige le chef.

— Non, les femmes ! réplique quelqu'un.

— Les hommes ! crient quelques autres. Les écureuils rouges ! Les dauphins ! Les tortues du désert ! La forêt vierge ! Central Park ! Les chauves-souris ! Le sida ! La sédition ! Le Fonds monétaire international ! Les androgynes !...

— À bas l'Empire, vive le Printemps ! enrichit Foreman.

— À bas ta gueule !

— Nous soutenons ce qui nous soutient !

— Vive les chaussures ! Vive les pieds ! Vive le linoléum !

— Earth First ! Terra Primum !

— Sieg heil ! Bière ! Sexe ! Condors ! Condoms ! Cow-boys ! Park Rangers ! Vive Erika ! George Hayduke ! L'homme de la rue ! L'homme des bois ! Le Soldat Inconnu ! Jésus H. Christ ! John Muir ! Aldo Leopold ! Henry Thoreau ! Walt Whitman ! Emily Dickinson ! Norbert Wiener !...

— Qui ça ? dit Foreman.

Il secoue sa bière façon champagne et hurle :

— Pas de compromis pour la défense de la Terre Mère !

— Ouais !

— Non !

— Faut voter !

— Et un grand merci à tous pour votre soutien unanime !

Il lâche un large sourire, mi-franc, mi-ironique, lève les bras en V, jette sa cannette dans un coin de l'estrade et s'apprête à en descendre lorsque les obligations afférentes à son statut de maître de cérémonie lui reviennent à l'esprit :

— Maintenant si vous per...

Il agite ses deux bras en signe de silence s'il vous plaît, juste un peu d'attention, face au tonnerre de rires, de cris, de hurlements.

— Si vous per... S'il vous... Juste une petite... Nous allons maintenant assister... à l'invocation par... par le révérend Mike Roselle et les Jeunes Pousses... les Jeunes Pousses de...

Le tonnerre enfle et part en tous sens, mer démontée de rires d'où émergent çà et là des cris de dérision feinte, des déferlantes de bravos d'approbation, quelques brefs applaudissements polis, et une petite constellation de "scintillements" silencieux (des allumettes allumées) offerts par les délégués du Rainbow Gathering, groupuscule qui considère toute manifestation sonore comme une entrave à la véritable communion spirituelle. Les Rainbows se font cependant immédiatement tomber sur le râble par une paire de Rangers de l'USFS en uniforme qui donnent quant à eux dans la prévention des feux de forêts. Les Rainbows soufflent frileusement leurs allumettes, les tiennent bien droit jusqu'à ce qu'elles soient froides, et les brisent selon les directives fermes de Smokey l'ourson scandalisé – "Vous seuls pouvez empêcher la forêt de brûler", dit l'Ours, et c'est un mensonge, bien sûr, chacun sait que plus de neuf incendies sur dix sont causés par Dieu et la foudre, mais c'est le genre de mensonge qui devient vite un dogme irréfutable dans la mentalité bureaucratique.

Essayant encore d'obtenir l'attention de la foule pour finir sa présentation de la scène suivante, Foreman rejette la tête en arrière, porte ses deux paluches velues à sa gueule et se met à hurler comme un loup. Il part doucement dans les graves, colonne d'air parfaitement en place, puis monte

en un lent crescendo jusqu'à un climax de libération bestiale, cri primal du sauvage inconnu : il pousse le vrai, le seul, l'unique appel de la forêt.

Ça marche. Ça prend. La foule fait écho à son hurlement, en canon, en contrepoint, à la tierce, à la quinte, hommes et femmes, adultes et enfants, humains et canidés : six cents voix s'élèvent sous les vivants piliers de leur temple sauvage, prennent leur essor vers les cieux attentifs, s'en vont planer au-dessus des abysses du Très Grand Canyon, où une jeune lune en pleine croissance brille, à cet instant précis, comme un écu de platine sur le Powell Plateau, la Great Thumb Mesa, les tours et les cathédrales de dieux infiniment plus vieux qu'aucun jamais rêvé par l'homme. (Ou la femme.)

Même les flics et les rangers sont saisis par cette lame de fond de démonologie angélique. Pas terrorisés, pas dérangés – ils auraient du mal à imaginer comment une foule aussi joyeusement anarchique et anarchiquement joyeuse pût devenir dangereuse –, saisis. Ils écoutent, ils regardent, ils sentent leur rythme cardiaque s'accélérer, pris par la puissance du primitif – soyez primaux ou crevez ! – et se souviennent, sous leur mince pellicule de conscience culturelle, de quelque chose de plus lointain, de plus ancien, de plus riche, de plus chaud, de plus aimable et de plus chouette que tout ce qu'on leur a jamais professé à l'école, prêché à l'église, ou traîtreusement transmis par osmose via la télévision, la radio, les journaux, les panneaux d'affichage, les discours politiques, les sermons évangéliques, les comptes-rendus d'experts, les mémoires de troisième cycle ou les thèses d'État.

Que ? Qu'est-ce ? C'est ce savoir animal de ce que la vie ne saurait s'exprimer – se déprimer – uniquement par les mots. C'est le message du hurlement du loup, du rugissement du lion, du murmure de la forêt, du tonnerre de l'orage, du silence du canyon, de la plainte du vent et du chant de la lune. Du sang qui s'embrase. Du cœur qui tambourine. Des tambours que l'on bat.

Tambours, tambours, bongos, tam-tams et tambourins, flûtes, à bec, de Pan et traversières, tous les vivants du lieu entendent la musique qui arrive, le cortège des danseurs.

— Mike Roselle ! annonce Foreman, Mike Roselle et les Jeunes Pousses de la Futaie Vierge !

Il saute de l'estrade, arrache une bière d'une main peu attentive et se fond dans la masse.

— Nazi ! braille un chahuteur qui a déjà recouvert tout son potentiel de nuisance. Sauvages !

Chahutage vain : la foule l'ignore, l'écarte et s'ouvre pour laisser passer une autre brute massive à bois de cerf, barbe broussailleuse, T-shirt, blue-jeans, outils, qui saute d'un bond sur l'estrade, suivie par six jeunes filles en robes-tuniques blanches et vertes et or, incarnant une futaie de trembles. Elles se mettent à danser en cercle en chantant autour du satyre cornu affublé d'un sourire sardonique, d'une cannette de Michelob, d'une masse et d'une besace pleine de clous en bandoulière.

Le sens de cette pantomime paraît d'abord cryptique, jusqu'à ce qu'apparaisse Freddie, un homme vêtu de l'uniforme à chemise brune des Rangers et trimbalant une gigantesque tronçonneuse en carton. Le voyant, les six filles-trembles arrêtent leur danse et se mettent à frissonner de peur. Freddie tire sur la corde du lanceur de son engin et, méchant sourire de moteur deux temps aux lèvres, il s'approche des arbres tremblotants et les menace avec sa machine à massacre. Il les pourchasse l'une après l'autre jusqu'à ce que – Ô terra primum ! – le courageux satyre s'interpose en brandissant sa masse. Au bout d'un bref combat armé, le ranger prend la fuite, glapissant de terreur, poursuivi par Roselle dans la pénombre des bois crépusculaires.

Cris, bravos, applaudissements.

— Sexiste ! strident les Furies de Berkeley, saloperie de machisme de merde !

Apostrophe vaine : les tambours sont relancés, les flûtes sifflent, les danses reprennent. La Futaie Vierge, main dans la main, saute de l'estrade et entraîne la troupe dans une joyeuse spirale de danse tourbillonnante qui

contourne la scène et traverse le pré et part dans tous les sens à l'exception du commun...

Coucher du soleil. Clair de lune. Fumée de chêne qui brûle dans les feux de camp, fragrance d'encens de genévrier, son des guitares et des banjos, des flûtes et des bongos. Odeur de travers braisés, de maïs grillé, de pois frits, de chili tex-mex, de guacamole. De chanvre. De sueur. D'idées séminales. De chiottes de chantier. De couches de bébé. De gasoil. De poussière et d'épines de pin. De baskets et de talc. De lupin à feuille d'argent en pleine floraison d'été. De rose du désert. De datura sacré.

— Oral, souffle-t-elle en lui caressant la joue. Enfin che t'ai retrouvé mon peau mormon mon fou mon homme !

— Oh non, dit-il en faisant un pas en arrière et en jetant des regards furtifs alentour, vous vous méprenez, vous confondez avec quelqu'un d'autre, moi je m'appelle... je m'appelle... J. Bracken Benson, c'est ça, voilà, et je viens, je viens de Moab, Utah. Vous connaissez Moab ? Le Pays de Moab ?

Moab est le bassin où je me lave. – Psaume 108

Et Il l'enterra dans la vallée, au pays de Moab. – Deutéronome 34

— Oral... ! s'exclame-t-elle en sautant à son cou et en s'y accrochant (agrippant ?) comme une pousse de chèvrefeuille, comme une vigne vierge, comme un cassissier grimant. Oral, mon petit Oral Hatch tu me manques tellement tu me manques tellement longtemps que ton Erika elle fait tout le chemin jusqu'en Amérique pour te retrouver et maintenant enfin...

Geignant de terreur, il parvient à se dégager de ses doux bras puissants.

— Non, non, pardon, mademoiselle, vous vous trompez, je ne... je... non, regardez bien, regardez mieux, nous... C'est vrai que nous... nous autres, mormons, nous nous ressemblons tous un peu, mais non, vraiment, honnêtement, non, je suis pas... voyez ? Moustache, cheveux bruns, pas de lunettes, Oral portait des lunettes, pas vrai ? non ?... hein... ?

Le jeune Hatch détale, court comme un homme terrifié, vers les franges de la foule tourbillonnante, vers l'obscurité des bois : il disparaît. Pour le moment. Erika le regarde partir, yeux écarquillés, suffoquée, ébahie. Est-il possible qu'elle se soit trompée ? C'est vrai, c'est vrai, la plupart des jeunes mormons mâles ont tendance à se ressembler comme deux pois d'une même gousse, deux fourmis d'une même fourmilière, deux moutons d'un même troupeau, mais elle connaît son Oral par cœur et sur le bout des doigts, comment pourrait-elle se méprendre sur ces traits d'adolescent, cette dentition parfaite parfaitement fluorée, cette petite tête sans cou posée comme un ballon de football au milieu des épaules ? C'est le premier grand amour de sa vie. Et il la renie.

Elle tombe à genoux sur les épines de pin qui tapissent le sol de la forêt et, sans se soucier des yeux ahuris qui l'observent, elle pleure et pleure encore – librement, bruyamment – l'abandon de la Belle Bergère nordique trahie par son Prince charmant. Rudes Scandinaves ? pres Vikings ? Sobres Suédois ? Froids Norvégiens ? Que nenni : les Nordiques sont une race sauvage et bouillonnante, féroce, fidèle et franche, énergique et chaleureuse, leurs émotions basculent violemment de la joie exaltée au désespoir le plus noir sans l'affadissement de l'affectation cynique des poseurs latins, sans l'insistance lourde des gesticulations mélodramatiques de l'âme méditerranéenne tiédasse, vieillie, anémique. Si elle parvenait un jour à se libérer de la cage de doute intérieur, de névroses de culpabilité et d'angst kierkegaardienne qu'elle s'est elle-même construite, cette race nordique pourrait subjuguier et assujettir la planète entière en moins de deux semaines. (Bon, d'accord, les Japonais risqueraient de leur causer du souci. Et les Israéliens. Et les joyeux petits Bushmen du sud-ouest de l'Afrique.)

Erika pleure un long moment, toute à son chagrin, puis se relève, se mouche, se sèche les yeux, rougis mais toujours d'un époustouflant bleu-vert d'océan Pacifique, et rejoint les danseurs autour du feu de camp central, où la fête bat son plein sur une bande-son assurée par Dakota Sid, Wobbly Bab, Lone Wolf Circles, Bill Oliver et les Austin Lounge Lizards, John Seed et les Canyon Pygmies.

La lune se couche, le feu s'éteint, la nuit commence à faire valoir ses droits : les derniers jouisseurs titubent, rampent, errent et roulent jusqu'à leurs

tentes (quand ils en ont), leurs couchettes de pick-up (pour ceux que ça concerne), leurs lits de camp, leurs tapis de sol, leurs sacs de couchage éparpillés partout dans la forêt (quand ils les retrouvent).

Erika dort seule sous un pin pignon, à l'écart de tout et de tous, au bout d'une péninsule de grès longeant la faille de Parissawampits Point. Trois cents mètres plus bas un cougar rôde, en chasse, yeux jaunes brûlants, queue nerveuse, avance à pattes de velours, il a repéré un cerf isolé. Erika rêve d'icebergs qui se scindent, de glaciers qui s'effondrent.

Hoyle et Boyle se lèvent à l'aube et descendent, grognons, de leur camping-car de location garé au bord d'une route secondaire à six kilomètres au nord du raout. Hoyle touille du bacon frit et des œufs brouillés dans une poêle neuve posée sur un réchaud Coleman flambant neuf. Boyle décapsule une cannette de Bud Lite, en boit une longue gorgée : mise en bouche matinale préparatoire à l'habituel bloody mary qui accompagnera le rata américain grassex qu'Hoyle est en train de finir de rater. Il boit et boit encore et sent, presque immédiatement, le fin liquide diurétique lui traverser les reins, atteindre la vessie, puis s'insinuer dans les conduits de l'urètre. Il marche jusqu'à la frontière non tracée de leur campement, avise une fourmilière, y donne quelques petits coups de pied pour en faire sortir une poignée d'insectes ensommeillés. Puis baisse sa braguette et leur pisse à la gueule.

— Allez, les filles, c'est ma tournée !

Le jeune Hatch apparaît, collier de perles au cou, lacet de cuir noué sur le front, cheveux en queue-de-cheval, chemise indienne ample, froissée, d'une poche de laquelle dépasse un paquet de papier à rouler Zig-Zag, et jean pattes d'eph' soigneusement rapiécé. Une galaxie de badges clame son credo : Flower Power, Give Peace a Chance, Vitrifiez les Baleines, Les Filles Disent Oui aux Mecs qui Disent Non, Libérez Angela Davis, Libérez Huey Newton, Libérez Eldridge Cleaver, Libérez Bobby Seale et Libérez l'Amour. Il descend avec sveltesse de son vélo tout terrain dix vitesses et s'apprête à faire son rapport matinal.

— Merde alors, fait Hoyle en fixant le jeune J. Oral, un spectacle comme ça, si tôt le matin, ça me donne envie de gerber.

— Ouais, c'est à vous faire rendre tripes et boyaux, confirme Boyle. Alors, il arrive, ce café ?

— C'est quoi le problème ? dit Oral. Ma couverture vous plaît pas ? Y a un truc qui cloche ? Merde, c'était votre idée, après tout. Vous croyez que ça m'amuse plus que vous ? Je me sens comme un fichu junkie amorphe dans ce déguisement. Vous aimez pas mon look ? Eh ben allez-y, essayez vous-même. Vous tiendrez pas cinq minutes là-bas. Ces gens sont fous. C'est la foule de dingos détraqués fous à lier la plus folle que j'aie jamais vue. La moitié d'entre eux tape sur des tambours pendant que l'autre saute comme des crapauds. Y a une petite bande qui se balade à poil. Une autre qui s'habille comme l'abominable homme des bois, qui se trimbale avec des sacoches en museau de renard, des chapeaux à queue de raton laveur, des griffes d'ours en sautoir et des coutelas de soixante centimètres de long dans des fourreaux en peau de je sais pas quoi. Et des gamins qui courent partout, nus comme des vers pour la plupart. Y a une bande d'Hells Angels, ou du même genre, avec Harley-Davidsons et toute la panoplie. Y a des types en chemise de ville et cravate-lacet qui causent biocentrisme et usage éthique des terres en fumant la pipe, c'est peut-être les plus bizarres du lot. Et puis y a deux petites bandes d'autoproclamés Scintilleurs et Papillonneurs, ils trouvent que les bravos et les applaudissements, c'est "impoli et gênant", eh ben figurez-vous qu'ils ont essayé de convaincre toute cette foule de tarés – y doivent bien être un millier maintenant – d'interdire les cris, les hurlements, les sifflets, les applaudissements et toutes ces sortes de bruits, et les Papillonneurs, ils pensent qu'on devrait plutôt battre des mains un peu comme ça, autour des poignets, dans l'air...

Hatch s'efforce d'illustrer ses dires par des gestes, mais, papillonnant des mains à hauteur des oreilles, ne parvient à produire qu'une grotesque gesticulation de spasmophile inversé. Hoyle et Boyle le fixent avec un dégoût fasciné.

— Je crois que je vais vomir, dit Boyle.

— Ouais, moi aussi.

— ... et ils ont effectivement réussi à mettre ce point à l'ordre du jour, donc la maîtresse de cérémonie, c'est Barbara Dugelby aujourd'hui...

— Qui ça ?

— Barbara Dugelby, monsieur.

— C'est qui ? Elle est sur notre liste, Hoyle ?

— Faudra vérifier.

— ... donc Barbara Dugelby met l'idée au vote. Que tous ceux qui sont pour se signalent en papillonnant des mains, et toute la foule de dingos se met à battre des mains comme des petites libellules, et ensuite elle dit que tous ceux qui sont contre le fassent savoir en applaudissant, en beuglant, en sifflant ou en hurlant à la mort, et là toute la foule de marteaux lunatiques se met à gueuler et à siffler et à rugir comme une meute de bêtes sauvages.

Le jeune Oral s'arrête pour reprendre sa respiration.

— On a entendu. À six kilomètres, on a entendu.

— Ouais, dit Boyle. On se serait cru au Yankee Stadium quand le juge a sorti Winfield au bout de trois lancers dans le quatrième match des séries. T'as carbonisé le bacon, espèce de demeuré. C'est dégueulasse, on dirait de la raclure de vieille plaquette de freins.

— Ah ouais ? Eh ben la prochaine fois t'auras qu'à t'le frire toi-même, tête de nœud.

— Ceci dit, aujourd'hui, ils vont se répartir pour la plupart en ce qu'ils appellent des ateliers.

— Des ateliers ? Ces feignants d'écolo-mollusques connaissent ce mot-là ? Love dit qu'ils sont tous aux allocs.

— Y a un atelier sur le loup et les espèces menacées. Y en a un pour l'accueil des nouveaux Earth First listes. Y en a un sur ce qu'ils appellent l'écologie profonde et un autre sur les Rites Solaires et...

— Les Ritz sol-air ?

— C'est comme ça qu'ils appellent ça. C'est une certaine Dolores LaChapelle qui apprend aux gens comment chanter et danser et natter des fleurs dans leurs cheveux et atteindre un état de profonde communion spirituelle avec les rythmes biologiques de Mère Nature.

Boyle commence à s'étouffer. Son bloody mary tombe de ses doigts soudain flasques et explose sur ses Wellingtons. Les larmes lui montent aux yeux. Il essaie de respirer, mais ne fait que siffler comme un bandonéon cassé. Hoyle lui tapote le dos, plus virilement que nécessaire. Le bridge de Boyle tombe, propulsé vers l'avant, son chapeau choit, éjecté vers le haut, sa moumoute glisse, prise dans le mouvement général.

— Oral, dit Hoyle, vas-y mollo, s'il te plaît. Le pauvre Boyle a un souffle au cœur. L'est pas tout à fait aussi costaud qu'il croit.

Oral les regarde d'un air ébahi.

— Pardon, monsieur.

— Tenons-nous-en aux trucs illégaux, Oral. Terrorisme, contacts avec l'OLP, assassinats, explosifs, association de malfaiteurs, etcétera. Zappe les rythmes organiques, c'est du trop lourd pour Boyle.

Boyle se remet. Les yeux humides, il rajuste son complément capillaire, réinsère son bridge, remet son chapeau, se reconfectionne un bloody mary, et va s'asseoir doucement sur une chaise de camping flambant neuve en fredonnant un air d'Oklahoma !, sirote son drink, cligne des yeux, déglutit, se racle la gorge et se reprend.

— Continue, Oral, je t'écoute.

— Euh... y a le Caucus des Bouseuses. C'est une dénommée Georgia Hayduchess qui le coorganise avec les Éco-guerrières Féministes. M'étonnerait qu'elles me laissent assister à leur truc. Y a aussi les Artistes Jouisseurs et le Séminaire pour le Réenchantement du Monde par la Pure Poésie Terrienne.

Hoyle lève le bras, attention, Oral, mollo.

Oral opine.

— Y a un mec qui s'appelle Art De LaMolette, qui donne des cours de mécanique Diesel. J'crois qu'j'irai voir ça. Ça a l'air important.

— Tu l'as dit, bouffi. Et sinon, t'as rien entendu sur Syn-Fuels, le Super-GEM, tout ça ?

Silence.

Puis Oral dit :

— J'les ai entendus parler de c'qu'ils appellent une "action". (Il hésite un instant, puis poursuit :) Erika va faire un discours là-dessus ce soir au lever de la lune.

Hoyle et Boyle jettent tous deux un coup d'œil à leur montre.

— Au lever de la lune ? dit Hoyle, ça fait quelle heure ? Ces timbrés ont pas d'montre ou quoi ?

— Ils suivent pas les pendules. Ils disent qu'ils suivent ce qu'ils appellent le Temps Terrestre. Une histoire de rythmes orga...

— Erika ? l'interrompt Hoyle brusquement. C'est qui cette Erika ?

Oral rougit.

— Erika, dit Boyle, c'est cette belle bonne bombe norvégienne bien bandante à longues jambes, non ?

Oral blêmit.

— Bon sang, continue Boyle en contemplant son bloody mary d'un air rêveur, j'me paierais bien une putain de séance de rythmes organiques avec cette petite allumeuse.

Une idée point dans son cerveau spongieux.

— Je m’demande si elle est en règle ? On lui dit qu’on est de la police des frontières, on lui propose un deal. Tu couches ou on t’mouche, Beauté, à prendre ou à laisser.

Oral se raidit.

— Monsieur Boyle...

Sentant les emmerdes arriver, Hoyle se dit changeons de sujet, et vite.

— Ce Foreman, c’est lui qu’il faut qu’on coince. Lui et Mike Roselle, Howie Wolke, Georgia Hayduchess, Karen Pickett, Bill Haywood, Roger... Il consulte sa liste. Roger Featherstone, c’est ça, soupçonné de sabotage ? Nancy Morton ? Et quouide de ce fameux Hayduke ? Si y’en a bien un que le Colonel veut qu’on chope, c’est lui. Mort si possible, vif si on peut pas faire mieux, mais on verra ça...

— Prem’s pour Erika, dit Boyle en adressant un sourire entendu à son collègue Hoyle. Oral pourra passer en deuze, pardessus mon foutre.

— ... plus tard ?

Gonflé d’adrénaline, le jeune Hatch s’avance vers Boyle d’un pas décidé, l’attrape par le col et la cravate et le soulève de sa chaise. Boyle est pourtant une vraie armoire à glace et doit faire ses quatre-vingt-dix kilos à quelques grammes près. Les dents serrées, l’œil mauvais, Oral éructe rageusement :

— Excusez-vous.

Boyle pose son verre en souriant. Il a désormais les deux mains libres et est parfaitement en position de tuer le jeune Hatch – là, comme ça – d’une simple manchette à la pomme d’Adam. Il est dans son élément : c’est le type de situation qui le ravit. Il vit pour ça ; il rêve de ça. Une nouvelle encoche sur son bâton de maréchal.

— M’excuser ? fait-il, les paupières à moitié closes, laissant nonchalamment son corps s’incliner vers l’arrière dans la prise de Hatch. M’excuser ? Mais de quoi donc ?

Oral hésite. Comment s'expliquer sans révéler le fait qu'il a déjà grillé sa couverture ? Mais l'honneur passe avant tout, le code du chevalier mormon et Ancien Missionnaire.

— De ce que vous avez dit. Sur elle. Excusez-vous, dit-il, poing droit serré, coude replié, à distance de direct du bridge de Boyle.

Hoyle s'interpose et défait la prise de Hatch par simple compression de deux points expertement choisis sur la main gauche d'Oral. Boyle s'affaisse dans sa chaise, détendu et souriant. Oral se fige comme une statue dans l'étau de la dextre de Hoyle.

— C'est bon, les gars, on arrête les conneries. Calme, Oral. Boyle, sois sympa avec le gamin, excuse-toi.

— Pour quoi ?

— On s'en fout.

— Ah. OK, d'accord. Je m'excuse. Savais pas que t'étais amoureux, Oral.

— Je suis pas amoureux. Mais je ne peux pas vous laisser parler d'elle comme ça.

— Alors comme ça, elle te connaît ?

Silence.

— Hein, Oral ? continue Hoyle. Elle t'a repéré ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle sait exactement ?

— Je sais pas. Mais de toute façon ils se doutent tous que je suis un espion. Elle aussi, sûrement. Ils ont l'air de bien s'en foutre. Mais...

— Mais quoi ?

— Elle dit qu'elle m'aime.

Il n'aurait pas dû dire ça ; il le regrette immédiatement.

Nouveau silence. Boyle et Hoyle s'échangent des regards, puis fixent le jeune homme. Qui fixe la cafetière qui mijote sur le réchaud. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Oral, dit Hoyle, est-ce que tu bosses encore pour nous ?

— Oui, monsieur. Mais pas pour lui. (Il fusille Boyle du regard.) Et pas pour vous non plus. Je travaille pour mon pays. Pour l'Amérique.

— D'accord, d'accord, c'est bon, c'est pas si mal. C'est l'idée. Alors voilà ce que je veux que tu fasses : tu retournes au carnaval des dingos. Tu observes. Tu écoutes. Tu parles. Tu fais des propositions. Tu participes aux ateliers. Et tu quittes pas ta beauté norvégienne d'un pouce. Tu dis qu'elle t'aime bien, on sait que tu l'aimes bien, profite-en au maximum. Saisis toutes les occasions. Rapproche-toi d'elle, espèce de petit veinard. Si elle a des doutes, dis-lui que t'es un agent double. Dis-lui combien en fait tu vénères secrètement les rochers et les cactus et les écureuils rouges, ça lui fera plaisir et ces gens-là sont prêts à gober n'importe quelle salade de ce genre. Parle-lui de tes liens avec la Libye, l'Iran, le Nicaragua, et vois comment elle réagit. Essaie de savoir si elle connaît Hayduke. Tu me suis ?

Le jeune Hatch réfléchit un instant.

— Oui, monsieur.

— Parfait. Maintenant tu connais ta mission. N'oublie pas le serment que tu as fait à la Compagnie. N'oublie pas ton serment au drapeau. N'oublie pas que tu es d'abord un Américain, puis un petit copain, puis un amoureux de la nature, c'est vu ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien compris ?

— Oui, monsieur Hoyle.

— Parfait. Maintenant, tu vas serrer la main à cette espèce d'ivrogne puant, notre bon camarade Boyle ici présent. Il s'est excusé comme un gentleman, ça serait bien que tu lui montres qu'y a plus de rancune entre vous.  
D'accord, Oral ?

Boyle tend sa grosse main droite moite, paume pommelée comme une saucisse, le visage empreint d'une expression solennelle de sincérité profonde. Le jeune Oral hésite. Boyle attend. Oral hésite. Boyle attend. Hoyle intervient de nouveau.

— J'ai une meilleure idée, dit-il en portant sa main à son cœur. On va tous réciter le serment.

Boyle obtempère sur-le-champ, main sur le cœur. Oral s'exécute pareillement. Faute de drapeau vers lequel se tourner, ils se font face les uns les autres. En chœur, à peu près, ils se mettent à entonner tous les trois – plus ou moins, comme des druides au pied du chêne sacré, des Lakotas devant leur totem solaire, des chrétiens à une exécution publique, des juifs à une soirée prépuce, des Aztèques à une transplantation cardiaque, *etc.* – les vers vénérés :

— Je jure allégeance... euh... au drapeau... de... ah... des États-Unis... hmm... une nation mise... euh... placée sous la protection... de Dieu... ah... indivisible et (moment de confusion)... euh... garantissant liberté... hem... et justice... ah... pour tous... Ouais !

— Super, conclut Hoyle. Bon, Oral, mon ami, tu reprends ton clou, je veux dire tu remontes sur ton vélo, là, et tu agites tes jolies cuisses roses jusqu'à ta... ton rendez-vous, là, et tu ouvres bien l'œil. Captain Boyle !

Boyle se met au garde-à-vous.

— Yes, sir, Major Hoyle !

— Donnez congé au lieutenant Hatch en bonne et due forme avec tous les honneurs militaires qui conviennent.

— Sir, yes, sir ! Avec plaisir, sir !

Tandis que le jeune Oral, perdu dans ses pensées, enfourche lentement sa monture anthropomobile, Boyle place ses deux mains en cornet sur sa bouche et entame, presto fortissimo, une imitation parfaite d'un authentique solo de bugle : la charge de la cavalerie.

Oral s'éloigne, pas très vite d'abord, zigzaguant un peu sur les ornières de la piste de terre, puis disparaît, loin, hors de vue, sous les colonnades de pinus ponderosa.

Ils le regardent partir.

— Qu'est-ce t'en penses ?

Boyle hausse les épaules.

— C'est un p'tit con. J'aurais dû lui briser la gorge. Pourquoi tu m'as pas laissé faire ?

Hoyle hausse les épaules.

— Je supporte pas le sang. Et j'ai horreur des paperasseries qui s'ensuivent. On aurait encore eu le Colonel sur le râble. Sans compter que le gamin va peut-être continuer à nous faire de l'usage.

— Agent double. Tu me fais marrer, Hoyle. L'est même pas assez futé pour faire un bourbon double – ou un agent simple. T'as vu ses putains de badges ?

— Ouais. Mais qu'est-ce ça peut foutre, les mecs d'Earth First pensent probablement qu'c'est une blague. Et il est pas aussi stupide que tu crois.

— Nan. L'est encore plus stupide que ça.

— Il est simple, mais il n'est pas stupide.

Hoyle a le regard fixé sur l'endroit où la petite piste de terre oblique pour disparaître dans la forêt, avant de rejoindre la piste principale un kilomètre et demi plus loin.

— Non seulement il est pas stupide, non seulement il va jouer les agents doubles, mais il va peut-être finir par devenir un agent triple. Faut qu'on le surveille ; il est p'têt bien plus malin qu'nous.

— Ça le rendrait pas super, super malin.

— Mais il est sérieux côté drapeau. C'est pour ça que je lui fais confiance. Il a vraiment été scout. Il est vraiment mormon. Et il aime vraiment l'apple pie.

Patriotes de la savane de sauge, unissez-vous.

Les flammes vacillent dans la brise du soir. Drapeau de l'anarchie, clef à molette rouge sur champ noir. Poing vert, lettrage rouge et fond blanc d'Earth First ! Rouge, blanc et or, avec serpent à sonnette, d'American Independence. DON'T TREAD ON ME – me marche pas sur les pieds. Et, trônant au centre de la scène, tendu en toile de fond, mais aussi battant au vent, multiplié sur d'innombrables hampes, agité un peu partout dans cette foule de timbrés et de gamins fous et d'électrons libres, la Vieille Gloire elle-même – notre drapeau – le rouge le blanc le bleu les étoiles et les bandes des Putains d'États-Unis de cette Putain d'Amérique sous Dieu et sous le Christ. C'est une assemblée macho de patriotes, d'amoureux fanatiques du pays, de la terre, de la terre du pays et de la liberté, d'une tradition glorieuse, et ils sont fiers de l'afficher.

GUNS, GOD, GUTS & GRASS, THAT'S WHAT MADE AMERICA GREAT ! (Des armes, Dieu, des tripes & de l'herbe, voilà ce qui a fait la grandeur de l'Amérique) chante un étendard écarlate qui ondoie dans les airs.

MORE ELK ! LESS COWS ! (Plus de cerfs ! Moins de vaches !), dit une autre oriflamme.

Et aussi (bien sûr) :

AMERICAN WILDERNESS : LOVE IT OR LEAVE IT ALONE (La nature sauvage américaine : aimez-la ou foutez-lui la paix)

ANOTHER MORMON ON DRUGS (Encore un mormon toxico)

BACK TO THE PLEISTOCENE (Tous ensemble vers le pléistocène)

DREAM BACK THE BISON, SING BACK THE SWAN (Ressuscitez le bison par vos rêves, le cygne par vos chants)

ESCHEW SURPLUSAGE (Faites barrage aux surplus)

HUNT COWS, NOT BEARS (Chassez les vaches, pas les ours)

HUNTERS : DID A COW GET YOUR ELK ? (Alors les chasseurs, vos cerfs se sont fait avoir par des vaches ?)

MALTHUS WAS RIGHT (Malthus avait raison)

MUIR POWER TO YOU (Que la puissance de Muir(5) soit avec vous)

NATURE BATS LAST (C'est la nature qui joue le dernier coup)

REDNECKS FOR WILDERNESS (Les bouseux pour la nature sauvage)

NEANDERTHAL AND PROUD OF IT ! (Néandertalien et fier de l'être !)

PAY YOUR RENT : WORK FOR THE EARTH (Payez votre loyer : travaillez pour la Terre)

WALT SAYS : RESIST MUCH, OBEY LITTLE (Walt(6) a dit : résistez beaucoup, obéissez peu)

THINK GLOBALLY... ACT LOCALLY (Pensez globalement, agissez localement)

SUBVERT THE DOMINANT PARADIGM (Renversez le paradigme dominant)

HAYDUKE LIVES ! (Hayduke est vivant !)

Et ainsi de suite, et ainsi de suite. En version drapeau, en version étendard, en version oriflamme, en version T-shirt, en version badge, poings serrés et clefs à molette volent et s'affichent partout, le message d'ensemble pouvant être compris comme suggérant un certain mécontentement latent vis-à-vis de "l'oligarchie porcine" (pour reprendre les termes d'un de ces dérangés) qui "possède et gère l'Amérique" (selon ceux d'un autre).

Mais toujours dans un esprit bon enfant, personne ne veut blesser personne.

Le soleil se couche dans un volcan de nuages d'une splendeur terrifiante, pizza jumbo céleste servie là-bas à l'Ouest, c'est Dieu Lui-même qui étale la sauce tomate façon Pollock, saupoudre artistiquement le parmesan, parsème n'importe comment les anchois pourpres et les tranches de salami pourri sur la voûte pas encore étoilée, de Shithouse Mountain au nord à Dead Cow Butte au sud. Divin chef-d'œuvre d'expressionnisme abstrait !

Mais où est notre brave maîtresse de cérémonie ce soir ? Eh bien la voilà, Miss Barbara Dugelby, de Muleshoe, Texas, qui se faufile un peu difficilement au milieu de la masse des anarchistes en haillons, des protecteurs fanatiques, des essaims d'environnementalistes, des grappes de préservationnistes non lavés, des groupes de biologistes bien propres sur eux, des éco-saboteurs fourbes et rusés, des splendides jeunes femmes aux longues chevelures parfumées d'essences florales et piquetées de fleurs sauvages, des beaux gosses mal rasés torse nu, biceps sculpturaux et pas de hanches du tout, des nudistes-naturistes portant seulement sandales et cristaux magiques, d'enfants sauvages qui se coursent partout dans la plus grande gaieté, plus tous les autres susmentionnés : les espions en panoplie de hippie, les experts en écologie profonde, les experts en écologie creuse, les conservateurs de la nature (les fréquentables comme les infrequentables), les pères fondateurs et les mères nourricières, les bouseuses, les socio-féministes, Igor et son gang de gros bras en poste sur les franges, aux aguets (pour cause de rumeur d'attaque nocturne par le Comité des Milices de l'Ordre et l'équipe de Recherches & Secours), quelques journalistes free-lance, comme ce vautour vieillissant à rouflaquettes et bec de rapace qui mate salement Barbara depuis le premier rang, dit "Rang des Pervers", etc., etc. Le jeune Hatch avait vu juste : la foule atteint maintenant presque le millier d'individus – et le Kaibab

Plateau, quatre-vingts kilomètres de diamètre, regorge encore de centaines d'autres toujours en train de chercher leur chemin dans les bois en éructant in petto Bordel mais où est ce foutu putain de Pissy-wampitts Point ?

Et les chefs, où sont-ils ? Quels chefs ? Il n'y a pas de chef. Ils sont tous chefs.

Miss Dugelby ajuste le micro (alimenté, bien sûr, à l'énergie solaire, par une station de panneaux mobiles montés sur remorque), envoie quelques craquètements électriques dans les oreilles du public, puis commence :

— Bienvenue, compañeros y compañeras. J'espère que vous avez tous eu assez à manger. N'oubliez pas de recycler vos poubelles au centre de tri. J'espère que tous ceux qui les apprécient ont fini par trouver les sanitaires mobiles, et que vous y savourez la vue ; Dave et ses gars se sont vraiment donné du mal pour les installer à un endroit sympa. Les autres, je vous fais confiance pour creuser vos trous de chat bien profond et à au moins un kilomètre et demi d'ici dans la forêt. Faites très attention quand vous brûlez votre papier toilette, ou on aura vite fait les Freddie de la Forêt sur le dos et une vingtaine de camions à incendie avec tous leurs pompiers qui vont nous saccager notre fête. Quoi d'autre ? Il y aura encore des ateliers sur l'écologie profonde et le biorégionalisme demain : consultez le programme au stand de propagande d'EF ! Merci de donner autant que vous pouvez pour la cagnotte commune ; y a des gens qu'ont avancé pas mal d'argent pour la location de ces chiottes puantes et des panneaux solaires. Au programme de ce soir : encore de la musique et de la danse au clair de lune. Danse de nuit d'été autour de l'arbre de mai, square-dance animée par l'Organic Nutty-Gritty Peanut Butter Jug Band, danse sacrée des druides là-bas dans les sous-bois de jeunes chênes, danse libre dans le pré, avec les Lounge Lizards, danse de cow-boys tout là-bas à la pointe, avec Peter Gierlach et les Rusty Spurs. Mais d'abord, un petit speech d'Erika au sujet de l'action qu'elle prépare au Neck pour bientôt. Erika, tu es dans le coin ?

Grande, svelte, splendide, Princesse de la Puissance Sélène, Erika sort de l'ombre des pins et commence à se frayer un chemin à travers la foule compacte. Elle n'a pas encore atteint l'estrade lorsque explose un petit scandale, déclenché par le groupe de Berkeley au premier rang. Là, debout, un type corpulent brandit un document et crie à la maîtresse de cérémonie :

— Même temps de parole pour tous, même temps de parole pour tous !...

Dugelby hésite, jette un coup d'œil à Erika, constate qu'elle est encore assez loin.

— D'accord, répond-elle au porte-document en lui faisant signe de monter sur scène. Vous avez cinq minutes, ajoute-t-elle en levant les yeux vers la lune comme on regarde sa montre.

Le corpulent se dandine comme une otarie en bas de l'estrade : pas de marches, jambes courtaudes, gros ventre : l'affaire n'est pas simple. Barbara se baisse vers lui, lui tend une main et le hisse sur scène. Le visage rubicond, le souffle court, Bernie Mushkin prend le micro. Il a la soixantaine, chauve en haut, pieds plats en bas, gros-cul-esprit-étriqué-épaules-tombantes ailleurs, il arbore une silhouette générale qui n'est pas sans rappeler un personnage d'histoires enfantines connu sous le nom de Mr Potato-Head. (La vie est injuste.) Pour couronner le tout, notre Monsieur Patate souffre d'une grave insuffisance pileuse : en dépit de quarante années d'efforts assidus, il n'a toujours pas réussi à obtenir quoi que ce soit qui pût ressembler à une vraie barbe d'homme. À l'instar de ce teenage-rocker chanteur de ballades vieillissant qu'est Bob Dylan, il n'est parvenu qu'à faire pousser une broussaille pâle et clairsemée à l'angle de sa mâchoire inférieure, le menton lui-même n'ayant jamais produit rien de mieux qu'un duvet plus clair que celui d'un jeune soprano. Même sa voix a tendance à se vriller – en montant d'un octave – de manière aussi gênante qu'incontrôlable lorsqu'il se trouve en situation de stress, de Sturm und Drang, de temps orageux ou de chiottes bouchées.

Nonobstant : Bernie Mushkin, archéo-marxiste, révolutionnaire sectaire, professeur de chaire supérieure, écrivain universitaire, pédagogue, démagogue, idéologue, est attiré par le débat politique comme le papillon de nuit par la flamme – comme la mouche à viande par la carcasse du phacochère. Inapte et passionné, au tempérament de feu et sans le moindre humour, ventru mais têtu, il s'est forgé, au fil des décennies, dans les marges reculées de la gauche urbaine américaine, une réputation d'intellectuel gros calibre. Cette tribu étant ce qu'elle est, une telle image suffit à faire de lui son chef. (Qui est votre chef ? Quel chef, nous n'avons pas de chef, nous sommes tous des militants de base, bla, bla, bla...)

S'agrippant au micro de la main gauche, le professeur Mushkin dresse sa dextre en un parfait bon vieux salut nazi.

— Sieg heil ! aboie-t-il, tendu sur la pointe des pieds pour approcher ses lèvres du micro, qu'il a négligé de régler à sa taille. Barbara fait un pas vers lui pour procéder à cet ajustement technique, mais il l'écarte d'un revers de main impatient.

— Sieg heil ! répète-t-il, sieg heil !

S'il espérait déclencher une bronca, c'est loupé. La plupart des spectateurs, ignorant tout de lui, le regardent d'un air ébahi ; quelques-uns gloussent ; d'autres, peu nombreux, papillonnent dans le vide, à hauteur des oreilles, en signe d'approbation ironique.

Mushkin lève sa feuille de papier et donne lecture de sa déclaration :

— Earth First ! bande d'éco-fascistes, clame-t-il, je vous félicite pour avoir renvoyé la cause de la justice, de la décence, de l'écologie et de l'environnement en Amérique au moins un demi-siècle en arrière.

Bravos. Applaudissements. Papillonnages clairsemés.

— Votre soutien public à l'idéologie du sabotage et au clef-à-molettisme fait d'Earth First ! une organisation clairement terroriste.

Applaudissements épars. Bravos polis. Vagues papillonnages.

— Votre soutien notoire à la famine en Afrique, en phase avec la ligne professée par votre porte-parole Foreman, vous fait apparaître sous votre vrai jour : vous êtes des fascistes, des néocolonialistes et des anti-humanitaristes.

Papillonnages appuyés. Scintillements sporadiques, vite mouchés.

— Votre soutien enthousiaste à la politique de strict contrôle de l'immigration, en phase avec la ligne professée par vos idéologues officiels Hardin et Abbey, vous fait apparaître sous votre vrai jour : vous êtes

nationalistes et xénophobes – à l’exact opposé de l’image de fêtards anarchistes que vous véhiculez complaisamment.

Bravos, applaudissements, papillonnages.

— J’ajouterai que votre opposition à l’immigration, et notamment à l’immigration de ressortissants du tiers monde, c’est-à-dire bien sûr de personnes de couleur...

— Quoi ? De personnes colorées ? crie quelqu’un. C’est une expression raciste, espèce de sale petit bigot !

— J’ai dit de personnes de couleur, réplique Mushkin en criant, et sa voix saute soudain dans les aigus, pour investir la tessiture d’un ado soprano dans une chorale d’enfants. De personnes de couleur, répète-t-il, en tremblant de rage, en engageant maintenant un âpre combat pour la reconquête de son self-control ; le micro vibre dans sa main ; il regarde son papier ; il poursuit : Votre opposition dogmatique à l’immigration de personnes en provenance des nations opprimées du tiers monde – opprimées d’abord et avant tout par l’Amérique capitaliste, faut-il le préciser ? – vous trahit, vous trahit, insiste-t-il, comme étant non seulement une bande de nationalistes, de xénophobes, de néocolonialistes, d’ethnocentristes et de minables laquais de l’impérialisme économique, mais encore, il faut le dire bien fort, et ça me peine de devoir le dire, mais il faut le dire bien fort...

Bravos, applaudissements.

— ... comme une meute de hyènes fascistes et fourbes et élitistes et nazies et racistes. Et je n’exagère pas. Sieg heil ! crie-t-il en joignant le geste à la parole.

Personne ne lui rend son salut nazi à l’exception des Trois Furies à tête grouillant de serpents de Berkeley, placées au premier rang.

— Sieg heil ! crient-elles d’une voix suraiguë en parfait unisson, Sieg heil !

— Par ailleurs, poursuit Mushkin en jetant un coup d’œil à ses notes – il se laisse facilement distraire, les discours improvisés ne sont vraiment pas son fort –, par ailleurs, et j’en aurai fini...

Long tonnerre d’applaudissements, de cris, de bravos, de sifflets ; papillonnage massif et brefs allumages d’allumettes.

— Votre doctrine de base, que vous appelez “écologie profonde”, expression parfaitement ridicule qu’il serait plus juste de remplacer par “zoologie profonde”...

Mushkin s’interrompt un instant pour lâcher un éclat de rire méprisant ; saisissant le signal, ses acolytes se mettent à glapir comme des phoques.

— ... Votre soi-disant écologie profonde, ou écologie prout-prout bla-bla-bla !, telle qu’esquissée jusqu’à présent par les divagations de Næss, Sessions, Devall, Snyder, Leopold, Flowers, Manes et Dieu sait quels autres mouchérons de la pensée (la moue de Mushkin part dans un rictus de puissant dégoût, ses sbires s’ébattent) n’est fondamentalement que de la bigoterie misanthrope anti-humaine de haine profonde des gens. Ce n’est pas une philosophie, c’est de la bigoterie. Vous vous proclamez bio-centriques, ou éco-centriques ; moi je dis que vous n’êtes qu’excentriques, au sens le plus pervers du mot. Toutes les choses vivantes sont égales, dites-vous. Y compris l’ours et le lion ?

— Oui !

— Le cafard et le rat ?

— Ouais.

— Le mille-pattes et la vipère ?

— Ouais...

— Parfait ! Et que faites-vous du virus de la variole et du virus du sida ?

Flottement dans les rangs.

Mushkin se tait, attend une réponse. Le coup a porté ; il arbore son sourire méprisant et laisse le silence s'installer, laisse sa question rhétorique poursuivre son petit bonhomme de chemin de synapse en synapse.

Un jeune bedonnant vêtu d'un T-shirt proclamant NO GUTS NO GLORY – pas de tripes pas de triomphe – brise le silence d'un "M. Munchkin ?" lancé d'une voix suraiguë.

— Oui ?

— Vous voulez vous débarrasser d'une bonne demi-douzaine de kilos d'excès de graisse ?

— Pardon ?

— Coupe-toi la tête ! hurle-t-il en éclatant de rire.

Tous les enfants présents, et ils sont bien une centaine, saisissent l'humour et viennent immédiatement gonfler le chorus d'hilarité. La contagion fait son effet, le fou rire est bientôt général.

Le professeur Mushkin patiente. Lorsque les rires s'arrêtent enfin, il dit :

— Enfin...

Raz-de-marée d'applaudissements, tonnerre de vivats, déluge de bravos.

— Enfin, je voudrais vous dire que votre outrageux étalage de drapeaux, là, avec vos poings serrés, vos serpents à sonnette prêts à mordre, vos clefs à molette rouges et cette redoutable bannière de l'Amérik kapitaliste militariste impérialiste – je mets bien sûr les "k" qui conviennent là où il faut – trahit la mentalité fondamentalement machiste, bouseuse et sexiste des cow-boys colons amoureux de violence que vous êtes. Vos symboles ne laissent planer aucun doute, ils vous dévoilent, ils vous révèlent, ils vous percent à jour pour ce que vous êtes : un lumpen prolétariat d'ivrognes de la classe la plus basse (mais non de la classe laborieuse) dirigé et perverti par une clique de ronds-de-cuir petits-bourgeois avides de pouvoir, d'écrivains ratés, d'universitaires médiocres, de journalistes corrompus et d'affairistes

minables, vous constituez la matière première traditionnelle, comme nous l'enseignent les exemples de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Amérique latine, la matière première traditionnelle, disais-je, du fascisme et du nazisme !

Mushkin marque une pause.

— Je dis et je répète donc : Sieg heil ! à vous, Earth First !, bande de sales petits porcs de droite. Et si vous voulez me pendre pour ça, allez-y, pendez-moi !

Héroïque, fier, provocateur, le professeur Bernie Mushkin laisse tomber ses bras le long du corps et rejette emphatiquement la tête en arrière, offrant sa glabre gorge grassouillette à la foule hystérique.

La foule hystérique lui offre quant à elle une ovation assise, avec tous les honneurs du côté des Papillonneurs, tandis qu'une des belles plantes de la Futaie Vierge lui passe une guirlande de fleurs autour du cou, avant que d'autres l'aident à descendre de l'estrade par la face nord, puis lui enfoncent une mousseuse cannette de Schlitz dans chaque main, lui donnent deux ou trois grandes claques de félicitation dans le dos et le raccompagnent jusqu'à son groupe de (trois) zélotes ravis. Faisant dignement face à la meute des loups, ces trois fidèles ôtent les bières des mains tremblotantes de Mushkin, les vident – en affichant une moue de dégoût socio-féministe parfaite – sur le poussiéreux tapis d'épines de pin et escortent leur professeur jusqu'à sa voiture de location (une nipponne de marque Komatsu). De là, ils le conduisent jusqu'à son hôtel de Las Vegas – à peine quatre cent quatre-vingts kilomètres de route –, à leurs yeux la plus proche tête de pont de la vraie civilisation dans toute cette zone nord de la région de l'Arizona-Utah-Nevada. Au moins, à Las Vegas, vous avez une université. Des hôpitaux. Un cinéma d'art et d'essai. Des bars à thème. Des librairies lesbiennes. Et une (ou deux ou trois) synagogues. Et Wayne Newton et Liberace et Bette Midler et une autoroute qui mène jusqu'à l'aéroport, d'où partent de nombreux vols pour L.A., Bakersfield, Fresno et Berkeley-les-Bains, creuset de la Pensée Avancée, de la Libération du Tiers Monde et du Laboratoire National d'Études Nucléaires Lawrence Livermore.

La foule bout d'impatience. Puis un tonnerre d'applaudissements vrille l'atmosphère et tout le monde se lève.

La Liberté montant sur les barricades. Rôle ô combien difficile, mais Erika la Svelte Svenska se doit de s’y frotter. Elle prend le micro, le remonte de trente bons centimètres, tend le poing droit ad astra et crie à la fébrile fêtarde fascinée flamboyante fanatique familiale formidable foule...

— Zee Eart’ She First !, La Terre Elle d’Abord !

Cette fois-ci le public réagit comme il faut, comme il l’a fait pour les autres orateurs. Le cri de guerre “Zee Eart’ She First !” est immédiatement repris en écho par mille gorges éraillées. Enrouées à force d’avoir trop ri, trop hurlé de hourras, en dépit des vertus lubrifiantes des milliers de demis de bière déjà engloutis. Ils ne l’ont pas fait pour les autres, mais qui ne le ferait pour Erika ? La voyant là, debout, royale, grande et mince, fraîche, radieuse, adorable fleur nordique en T-shirt ajusté, jean de cow-girl moulant, cheveux sombres cascasant en crinière léonine de son front impérial à sa belle chute de reins : qui ne l’aurait acclamée ? Bon sang qu’elle est belle, si belle qu’elle vit dans un royaume parallèle hors de portée de la jalousie des femmes, immune aux pulsions animales des hommes même les plus frustes. Tous l’aiment d’amour. Tous la regardent comme une œuvre d’art naturelle plutôt que comme un (simple) objet de fantasme sexuel. Erika en personne, Princesse de la Puissance Sélène, vit, occupe, habite parfaitement et totalement sa beauté pleine de jeunesse, qu’elle sait être non point un attribut heureux mais l’expression de son inconsciente appétence pour la vie. Sa beauté ne lui appartient pas : c’est elle qui lui appartient ; et vivant ce qu’elle est, et étant ce qu’elle vit, elle est, en essence comme en apparence, une totalité harmonieuse qui fait fondre tout cœur.

— À bas l’Empire, vive le Printemps !

Les deux paumes ouvertes vers le ciel, le visage illuminé par un sourire d’ange, le corps arqué, les seins dressés, elle attend l’antienne.

— À bas l’Empire, vive le Printemps ! rugissent mille gorges, en y mettant l’accent.

Les arbres tremblent. La police secrète sourit nerveusement. Le jeune J. Oral observe son adorée, en adoration, ébahi, figé. Le vieux journaliste au

bouc grisonnant, nez rouge et cou ridé du Rang des Pervers – trop pervers et trop vieux pour une telle pureté – la fixe bouche ouverte, laissant s'échapper un filet de bave et un grognement muet de désir archaïque qui lui monte des reins à la gorge. Vraiment muet ? Il voulait qu'il le fût. Mais un certain nombre de spectateurs plus ou moins proches le fixeront d'un air accusateur pendant un long moment.

Une femme profite du bref silence qui suit cette antienne pour crier :

— Erika ! Que réponds-tu à Bernie Mouchequeuee ?

Erika réfléchit, mais pas longtemps.

— Ce que che dis ? Ce que nous disons ? (Pause.) Nous disons... qui a compattu le gros bouledozaure ne se souzie pas des mouches qui folent autour de sa tête.

Ils adorent. Les brigands les bandits les petites frappes de l'écologie américaine s'en délectent et mugissent de plaisir. Elle les a à sa main, ils viennent y manger, s'y abreuver, y baver, la lécher.

— Qui fait faze au grand GOLIATH, poursuit-elle, ne s'occupe pas des insexes qui escaladent ses jambes.

Ils sont d'accord et le barrissent, le rugissent, le crient, le sifflent et le papillonnent et le scintillent et le battent des mains paume contre paume.

Insexe, note le vieux journaliste dans son carnet, ça me plaît. C'est génial. Et qui lui escaladent les jambes ! Jésus Marie Joseph, être l'insexe d'une nuit d'été lunaire, songe-t-il. Quelle vaine folie que cette morale, parbleu. Puck, Puck, vil vaurien lubrique, cessez de m'escagasser ainsi les poils scrotaux. Ô le gratouillis le tritouillis le doux chatouillis de l'amour féérique.

— ... ce qui m'amène au suchet de mon intervenzion. Quand GOLIATH il arrive à Zee Neck che suis là pour l'arrêter. Je mets mon corps là où il fient. Mais pas moi avec mon corps toute zeule, puis-che sans doute ezpérer. Che demande aux zœurs, aux frères, aux camarates, de posser leur corps là où je

posse mon corps. Che dis – et c’est une plague, hein ? mais aussi plus qu’une plague, che dis – plazer votre corps en accord avec votre bouge. On a tous grande bouge, hein ? On parle beaucoup, on parle dur, très dur, maintenant il est temps de montrer qu’on achit bien dur pareil qu’on parle, non ? Oui ? Ja ?

— Ja, ja, Erika !

Bouge, note le journaliste, plazer son corps en accord avec sa bouge. Très bon. Excellent. Cette fille est une grande poétesse. C’est le sang d’Ibsen, Hamsun, Laxness, Strindberg, Bjorsen, Lagerlof, Undset et J.V. Jensen qui coule dans ses superbes veines de Viking.

— ... demande à un millier de corps de me rechoindre à Zee Neck entre Last Eden Canyon et l’autre, là, comment fous l’appelez ? Radium Canyon, quand Super-GEM il arriffe à ce point, c’est-à-dire dans quoi ? dix chours peut-être ? deux zemaines ? Là on l’arrête, il ne peut pas tourner, Zee Neck ne fait que quarante mètres de larche, on embile des corps humains fifants, mes corps, fos corps, les corps de tout le monde, sur la roge dure, on coinze des clefs à molette dans les moteurs, on met des roses dans le Gros Godet, on met des colliers de fleurs au cou des contucteurs et on les câline dans nos bras et on les emprasse et on les serre et on rit et on les fait arrêter GOLIATH. On les fait faire demi-tour, rentrer chez eux, et chamais refenir dans le pays de Dieu, fotre pays, mon pays, notre pays, fous êtes afec moi, les gars ? les filles ? fous fenez choindre fotre corps à mon corps ?

— Oui ! tonnent-ils tous en chœur, les gars, les filles. Oui ! tonitruent hommes et femmes de concert, en sifflant, papillonnant, scintillant, chantant, acclamant. Nous venons, Belle Erika, nous formerons mille corps unis !

Nous arrivons, Père Abraham, fort de mille corps. Glo-ri-a allélu-u-u-ia ! Le journaliste, debout, hurlant et bramant avec les autres, gribouillant frénétiquement sur son calepin, sent des larmes perler, dégouliner sur ses joues rubicondes. Il renifle, s’essuie furtivement le visage et le nez d’un revers de la main, jette un coup d’œil à gauche puis à droite sous ses sourcils broussailleux et ne voit que jeunes jolies joues roses luisant

mêmemment de larmes de joie. D'accord, d'accord, puisqu'il en est ainsi. Il pleure, il gribouille, il est heureux.

— Eart' First ! crie Erika en agitant ses petits poings serrés vers le ciel, en étirant ce corps sublime vers les constellations.

— Eart' First ! hurle la foule en écho.

— Fini les voutus compromis... !

— Fini les voutus compromis...

— ... pour la dévense de zette Terre Mère !

— ... pour la dévense de zette Terre Mère !

Tonnerre de hourras.

— Et maintenant, que la vête commenze !

La jeune femme plonge de l'estrade en poussant un cri de triomphe walkyrien (contre-ut parfait, 2,093 hertz, cycles ou vibrations par seconde), passe au-dessus des bras du Rang des Pervers, pour atterrir dans ceux des spectateurs moins proches et être rapidement hissée sur les épaules massives d'une monstrueuse armoire à glace barbue membre actif de la militance écologiste et portée en triomphe autour de la scène et à travers le pré et par les bois et retour par le pré autour du feu de joie, suivie par un millier de maniaques criant riant dansant.

Feu de joie où l'on chante : From San Diego up to Maine, on every field and hill, where eco-folk defend our Earth, it's there you find our gril (sic). Comme Joe Hill lui-même eût pu le chanter s'il avait vécu cinquante ans de plus, et été témoin de la transformation de son Internationale Ouvrière en l'internationale d'Earth First !

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce t'en penses ?

— Ce que j'en pense ?

Il rallume son cigare, qui s'est éteint au plus fort de l'hystérie joyeuse.

— Eh bien... peuff, peuff. Je n'ai jamais vu une foule d'anarchistes s'abandonner de manière si totale et si gaie au culte de la personnalité. Je crois qu'ils crèvent vraiment d'avoir un roi – ou plutôt une reine. Comme la plupart des Américains, à vrai dire. Ou encore : quand tout le monde pense pareil, personne ne pense beaucoup.

— Si gaie ? Tu les trouves gais ?

— Ben oui, gais. Pourquoi, pas toi ? Regarde-les qui dansent en rond encore et encore comme des sauvages rouges, qui tapent sur leurs tambours, qui rient comme des ânes, qui hurlent à la lune, qui s'agrippent en grappes à leur arbre de mai. Si ce sont des révolutionnaires, ce sont les plus joyeux, les plus drôles, les plus fous qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. N'est-ce pas Emma Goldman qui a dit : si personne ne danse à la Révolution, vous ne m'y verrez pas ?

— Emma Goldman ? Ça me dit rien.

— Ou alors Jésus. Quoi qu'il en soit... peuff, peuff, ils sont heureux maintenant. Mais combien iront vraiment à l'empilement de corps d'Erika ? Je te fiche mon billet qu'ils seront pas vingt-cinq.

— Espèce de vieux cynique. Défaitiste. Pessimiste.

— Pessimiste, oui. Mais un grand sage a dit un jour (et je crois bien que c'était moi) : un pessimiste n'est jamais qu'un optimiste qui connaît toutes les données du problème.

— Bah, tu fais chier. Tu la trouves belle ?

— Belle ? Qui ? Qui ça ?

— Cette poule, cette poupée, cette... arrête, tu vois parfaitement de qui je parle. Me fais pas croire que tu la zyeutais pas en bavant comme tout le monde. Comme tous les hommes, je veux dire. Alors ?

Peuff. Il réfléchit. Question piégée.

— Pas mal, pas mal, au sens conventionnel, cinématographique et show-business du terme. Elle ferait une bonne couverture pour Cosmo.

— Avoue que tu préférerais la voir en poster central de Playboy.

— Playboy ? Connais pas. C'est quoi ? Un périodique ?

— Personne n'aime les p'tits futés cyniques.

— Toi si. Enfin j'espère. Où est Reuben ?

Elle tourne la tête vers le pré éclairé par la lune, le feu de joie, l'obscène mât de cocagne de quinze mètres, dit Arbre de Mai, grouillant de serpentins qui volent au vent, vers la masse compacte et sombre des danseurs, vers les musiciens qui se déhanchent sur l'estrade.

— Par là quelque part avec Seldom et les gosses de Susan. J'espère. Tu crois qu'on devrait aller voir ?

— Laissons-les jouer encore un peu. C'est un meeting de mômes. Susan est avec eux.

Il laisse tomber son cigare humide dans la poussière et l'écrabouille soigneusement sous sa semelle. Il la tire vers lui. Il lui lève le menton et embrasse, franchement, sans chichis, sa douce jolie dodue bouche rose. Prenant quatre ou cinq centimètres de recul, il lui murmure dans un souffle rauque :

— Baby, qu'est-ce que tu dirais si on allait toi et moi un peu plus loin sous les arbres, là, que je te montre mon nouveau tatouage ?

— Ah ouais ? T'es sûr que c'est moi que tu veux ?

— Cynique.

Il plonge son regard dans ses yeux violets, sombres, profonds, brillants et amoureux sous les rayons de lune.

— Écoute, mon amour, mon seul amour, des pin-ups, des starlettes, des bimbos et des sveltes sex-bombes blondasses y'en a partout, mais les vraies femmes, ça court pas les rues. Moi, je prends la vraie femme sans hésiter.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Oui.

— Alors tais-toi et prends-moi.

— Oui.

— Des mots, des mots, des mots. Il serait temps de passer un peu à l'action.

— Oui.

Elle lui presse la main. Il tremble. Elle caresse ses cheveux fins, ses joues douces, ses oreilles qu'elle adore. Elle noue ses mains derrière son cou, tire un peu son visage vers elle, embrasse ses lèvres fines et tendres et raides. Il se tient droit comme un i, bras tendus contre le corps. Elle lui caresse les épaules, le dos, sent la tension dans ses muscles. Délicatement, elle l'attire à l'écart, vers le promontoire rocheux, vers son sac de couchage roulé sur son mince matelas de mousse, lui-même posé sur un grand poncho de Nylon. Ils baissent la tête, regardent en bas, en bas, en bas, plongent les yeux dans l'abîme nébuleux, dans la nuée lunaire, et aperçoivent les formes floues des arbres trois cents mètres plus bas, pins Douglas, pins pignons, chênes blancs, genévriers, micocouliers. Très loin, et beaucoup plus bas, le grand fleuve glisse dans sa gorge vers sa mer maternelle paternelle androgyne.

— Oh ch'ai penzé à toi depuis si longtemps...

Il ne dit rien.

Elle lui caresse les cheveux, sent sous ses doigts l'absurde queue de cheval tenue par un élastique, presse son joli visage contre son torse, sous son menton, et caresse et étreint les muscles de son bras puissant.

— Tu as penzé à moi ?

Il marmonne quelque chose d'inintelligible, des mots qui se coincent dans sa gorge et ne parviennent jamais vraiment à sortir. Pauvre petit garçon : si seulement che pouvais lui mazer le dos. Il a besoin d'un pon mazage. D'un pon puizant mazage zuédois. Elle lui pose un baiser à la base du cou. Glisse une main sous sa chemise, caresse à nu la peau chaude de ses reins, de sa taille. Puis lui vient une meilleure idée, elle sort un petit truc de sa poche de chemise, c'est une truffe au chocolat, la déballe d'une main et la porte à ses lèvres à lui.

— Oral...

— Hein ?

— Ch'ai une zurprise pour toi. Oufre grand, z'il te plaît.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose d'ek-zé-lent, mon amour. Oufre lèvres, z'il te plaît. (Une blague lui vient en tête.) Oufre cet orivize Oral.

D'un geste, elle fait sauter les pressions de sa chemise de cow-boy, enlève son T-shirt EF ! Elle ne porte pas de soutien-gorge. Naturellement. (Soutenez les pectoraux !)

Il n'ouvre pas la bouche, n'oralise rien. Elle lui frotte les lèvres avec la truffe. Aucun bon mormon ne résiste au chocolat. Sa langue sort : il veut goûter. Elle fait descendre son appât, il s'incline pour le suivre, elle le fait descendre encore. Oral a maintenant la tête sous le menton d'Erika. Elle saisit ses cheveux de sa puissante main droite. Lui fait de nouveau toucher la délicieuse truffe du bout des lèvres. Qui s'ouvrent. Son sein droit est nu, téton en bouton de rose, dressé et avide.

— Oufre pien grand, mon Oral, che te le donne.

Il ouvre grand. Elle arque le torse, tend sa généreuse jeune poitrine ferme vers son visage, vers la lune, et le lui donne.

— Ne mords pas, mon amour. Ça vond dans la bouge.

— Ah ben ça, pétard, grogne-t-il, c'est bien le plus gros putain de pipeautage que j'ai jamais entendu, si vous voulez mon avis. C'est vraiment n'importe quoi.

Les chevaux progressent tranquillement sur le tapis d'épines de pins, leurs sabots soulevant de légers nuages de poussière qui flottent comme des agrégats de molécules de matière, comme rien de particulier, simples atomes lucrécien tombant bientôt dans l'oblique des rayons de la lune.

— J'ai pas raison, camarade ? Qu'est-ce t'en penses ?

Plus loin devant, l'autre, sur sa vieille jument grise (jadis étalon argent), marmonne vaguement quelque chose qui ressemble à :

— C'est des mômes sympas. C'est rien qu'une bande de mômes sympas qui s'amusement.

— Ah ouais. P'têt bien. Mais c'qu'est foutument sûr, c'est qu'ils arrêteront pas le putain de GOLIATH en étalant leurs corps sous ses putains d'sabots. Tu sais comme moi comment ça va se passer. Les gros bras de la compagnie vont casser la gueule à quelques donzelles et p'tits hippies maigrichons sous l'œil intéressé des flics. Puis les flics serreront tout ce joli monde.

— Pour quelle infraction ? demande le vieil homme qui ouvre la marche.

Lentement, précautionneusement. Il fait noir là-bas dans les bois, à 2 heures du matin, la lune commence à être basse. Et y a des Freddie plein la forêt.

— Comment quelle infraction ? Tu rigoles ? Arrête tes conneries, Jack, tu connais ce genre de truc aussi bien que moi. Ils te passent les menottes pour n'importe quelle raison. Pour n'importe quoi. Tapage. Trouble à l'ordre

public. Obstruction à la bonne marche du Giant Earth Mover. Dégradation de l'engin par accrochage de fleurs et apposition d'autocollants. Ils s'en foutent. Tout est bon pour foutre davantage de bordel, donner aux flics une bonne excuse pour violenter quelques jolies jeunes filles, coller des prunes aux manifestants, les forcer à dépenser de l'argent en frais d'avocat et les envoyer au trou pour six mois, c'est toujours la même merde, toujours la même putain d'histoire, et tu la connais par cœur. T'as déjà vu une situation merdique au point que les flics puissent pas l'aggraver ?

Il n'obtient aucune réponse à cette question. Il n'en attendait pas.

Ils continuent à avancer, presque en silence, à travers les pins et les trembles. N'entendant rien, ne voyant rien, ne sentant rien qui puisse trahir une présence ennemie, l'homme qui ferme la marche continue à suivre à voix haute le train de ses pensées.

— Une fois que les flics et les mecs des forces spéciales les auront tous embarqués, une fois que tout sera redevenu bien calme, que la poussière sera retombée et que la putain d'équipe d'opérateurs du dragline se décidera à faire une petite pause à l'ombre en ouvrant quelques packs de bière pour fêter ça, c'est là que nous on entre en jeu.

— Au Neck ?

— Au Neck. Y a pas meilleur endroit.

— Juste toi et moi ?

— Et quelques amis. With a little help from my friends.

— Quelques amis ? T'as des amis, toi ?

— Ouais. C'est p'têt dur à croire, mais c'est comme ça, camarade. J'en ai pas beaucoup, mais c'est tout ce que j'ai et c'est tout c'qu'y nous faut.

— Le Gang.

— Tout juste, papy : mon satané putain d'vieux gang à moi.

Ils continuent à chevaucher au pas, de nouveau en silence. Ils écoutent, observent, reniflent les filets d'air en quête d'odeur de fumée, d'huile de flingue, de gasoil, de particules de diesel, d'eau de toilette Forest Ranger n° 5. Le vieil homme perce les ténèbres de son œil valide, attentif à la piste, aux aguets de tout signe de nouveauté. Au bout d'un moment, sans ralentir, il se retourne sur sa selle et dit :

— Comment tu l'as trouvée, la petite jument à longue crinière et jolie croupe ?

Silence. Pas de réponse.

— Plutôt parfaitement pas mal sous tous rapports, je dirais, tu trouves pas ?

Sa dent en or scintille au milieu d'un sourire ; son œil de verre s'illumine de ce qui pourrait passer, sous ce clair de lune, pour une lueur d'esprit.

Le jeune homme se contente de hausser ses épaules d'ursidé. Caché dans l'ombre de son grand sombrero de cuir, son visage ne trahit aucune émotion.

— Une femme n'est qu'une femme.

Il tire un cigare de la poche de son gilet, le déballe d'un coup de dents et se le met en bouche.

— Un bon cigare est une fumette divine.

Mais il ne l'allume pas. Il le mâche. Et ils chevauchent tous deux, dans la nuit.

La lune s'est couchée.

**Love fait sa demande**

ZIP ! Zap !

— Mais, Dudley... que vont dire les voisins ?

Pssst ! Fssst !

Ils se regardent l'un l'autre dans la lueur bleutée de la fenêtre de la chambre. Lueur pâlotte, mais suffisante pour que Love perçoive l'anxiété qui point dans le regard de sa femme, le tremblement qui agite ses lèvres.

Zit ! Zat ! Zick !

— Te fais pas de mouron pour eux, mon petit chou. Ils pensent ce que je leur dis de penser. Quand je leur dis de penser. Bon sang, j'suis évêque de ce satané fichu coin de pays, oui ou non ?

Snick ! Snack crackle pop !

— Oui, Dudley, t'es évêque, mais c'est pas ça, je veux dire, t'es sûr que ça va pas faire scandale à Salt Lake ? Si les Anciens l'apprennent, y risquent d'escommunier.

Blip !

— Nan, ils oseraient pas. Ils savent foutument qu'un homme sur deux au sud de Panguitch a un mariage pluriel. Comme ici chez nous, à Hotrocks. Tiens, prends ce satané lapin de Smith, par exemple. Et tous ces gars à cheval sur la frontière à Short Crick. Sans parler de Glen Canyon City, Old Pariah, Stocktank, Feedlot, Greasepit, Dipstick, Landfill ou Flyspeck, hein ? On leur fout la paix, à eux, non ? Et à Page, Bluff, Mexican Hat, Kanab, Escalante, Boulder ? Ou à Herkin, Springdale, La Verkin, Mesquite, Fredonia ? Nan, ils oseraient pas. Ils perdraient la moitié des ouailles du Dixie. Et pareil à Moab, Hanksville, Green River ou Blanding. Blanding !

Bon sang, en voilà bien un sacré nid de péché et de sexe de drogues et de sida et d'inceste et de sodomie et de gonorrhée, si tu veux mon avis. Mères adolescentes. Pères putatifs. Y a même des authentiques voleurs de tombes indiennes qui vivent dans cette ville. Ça fait peur. Leur propre évêque est un collectionneur.

Zap ! Clapp !

— Je te parle de polygamie, Papa.

— Ouais, je sais, Maman, je sais, mais c'est bien ce que je veux dire, y a plein de choses qui s'font dans ce pays des canyons et qui sont bien pires que d'prendre une seconde femme. Smith en a trois, lui, dont deux moitié plus jeunes que lui, et regarde-le. Toute façon tu peux m'croire, les gars du Conseil des Douze s'en battent bien les couilles...

— Dudley !

— ... de c'qu'on peut faire ici. Ouais, tu peux m'croire. Wasatch Front, y a que ça qui les intéresse, Wasatch Front et leurs foutues missions en Norvège et en Nouvelle-Zélande et en Patagonie et Dieu seul sait où d'autre. On compte même pas pour de la vieille bouse de vache, nous zautres.

— Monseigneur Love !

— 'Scuse le langage, Maman, mais ces sacrés fichus vieux crânes d'œufs à col dur sans bite de Provo et Salt Lake me filent parfois la gerbe. Comment ça se fait qu'il y a un million et demi de gens qu'habitent là-haut et qu'on en a à peine quatre mille dans tout le comté d'Alkali ? Le seul comté de l'Utah qu'a le taux de natalité le plus fort au monde et qui perd de la population. Y a une satanée sorte de complot conjoint de l'internationale communiste, de Wasatch Front, du Sahara Club, du Gouvernement fédéral, des Nations Unies et des terroristes écolos, si tu veux savoir c'que j'pense. Virez l'ONU des US, sortez les US de l'ONU, ça fait des années que je le dis, et ça fait des années qu'on aurait dû le faire.

Fsssst ! Fiiist !

— Calme, calme, Dudley, tu vas pas encore te mettre dans tous tes états à cause des Nations Unies. Tu sais ce que ça fait à ta tension. T’as pris ta digitaline aujourd’hui ?

— Oui, Maman, j’ai pris ma foutue bon Dieu de digitaline aujourd’hui.

— Papa !

— Pardon, Maman. Mais bon sang, pfff…

— Toute façon c’est illégal.

— Quoi ?

— La bigamie.

— Bigamie ? Qui te parle de bigamie ? On est en train de parler de polygamie, là.

— Quelle différence ça fait ?

Zip ! Zip zip zip !

Il lui concède un sourire de condescendance patiente.

— Allez, Maman, un p’tit effort. Bigamie, ça veut dire deux femmes. Polygamie, ça veut dire deux ou plus. Tout le monde sait ça. La bigamie est un péché horrible. La polygamie, c’est ce que faisaient les gérontes hébreux Abraham, Jacob et Isaac, et c’est ce qu’ont fait ensuite Joseph Smith et Brigham Young.

— T’en as déjà une troisième en vue, Dudley ?

— Hein ? Quoi ? Nan, Maman, juste celle-là, répond-il en souriant à la pensée de Dick. Deux suffiront largement au bonheur du vieux Dudley. Tu le sais. Tu connais mon problème de valve qui fuit.

— J’m demandais justement où elle pouvait bien être allé fuir, Dud. Comment s’appelle-t-elle ?

— Pas cette valve-là, Maman. Ma valve cardiaque. Comment elle s'appelle ? Tu veux vraiment qu'je rentre dans les détails ?

Elle laisse son regard se perdre par la fenêtre de la chambre, traverser la lueur bleutée du tue-mouches de Love, vagabonder vers les feuilles infestées de moucheron de l'orme chinois, vers l'éclat bleu-métal des lampadaires à vapeur de mercure du voisin et jusqu'aux radiations diffuses mais perceptibles de l'usine d'uranium au sud de la ville. Aucune étoile n'est disponible. Pas de lune. La technologie a vaincu la nuit, et l'épouse de l'évêque voudrait parfois qu'elle n'eût point fait cette conquête particulière dans sa marche vers le progrès. Même si elle n'a jamais osé le dire tout haut. Pas à Hotrocks. Pas en Utah. Pas en Amérique la Magnifique.

— Comment ça se fait que ton tue-mouches extermine pas les moucheron de l'orme ?

— Hein ?

— On dirait que plus ce truc électrocute de bestioles, plus y'en a qui viennent. Comme si on faisait muter une nouvelle race, plus résistante.

Love sourit.

— J'ai jamais rencontré une seule femme qui y connaisse quoi que ce soit en électricité.

— Je te parle pas de volts, d'ampérage, de wattage ou d'électrodynamique. Je te parle de sélection naturelle. D'évolution.

— Maman !

— Ben quoi ? Tu t'es bien mis à jurer, pourquoi moi j'pourrais pas dire ce mot ?

— N'essaie pas de changer de sujet. Elle s'appelle Miss Dick. C'est une rangerette du BLM.

— Quel âge elle a ?

— Hein ? Oh... je sais pas, je dirais dans les trente-cinq, quarante ans.

Menteur. Tu sais parfaitement qu'elle a à peine trente ans.

— C'est trop jeune pour toi, mon petit père. Elle va te tuer. Et le testament, t'y as pensé ? T'as pensé à tes onze mômes ? T'as pensé à moi ? Ça fait bientôt vingt ans qu'on est mariés, Dudley, et voilà que tu me parles de prendre une deuxième femme. Tu t'es déjà lassé de moi ? Est-ce qu'elle va recevoir une partie de tes biens, de nos biens, quand ton cœur te lâchera en pleine... en pleine tentative de la rendre heureuse ? (Love ne répond pas.) Tu es trop vieux pour prendre une femme jeune, mon p'tit père.

— Elle est pas jeune.

— Elle est trop jeune pour toi. Toi tu es vieux.

Sa fierté masculine est piquée au vif. Trop vieux ? Ah oui ? Moi, trop vieux pour faire l'acte ? J'ai pourtant pas été si mauvais, là-bas, sur la roche lisse. J'y ai mis le temps, d'accord, mais je l'ai fait, bon Dieu, je l'ai érigée et j'l'ai rentrée et j'l'ai rendue heureuse. Je crois. J'l'ai pas entendue se plaindre, ça c'est sûr. Toute façon, comme dit le vieux Seldom, le jour où j'pourrai plus la dresser, j retournerai les femmes la tête en bas et j'la leur f'rai tomber dedans. C'est tout.

— Tu dis rien, Dudley ?

— Hein ? Si, si, j'ai plein de trucs en tête.

— Comme quoi ?

— Comme : te fais pas de mouron pour le testament. Ça change rien pour le testament. Elle a bien compris ça. Elle m'épouse pas pour l'argent. Toute façon, avec cette foutue loi d'égalité des droits et de discrimination positive (qu'est même pas du tout une loi, faut l'savoir), elle s'ra chef de bureau d'ici cinq ans au plus. Tu sais comment ça marche, de nos jours. Si t'es pas une femme ou un nègre ou un homo ou un juif ou un Mexicos ou un-seizième de Chippewa ou mieux encore une lesbienne haïtienne clandestine en chaise roulante intellectuellement défavorisée, t'as plus aucune chance

de faire une belle carrière dans la fonction publique. Cette fille, elle roule sur la voie rapide. Égalité des droits ? Et notre égalité des droits à nous, les autochtones blancs libres, croyants et pratiquants de la belle Amérique ? Hein ? C'est du Communisme, Maman, voilà c'que c'est, du Communisme, et on aurait aussi vite fait d'aller tout de suite en Sibérie. Ça me rend fou, satané bon Dieu, ça me rend fou...

— Tout doux, Dud, tout doux.

Elle pose tendrement la main sur son torse velu.

— Ton cœur bat trop vite, Papa. Essaie de te calmer, maintenant. Tu es sûr que tu as bien pris ta digitaline ?

— Oui, je suis sûr que j'ai bien pris ma digitaline. Alors ne t'inquiète pas pour Rangerette Dick et mon testament, elle y touchera pas. Elle en veut pas. Tout ce qu'on a ira à toi et aux gosses. Et toute façon j'ai pas l'intention de passer l'arme à gauche ou de casser ma pipe ou d'aller manger les pissenlits par la racine ou de sortir les pieds devant ou de faire coucou au Créateur ou quoi que ce soit de la sorte d'ici encore un bon moment, Maman, qu'est-ce qui te prend de me poser ce genre de question, aussi, hein ? Alors te fais pas de mouron.

Ils restent allongés dans le lit, main dans la main, à regarder le halo bleuté du zigouilleur d'insectes, à écouter les buzz, les zits, les crics et les cracs des micro-exécutions intermittentes et aléatoires. Dans leurs cadres dorés, onze visages d'enfants posent un regard calme sur le grand lit conjugal concave mais néanmoins confortable. Onze gosses sympas et innocents, que des filles, arborant toutes le visage de Papa, et toutes dotées du cerveau de Maman. Vous parliez des handicapés ? des défavorisés ? Quoique ces derniers temps, Maman s'est visiblement mise à faire preuve d'indépendance cérébrale. À parler d'évolution. De Sélection naturelle. D'électro... d'électro quoi, déjà ? Savoir où elle a bien pu lire ces mots-là, ça, Love se le demande. En sombrant peu à peu dans le sommeil. Serait-elle allée faire des petites visites à la bibliothèque ces derniers temps ? Me suis toujours méfié de cette nouvelle bibliothécaire qu'on a. C'est une mormone, c'est vrai, mais elle est trop jeune pour un poste aussi sensible. Et elle a

même pas fait ses études à Brigham Young. Elle a fait Utah State. À Logan. Un vrai nid d'intellos buveurs de bière et d'antéchrists et d'athées...

La douce torpeur qui le gagne est soudain déchirée par la question qu'il redoutait le plus, celle dont il espérait qu'elle ne vînt jamais.

— Dudley... tu m'aimes encore ?

— Pour sûr, Maman. (Il lui serre fort la main.) Plus que jamais.

— Alors pourquoi t'as besoin d'une seconde femme ?

Silence. Silence douloureux. Parce que tous les taureaux ont besoin de leur troupeau de vaches ? tous les coqs de leur bande de poules ? tous les étalons de leur ribambelle de juments ? La vérité est trop crue, trop brutale, trop évidente, trop simple pour être saisie par le subtil intellect intuitif de la femelle de l'homme. Qui plus est, il aime sa rangerette et sa rangerette l'aime, plus ou moins. Non, clairement, la vérité ne suffira pas. Mais l'évêque Love avait anticipé cette question crève-cœur de la part de sa loyale et amoureuse et fidèle et ancienne femme, et il a pris le temps de préparer sa réponse. Le moment est maintenant venu de la tester, et de croiser les doigts :

— Maman... notre petit douzième ?

— Quoi notre petit douzième ?

— Eh ben, pense à notre devoir sacré d'offrir un corps terrestre à une autre de ces petites âmes qui volettent au paradis en attendant qu'on s'y mette. Je te parle de Notre Douzième Enfant, Maman.

— Oh Dudley... s'il te plaît, Dudley... Dudley, j'en peux plus, je peux pas recommencer tout ça maintenant. Dudley, Dudley, ça suffit pas onze gosses ? Des fois ils me rendent folle, tu sais, Dud. J'ai vieilli plus vite que mon âge. Me fais pas recommencer tout ça. Je sais que c'est notre devoir sacré et tout, mais, Dud, s'il te plaît... Dud...

Love sourit intérieurement. Elle a gobé l'appât les yeux fermés. Elle est bien ferrée. Mais il ne résiste pas à la tentation de donner encore un petit coup sec à sa ligne.

— Mais, Maman, je suis l'évêque, tu es la femme de l'évêque. On se doit de donner l'exemple à nos ouailles.

— Je sais, Papa. Mais s'il te plaît... regarde-moi. J'avais un joli corps, avant, maintenant, je ressemble à Madame Patate. Tu te souviens quand tu me trouvais belle ? Tu te souviens ? Et si ça t'intéresse plus aujourd'hui, comme je suppose que c'est le cas, pense un peu à mes nerfs. Pense à ma santé mentale, Dudley.

Il lui serre la main, lui caresse l'épaule. Elle pleure en silence.

— Allons, allons, Maman, t'es la femme la plus solide, la plus saine, la plus stable que je connaisse. Trente-six gosses et quinze maris pourraient pas te faire perdre la boule. Et tes histoires de santé mentale, c'est de la propagande communiste, ça fait partie du complot mondial environnemental – tiens, tu vois ? t'entends ? environnemental – environnementalo-communiste. C'est bien pour ça qu'on a fait fermer tout ce qu'ils appellent les "unités psychiatriques" publiques du coin. C'est bien pour ça qu'on renvoie tous ces foutus psychos juifs à la frontière du comté.

— Des fois je regrette que t'aies fait ça, Dudley. Ce Dr Robinson était quelqu'un de bon. Tout le monde l'appréciait. Il a fait énormément de bien à un certain nombre de pauvres femmes du coin. J'en connais trois qui se seraient suicidées sans ça.

— C'est vrai ?

L'évêque a douloureusement conscience d'être en train de perdre la maîtrise du dialogue. D'une manière ou d'une autre, sa femme a encore réussi à le renvoyer sur la défensive.

— Eh ben ton bon Dr Robinson est parti et tes trois femmes sont toujours en vie, non ?

— Deux. Tu sais ce qui est arrivé à Darnelle.

— Cette femme a toujours été folle. C'était une ivrogne. Elle avait rien à faire au volant d'une voiture. Toute façon, je l'ai dit et je le redis, on n'a pas besoin de clinique communiste de lavage de cerveaux dans le coin. On n'a pas besoin de Santé Mentale dans le comté d'Alkali.

Elle se tait. Elle pleure en silence. Où j'en étais ? se demande-t-il. Ah, oui, au numéro douze.

— Toute façon c'est notre sacré devoir chrétien, en tant que Saints du Dernier Jour, d'être fertiles et de nous multiplier et de remplir la Terre.

— Et pourquoi faudrait qu'on fasse toujours tout ça tout seuls ?

— Justement pas. C'est bien ça l'idée. Si...

— J'en peux plus, Dud. Pourquoi ils y mettraient pas un peu du leur, les Gentils ? Je suis lessivée, monseigneur Love.

— Je sais, Maman, je sais, alors écoute-moi bien. On va faire notre Numéro Douze avec Ranger Dick.

On ? On ? Laisse tomber. Il attend, en fixant le plafond, un sourire sardonique aux tripes. Là, elle est cuite. Y a plus qu'à attendre que ça fasse son chemin. Elle va bientôt voir la lumière de la raison.

Enfin sa femme dit :

— Elle ferait ça ?

— Oui.

— Et ça pourra compter pour nous tous ?

— Parfaitement.

— Elle sera une mère de substitution ?

Dans la bouche de Mme Love, ce mot sonnait parfois comme “subie-succion”.

— Euh... oui, c’est ça.

Love n’est pas trop sûr de lui sur ce point, mais ce n’est pas le moment de pinailler.

— Ça sera vraiment notre enfant ?

— Hem... Oui.

Silence. Nouveau silence.

— Et qui va s’occuper de l’élever, Papa ? Qui c’est qui va s’en occuper tous les jours ?

Re-silence. Re-re-silence. Gaffe, Dudley : terrain miné. Réfléchis bien. Love réfléchit et dit :

— Dick s’en occupera. Ça sera notre enfant, mais Dick s’en occupera. À moins...

— À moins quoi ?

— À moins que tu veuilles t’en charger.

Zip ! Zap ! Zat ! Zit !

Cette fois-ci, Mme Love se redresse sur son oreiller, se pose sur son coude et regarde son mari droit dans les yeux. Dans la pénombre, elle ne distingue que sa jolie tête carrée massive, ses grosses épaules, ses gros bras. Une pâle lueur bleutée, comme un halo, comme une aura, semble émaner de son visage et souligner le contour de sa tête.

— Dudley... t’as encore mangé de la carnotite, ou quoi ?

Surpris, Love sursaute.

— Quoi ? Mangé quoi ? De quoi tu me parles, femme ? répond-il en s'efforçant péniblement de changer de braquet mental.

— T'as l'air radioactif.

— T'es dingue.

Il regarde ses mains, voit la faible lueur, touche son visage. Tout semble normal. Se touche les cheveux, les oreilles, le cou. Tout a l'air d'aller parfaitement, sauf son cœur, qui bat exagérément vite, sous pression, tendu. Il tourne la tête vers sa femme, voit la lueur bleutée qui vient de la fenêtre, derrière elle. Il sourit.

— Bon sang, Maman, c'est juste le tue-mouches.

Il prend sa main la plus proche, caresse sa paume tiède avec son pouce.

— Calme-toi maintenant, mon chou. Te fais pas de mouron à propos de moi ou du douzième enfant. Tout ira bien. On va faire en sorte que tout aille bien pour tout le monde. Tout le monde.

Elle s'étend de nouveau, sur le dos. Tous les deux parfaitement éveillés, terrifiés par la vie et l'amour et la mort et le mariage et le sexe et la reproduction et l'avenir et qu'est-ce que les voisins vont dire, ils fixent l'obscur opacité du plafond. Au bout d'un long moment, avant qu'ils ne finissent tous deux par glisser dans le sommeil, Mme Love dit :

— Mais... Papa, qu'est-ce que les voisins vont vraiment penser ?

À ça aussi il avait sa réponse. Souriant dans le noir, il réplique :

— Qui t'a dit que les voisins pensent ?

## **Le dernier poker**

UNE brise légère souffle dans le canyon.

La vieille péniche tangue doucement sur les vaguelettes.

La vieille Green River coule vers chez elle, vers l'océan.

Essaie de couler vers l'océan, pardon. Souffrant d'évaporation dans le Lac National de l'immonde Décantation, puis dans le Lac National des Merduques Bidonvilles de Loisir, puis détournée par des canaux, des conduits, des chenaux et des tranchées pour aller mourir lentement parmi les excédents de coton d'Arizona, les champs de sorgho de la Vallée Impériale, les champs de pois et les fermes de luzerne de Mexicali, les citernes, les systèmes de climatisation, les laveries de voitures, les bouches d'incendie, les lavomatiques, les terrains de golf, les piscines, les caissons d'isolement sensoriel, les éviers de cuisine, les cuvettes de toilettes, les fosses septiques et les lagunes de retraitement de l'hyperville de Los Angeles... ce fleuve antique et noble ne parvient plus à faire la jonction avec son milieu parental, la Mer de Cortez, l'océan Pacifique, mais expire en suintements toxiques et gouttelettes polluées sur la terre cuite craquelée et desséchée du delta désertique, loin en amont de son issue naturelle. Des mille-pattes rampent, des mouches volettent, des vaches trébuchent, des vautours planent, des araignées trottent, des mauvaises herbes poussent là où, il était une fois, il n'y a pas si longtemps que ça, coulait un fleuve vivant, étincelant, poissonneux, plein de hérons et de faucons, au milieu d'une fragrante fringante forêt verte abritant les vies secrètes des cerfs et des ocelots, des jaguars et des pécaris à collier, des loups gris et des ours noirs, des renards rouges et des pumas, des tatous et des tortues, des traquets rieurs, des élégants trogons, des pics-verts à bec d'ivoire, des martins-pêcheurs, des goélands, des putains d'albatros, des frégates superbes...

Fini. Fleuve fantôme, désormais.

— C'est pas grave, lâche-t-elle d'un ton cassant, qu'est-ce ça peut foutre ?

D'un air faussement dégoûté, elle fait claquer ses cartes sur la table pendant que Doc, comme d'habitude, rafle la mise, sourire d'excuse et cigare puant aux lèvres. Bonnie est mauvaise perdante. Mais c'est maintenant à son tour de donner.

— Comment t'as fait ce coup-là ? demande Seldom.

— Self-control, les amis, self-control. Comme d'hab'.

— Nan, je trouve que c'est pas tout à fait comme d'hab' quand Oral est pas là.

— Oral le Fournisseur, dit Susan (Mme S.S. Smith n° 3).

— Oral la Morale, dit Kathy (Mme S.S. Smith n° 2).

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à ce gamin, exactement ?

— Ben, vous avez bien vu, l'autre jour, là, au grand raout. Le pauvre gars est amoureux de cette espèce de Miss Univers de... d'où déjà ? d'Italie ? d'Espagne ? de Grèce ? d'Allemagne ?

— De Norvège, dit Doc. Vierge viking. Fille du roi de Norvège, la belle Sigrid aux Yeux d'Émeraude.

Bonnie cesse subitement de considérer ses ongles.

— D'émeraude ? Comment tu sais ça, toi ? On était à cinquante mètres de la scène.

— Distribue.

— On joue quel jeu ?

— C'est le donneur qui choisit. Tu donnes, tu choisis.

— D'accord, dit Bonnie en battant les cartes. Cette fois-ci, on joue à Abzug Gagne, également appelé Montana Gouge. Ante d'un dollar pour tout le monde. Comment tu sais qu'ils sont verts ?

— Holà, on avait dit pas plus de deux dollars en tout.

— C'est un jeu spécial. On mise ou on ferme sa gueule, dit Bonnie en posant un billet au centre de la table.

À contrecœur, chaque joueur pousse ou lâche ou fait claquer quatre jetons bleus au milieu du tapis vert. Puis le donneur tend les bras et ratisse le pot. Les autres la regardent, ébahis. Elle empile les jetons devant elle, pose un autre billet sur la table puis répète les consignes :

— Tout le monde mise un autre dollar.

Elle bat les cartes, les coupe, les rebat, sans quitter son mari des yeux.

— Comment tu sais, Doc ?

— Hé, le donneur, c'est quoi ce jeu ?

— Comment je sais quoi ?

— Il a dit c'est le donneur qui choisit. Je suis le donneur. Tu veux jouer au poker, Smith, ou tu veux rentrer pleurer chez toi ?

— Je vois. Miss Abzug est sans pitié.

— Et elle a oublié de couper.

— C'est un jeu sans pitié, pied tendre. Alors, tu joues ou tu pars ?

La grande lampe d'Aladin se balance au-dessus de leurs têtes, projetant sa chaude radiance sur les jetons rouges et blancs et bleus, sur les billets verts et sur les pièces d'argent, sur le dos rouge des cartes, le nez rouge de Doc, les cheveux paille de Seldom, les visages amènes et sereins des trois femmes. Reuben et les cinq gosses de Smith dorment dans les bannettes avant. À l'extérieur du grand carré où a lieu cet amical jeu de chance et

d'argent, tout est paisible ; on n'entend que la faible plainte du vent nocturne qui remonte la rivière, le clapotis des vagues contre la coque, les splashes des queues de castors et, de temps en temps, quelques battements de sabots produits par les chevaux de Seldom qui paissent dans son pré du bord de la rivière. En écoutant extrêmement attentivement, vous pourriez également entendre le frisson des vignes qui prospèrent, parfaitement entretenues, irriguées au goutte à goutte, taillées au ciseau à ongles, sur le sol sablonneux du potager à pastèques de Susan Smith. Le rayonnement fossile des constellations d'étoiles, qui scintillent de leur brillance sacrée dans le ciel noir et clair du désert, demeure quant à lui hors du spectre d'écoute de toute oreille humaine. De même que l'arc de cette météorite, le feu d'artifice de cette pluie d'étoiles filantes, là, maintenant. De même que la silencieuse approche, loin, très loin derrière Andromède, du Seigneur de l'Univers, Uranus, qui cherche sa fiancée, Gaia, la Terre au giron vert, aux cuisses brunes et au ventre rose.

À l'écoute, Smith fixe le plafond d'un œil vide.

Souriante, Bonnie restitue les fausses mises aux autres joueurs et distribue cinq cartes cachées à chacun.

— Tirage direct, annonce-t-elle. Rien d'extravagant, on ouvre avec un valet ou plus fort. Tout le monde relance. Hein, Doc, comment tu sais ?

— C'est bon, fait Kathy.

— J'ai dit ça au hasard. Sigrid-la-Brune aux Yeux d'Émeraude – souvenir d'un poème que j'ai lu quelque part, il y a longtemps, dans un autre pays. Génotype rare et passionnant.

— C'est bon.

— Seldom ?

Il met ses cartes en éventail, y jette un coup d'œil, les rabat face contre la table.

— C'est bon.

Toujours à l'écoute, il tourne la tête vers Bonnie, son regard lui passe au-dessus de l'épaule, traverse le petit hublot et va se perdre dans la nuit ventée.

— Qu'est-ce que tu écoutes ?

Doc jette un jeton bleu dans le pot.

— C'est bon pour moi.

— Rien.

Bonnie fixe intensément Smith un bref instant, accepte sa réponse, annonce le pari de Doc et suit. Tous les autres joueurs suivent, personne ne se couche. Personne ne s'est encore couché une seule fois ce soir ; en l'absence du jeune J. Oral Hatch, leur tuyau d'approvisionnement secret en prise directe sur les finances publiques des États-Unis, le poker n'est qu'un plaisant divertissement familial, entre soi, entre membres du clan Sarvis, Smith & Co. Ça manque de sérieux, ce n'est pas très amusant. La plupart des jetons finissent dans le tas de Doc Sarvis, comme d'habitude, mais personne ne s'en soucie vraiment. C'est lui qui achète le whisky, le soda, le Pepsi, la bière et les chips, Bonnie a fait les dips et la sauce piquante, le gâteau et le café, personne ne perd vraiment rien. La partie n'est là que comme un fond sonore, comme du Mozart ou de la Muzak, pour meubler et soutenir la conversation. Ce n'est, comme le dit souvent Doc, qu'une activité manuelle et sonore visant à embrouiller les esprits du KGB, tenir le FBI à l'écart, amuser la CIA, divertir Interpol.

— Elle s'appelle Erika, c'est ça ? dit Bonnie en vérifiant les mises. Il en manque encore.

— C'est toi qui n'as pas misé, mon cœur, comme toujours.

— Ah oui, Œil-de-Lynx ? (Elle mise son jeton bleu.) La mise est juste ! (Et ramasse le paquet de cartes restant, puce, index et annulaire prêts à l'action.) Cartes !

Kathy en veut trois, Susan en veut trois, Seldom une, Doc deux.

— Deux pour Doc, annonce le donneur. Il veut encore bluffer. Attention les amis.

Bonnie se sert furtivement une carte pour elle-même, repose le paquet.

— À toi de parler, Sarvis.

— Allons-y pour cinq haricots.

Bonnie étudie sa main, ses lèvres bougent, elle a le regard brillant, la queue-de-cheval hérissée, les narines dilatées, comme une renarde qui sentirait l'odeur du sang.

— Je te relance de cinq, vieux haricot, dit-elle d'une voix enjouée en jetant deux jetons bleus sur celui de Doc.

Seldom suit, Kathy suit, Susan suit, puis :

— Je te relance, dit le bon vieux docteur en mettant ses cinquante cents au pot.

Bonnie le fixe, accroche son regard, ne le lâche pas. Il soutient le duel visuel derrière ses lunettes embuées. Elle l'observe, à la recherche d'un minuscule signe de mensonge ou de doute. Mais non : Doc arbore le parfait visage du grand joueur de poker, impassible, impavide, impénétrable, redoutable.

— Je te suis, guignol. (Elle égalise sa relance.) Et je te relance.

Elle envoie son deuxième jeton d'une pichenette au sommet de la pile. Tous bleus. Ça joue gros. Elle tourne la tête vers Kathy à sa gauche.

— C'est cinquante cents pour toi, poulette.

— Je suis.

— Susan ?

— Je suis.

— Seldom ?

Il a les yeux perdus au plafond, figé, bouche bée.

— Seldom Seen Smith ? Ici Cap Canaveral, Seldom Seen Smith vous me recevez ?

— Pardon ? dit-il en redescendant sur Terre. Combien j'dois mettre ?

— Deux beaux bleus.

Il jette un nouveau coup d'œil à ses cartes, presque entièrement enfouies dans sa grande main gauche sale.

— Heureux en amour...

Il ferme l'éventail de ses cartes et pose son jeu face contre table, sur les cartes refusées.

— J'arrête. Allez-y, chassez-le, les filles. Et, oui, elle s'appelle Erika. À votre avis, qu'est-ce qu'une fille classe comme elle peut bien trouver à un bon p'tit gars tout simple de l'Utah comme J. Oral Hatch ?

Doc relance de nouveau : cinquante cents. Il fixe sa femme, visage immobile, muet, imperturbable, vierge de la moindre curiosité quant à sa réponse.

Mme Sarvis – Mme Bonnie Abzug-tiret-Sarvis, pour être exact – soutient son regard, visage craquant par sa beauté rose, exaspérant par sa volonté acharnée de triompher même au risque de pertes financières sévères (1,50 \$, 1,75 \$ ?).

— Qu'est-ce que tu as dans ton jeu, espèce de vieux bluffeur ?

Doc ramène son jeu tout près de son torse et le regarde.

— Des balles, dit-il. Trois balles et une paire.

— menteur.

Bonnie considère de nouveau son jeu à elle. Quinte au dix. Elle a tiré le huit, pile au milieu. Splendide manœuvre, non ? Mais il la bat, s'il dit la vérité. Et Doc dit parfois la vérité, notamment quand il bluffe. Et il ment parfois. Et il fait parfois les deux. Bonnie hésite, hésite, hésite. Elle fusille son mari du regard. Elle fusille sa quinte parfaite (en est-il d'imparfaites ?) du regard. Elle brûle de la montrer, elle crève d'envie d'en parler.

— Le full bat la quinte, lui rappelle Doc. Même la quinte flush.

— Rabats-lui son caquet, dit Susan.

Bonnie attrape son dernier billet vert.

— Je te relance, vieux tromblon, clame-t-elle en le faisant claquer sur la pile de jetons. Et on s'arrête là pour les enchères, je crois. C'est bien ça, Seldom ?

— C'est la règle de la maison, confirme-t-il, pas plus de deux dollars par tour.

Kathy se couche, Susan se couche, Seldom s'est couché. Ne reste plus que Doc, face au donneur déterminé. Il la fixe en plissant ses petits yeux rouges mauvais, la tête enceinte de l'auréole de fumée de son cigare bon marché. Il sourit. Met deux jetons au pot.

— Je te suis, donneur. Voyons ce que tu as.

Bonnie étale sa jolie petite quinte.

— Bats ça si tu peux, p'tit malin. Et je l'ai eue à la dure, en plus.

Doc sourit de nouveau, cigare fiché dans le coin de sa bouche sensuelle et molle. Il a des miettes dans la barbe. Il abat ses cartes, l'une après l'autre, en mélodramatisant chaque geste. Et d'une : as de trèfle. Et de deux : as de pique. Et de trois : as de carreau.

— Trois balles, commente-t-il avec un rictus de vile malice.

— Et ?

— Et voilà ma paire.

Il regarde les deux cartes qui lui restent en main, juste pour être sûr, puis les abat à leur tour, l'une après l'autre. Quatre de cœur. Trois de cœur.

— Paire de cœur, explique-t-il.

Seldom applaudit, les femmes crient de joie, Doc sourit, Bonnie ratisse le pot, le plus gros de la soirée.

Kathy bat les cartes.

Seldom Smith tend l'oreille, à l'écoute d'éventuels chevaux étrangers.

La vieille péniche grince sur ses amarres. Les petites vaguelettes clapotent et glougloutent contre la ligne de flottaison, éclaboussent la coque. Le bateau roule, les lanternes oscillent au bout de leurs chaînes. Des ombres passent sur les murs. Une chouette se fait entendre au loin. Le hululement du grand-duc qui appelle ses amis.

Venez, venez jouer avec moi...

— Vous croyez qu'il est dans le coin ? dit Bonnie.

— Qui ?

— Lui.

— Mais encore... ?

— Mais encore lui.

— Ça m'étonnerait, dit Seldom. La dernière fois que je...

Il s'interrompt.

— Oui ?

— Aux dernières nouvelles, il partait pour l’Australie. C’est ce qu’on m’a dit.

Bonnie coupe. Kathy choisit le jeu suivant – seven-card stud Hi-Lo – et commence à distribuer.

— Le dernier bon pays, dit Doc d’un air songeur, comme pour lui-même. On devrait tous aller vivre là-bas.

— Est-ce que quelqu’un l’a vu récemment ? demande Bonnie.

— Pas moi, dit Seldom.

Doc lève la tête.

— Pas moi. Et toi ?

— Moi ? Et comment j’aurais pu le voir ? Je sais même plus où il vit. Tu sais, toi ? Ou même s’il est encore en vie.

— Il est encore vivant ? demande Doc.

— Au diable si je le sais, dit Smith. Aux dernières nouvelles, il était au Mexique, si j’m souviens bien, à essayer de trouver moyen de couler le bateau.

— Quel bateau ?

— Le gros bateau qu’ils utilisent pour transporter les réacteurs nucléaires par le canal de Panama puis la mer de Cortez jusqu’à Rocky Point.

— Tu parles de Rocky Point au Mexique ? Punta Reñasco ?

— C’est ça, ma poule.

— Les Mexicains construisent une centrale nucléaire ? Les Mexicains ? Bon Dieu on est dans la merde.

— Roi, dit Kathy d'une voix chantante en distribuant la troisième carte face visible. Trois. Dix. Valet. Et encore un cow-boy. C'est le premier roi qui parle.

Susan mise un nickel – un petit jeton blanc. Doc relance. Les autres se contentent de suivre.

— Ils étaient pour la centrale nucléaire de Phoenix, Arizona, ma poule. Palo Verde. La plus grande centrale d'Amérique. C'était la seule manière dont Bechtel pouvait les acheminer de La Nouvelle-Orléans jusqu'à Phoenix, à ce qu'on m'a dit. Toute façon, je l'ai pas revu depuis. Ça fait bien deux ans, maintenant, sinon plus.

— Les Mexicains savent faire de la bonne bière, dit Doc. Peindre de belles fresques. Ils ont commencé une bonne révolution, jadis, qui va bientôt reprendre, j'espère. Je ne tolérerai pas qu'on parle d'eux en mal.

— Il l'a coulé, ce bateau ?

— La paire de valets mise.

— Il a réussi à monter à bord, je sais pas comment, à quinze kilomètres au sud de Rocky Point, et a essayé de le saborder. Il a ouvert les prises d'eau, saboté les pompes à coups de clef à molette, mais ils étaient trop près du port, l'équipage a réussi à pousser jusqu'au quai et à sortir les réacteurs avant que le bateau coule. Par neuf mètres de fond.

— Et il s'en est sorti ?

— Oui. Comme toujours. Y a pas une seule prison au monde capable de garder ce garçon en place. Pour le calmer, faudra qu'ils le tuent. C'est un truc que le gouvernement a dû comprendre, maintenant.

— Alors comme ça on a la plus grosse centrale nucléaire du monde juste là, à cinquante kilomètres au vent de Phoenix, dit Bonnie d'une voix dégoûtée, avant de jeter un coup d'œil à ses cartes. C'est dégueulasse.

— T'as raison, Bonnie. Mais c'est juste Phoenix.

— Y a un million d'êtres humains qui habitent à Phoenix.

— Quel genre d'humains peut bien vouloir habiter une ville comme Phoenix ?

— C'est toujours les valets les plus forts, chante Kathy. À toi de dire, Doc.

— Je relance de deux haricots. (Dix cents, jeton rouge.) Parmi ce million, y a des enfants, c'est le problème.

— Tu n'aimes pas les adultes ? demande Susan.

— Pas trop. Seulement mes amis. À mesure que les années passent, l'une après l'autre, j'ai de plus en plus de mal à avoir du respect, et encore moins de la sympathie, pour la race humaine.

— Tu s'rais pas un peu misanthrope ?

— Un peu. Plus ça va, plus je préfère les femmes aux hommes, les enfants aux adultes, les autres animaux aux grands singes nus.

— Y a fichtrement rien à tirer des gens, dit Seldom. Individuellement, ça va. En famille, encore, à la rigueur. Mais dès que tu les regroupes, dès que tu les mets en troupeau, dès que tu les organises, que tu leur donnes à bouffer, que tu les tatoues, et que tu les fais sortir de l'enclos, c'est les bêtes les plus méchantes, les plus laides, les plus voraces, les plus stupides et les plus dangereuses de tout le fichu système solaire que je connaisse.

Doc acquiesce. Les femmes s'échangent des coups d'œil en coin, lèvent les sourcils, roulent des yeux, font monter les enchères.

— Vous deux vous devriez aller vivre dans les Badlands, dit Susan. Là-bas, dans ces collines de glaise, au milieu des rondins pétrifiés et rien de vivant à part quelques crapauds et serpents. Vous y seriez heureux.

— J'étais justement à me dire la même chose, dit Smith. Qu'est-ce t'en penses, Doc ?

— Je suis d'accord.

— On descendrait en ville disons une fois par mois, pour braquer la banque, ratiboiser le magasin d'alcool, cambrioler le supermarché, violer toutes les jolies bonnes femmes si y'en a puis rentrer dans nos marais au galop. Qu'est-ce t'en dis, Doc ?

— Ça m'a l'air pas mal du tout.

— La bonne vie, dit Bonnie d'un ton grinçant. La vie de la raison. Et le magasin de jouets, les gars ? Et c'est à qui de parler, bordel ?

— À toi.

— Alors je relance. De deux. (Elle jette un autre jeton bleu.) Alors comme ça, il a vraiment coulé un bateau. C'était dans le journal ?

— Les journaux ont dit que c'était un accident. Pas un mot sur qui a fait ça ni pourquoi. Le gouvernement voudrait pas que ça donne des idées extravagantes aux gens.

— Le gouvernement mexicain ? Américain ? Quel gouvernement ?

— Peu importe.

— Les trois valets gagnent, annonce Kathy.

Doc ramasse le pot. Susan bat les cartes. Seldom coupe et fixe la fenêtre. Si on doit le faire mieux vaut le faire vite, se dit Bonnie. Et elle sent immédiatement un frisson de peur froide, profonde, gluante, paralysante, la traverser. Non, non, non, plus jamais. Mais j'ai promis.

— Comment s'est fini ce raout de Round River ? demande Susan en distribuant les cartes avec beaucoup de finesse et de style. Après notre départ ?

— À quoi on joue bon sang ?

— À l'anaconda. Vous avez entendu ?

— On n'est restés qu'un jour de plus que vous.

— Une de mes infirmières a fait la semaine complète, dit Doc. Elle m'a dit que ça a commencé à s'animer après le départ de la section gériatrie. D'après elle, on a loupé le meilleur.

— Comme quoi ?

— Un soir, y a eu un raid des mecs d'Aryan Nation, ou Alien Nation, un truc comme ça. Ils ont traversé le camp dans leurs gros joujoux japonais, là, comment ça s'appelle ?

— Des buggies, dit Kathy. La vermine des grands espaces.

— Ouais, c'est ça. Bon, donc cette bande d'Alien Nation déboule dans le camp avec leurs vermines mécaniques en tirant des coups de feu en l'air et en faisant claquer des fouets, jusqu'à ce que Roselle et Foreman et Igor et l'équipe de gros bras les repoussent. Aucun blessé. Puis le lendemain, c'est tout un car de danseurs et chanteurs et musiciens d'Up With People qui se pointe, ils arrivaient de Provo, sans invitation, et qui offre un show gratuit. Ils ont eu droit à leur ovation assise et à la bière et aux fleurs habituelles, ils ont pleuré beaucoup, et puis ils sont repartis tranquillement. Puis y a eu... quoi, Doc ?

— À toi de parler.

— Un instant. OK. Puis un jour y a eu un grand schisme. Les Scintilleurs et les Papillonneurs ont exigé qu'Earth First ! abandonne le poing fermé comme symbole officiel. Ils ont dit que c'était trop agressif. Que ça créait des ondes négatives, un déséquilibre des cristaux, une divergence harmonique.

— Pas faux, dit Doc. Je relance de deux rouges.

— Et alors ?

— Débat général. Certains pensaient que le poing devrait tenir une marguerite. D'autres une tasse de thé. Certains ont proposé qu'on lui dresse le majeur. D'autres ont dit coloriez-le en rose, il aura l'air plus sympa. Un Australien a suggéré qu'on le tranche, et qu'on garde juste un bon gros

moignon bien sanguinolent. Un Italien a dit ce qu'il faut c'est une bite et des couilles, une bite et des couilles avec des ailes, viva l'amore, viva Napoli. Pas question pour les femmes d'accepter ça, elles voulaient un truc plus féminin, plus Gaia. Mais quoi ? Une bite, des couilles et une, euh, une vulve ? Nan. Alors quoi ? Une bombe ronde avec sa mèche allumée, a dit Georgia Hayduchess, ou une clef à molette femelle. Y a eu encore des cris et des hurlements. Gros débat sur la plomberie, la tuyauterie, les vis mâles et les boulons femelles, puis sur l'électricité, même chose avec les prises, puis sur le sexe des outils, les tournevis sont-ils mâles, les clefs à pipe femelles ? Puis les Scintilleurs et les Papillonneurs se sont vraiment énervés. Ils ont piqué la plus grosse colère qu'ils pouvaient piquer sans dégager d'ondes négatives. Leur porte-parole officielle a fait un petit discours comme quoi ils avaient fait une proposition sérieuse, mais qu'ils étaient bien forcés de constater qu'elle était franchement prise à la légère, c'était peu dire, et que si c'était comme ça il était temps pour eux de quitter Earth First !, sans mauvaises vibrations, bien sûr, mais bon, et de partir rejoindre leur vraie famille spirituelle, le Rainbow Gathering. Et ils sont partis. En masse. Tous les trente. Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite, Doc ?

— Me souviens pas. Je relance de deux.

— Je suis. Donc ils sont partis. Puis le lendemain ce sont les naturistes qu'ont mis les bouts. Ils ont dit qu'Earth First ! était trop coincée et trop conservatrice, qu'à part les nudistes tout le monde portait des pantalons ou des robes, même certains des enfants. Et ça les gênait. Ils se sentaient discriminés. Montrés du doigt. Alors ils sont partis, une douzaine de culs nus, roses de rage. Et de coups de soleil. Ils avaient oublié que le North Rim est à près de deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Que le soleil du désert cogne fort. Quelques éco-féministes sont parties parce qu'il n'y avait qu'une seule femme dans l'équipe des gros bras. Et puis je sais plus. Qu'est-ce qu'elle a dit ? Y a eu encore des discours, de la fête, des ateliers, des danses, des chants, des chorales de loups, des cérémonies lunaires, des enfants perdus, quelques bagarres, la dose habituelle de fornication sylvestre, deux divorces, trois mariages, un accouchement, trop de bière, trop de shit, un raid nocturne du shérif du comté et de l'équipe de Recherches & Secours, mais le temps qu'ils arrivent, toute la dope avait disparu, une dernière grande fête et une danse

finale, avec le Nitty Gritty Dirt Band – c’est eux-mêmes qui ont dit qu’ils s’appelaient comme ça – et le lendemain tout le monde est rentré chez soi. Ou ailleurs. Ou est tombé dans le canyon, qui sait ? Et maintenant ? On fait quoi ?

— On regarde ses cartes, dit le donneur, on regarde ses cartes et on annonce.

— J’ai horreur de ce jeu, dit Bonnie. C’est trop compliqué. Pire que le baseball.

— Y a rien de très compliqué, dit Doc en suivant la mise de Seldom. Tu dois juste te rappeler que tu peux miser pour la main la plus forte ou pour la main la moins forte, ou pour les deux. À toi de dire.

Bonnie jette un nouveau coup d’œil à son jeu. As-As-As-Deux-Deux ! Un full. Elle les étale, face contre la table, selon ce qu’elle estime être une séquence particulièrement fourbe : As-Deux-As-Deux-As. J’vais leur faire croire que je vise la plus mauvaise main, faire monter les enchères jusqu’à la limite, et forcer cette bande de majorettes à se coucher. Elle découvre le premier deux et relance. Les autres suivent. Personne ne se couche. Ce n’est pas exactement ce qu’on pourrait appeler une partie de pieds tendres. Mais ses camarades de jeu ne sont pas non plus des pieds tendres. À part Doc, qui joue tout le temps comme s’il venait de parier la ferme familiale. Comme si le poker était un peu plus qu’un jeu stupide. Comme si ce jeu était une expression de ce qu’est la vie elle-même. Il joue toujours pour gagner. Puis il jette ses gains par la fenêtre. Mon Doc. Mon vieux fou. Mon boulet et ma chaîne. Mon amarre.

— Combien de temps vous croyez qu’Earth First ! tiendra ? dit Kathy. Je veux dire, ça commence à faire beaucoup de scissions, vous trouvez pas ?

— Comme l’IWW, dit Doc, ils tiendront jusqu’à ce qu’ils deviennent efficaces. Alors l’État interviendra, mettra quelques chefs dans des trains, direction le pénitencier, en fera assassiner quelques autres dans un but pédagogique, traitera la masse des militants à coups de matraque, de gaz lacrymo et de petites peines de prison, et voilà. Ordre public restauré.

— On n'a pas de chefs, s'écrie Susan. On est tous chefs.

— Joli slogan. C'est votre force... Ça pourrait l'être... si seulement c'était vrai. On verra. Mais on a tous besoin de chefs. Pas de maîtres, pas de patrons, pas de papes, pas de généraux, mais de chefs. D'individus capables de dire ce qu'il faut au moment où il faut, de types capables de monter en première ligne quand l'ennemi pointe son nez...

— Ou de nanas, dit Bonnie.

— Absolument. Ou de nanas. Cette Erika, c'est une chef (une cheftaine ?) née. C'est plus fort qu'elle, ça lui vient naturellement, il faut qu'elle jette son corps au cœur de la bataille. Pourquoi ? Question d'intelligence, de beauté, d'énergie, d'idées, d'émotions, d'idéalisme ? Sûrement. Mais, dans un cas comme ça, il y a autre chose.

— Elle n'est pas un cas.

— Pardon. Chez une femme comme ça. Chez un individu, une personne, un être humain comme ça. Et c'est quoi, cette autre chose ? Cette autre qualité ? Je dirais que c'est la vitalité spirituelle. L'élan vital. Une grande âme. L'âme, ça n'existe pas, nous disaient nos vieux profs de médecine. Montrez-moi un esprit, disait toujours le Dr Zeitkopf, et je vous montrerai une hypophyse. Le cerveau sécrète l'âme, comme le foie sécrète la bile. Alors on ouvrait tous ces corps, les vivants, les morts, les humains, les chiens, les singes, les rats, et qu'est-ce qu'on trouvait ? Des glandes. Des nerfs. Des organes. Des tissus. Des calculs. Des tumeurs. Des nécroses. Des cœurs bouchés, des foies bileux, des muscles atrophiés, des polypes intestinaux, des cervelles grouillant de tubercules blancs comme la mort. Ah ah ! disait Dr Tête-de-Temps, fous foyez ! Y a bersonne d'autre là-dedans que noziques !

La péniche tangué dans la brise de minuit. Les enfants se retournent sur leurs couchettes, un rêve sûrement, tortillent leurs petits membres, et se rendorment aussitôt. Les chevaux progressent lentement, silencieusement, pas à pas, dans leur activité de broutage. Cri du grand-duc. Scintillement des étoiles comme autant d'émeraudes, de saphirs, de rubis et de diamants et d'opales sur le ciel de velours noir, s'éloignant de nous à une célérité

proche de celle de la lumière, fuyant dans l'espace et le temps vers là où ni temps ni espace ne peuvent encore exister.

— On retourne une nouvelle carte.

Bonnie dévoile sa troisième carte, son deuxième as. Maintenant, ils savent tous qu'elle vise la main la plus forte. Et après ? Elle se sent forte, elle se sent impériale, elle se sent invincible. Elle suit, elle relance, elle mise le ranch familial, elle retourne son deuxième deux. L'espace d'une seconde, elle se souvient que le full n'est pas une main si forte que ça à ce jeu. Au diable.

— Et que répondais-tu au Dr Tête-de-Temps, Doc ?

— Kathy, ma belle, je ne répondais rien. Je n'étais qu'un petit interne timide et maladroit du Middle-West pétrifié d'admiration et de respect pour la hiérarchie. Mais je me doutais, déjà à l'époque, que le Dr Zeitkopf passait à côté de quelque chose. Oubliait quelque chose. Quelque chose de vital... comme la vie. Il savait tout sur toutes les pièces mais ne voyait pas la totalité. Ces corps morts ou mourants n'étaient pas complets. Un animal complet est un animal sain et le Dr Zeitkopf n'avait jamais vu d'animal sain. Même les chiens et les rats et les singes du labo de recherche, ils étaient en bonne santé quand ils arrivaient, mais ils devenaient à moitié morts de trouille quand les gars en blouse blanche se pointaient. Malades de terreur. Imaginez, imaginez l'horreur de leur situation. L'indicible horreur de leur situation. Il y connaissait quoi, Conrad, au cœur des ténèbres ? Enfin, peu importe, laissons ce débat de côté. Bon, eh bien une jeune femme en pleine santé comme Erika Comment déjà ? C'est quoi son nom de famille, quelqu'un sait ? est un tout, un être complet, intact et compact, avec une personnalité – au sens le plus fort du terme. C'est un esprit vital, bon Dieu, un esprit vital qu'aucune analyse, aussi complète soit-elle, qu'aucune psychanalyse, analyse chimique, analyse post mortem, analyse tomographique, analyse informatique, ne saurait résumer. Une femme saine, active, vivante comme votre Erika n'est pas juste un ingénieux assemblage de pièces complexes, comme, disons, un ordinateur, mais plutôt quelque chose comme... comme une composition : un poème ; une symphonie ; une danse. On peut réduire certains humains à l'état de robot ou d'esclave, par conditionnement, lavage de cerveau, torture, sélection génétique. (Mais pas

tous.) Mais on ne peut pas faire d'un robot, aussi perfectionné soit-il, un homme. Ou une femme. Ou faire d'un esclave un être humain. Ou tout autre animal plein de vitalité, de défi, de santé et de bonheur. C'est ma croyance, ma conviction, ma foi, je ne serais pas capable de la démontrer par  $A > B$  sur un bout de papier ou un tableau noir ou une sortie d'imprimante, mais je peux vous la démontrer en vous montrant quelqu'un comme Erika. Erika et ses amis, ces esprits vitaux qu'on a vus là-bas dans les bois, au bord de l'abysse béant. S'il y a quelqu'un qui peut arrêter la mégamachine, c'est eux. Et si eux ne le peuvent pas... À qui de parler ?

Ils le fixent tous d'un air mi-sidéré, mi-émervéillé. Quels mots. Quel discours. Quelle imagination folle et magnifique.

— T'as dit un sacré joli paquet de mots, Doc, fait Seldom. Tu m'les as volés de la bouche.

— Alors tu vas y aller, au Neck, avec elle, dit Kathy. À son action. Tu vas placer ton corps en accord avec ta bouche, pas vrai ?

— Moi ?

Doc lui offre un sourire un peu gêné.

— Non, en fait, non. Je pourrai pas y être ce jour-là. Un empêchement. Je dois... euh... j'ai un congrès de pédiatrie, à St. Louis. Et toi ?

— On sait même pas encore quel jour ça sera. Et, oui, dit Kathy, j'y serai. Quel que soit le jour.

— Moi aussi, dit Susan.

Elle et Kathy observent les autres. Les autres s'échangent des regards. Moment de silence et de réflexion.

— J'y serai aussi, souffle Bonnie entre ses dents, optant pour un petit mensonge vénial destiné à rassurer son mari.

C'est ce qui compte pour elle en cet instant. Mais qui il connaît, lui, à St. Louis ? Mon vieux Doc me tromperait-il ? Non : impossible. Si : possible,

va savoir, c'est du poker.

C'est maintenant Smith qui est au centre des regards. Il essaie de fuir la pression de ses pairs en revenant au jeu, au vrai jeu, au jeu de hasard, à la danse de la vie, au poker.

— Tout le monde a misé ? Allez, on retourne les cartes.

Il dévoile sa quatrième carte : 4-3-2-6. Que des trèfles. Peut-être une quinte flush. Peut-être une couleur.

— Regardez et pleurez, les amis, c'est pas un jeu pour les p'tits branleurs.

Doc retourne la sienne : trois catins et un p'tit branleur.

Bonnie montre son deuxième as. Deux paires. Full possible. Bluff vraisemblable. Pour la main la plus forte, sûrement.

Au tour de Kathy : un sept. 2-4-5-7. Pas grand-chose sur quoi parier sa chemise. Mais en même temps, bonne candidate pour la main la plus faible.

Susan retourne son deuxième neuf : deux paires, de neuf et de dix. Tout le monde tenterait-il le plus fort ?

— Les trois reines parlent, dit-elle à Doc.

Doc mise le maximum. Bonnie le relance. Kathy suit. Le donneur se couche. Smith relance Bonnie. Doc relance Smith. Bonnie calcule.

— Ça fait combien pour moi ?

— Vingt haricots. Un dollar, et plus de relance.

— Voilà ton dollar, dit-elle en posant son dernier billet sur la table.

Kathy se couche :

— C'est trop gras pour moi.

Seldom suit.

— On parle ! annonce le donneur. Prenez vos jetons. Zéro si vous jouez faible, un si vous jouez fort, deux si vous jouez les deux.

Les trois joueurs restants brandissent leur poing serré au-dessus de la table.

— Earth First !, crie Kathy.

— Annonce !

Les trois poings s'ouvrent. Doc tient un jeton, Bonnie tient un jeton, Smith rien du tout.

— On s'est fait eus, dit Doc à Bonnie.

Smith leur offre un sourire de satisfaction entendue.

— OK, dit le donneur, dernière chance : les trois reines parlent encore.

Doc parie encore le maximum. Bonnie le relance encore. Smith la relance encore et relance Doc et Bonnie suit et Smith suit. C'est l'instant de vérité. Smith dévoile sa couleur ratée et ramasse la moitié du pot. Bonnie retourne son troisième as. Full. Doc retourne sa quatrième reine. Carré.

— Je comprends rien à ce jeu, dit Bonnie.

— Personne y comprend rien, dit Doc en regardant attentivement Smith partager le pot.

(Un dollar pour toi, un dollar pour moi, un dollar pour toi, un dollar pour moi...)

— D'où t'as sorti cette quatrième dame ?

— Dieu y a pourvu.

— Et où sera notre Seldom quand GOLIATH entamera le passage du Neck ?

Cinquante pour toi, cinquante pour moi, cinquante pour toi...

— Eh, Smith, je te parle.

— Qui, moi ?

— Ouais, toi. Où seras-tu, mon frère, à la Sainte Erika ?

Smith ne dit rien, réfléchit, hésite, et dit :

— Eh bien, Bonnie, ma chérie, je crois que je serai probablement d’ nouveau à ramer sur la rivière. J’ai une randonnée de quinze jours qui s’annonce pour bientôt. Faut bien vivre. J’ai trois femmes, sept gosses, et environ quinze feignants de bourrins à ma charge.

— À ce qu’on me dit, ces trois femmes t’entretiennent plus que tu ne les entretiens.

Il sourit.

— Je sais. Mais j’essaie d’aider un peu.

— Donc tu n’y seras pas.

Il hésite. Une ombre de douleur traverse son visage honnête, buriné par le vent, cuivré, sympathique, “incorrigiblement bucolique”. Seul le haut de son front, toujours caché par un chapeau lorsqu’il est dehors, trahit son appartenance à la race dite des “blancs”, des “couleur chair”, des Caucasiens ou des Nord-Européens. Haut du front qui, en cet instant, est tout plissé de perplexité. Smith a du mal à commettre même le plus simple, le plus bénin, le plus bienveillant, le plus innocent des mensonges.

— Oui, madame.

— Tu n’y seras pas, c’est ça ?

— C’est ça. À qui de donner ?

Les femmes regardent les hommes d’un air accusateur.

— Poules mouillées, dit Susan. Vous êtes très forts en gueule, mais côté action, zéro. De quoi vous avez peur ? Qu'on perde ? Qu'on se fasse arrêter ? Tabasser ? Emprisonner ? Moi j'vais vous dire c'que j'pense, les gars : c'que j'pense, c'est qu'il faut marquer le coup, qu'on perde ou qu'on gagne. Personne n'aime perdre, mais y a une chose qu'est pire que perdre, c'est perdre sans se battre. Il me semble, Doc, avoir souvent entendu ces mots-là de ta bouche, par le passé.

Il opine, les yeux fixés sur ses grandes mains blanches de chirurgien.

— Tu as raison, Susan, répond-il d'une voix douce, sans relever la tête, comme s'il se parlait à lui-même. La mégamachine est synonyme d'esclavage. La soumission à l'esclavage est la disgrâce morale ultime. Vivez libres ou mourez. La mort plutôt que le déshonneur. Code de l'éco-guerrier, credo des hommes libres, devise des esprits nobles. Tu as raison, Susan. C'est agréable de gagner – à ce qu'on m'a dit. Mais qu'on gagne ou qu'on perde, ce qui compte, c'est de résister. De se révolter. De se rebeller. Plutôt mourir debout que vivre à genoux. Tu as parfaitement raison.

— Donc ?

— Donc je n'irai pas à l'action d'Erika. Je ne serai pas là à ses côtés, ni nulle part dans ses rangs. Comptez-vous sans moi.

— Espèce de sale vieux pleutre beau parleur.

— Je serai de tout cœur avec vous.

— De tout cœur, ouais, j'ai l'impression d'avoir déjà entendu cette expression quelque part.

Doc baisse la tête, honteux. Seldom Seen Smith fixe l'obscurité par le hublot, il aimerait être ailleurs. Bonnie se sent gênée. Tous se sentent gênés. Englués d'ignominie déculottée.

— Une autre partie ? dit Bonnie pour changer de sujet.

— Il est tard, dit Kathy, j'ai sommeil.

— Juste une dernière. Le pot de la chance. Tout sur la table, la carte haute rafle tout.

Avant que personne ait le temps de faire une objection, elle ramasse tous les jetons, pièces et billets de chacun et les réunit en une pile qu'elle pousse au centre de la table. Personne n'a grand-chose à donner, à part le bon Doc Sarvis. Il regarde Bonnie faire d'un œil sombre, sans dire un mot. Bonnie attrape le paquet de cartes, le bat, s'apprête à distribuer.

— Une carte chacun, c'est tout ce que vous aurez, et c'est tout ce qu'il vous faut.

— Attends, dit Kathy. Coupe !

— C'est vrai, grogne Doc. Oublie pas de couper ce putain de jeu.

— Ça va, ça va.

Un grand sourire aux lèvres, surjouant de tout son corps la bonne humeur, Bonnie fait claquer le paquet devant Kathy assise à sa gauche. Personne ne dit rien. Kathy le coupe en trois. Bonnie reconstitue le jeu, sans le faire exprès, exactement comme il était. Tout le monde le constate. Personne ne dit rien.

— C'est parti !

Elle fait claquer les cartes l'une après l'autre comme une professionnelle. Dix de cœur pour Kathy.

— Ah, l'amour !

Valet de carreau pour Susan.

— Valet d'carreau, valet d'carreau, ne t'ai-je point déjà vu ? *Tu me volas deux pièces* Une d'argent et une d'or...

Reine de pique pour Seldom.

— La Dame Noire ! Ça marche, les amis, ça avance, ça progresse, je crois que je vois comme un motif qui s’esquisse. Et je crois que son allure me plaît.

Elle donne le roi de cœur à Doc.

— Ouais ! Le grand cow-boy rouge ! Vous voyez ? Vous voyez, les amis ? Maintenant regardez bien.

Tenant le paquet dans sa paume gauche, elle frotte la carte du dessus avec son pouce droit, pour bien faire pénétrer la magie. La tête levée vers le ciel, les yeux fermés, elle dit :

— Et maintenant, ouvrez tous bien grand vos mirettes. Il sera trop tard pour pleurnicher après. Je sens le fluide, je sens le fluide...

D’un geste vif et théâtral, elle fait claquer la carte du dessus sur la table, face vers le haut.

— As !

Elle ouvre les yeux : trois de trèfle.

Doc ratisse le pot.

Smith l’observe, morose et résigné.

— Sacré fichu J. Oral Hatch, sacrés fichus agents du FBI. Sont jamais là quand on a besoin d’eux.

**GOLIATH avance :**

tremblez, pauvres humains !

NOUS SOUTENONS CE QUI NOUS SOUTIENT.

Les fanions faseillent, les drapeaux volent, les banderoles claquent dans le vent.

LA TERRE : AIMEZ-LA OU QUITTEZ-LA !

Pas de compromis pour la défense de la Terre Mère.

Les vautours observent la scène d'en haut, planant, tournoyant, rêveurs et patients, ils ont tout le temps du monde. Boule brûlante d'hydrogène plasmique, le soleil de midi cogne, joyeux et sans pitié. Un vol de geais fend le Neck, trente mètres de bord à bord, six cents mètres à la verticale, puis plonge plonge plonge en chute libre dans le gouffre d'espace entre les parois de grès où ne s'accrochent que quelques nids d'hirondelles.

La vengeance est la meilleure revanche. (La seule revanche.)

Aimez votre mère. Soyez fidèles à la Terre. Soyez éco-centriques, pas égo-centriques. Bio-centriques, pas anthropocentriques. Terra Primum. Wo ist die schrauben-schlüssel Bande ?

EN ROUTE VERS LE PLÉISTOCÈNE.

Une mélodie de flûte flotte dans l'air, ténue et plaintive. Au-dessus d'elle éclatent des rires, des chants, des dialogues tendus et excités.

Les guerriers d'Earth First ! attendent, il y a davantage de guerrières que de guerriers, plus de filles que de garçons, de femmes que d'hommes, de jeunes que de vieux. Il y a même beaucoup d'enfants ; certains encore nourrissons dans les bras de leur mère ; d'autres encore fœtus lovés

assoupis dans leur matrice. La plupart, à l'exception des pas encore nés, portent de solides vêtements d'extérieur, adaptés aux échauffourées, aux brutalités, à la violence policière, aux arrestations, aux traînages cul sur le sable, au matraquage et à la prison.

## SI LE MONDE SAUVAGE EST DÉSORMAIS HORS LA LOI...

Encore invisibles mais s'approchant de minute en minute, les bulldozers, les tractopelles, les niveleuses, les camions bennes. Loin, très loin, affaibli par la distance, l'énorme fracas électrique du dragline marcheur : le GEM de l'Arizona : GOLIATH.

Entendant ce mugissement maléfique – cri de malheur – les manifestants se regroupent selon leurs affinités, forment des cercles, des mêlées, comme des équipes de foot de lycée s'appêtant à affronter Michigan State. Tête contre tête, bras entrelacés sur les épaules, hanches serrées les unes contre les autres, ils partagent et multiplient leur courage fragmenté, rompent le pain spirituel et boivent le vin de communion de l'amour, révisent leurs tactiques, rappellent le sens de leur combat, la nature de leur idéal. Qui est : de ne pas devoir nécessairement se réaliser de notre temps, mais de servir, de servir pour toujours, comme guide des égarés. D'être non tant un but qu'une balise, une étoile polaire sûre pour le cœur humain et pour l'esprit humain.

## ... SEULS LES HORS-LA-LOI PEUVENT SAUVER LE MONDE SAUVAGE.

Les géomètres de Syn-Fuels sont là, trois coqs et une poulette, qui plantent patiemment leurs piquets pour la troisième fois en trois semaines au même endroit. Les commandos d'Earth First ! les enlèvent aussi vite qu'ils les posent, et les jettent dans le canyon, petits fanions roses volant dans le vent, tous disparus.

— Vous nous paierez ça, bande de salauds, hurle le chef d'équipe, vous nous paierez ça : on vous saignera à blanc.

Un caméraman de Syn-Fuels est également là, qui étoffe le dossier à charge. Ou qui essaie ; ses sujets sont masqués par des bandanas et des lunettes de

soleil et des chapeaux à large bord ; les garçons portent des robes de fermière pardessus leurs shorts et leurs jeans ; les filles sont vêtues comme des Indiennes, diadème de plumes, peintures de guerre, loup noir sur les yeux. La routine : juste une autre Boston Tea Party.

La police et les rangers ne sont pas encore arrivés, mais on entend déjà le whock-whock-whock des hélicos qui approchent.

**SYN-FUELS GO HOME. EURO-TRASH GO HOME. GOLIATH RENTRE À BRUXELLES. SAUVEZ NOTRE GRAND CANYON. À QUI APPARTIENT CETTE TERRE, AU FAIT ?**

Les étendards volent, les drapeaux bruissent, les banderoles claquent et fouettent, tenus par de fiers petits garçons et de fières petites filles à queue-de-cheval et regard clair. Vous ne verrez pourtant aucun de ces messages sur votre petit écran familial. Pourquoi ? Parce que les “médias”, bien qu’invités, se sont encore une fois abstenus de venir. Pourquoi ? Ce sont là des décisions qui se prennent discrètement, dans l’ombre ; quelques personnages importants se réunissent sur un green, dans une salle du conseil, autour d’un déjeuner gastronomique au Brown Palace de Denver, un dîner au Biltmore de Phoenix. Quelques petits coups de fil au bon moment à quelques rédacteurs en chef de télévision, de radio et de presse écrite bien choisis, et on n’en parle plus. Après tout, il faut savoir hiérarchiser l’information, n’est-ce pas ? Une manifestation pacifique contre la discrimination raciale en Afrique du Sud, tranquillement organisée et tranquillement menée sur le campus de Berkeley, Stanford, Harvard ou Yale à seize mille kilomètres de là, ça coco c’est du bon ; ça ne dérange personne, ça ne met personne dans l’embarras, et ça permet à tout le monde de se sentir bien, de se sentir vertueux, sans rien risquer. Mais qu’une bande de bouseux poilus viennent interposer, dans un vulgaire coin désertique de l’Ouest américain, leurs corps vivants entre la mégamachine industrielle et un petit bout de terre libre, de grand espace, de vieille forêt, de nature naturelle, de terre sauvage et de faune sauvage, et c’est soudain un flot d’horreur pure qui se met à ruisseler sur tout le sommet de la pyramide de management. Ce type de subversion (non-commerciale) est intolérable ; ne sera pas (anti-business) toléré ; doit (populiste) être sévèrement réprimé, par tous les moyens, légaux, comme (si possible) illégaux ; et, dernier point,

mais point catégoriquement impératif, il ne doit en aucun cas se voir encourager par la force de l'exemple, et doit donc ne connaître aucune manière de publicité. Comme dans toute oligarchie bien structurée, il s'agit non seulement de réprimer l'événement, mais encore d'en effacer toute mention.

Voilà pourquoi les "médias" ne sont pas là.

Un seul personnage fait exception : le vieux plumitif free-lance à bec de vautour. Venu de lui seul sait où, ce barde beatnik grand, maigre, affamé, déplumé, outillé de son calepin et de son stylo à bille ("mon traitement de texte") est là ; il semble ruminer seul dans son coin, à l'écart parmi les gros rocs d'éboulis, en hauteur, à l'extrémité ouest du Neck, où il se sent à l'abri de tout risque de violence, à l'abri de tout projectile, improvisé ou technologique, pierre ou bombe lacrymo, hors d'atteinte des menottes policières et des agressions verbales. Équipé d'une raisonnable quantité de brie, d'une baguette à la française, de deux pommes et d'un pack de six Foster's, il est assis peinard à l'ombre d'un petit micocoulier, dans l'attente que ça commence. Jumelles à portée de main. Jumelles déjà sur les yeux, en fait, il observe le vaste panorama qui s'offre à lui, les hélicoptères dans le ciel, les engins jaunes qui avancent sur le tracé de la route, les camionnettes et les cars de police qui les suivent, et, plus intéressant pour lui, le noyau dur de la résistance organisée.

## DÉFENDEZ VOTRE MÈRE

Dans le cou du Neck, à mi-distance des deux parois, au centre exact de la future route, se dresse un puissant patriarche de genévrier de l'Utah, aussi gros qu'une patte d'éléphant, aussi grand qu'une girafe, sèche splendeur végétale vieille de neuf cents ans, de mille ans. (Le genévrier est une plante rude, dure, dense, à croissance lente, robuste et opiniâtre.) Son tronc arbore déjà la croix rose fluo et le gros trait de peinture rouge tracés à la bombe par les géomètres : il est condamné.

NO PASARAN. VENCEREMOS. VIVA LA TIERRA.

Cinq femmes se tiennent debout dos contre l'arbre, face à l'ennemi qui approche. À gauche : la belle et douce Mary Sojourner, de Flagstaff,

Arizona, pétard et grand sourire aux lèvres, fleur de tournesol fraîchement coupée fichée dans sa chevelure brun foncé. À droite : la Hayduchess, Georgia de son prénom, imposante, puissante matrone originaire de nul ne sait où, cigare éteint entre les dents. À la gauche de Mary : Kathy (“Mme Seldom Seen”) Smith ; à la droite de la Hayduchess : Susan (l’autre “Mme Seldom Seen”) Smith. Belles, terrifiées, vulnérables, elles ont toutes les deux fière allure : insaisissable cryptogamie de l’esprit et du protoplasme, de l’eau et du courage, des terminaisons nerveuses électriques et de l’intellect nourri aux sources de la culture, symbiose invisible et indivisible d’éléments incompatibles et codépendants.

Et où est Sheila – Mme Smith numéro Trois ? Elle n’est pas là. Elle s’est bien remariée avec notre vieil homme après que les accusations pour ambiguïté eurent été levées (suite au Volume 1), mais n’aime pas les manifestations publiques, et encore moins la prison. Elle a deux jeunes enfants à élever, une pépinière à gérer, et une maison à tenir dans un quartier respectable.

Bonnie Abzug, elle non plus, n’est pas là. Elle a trahi ses amies Kathy et Susan, elle a mangé sa promesse, et le fait n’est pas passé inaperçu. Pas d’Abzug, dit la première. J’ai vu, dit la seconde. J’y crois pas, dit Susan. Et pourtant, dit Kathy. Elle est peut-être malade. Nausées matinales ? Peut-être ; ou peut-être en retard, encore une fois. J’arrive pas à croire que Bonnie nous ait laissées tomber. Moi non plus. Et pourtant. Ouais... Doc n’est pas là non plus, et ne parlons pas de tu-sais-qui lui-même, l’intrépide canyoniste, varappeur, chevaucheur de broncos, ânier, guide de randonnée, as du lasso, parangon de cow-boy de l’Ouest et grand héros viril. Attention, madame Smith, c’est mon mari que vous dénigrez là. M’en parlez pas. C’est aussi le mien. Eh ouais. Mais c’est quelqu’un, tout de même. Pour ça oui, c’est quelqu’un. Mais qui ? Tu sais ce que je pense, Kathy. Non, quoi ? Je pense que dès qu’il est question de passer aux choses sérieuses, de mettre les mains dans le cambouis, les femmes sont plus courageuses que les hommes. Joli progrès, les filles, dit la Hayduchess ; les hommes aiment se battre, mais seulement quand ils jugent qu’ils vont gagner. Les hommes sont de superbes combattants, dit Mary Sojourner, mais ils sont très mauvais perdants. Ils ont jamais été très bons pour la chose, dit la Hayduchess, je veux dire pour la résistance passive. T’as raison, dit Mary.

Prends un homme, place-le en public, en spectacle, devant ses amis, il va se dire qu'il faut qu'il devienne violent, qu'il assomme quelqu'un, qu'il blesse des gens, qu'il se mette minable, qu'il parvienne à foutre un beau bordel bien sanglant. Qu'est-ce qu'on fait quand ils vont nous arrêter ? On fait les mortes ? demande Kathy, ou on marche dignement jusqu'au panier à salade ? Tu fais comme tu veux, ma poule, dit la Hayduchess ; nous, il faudra qu'ils nous traînent – moi et mes quatre-vingt-dix kilos. J'ai bien l'intention de m'accrocher avec autant de force que je pourrai aussi longtemps que je pourrai. Moi aussi, dit Mary. Faut les faire bosser, faut les faire suer, ces salauds, qu'ils les méritent, leurs foutues primes de résultat, merde. Bon, dit Kathy d'un ton hésitant, j'imagine que vous avez raison. Mais je crois que moi je marcherai. Tête haute. Je trouve ça plus digne. Moi aussi, dit Susan. J'ai pas envie qu'on me traîne par les talons sur mille cinq cents mètres de pierres, de ronces et de figues de Barbarie.

Qu'en dis-tu, Erika ?

La défenseuse centrale offre un immense sourire au ciel. Che crois que je fais étreindre cet arbre si fort qu'ils nous sépareront jamais.

Ils te briseront les phalanges s'il le faut, dit la Hayduchess. Je les connais, ces flics. Ils vont s'énerver et ils vont te casser les doigts un par un jusqu'à ce que tu lâches prise. Et te coller un refus d'obtempérer. Croyez-moi, les filles, je les connais. Bon sang, Erika, t'as déjà oublié comment ce psychopathe de Love a essayé de t'enterrer vivante avec son bulldozer ?

Ch'ai pas oublié. Mais cette fois ils font foir que le Druide du chenévrier a ses racines dans la roche, oui ? La naïade nordique sourit aux deux comme une Sainte Bernadette en attente de Visitation. Pour me prendre ils defront prendre l'arbre aussi.

Courageuses paroles, poulette. Mais n'oublie pas : pas de violence. Pas de violence envers eux, pas de violence envers nous. Vu ?

Che n'oublie pas. Sainte Jeanne au bûcher, Erika fait tinter ses fers et attend l'arrivée du Sauveur, les premières notes de la chorale des anges. Mais elle n'entend que le fracas métallique des chenilles des pelleteuses, ne voit que des nuages de poussière qui enflent. Mary Sojourner prend une profonde

respiration. Kathy et Susan s'échangent un regard, en quête de réconfort, de courage et d'encouragement. La Hayduchess crache son vieux moignon de cigare humide. Gordon ! aboie-t-elle. Gordon ! – amène-toi par ici.

Le jeune culturiste, à demi nu comme toujours, bronzé comme un beach boy californien, luisant de sueur comme un dieu des gymnases, tourne la tête vers elles. Vêtu de son seul short en jean coupé, de sa barbe d'or et de ses baskets, sa phénoménale clef à molette d'un mètre mousquetée à la ceinture, il part au pas de course et rejoint les cinq femmes enchaînées à leur genévrier. Flexion-extension rythmique de ses muscles grotesques, exagérés, redondants, comme des pythons sous son derme doré. Odeur mêlée de camphre, vieille huile solaire, fluides séminaux et sperme desséché. Triceps, biceps et pectoraux en avant, il s'approche des martyres.

Mon Dieu, songe la Hayduchess, quel spécimen.

Ouais ? Qu'est-ce qu'y a, Georgia ?

La chaîne s'est détendue. Resserre-nous d'un ou deux maillons, tu veux. On sue comme c'est pas croyable. On doit bien perdre cinq cents grammes à la minute, sous ce soleil.

Ça te fera pas de mal. Mais Gordon obtempère. Il ramasse le cric posé par terre, fixe ses deux crochets dans des maillons de la chaîne qui lie les cinq femmes à leur arbre. C'est bon, les filles, maintenant on expire à fond. On rentre le ventre. Les femmes se pressent encore plus fort contre le tronc du genévrier, rentrent le ventre, ferment les yeux. Gordon actionne le levier du cric, le bloque en position fermée et passe un anneau au bout du manche. La clef, dit-il, qui a la clef ?

La Hayduchess lui tend la clef.

Gordon ouvre le puissant cadenas qui pendouille désormais entre deux maillons flasques et le repositionne : il a gagné quinze centimètres. Enchaînées par la taille le dos contre la rugueuse écorce de l'arbre, les femmes ont les jambes et les bras libres – pour étreindre et embrasser et griffer et tataner – mais ne peuvent bouger du moindre poil à gauche ou à

droite. Elles ont, et donnent, l'impression de n'être plus que des excroissances humaines du vénérable végétal.

Ça y est, dit Gordon. Bon, qui veut la clef ?

Balance-la dans le ravin, dit Mary Sojourner ; aucune de nous ne partira d'ici tant qu'on n'aura pas toutes perdu cinq kilos.

Le sculptural culturiste éclate de rire et prend la pose du javeliste spartiate au moment du lancer.

Attends, hurle Susan.

T'inquiète pas, dit l'athlète. Et il range soigneusement la clef dans la petite poche à briquet de son short ajusté.

Les voilà, dit la Hayduchess.

Un pick-up jaune apparaît à l'extrémité orientale du Neck, et s'arrête. Derrière lui, deux bulldozers Mitsubishi – Gog et Magog – déracinent des arbres et les jettent sur ce qui constitue presque déjà un bas-côté, poussent des blocs de roche à l'écart du droit de passage. Non loin d'eux, bien qu'encore hors de vue, mais non d'ouïe, un rugissement infernal, un martèlement du sol dans les ultra-basses, un fracas métallique, un hurlement strident d'engrenages en action, annonce la progression du GEM de l'Arizona, du Super-GEM, du dragline marcheur 4250-W. Il approche. Elle approche. Ça approche. La Chose. Le Dragon. GOLIATH du GOLGOTHA, le géant sorti des catacombes. Le Tyrannosaure.

Écoutez-moi tous ! crie la Hayduchess, anarchiste prenant les rênes, tout le monde se regroupe. On fait la chaîne. On se tient par les coudes. Face aux pelleteuses jaunes. Gardez vos fleurs à portée de main. Les enfants, rejoignez vos parents. Les femmes, offrez votre corps en bouclier à vos hommes. Tout le monde sourit. Hank, Willie, Maisie : sortez-moi ces drapeaux. Joey, prépare ta caméra.

À BAS L'EMPIRE, VIVE LE PRINTEMPS !

Les tractopelles à chenilles progressent vers le goulot du Neck, derrière les quatre géomètres diaboliques qui leur ouvrent la route avec leurs fanions roses tendus à bout de bras. Leurs piquets ont depuis longtemps tous disparu, un par un, jusqu'au dernier, dans le ravin. Non que les conducteurs de bulldozer aient besoin qu'on les guide ; le Neck porte parfaitement son nom, c'est vraiment un cou, un pont étroit de roche et de sable reliant le plateau appelé Island in the Sky à la mesa sans route baptisée Lost Eden. Bien que globalement plat, le sol du Neck est parsemé de gros rocs, de renflements pierreux, d'arbres et d'arbustes vivants – des genévriers, bien sûr, mais aussi des pins pignons, des micocouliers, et des chênes nains en buissons. Progressant de front avec peu d'espace libre de chaque côté, les deux conducteurs de bulldozer sont debout dans leur cabine, pour avoir une meilleure vue. À six mètres sur la gauche de l'un, six mètres sur la droite de l'autre, s'ouvre l'abîme du bout du monde, le terminus, le ravin, l'à-pic, le gouffre qui plonge vers l'anéantissement radical, l'en-bas définitif. Les opérateurs sortent des bandanas de leurs poches de pantalon, essuient leurs lunettes poussiéreuses, non, ça ne suffira pas tout à fait, il faut vraiment qu'ils y voient mieux, tant pis pour les lunettes, ils les laissent tous deux tomber et pendouiller autour de leur cou.

## RENVERSEZ LE PARADIGME DOMINANT.

Les troupes d'Earth First ! s'alignent au point le plus étroit de cette arche tectonique, au cul du verre à pied, au centre du sablier, à égale distance de l'abysse béant au nord et du terrifiant gouffre au sud. En guise d'ancres, à chaque bout de cette chaîne humaine, ils ont d'un côté Gordon le Spartiate, de l'autre – Eh oui ! Eh oui ! – Oral le Moral, l'espion, la taupe, l'aspic, le jeune, le fort, le bel ensorcelé d'amour au front bas et aux larges épaules, l'Ancien Missionnaire et ancien puceau Oral Hatch en personne.

Le journaliste vieillissant observe tout ça de son abri sûr, perché sur un épaulement rocheux surplombant l'extrémité occidentale du Neck. Il croque une pomme, gribouille des notes, lâche son stylo, prend ses jumelles et admire Erika la Princesse Enchaînée, son ventre pressé plat, son torse dressé en contrepoint, le sourire de défi de ses lèvres rouge-rubis perlées de sueur. Bon Dieu bon Dieu ! marmonne-t-il, grogne-t-il puissamment comme un homme à la peine. Car il est à la peine, il souffre, il sent, il sait, il endure

cette douleur sourde comme une rage de dents inguérissable. Il se force à changer de point de mire, lève ses jumelles d'un demi-degré et étudie les forces ennemies qui avancent à l'autre bout du Neck. Il ne reconnaît pas les deux silhouettes sombres et poussiéreuses aux commandes des bulldozers, mais, plus loin, plus haut, sur le renflement où tout à l'heure s'est arrêté le pick-up jaune, il aperçoit un personnage en parfaite panoplie de gros éleveur bovin – soit : pantalon de gabardine moulant, bottes Tony Lama étincelantes, ceinturon ouvragé à grosse boucle, chemise bedonnante à boutons pressions de nacre, gilet de cuir, le tout couronné par un Stetson gris-perle à bord de sept centimètres et pincement profond au sommet. L'ombre de ce dernier accessoire ne laisse rien voir du visage, si ce n'est un menton fourchu dont la proéminence brille dans le soleil, et une longue allumette mâchouillée élégamment fichée au coin d'une grande bouche souriante. C'est Mgr J. Dudley Love, évidemment, rancher, exploitant de mines, magnat du bâtiment, évêque de Hotrocks, comté de Landfill, État de l'Utah. Qui d'autre ?

Un pick-up gouvernemental couleur kaki entre dans le champ, et se gare à côté de celui de Love. La rangerette du BLM en sort, Virginia Dick, badgée, armée, matraque et Mag-light à la ceinture, Vuarnet pourpres sur les yeux et uniforme châtaigne tendu partout ailleurs. Elle s'appuie contre Love et observe la scène qui s'étend à ses pieds. La main de Love glisse de son épaule, passe sous son aisselle et lui caresse le sein tribord. Elle lève la tête vers lui ; il soulève le rebord de son Stetson, du geste traditionnel et émouvant du cow-boy hollywoodien qui soulève son Stetson, et l'embrasse longuement sur les lèvres. Love, love, love : l'amour, l'amore, el amor, liebe liebe liebe ; comme bêlés par des ovins anxieux, ces mots résonnent dans le crâne déplumé du plumitif vieillissant. Il se tord de désir. Oh mon Dieu, pense-t-il, mon Dieu pourquoi n'est-ce pas moi qui suis en train de faire ça ? Avec elle ? Bon, d'accord, peut-être pas avec elle. Mais avec elle, là-bas. L'arboricole enchaînée aux yeux bleu-vert viking ? au visage frais si fin si élégant ? à la crinière noire qui lui tombe en cascade de la proue à la croupe ? Jésus Marie Joseph ! comme la vie est cruelle, comme l'envie est cruelle. Il tripote rêveusement son attribut viril, ou supposé tel, et s'abandonne au triste ressassement de sa jeunesse passée.

LA NATURE : AIMEZ-LA OU FOUTEZ-LUI LA PAIX.

Une lumière stroboscopique s'élève au-dessus de l'horizon oriental, comme un pulsar blanc. Puis apparaissent la structure en A et les petites lumières rouges arachnéennes, le mât et la bôme et le godet pendu haut du dragline, qui se balance d'avant en arrière dans un nuage de poussière, un enchevêtrement de chaînes qui claquent, de câbles qui battent, d'engrenages qui grincent, de sabots qui fracassent. Un pandémonium électrique fou. Le plus gros engin terrestre mobile de la planète avance à pas lourds, tonitruants, vers le Neck d'Eden, vers la cinquantaine de jeunes éco-résistants terrifiés, vers les cinq femmes rebelles, idéalistes, impuissantes, liées par l'acier à l'antique tronc massif du vénérable patriarche végétal du vieil Eden. Le sol vibre.

**DÉFENDEZ VOTRE MÈRE.**

Bon Dieu, murmure le reporter en voyant la masse mate et jaune de la salle des machines du GEM poindre puis s'élever sur l'horizon, bon Dieu c'est phénoménal. C'est terrifiant. C'est magnifique. C'est littéralement irreprésentable, inexprimable, incommunicable par les mots ou l'image. Cette chose est trop énorme pour que le cœur humain l'accepte. L'espace d'un instant, il songe à balancer son stylo, son carnet, son fromage et sa bière et à dévaler la pente pour courir rejoindre la chaîne d'Earth First !, y ajouter son maillon, prendre part au coude à coude. Puis il se ravise, et ne bouge pas d'un pouce, reste bien à l'écart du champ de bataille.

**RÉSISTEZ BEAUCOUP, OBÉISSEZ PEU.**

C'est de Walt Whitman.

Des geais bleus, des pinsons aux yeux rouges, un merlebleu des montagnes et un faucon crécerelle fuient à tire d'aile devant les engins qui avancent. Des lapins, des lézards à cornes, des crotales, des écureuils du désert, un blaireau, un fennec, un chat sauvage, émergent de leurs terriers tremblants, secoués, se dressent un instant au seuil de leurs foyers et regardent gueule ouverte, sidérés, les dinosaures de fonte qui vont les écraser. Regardent gueule ouverte un instant, puis détalent, fuient à toutes pattes sur le Neck, traversent la chaîne humaine et filent vers l'abri illusoire de la mesa, de l'autre côté. Quelques-unes de ces créatures à fourrure effrayées, aveuglées

par la panique, glissent pardessus bord, s'envolent comme des anges, avant de disparaître dans le néant de l'éternité.

Agissez envers moi comme vous le faites envers la moindre de ces bêtes.

C'est de Dieu.

Les femmes enchaînées fixent les monstres jaunes qui grossissent devant elles. Se dressant sur la pointe des pieds aussi haut que le leur permettent leurs fers, elles attendent, se préparent, se serrent les mains, se murmurent des mots d'encouragement.

Mary Sojourner dit : regardez-moi ces saloperies de ferraille. Elles ont aucune chance contre nous, les filles. Aucune putain de chance.

La Hayduchess dit : elles sont grosses mais j'en ai vu des plus grosses. Vous connaissez la règle : gros engins, p'tits zinzins. Plus la machine à muscles est grosse, plus le muscle d'amour est petit. Le mec qui conduit ce dragline marcheur doit avoir l'asticot riquiqui. Un vermisseau en guise de verge, je connais le genre, j'en ai connu des tonnes.

Kathy dit : j'suis franchement contente que Seldom soit pas là. Y serait en train de chercher un jupon où se cacher.

Susan dit : y fait ça tout le temps, qu'il ait la trouille ou pas.

Pas vrai ?

Erika la fille d'amiral dit : mesdames, mine gode kammerater, quoi que ce soit qui approche pour nous déforer, che fous dis ceci che fous aime plus qu'aucun homme que ch'ai chamais aimé, plus même que mon amour mon Oral chéri. Kazzy, Souzane, Mairy, Doutchess, che vous aime toutes mes chéries mes splendides héroïnes américaines, que Nephi et Moroni vous pénissent toutes.

Merci, Erika ma poule, ça c'est parler comme une princesse, dit la Hayduchess. Une vraie princesse mormone.

Nous aussi on t'aime, Erika, dit Mary Sojourner.

Une pour toutes, toutes pour une ! crie Susan Smith en une explosion de jubilation sous adrénaline.

Amen ! crie Kathy Smith.

Les Mitsubishi se rapprochent bruyamment, crachant du feu par leurs naseaux, chenilles claquantes, pelles luisantes qui arasent le sol, déracinent les buissons vivants, écrasent les gîtes et les petits du serpent noir, de l'écureuil rayé, du lapin de garenne, du campagnol, de la taupe et du rat kangourou, arrachent l'herbe et les fleurs, le sarrasin sauvage et le pâturin fou. Puis ils arrivent au genévrier vivant et aux cinq femmes vivantes qui obstruent le passage en plein milieu du droit du même nom et s'arrêtent. Près ; beaucoup trop près. Moteurs ahanant. Pelles levées au-dessus de la tête des femmes.

Faites reculer cette machine ! crie la Hayduchess.

L'opérateur sourit, passe la marche arrière, recule de quelques mètres et pose sa pelle par terre. Sans couper son moteur, il attrape et ouvre sa gamelle du dîner. Son collègue fait de même. Ni l'un ni l'autre ne prend la peine de descendre de son trône de skai. Ils mordent dans leurs énormes sandwiches, boivent de petites gorgées de café brûlant au goulot de leurs thermos et attendent. Attendent que les "autorités" arrivent et résolvent le problème.

DIEU BÉNISSE L'AMÉRIQUE LAISSEZ-NOUS-EN UN PEU.

Les drapeaux flottent dans le vent du désert : bannière étoilée des États-Unis d'Amérique, étendard rouge, blanc et vert d'Earth First !, drapeau noir de l'anarchie, noir et rouge du Gang de la Clef à Molette, rose et or du Bonnie Abzug Garden Club, rouge sur fond blanc de Hayduke Lives !, des Commandos de Seldom Seen, des Guérilleros de Doc Sarvis.

Mais aucun de ces grands personnages n'est présent en personne. Earth First ! doit lutter seule.

Les deux pick-up descendent jusqu'au Neck et se garent derrière les bulldozers. Mgr Love sort et s'approche de la chaîne de corps qui barre le

passage ; Ranger Dick dit quelques mots dans sa radio et le rejoint. Évitant de commettre la faute qui consisterait à demander à parler à un chef, elle s'adresse d'emblée à l'ensemble de la foule.

— Bonjour les enfants. Contente de vous revoir. Je vous donne cinq minutes pour vous disperser tranquillement. (Coup d'œil à sa montre.) Puis j'appelle la police du BLM, les adjoints du shérif du comté de Coconino, et les forces du Département de Sécurité Publique d'Arizona. Ceci est une réunion illégale ; vous n'avez aucune autorisation. Par ailleurs...

— N'oublie pas l'équipe de Recherches & Secours, dit l'évêque en observant la chaîne humaine, un grand sourire aux lèvres dans l'ombre de son grand chapeau d'éleveur ; seules ses lunettes de soleil et le halo de carnotite jaune de ses dents sont visibles pour son public. Dès que mes gars seront là, il va y avoir de l'action.

— Sont pas dans leur juridiction, ici, lui souffle Ranger Dick en aparté.

— T'inquiète, Ginny, ils ont tous leur agrément ici. Mes gars ont toute la juridiction qu'ils veulent sur tout l'Utah, l'Arizona, le Nevada et l'Idaho. Je m'en suis occupé personnellement.

— Par ailleurs, vous gênez la circulation. C'est...

— La circulation ? Quelle circulation ? demande le flûtiste paniqué. Y a pas la moindre route, ici.

— Ça m'a pourtant tout l'air d'en être une, dit Mgr Love en décochant son grand rictus sympathique de Commissaire du Comté. Ça m'a foutrement l'air d'être une splendide quatre voies. "Nous construirons une route dans le désert pour notre Seigneur", cite-t-il. Qu'est-ce tu racontes, jeune homme ? Si ça c'est pas une route, c'est indiscutablement une putain de voie de passage. C'est notre voie dûment autorisée de droit d'accès à la mine et Dieu m'est témoin... (sa voix monte d'une octave, se cale dans la tessiture sérieuse du cadre supérieur d'entreprise de voirie et du président de conseil d'administration de compagnie minière)... Dieu m'est témoin qu'on ouvrira ce passage aujourd'hui même. Maintenant. (L'énervement le gagne vite, il fait trois pas en avant.) Dégage de mon chemin, connard. File.

— Non, répond le flûtiste. Non. Nous ne bougerons pas.

— Nous ne bougerons pas, hurle Mary Sojourner.

La Hayduchess commence à entonner le We shall not be moved, nous ne bougerons pas.

— Ah, vous, vos gueules ! aboie Love en se tournant vers les cinq femmes à l'arbre.

Il semble remarquer pour la première fois la lourde chaîne qui leur passe sur les hanches.

— Par tous les saints mormons mais qu'est-ce que c'est que ce foutu bazar ? Satanées bigotes vertes. Sales perverses d'embrasseuses de branches. Espèces d'adoratrices de crapauds. D'amoureuses des pierres. De caresseuses de fougères, de suceuses de troncs, de sniffeuses de mauvaise herbe, qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Vous vous êtes enchaînées ? Cadenassées ? Hein ? (Mgr Love passe en revue les cinq visages impassibles.) Qui a la clef de ce putain de cadenas ? Hein ? Qui ?

Pas de réponse.

— Ginny, tu as un coupe-boulons dans ton pick-up ?

— Calme-toi, Dudley, dit la rangerette. Pense à tes valves. Tu as pris ta digitaline aujourd'hui ?

— Oui, bordel, Ginny, j'ai pris ma digitaline aujourd'hui.

L'évêque fait un effort pour faire baisser sa tension interne. Puis réitère sa demande d'une voix plus calme.

— Non, répond-elle, je n'ai pas de coupe-boulons.

— Une scie à métaux, peut-être ?

— Non plus. Mais je vais commander ça, dit-elle en retournant à sa radio.

— Arrête avec ce drapeau, tu vas me le foutre dans l’œil, grogne Love à l’adresse d’une fillette de six ans qui fait voler un drapeau américain sous son nez.

La fillette éclate en sanglots. Sa mère dit quelque chose de pas gentil à Love. Love tourne la tête, rouge de rage.

We shall not be

We shall not be moved

L’évêque fusille du regard les femmes enchaînées qui chantent.

— Je vais aller chercher ma pétoire et t’ouvrir ce cadenas d’une bonne balle, ça va pas traîner, grogne-t-il entre ses dents.

Mais il n’ose pas. Le cadenas est posé entre les deux Mme Smith, à moins de quinze centimètres des hanches de l’une et de l’autre.

— Ou prendre ce bull, là, et t’arracher tout ça d’un coup, arbre et foutues communistes vertes tout enchaînées qu’elles sont.

Il n’ose pas faire ça non plus ; si quelqu’un venait à mourir, la Loi viendrait s’en mêler, peut-être même qu’on l’accuserait.

Les femmes sourient à Mgr Love et chantent :

We shall not be

We shall not be moved

— Foutues connasses.

L’évêque regarde sa montre, puis la police. Les deux hélicoptères du Département de la Sécurité Publique se sont posés sur une dalle de pierre lisse à l’extrémité occidentale du Neck, coupant toute retraite aux activistes d’Earth First ! Une douzaine d’hommes en tenue des forces spéciales, armés de fusils à pompe, de lanceurs de grenades, tête protégée et masquée par des casques à visière, descendent des appareils, dos courbé sous les

rotors, puis se mettent en formation d'attaque sur l'arche de grès. À l'extrémité orientale apparaissent les 4x4 et les paniers à salade du shérif du comté, ainsi que tout un assortiment de Jeeps, Blazers, Rams et Broncos de l'équipe de Recherches & Secours de Love. Les hommes en sortent, lourdement équipés de matraques, lampes-torches, sacs de chargeurs et armes semi-automatiques létales. Derrière les shérifs-adjoints et les Chercheurs & Secouristes, s'élevant toujours plus haut sur l'azur toujours plus poussiéreux, marche le Super-GEM – gadget si gros, si démesuré, qu'il semble violer les proportions du paysage. C'est-à-dire qu'il occupe l'horizon comme une tour mobile d'acier jaune, comme un bâtiment d'usine déplacé de sept étages de haut, venu de Youngstown, Ohio, comme un envahisseur de Mars jouant La Guerre des Mondes. Les stroboscopes clignotent au bout du mât de 33 mètres, brillants comme des diamants ; les yeux rouges clignotent au sommet de la bôme de 86 mètres, à l'adresse d'éventuels avions volant bas. La machine marche et oscille en marchant, secouée dans tous les sens par les irrégularités du terrain ; le moteur mugit comme une dynamo cannibale, Moloch l'insatiable ; et les gigantesques sabots d'acier de 40 mètres – encore invisibles, encore sous la ligne d'horizon – s'élèvent et retombent, s'élèvent, s'inclinent vers l'avant, descendent en fracas, se redressent puissamment, soulevant douze mille tonnes de fer à quarante-cinq centimètres du sol et propulsant cette masse phénoménale quatre mètres vers l'avant. Quatre mètres à chaque pas, en avant, vers l'avant, pour une vitesse de croisière maximale de deux cent soixante-quinze mètres par heure, soit un honnête kilomètre et demi toutes les six heures environ. Entre les deux sabots, à chaque rotation, la "semelle" ronde de la base de l'engin se pose sur le sol, laissant derrière elle une série de cercles décentrés imprimés dans la terre du désert. Piste d'un dinosaure agonisant, incapable de lever son cul du sol, qui se traînerait vers son extinction dans un ultime effort grotesque et héroïque.

L'évêque tourne autour du genévrier en faisant claquer les talons de ses bottes d'éleveur, fusillant chaque visage ovoïde blanc brûlé par le soleil d'un regard de tueur, et fusillant même le visage rond mongoloïde marron sombre aux yeux noirs de la sang-mêlée peau-rouge Hayduchess.

— Je ne te connais pas, femme. Qui es-tu ?

— Mon nom est Georgia, Love, et je suis deux fois plus mauvaise qu'une louve. J'ai les nerfs et je suis tendue comme une ourse qui protège ses petits. Tu devrais te passer un coup de fil dentaire, mon gars, ou fermer la bouche, l'un ou l'autre.

— Ouh la peste. Je suis mort de peur. Écoute, femme, quand j'aurai besoin de conseils de la part de gens comme toi, je...

— Tu les demanderas, c'est sûr. Je connais une bonne dentiste à Navajo Mountain, Love. Elle s'appelle Horse. Mme Crazy Q Horse. Elle manie très bien la tenaille et le serre-joint. Résultat garanti, satisfait ou remboursé. Tu t'es remis à bouffer de la carnotite, ou quoi ?

— De quoi foutre parles-tu, femme ?

— T'as un drôle de halo bleu sur les gencives. T'as une gueule de monstre de Gila. Et l'haleine qui va avec.

L'évêque se détourne d'un air solennellement hors de lui. Jette un nouveau coup d'œil à sa montre. Fait signe à Ranger Dick.

La rangerette s'éclaircit la voix et se place face à la ligne de manifestants qui se tiennent par les coudes.

— C'est bon, les amis, vos cinq minutes sont écoulées. Rompez les rangs et filez, tout de suite, ou j'appelle l'équipe des forces spéciales.

Elle attend une réaction.

Les quarante ou cinquante Earth First !istes se dandinent nerveusement sur leurs jambes, certains jettent un coup d'œil pardessus leur épaule vers l'équipe de professionnels de la Sécurité Publique, d'autres fixent, le regard émerveillé et terrifié, la masse toujours plus grosse de GOLIATH qui se lève sur l'orient. La brise retombe ; les drapeaux pendouillent, les banderoles s'affaissent.

— Non ? dit Ranger Dick.

— Non ! crie Erika. Nous ne boucherons pas. Nous ne boucherons jamais. Eart' First ! pour toujours !

Hourras timides dans les rangs.

Virginia Dick parle calmement dans sa radio. Les membres de l'unité spéciale d'intervention enlèvent leurs badges nominatifs (jamais bon signe, ça), rabattent leurs visières, défourailent leurs matraques et marchent vers le Neck de la mesa de Lost Eden. Les shérifs-adjoints et les agrémentés de l'équipe de Recherches & Secours convergent depuis divers autres points, un grand sourire aux lèvres. Les géomètres observent la scène, marteau en main. Les deux conducteurs de bulldozer ferment leurs gamelles et font vrombir leur moteur, crachant des ballons de fumée noire dans le ciel clair. Les pelleteuses, les camions-bennes et les énormes niveleuses se garent dans les buissons, devant le Super-GEM, et dégazent leurs conducteurs, leurs graisseurs, leurs dynamiteurs, leurs mécaniciens. Des packs de Coors surgissent de nulle part, accompagnés çà et là de quelques demis ou pintes embouteillés d'autres boissons potables. Tout ça a l'air plus chouette qu'un pique-nique de lycéens.

Un murmure de mécontentement parcourt la ligne des obstrueteurs. Ils agitent leurs drapeaux, leurs bannières, leurs banderoles et leurs pancartes, crient des slogans, en appellent à la Constitution et adressent un certain nombre d'insultes personnelles à Mgr Love, au BLM, à la compagnie Syn-Fuels, au gouvernement fédéral en général, à l'énergie nucléaire et à l'industrie de l'armement en particulier.

Ranger Dick sort un mégaphone électrique de son camion pick-up vert merdique du BLM.

— Gardez votre calme, mesdames et messieurs, s'il vous plaît, gardez votre calme. Coopérez avec les officiers de police et tout ira bien, il ne sera fait de mal à personne. Nous allons procéder à votre arrestation mais vous serez bien traités si vous coopérez. N'essayez pas de résister, vous vous rendriez coupables de refus d'obtempérer, qui est un crime sévèrement puni. Une fois que nous vous aurons arrêtés, nous vous emmènerons jusqu'aux cars du shérif, qui vous conduiront à Fredonia. Si vous refusez de marcher

jusqu'aux cars, nous vous menotterons et nous vous y traînerons, alors s'il vous plaît coopérez avec les officiers de police.

Elle baisse les yeux vers le petit papier qu'elle tient dans la main, le lit et continue à parler dans le mégaphone.

— À votre arrivée à Fredonia, vous serez déférés devant un juge pour divers chefs d'accusation, et vous pourrez alors payer une caution, voire, pour certains d'entre vous, être libérés sur l'honneur. J'en appelle maintenant tout particulièrement aux mères, ajoute-t-elle d'une voix plus cassante alors que trois gamins de huit ou neuf ans sortent du rang, courent vers les Mitsubishi et vont frapper leurs pelles avec leurs petites pancartes. (Des nains jouant de la tapette à mouche contre un tank.) S'il vous plaît, maîtrisez vos enfants ! Les mères ? Les pères ? À qui sont ces enfants, s'il vous plaît ? Ils vont se blesser. Éloignez-les des bulldozers, s'il vous plaît, crie-t-elle maintenant d'une voix de soprano, ou nous allons devoir agir.

Un des conducteurs de bulldozers, pensant peut-être effrayer les enfants et les faire partir, lève sa pelle et la fait bouger d'avant en arrière. Une pluie de terre et de pierres tombe en cascade sur le plus proche, le plus petit et le plus lent des enfants. Le garçon s'assied par terre et se met à pleurer. Une jeune femme quitte la chaîne humaine et se lance à l'attaque du Mitsubishi de quatre-vingts tonnes, armée d'un drapeau américain fixé sur une hampe de bonne taille. Elle attrape son gosse par la main, l'écarte d'un geste vif, puis enfonce le bout de sa lance terminé par une ferrure de cuivre dans l'œil gauche du bull, qui explose. C'est bon, mais insuffisant : elle dégage son épéu, puis arme et lance une nouvelle attaque contre le droit, qu'elle manque de peu lorsque le conducteur fait pivoter brusquement son engin vers l'arrière sur une seule chenille.

Cris d'encouragement de la foule désordonnée ; grognements de colère dans le camp du maintien de l'ordre.

— Arrêtez cette femme ! ordonne Ranger Dick en la montrant du doigt.

Deux shérifs-adjoints s'approchent de la banderillera. Elle se retourne et leur fait face, arme en extension derrière l'épaule, garçon de sept ans accroché à sa jambe.

— Ne nous touchez pas, espèces de salauds atomiques, grogne-t-elle, les yeux mauvais comme ceux d'une chatte sauvage aux abois.

De fait, pour tous ses amis d'Earth First !, elle est Wildcat Annie, secrétaire administrative du Service des Forêts de Flagstaff, Arizona, mère d'un enfant, épouse de deux hommes, maîtresse de trois, amante de quatre : Mme Chatte Sauvage Annie, femme libre.

Les adjoints tournent autour d'elle avec méfiance. L'un d'eux lui saute dessus par-derrière, et parvient à lui serrer le cou dans le creux de son coude. Le gosse lui donne des coups de pied dans les tibias. Le deuxième adjoint, matraque dans une main, menottes dans l'autre, l'attrape par-devant. Annie donne un vicieux coup de lance et touche l'homme de derrière en armant son geste, celui de devant en le décochant. Les deux titubent, mains là où ça fait mal. (Le chat – la chatte – sauvage est un animal vicieux ; lorsqu'on l'attaque, il se défend.)

— Non, Annie, non ! crie la Hayduchess en tirant sur la chaîne qui la retient à l'arbre, mourant d'envie d'aller se jeter dans la bataille. Fais la morte, Annie, fais la morte...

Deux autres hommes arrivent en renfort et frappent la lance d'Annie avec leurs grosses Mag-lights. La lance se brise ; Annie chute, protégeant son enfant en lui faisant rempart de son corps. Un homme lui assène un coup de matraque sur la tête. Annie fait enfin la morte – trop tard. Un autre, genou pressé entre ses omoplates, lui vrille les mains dans le dos et lui passe les menottes ; il les serre tellement que ses poignets virent au blanc. Puis ils embarquent Annie et son gamin en les traînant comme ils peuvent. Le gosse hurle de rage et de terreur.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, n'opposez aucune résistance, clame la ranger dans son mégaphone, et il ne vous arrivera rien.

C'en est cependant trop pour Gordon l'Athénien. Abandonnant son rôle d'ancre à l'extrémité nord de la chaîne humaine, il se précipite vers le centre de l'arène en détachant sa phénoménale clef à molette en fonte du mousqueton de sa ceinture. Samson dégainant son épée.

— Gordon, non ! Assieds-toi ! hurle la Hayduchess.

Gordon ne l'écoute pas. Muscles bandés ondoyant sous le derme luisant, huilé, bronzé, il se lance à l'attaque du Mitsubishi le plus proche et lui assène un monstrueux coup de clef à molette en plein centre de la pelle, y causant une longue et microscopique fissure en zigzag. Le conducteur actionne ses leviers hydrauliques et fait monter sa pelle hors d'atteinte de Gordon, qui en profite pour se rapprocher du bloc-moteur. Il lui enfonce le radiateur d'un swing puissant contre sa grille de protection. (Fabrication nipponne : matériel à la pousse de soja.) Gordon reprend son élan et frappe de nouveau. Sa masse d'armes s'insinue profondément dans les fines ailettes de plomb du système de refroidissement. Un jet de Prestone jaillit, comme du liquide de la roche mosaïque, et Gordon pousse un rugissement de triomphe. Mais sa clef à molette est coincée et, tandis qu'il lutte pour la dégager des entrailles de l'engin, le conducteur abaisse sa pelle, le piégeant entre ses deux gros bras latéraux. Quatre armoires à glace du maintien de l'ordre l'encerclent immédiatement et matraquent sa tête bouclée à bras raccourcis. Gordon tombe, s'évanouit, est menotté et tracté par les talons, corps à moitié nu traîné sur le sable, la pierre, les petits buissons piquants, les figues de Barbarie épineuses, un yucca à feuilles coupantes, un échinocactus (communément appelé coussin de belle-mère), quelques tessons de bouteilles de bière et plusieurs cannettes de Pepsi écrasées abandonnées par l'équipe des géomètres.

Vue du sang sur la roche. Odeur âcre du sang dans l'air. Corps sanglant, inconscient, sanguinolent d'un splendide jeune mâle traîné tressautant dans la poussière, qui s'éloigne, disparaît.

— S'il vous plaît, implore Ranger Dick dans son porte-voix, s'il vous plaît, coopérez avec les officiers de police. Résister à une arrestation est un délit très grave. Ces hommes sont là pour vous aider. S'il vous plaît...

— Faites le mort, crie Mary Sojourner alors que le rouleau des techniciens des forces spéciales se rapproche, s'appête à déferler, tout le monde fait le mort. Ils vous tabasseront pas si vous faites le mort.

Tout au moins on l'espère, murmure-t-elle pour elle-même. Les forces anti-émeutes arrivent.

— Le policier est votre ami, beugle Love, un grand sourire aux lèvres, il est ravi, il s’amuse comme un fou malgré l’assaut subi par son matériel d’importation hors de prix. Gardez bien ça en tête.

Ses opérateurs de niveleuse, conducteurs de camion, machinistes de pelleuse s’approchent également, roulant des mécaniques, sourire aux lèvres eux aussi, armés de clefs à molette bien à eux, de masses, de tronçonneuses, de chaînes de touage et de démonte-pneus, force d’appoint zélée prête à en découdre dès qu’on le leur demandera.

Forçant sa machine blessée à un ultime sursaut, le conducteur du bulldozer au radiateur sanglant enclenche la marche avant et écrase la clef à molette sous sa chenille droite, comprimant cet outil de Luddite archaïque, obsolète, pittoresque et à jamais symbolique sous la moitié de la masse de son Mitsubishi jaune.

— Coupe ce putain de moteur ! hurle l’évêque, coupe-moi ce putain de moteur avant qu’il ne serre.

L’opérateur obtempère, confus, puis essaie de sauver la face en descendant de son siège pour ramasser la clef à molette de Gordon – intacte – et la jeter dans le ravin, en une pâle imitation du plus ou moins auguste geste du lanceur de marteau olympique. Trop lourd pour lui. Son lancer choit à trois pas de l’à-pic, au milieu d’un dense massif de cactus (dû au surpâturage).

— Satané bordel de quincaillerie merdique de Sahara Club de mes couilles...

Le machiniste lance un regard furieux vers Gordon au loin, puis vers les femmes enchaînées à leur genévrier.

La lutte sera brève. Voyant la manière sanglante dont Wildcat Annie et Gordon viennent d’être traités, la majorité des activistes d’Earth First ! s’allonge sur le sol, mains sur la tête, dans l’espoir d’une arrestation rapide et sans douleur. Geste vain. Furieux et enflammés par ces deux actes de résistance symbolique, fidèles à la tradition, les policiers s’en donnent à cœur joie, matraquent tous les crânes qui leur tombent sous la main, plaquent allègrement les rares manifestants qui tentent un sprint, alpaguent

les enfants et les traînent violemment jusqu'aux paniers à salade. En moins de dix minutes, l'opposition est réduite à néant et tous les prisonniers ont été évacués.

Tous sauf les cinq jeunes extrémistes attachées à leur arbre. Ahanant comme des ânes, suant comme des porcs, les mainteneurs d'ordre s'agglutinent autour de ce dernier noyau de résistance et considèrent la situation.

— Coupe-boulons, dit un sergent de police. Ou scie à métaux.

— Ça arrive, réplique Ranger Dick.

— On a une tronçonneuse, dit quelqu'un. Y a qu'à couper l'arbre et tracter tout ça au bulldozer.

— Pas con, dit le sergent.

— On attend, dit la ranger.

— Ou brûler l'arbre, dit le conducteur de Mitsubishi d'une voix mauvaise, encore sous l'effet de son humiliante défaite. Foutues sorcières suceuses de troncs, un jerrycan de gasoil, une allumette, et Vouf, ça leur apprendra à vendre leur cul aux arbres.

— Bonne idée, dit le sergent. Mais on n'a pas le droit. Alors, ils arrivent, ces outils ?

Les outils arrivent : une grosse scie à métaux avec un jeu de lames neuves et un gros coupe-boulons à manches de quatre-vingt-dix centimètres. Les hommes essaient d'abord le coupe-boulons, puis la scie à métaux, sans arriver à rien ; la chaîne et le cadenas sont eux aussi très gros, en acier-carbone spécialement conçu (et choisi) pour résister à ce genre d'agaceries. Plus on les chauffe, plus ils durcissent.

— Du plastic, lance un autre policier. Une petite charge bien placée et Boum, le tour est joué.

— Pas mal, dit le sergent. On risque de faire quelques victimes, mais effectivement, c'est une solution. Qu'en dites-vous, les filles ? (Regards sidérés ; pas de réponse.) C'est ça ou la clef. Vous nous dites où est la clef, et on rentre tous gentiment à la maison. Hein les filles ?

— Qui c'est que t'appelles les filles, mecton ? aboie la Hayduchess. Et où est ton badge ? Comment tu t'appelles ?

— Z'êtes des dures à cuire, hein ? Des dures de dures, c'est ça ?

Il envoie une violente claquette à Mary, sa tête part en arrière, sa nuque rebondit contre le tronc.

— Où est la clef, femme ?

Elle lui donne un coup de pied dans le tibia. Chaussure de randonnée à coque d'acier.

— Aucune idée, mec.

Le sergent recule d'un pas, se frotte le tibia.

— Menottez-moi les pieds de ces dames. Et les mains.

Les hommes s'exécutent, sur leurs gardes. Puis, à l'abri des coups de pied et des coups de griffes, le sergent approche sa face dure et moustachue à huit centimètres du délicat visage d'Erika la Nordiska.

— À toi, maintenant. Où est la clef, mam'zelle ?

Elle ne répond pas – ne peut pas répondre – immédiatement. Le sergent grogne :

— Parle. On est à la bourre.

Le Super-GEM attend sur le tablier oriental du Neck, monstrueux sabots momentanément à l'arrêt mais moteurs électriques toujours en marche, ils ronronnent, ils grondent, ils tonnent. L'homme aux commandes observe la scène de loin, les yeux plissés, à travers les vitres de sa cabine climatisée. Il

attend lui aussi. Son assistant, un jeune homme en bleu graisseux, est debout sur le sol quinze mètres plus bas, prêt à faire des signes pour indiquer où le mastodonte pourra poser ses sabots géants sans risquer de basculer dans le vide. Le godet de dragage, suffisamment grand pour tenir quatre autocars Greyhound entre ses mandibules, se balance doucement à l'extrémité de la bôme levée. Les lumières rouges clignotent, le stroboscope pulse tout en haut du trépied en A et du mât, loin au-dessus de la salle des machines haute comme un immeuble de sept étages. Derrière le monstre, le câble d'alimentation électrique traîne dans la poussière, serpent orangé de cuivre, acier, tissu et matériau isolant, gros comme une cuisse de catcheur, et remonte la pente pour rejoindre, derrière la colline, à trois kilomètres de là, la station-relais la plus proche, montée sur traîneau et elle-même reliée à la ligne THT (Très Haute Tension) qui traverse le désert entre Page (Arizona) et St. George (Utah). Le temps, c'est de l'argent, dirent jadis I.B. Watson, Henry Ford, Andrew Carnegie, Adam Smith, René Descartes, Francis Bacon et toute cette lignée de positivistes inaugurée par le Lévitique et transcendalement hypostasiée ici en la personne de J. Dudley Love, évêque du Premier District, Hotrocks, comté de Landfill, Utah. Même une interruption aussi minime que celle causée par cette farce d'Earth First ! coûte – moteurs tournant au ralenti – pas loin de dix mille dollars la minute à la Syn-Fuels Corporation.

— Parle ! aboie le sergent à cinq centimètres du visage d'Erika, l'aspergeant ainsi de postillons peu galants. Ou nous nous verrons dans l'obligation de procéder à un interrogatoire scientifique, si vous voyez ce que je veux dire, jeune demoiselle.

Il prend une cigarette, la coince entre ses dents, sort un briquet de sa poche, l'allume et fait passer lentement la flamme de droite à gauche devant son visage blême, horrifié.

— Où est la clef ?

Elle déglutit. Passe sa langue sur ses lèvres et déglutit de nouveau.

— Une seconde, dit Ranger Dick, vous vous croyez où ? Éteignez-moi ça tout de suite.

— Ouais, crie la Hayduchess. Fous-lui la paix, espèce de gros porc. Attaque-toi à moi, si t'es si fort.

Le sergent s'immobilise, sourit, allume sa cigarette et lance un regard circulaire.

— Nerveuses. Vous êtes très, très nerveuses, mesdames. Pour qui vous me prenez, hein ? Pour un foutu nazi ? Je voulais juste foutre la trouille à cette gosse. Bon sang. Y a des gens, vraiment, qu'ont pas le sens de l'humour.

Il parle à son collègue situé de l'autre côté du genévrier, toujours patiemment occupé à jouer de l'acier de sa scie contre l'acier de la chaîne.

— Ça avance ?

— Lentement, sergent, lentement. Faudra compter au moins une heure.

— Tant que ça ? Bon, mollis pas. On te relaiera.

Pause.

— Bien. OK. D'accord. Réfléchissons, les gars, dit Mgr Love en s'approchant, rictus aux lèvres, enfin de retour de son camion où il est allé prendre un petit rafraîchissement médicinal.

L'évêque est accro au sirop antitussif ; rien de tel qu'une bonne rasade de codéine pour faire passer une après-midi pénible, pour évacuer cet éternel mal-être qu'il ressent en fin de journée. Et, de fait, les ombres commencent à s'allonger dans le désert. La silhouette noire de GOLIATH a depuis longtemps grignoté la totalité de l'arche de pierre : il est bientôt l'heure de s'arrêter pour la plupart des engins et des travailleurs présents, y compris Ranger Dick et son beau J. Dudley. Qui ont de grands projets pour ce soir. Autant siffler la fin de partie pour aujourd'hui. Love lève la tête vers l'homme aux commandes du GEM, accroche son regard et lui demande de couper tous les moteurs en faisant mine de se trancher la gorge. L'homme opine, abaisse la longue bôme jusque dans les genévriers de l'extrémité orientale du Neck et pose le godet derrière les machines de chantier garées là-bas. Puis il pousse le bouton rouge appelé MARCHE, qui coupe

l'alimentation électrique des commandes. Le moteur principal continue à mugir ; il doit quant à lui être coupé séparément, par une manette située à l'intérieur de la salle des machines.

Love attend. Lorsqu'il entend les moteurs du dragline s'éteindre, il se tourne vers son public d'hommes impatients, agacés, dans leurs uniformes tachés de sang.

— Vous avez une idée, monseigneur ?

— Ouaip.

Love s'avance en souriant vers le genévrier, saisit la lourde chaîne entre les hanches d'Erika et celles de Susan Smith, et tire un peu dessus pour tester sa tension. Ranger Dick l'observe attentivement depuis sa position un peu excentrée ; cette affaire ne lui plaît pas du tout, et elle a vraiment envie d'en finir.

— Il suffirait, dit l'évêque, qu'on arrive à gagner un peu de mou ici, s'pas ? (Tout le monde acquiesce.) Donc ce qu'il faut, poursuit-il, c'est soulever un de ces sveltes corps féminins pour le dégager de ce foutu arbre et de cette foutue chaîne, croyez pas ?

— Vous pensez sûrement à moi, dit la Hayduchess.

Love lui décoche un sourire ironique.

— Non, pas toi, la belle. (Il étudie les cinq femmes l'une après l'autre.) On va plutôt commencer par la plus mince.

— Vous avez entendu ? aboie la Hayduchess. Vous avez entendu ? Il m'a insultée. Il croit qu'il a le droit de m'insulter juste parce que je suis à moitié indienne. Je suis une minorité, mon gars, j'ai des droits. Si tu veux tirer quelqu'un de cette chaîne, tire-moi en premier.

Le sergent fait signe à un de ses hommes, et ils s'approchent tous deux d'Erika la Svenska.

— Par en haut ou par en bas, sergent ?

— Par en haut. On aura beaucoup moins de mal à faire passer ses hanches que ses... que sa..., que son torse. On veut pas faire de mal à cette beauté, n'est-ce pas ?

Le sergent pose ses deux mains sous les aisselles d'Erika.

— Toi, tu l'attrapes par la ceinture, là, sous la chaîne, et tu soulèves.

Les femmes se mettent immédiatement à hurler.

— Au viol ! brame la Hayduchess, au viol ! au viol ! au viol ! reprennent les autres en écho.

— Noli me tangere ! crie quant à elle Erika d'une voix claire et posée.

Noli me tangere !, elle connaît son latin. Pieds et mains entravés, elle fait de son mieux pour se tortiller et se libérer de l'emprise des policiers. Pas doucher le corps !

Le sergent s'arrête. Énervé, en sueur, il se tourne vers Ranger Dick.

— Ginny, dit-il, est-ce qu'on est en train de violer cette fille ? Je te demande.

— Harcèlement sexuel ! crie Mary Sojourner. Ces deux hommes utilisent cette femme comme un objet sexuel sous prétexte de procéder à une arrestation.

— C'est vrai, dit la Hayduchess. C'est du sexisme pur et simple.

Les deux parties se renvoient rageusement l'argument pendant une bonne minute. Lorsque le calme revient, Dick dit :

— Mesdames, vous êtes en flagrant délit de refus d'obtempérer. Où est la clef de ce cadenas ? Donnez-nous la clef et je vous donne ma parole que personne ne touchera personne dans aucun but sexuel.

— Exactement, dit l'évêque, ravi, en passant une main sur les hanches généreuses de Dick. Pas de bagatelle au boulot, hein, Ginny ?

Elle repousse son bras. La clef n'arrive pas.

— D'accord, dit-elle. Tirez-moi cette poulette de sa chaîne.

Les deux hommes se remettent en position, prêts à lever, tirer, hisser, extirper Erika.

— Sans toucher les zones érogènes, ajoute Ranger Dick.

Les hommes opinent, bien conscients cependant de la difficulté de la chose, tant, érogène, le corps souple de la demoiselle qu'ils tiennent entre leurs mains l'est intégralement. Elle en a de bonnes, la rangerette, allez-y, vous, allez, trouvez-en une, de zone non-érogène. Mais, bon, ils font de leur mieux. Deux mains sous les aisselles, deux accrochées à sa ceinture, ils parviennent à la hisser de quatre ou cinq centimètres.

— On ne douche pas ce corps ! hurle Erika.

Les deux hommes s'arrêtent pour souffler un peu et ajuster leur position, peu confortable. Au même instant, une imposante silhouette d'homme émerge de la bordure nord du Neck, puis apparaît en pied, et fonce vers le genévrier.

— Virez vos pattes de cette fille ! crie J. Oral Hatch, AM, en plongeant dans les airs pour plaquer le sergent à la taille.

Les deux hommes s'écrasent sur le grès, les poings volent, les coudes tournoient et frappent en tous sens. Matraque prête à fondre, les affidés du sergent observent pendant quelques secondes cette lutte confuse, brouillonne, comme s'ils visionnaient la scène en accéléré. Puis, dès qu'Oral apparaît sur le dessus, tête bien dégagée, les coups de matraques pleuvent – tonk ! tonk ! tonk ! – et la question est réglée. (“Oral, Oral, mon amour ! mon amour !”) Deux flics lui passent les menottes, efficaces et rapides, le remettent debout d'un coup de genou aux fesses et le traînent jusqu'au dernier panier à salade encore présent. Le reste des militants d'Earth First ! a été emmené, riant et chantant, vers la zonzon ou la caution, il y a environ une demi-heure.

Le vieux journaliste, tapi comme un lézard au fond d'une crevasse dans un gros rocher dominant la scène, observe et attend, apeuré, tremblant, prenant des photos quand il l'ose, gribouillant frénétiquement des notes sur son calepin en gloussant de manière à moitié hystérique : Splendide ! Splendide ! Magnifique ! Bellissima ! C'est un summum ! un authentique summum ! Ah...

La lutte est finie. Hatch emmené, les hommes extirpent la douce Erika la Svenska de l'espace interstitiel que son corps occupait entre la chaîne et l'arbre, la dévêtant presque de son jean dans la manœuvre – cette chaîne était vraiment bien tendue –, mais pas tout à fait, Ranger Dick n'ayant pas laissé son attention se distraire un seul instant de cette arrestation. Grâce au mou ainsi gagné, les policiers n'ont ensuite aucun mal à dégager les quatre femmes restantes et à les emmener, pieds et poings liés, jusqu'à la fourgonnette.

Après les claquements de mains, tapes sur l'épaule et félicitations de rigueur, les équipes des forces spéciales repartent par la voie aérienne – nouvelle ascension miraculeuse – et les adjoints du shérif s'en vont dans leurs machines à entropie à quatre roues motrices. Le murmure des moteurs s'affaiblit, puis disparaît totalement ; les membres de l'équipe de Recherches & Secours et les ouvriers – dix hommes, quatre femmes – de Love laissent spontanément exploser leur joie en une chorale de hourras résonnante.

Un bras de nouveau autour de la taille de sa rangerette ravie, Mgr Love salue ses employés en levant sa cannette de Pepsi.

— Ouais ! crie-t-il le visage plein de fierté, on dirait bien qu'on leur a proprement botté le cul. On dirait bien que ces bigots d'Earth First ! sont pas près de revenir nous emmerder. Et avant qu'on rentre tous à la maison, je vous propose qu'on fête ça. On va ramasser tous ces foutus drapeaux, oripeaux et pancartes et faire un grand feu de joie. Et il se trouve que j'ai justement une glacière pleine d'entrecôtes là, dans mon bon vieux petit camion, et deux caisses de Pepsi stockées dans la glace. Et j'ai autre chose...

Les gars l'interrompent par de nouveaux hourras, non dénués d'accents sardoniques pour certains, alors que quelques bouchons de Wild Turkey volent dans les airs et qu'un certain nombre de cannettes de Coors Lite sont décapsulées d'un geste sûr, clink, clank, alu contre alu, pfschuit.

— Et cette autre chose, mes amis, cette autre chose, poursuit-il, c'est que moi et Ginny, on vous invite tous, je dis bien tous, autant que vous êtes, avec vos familles et vos amis, pour ceux qu'en ont, à un bal de grange très spécial ce soir au ranch. Ouais, les gars, c'est vrai, c'était bien vrai, toutes ces rumeurs que vous avez entendues rapport à moi et Ginny Dick, absolument vrai, et on se passe la bague ce soir, Mgr J. Marvin Pratt va...

Encore ? Hourra pour Love ! Bien joué, Dud ! Bravo ! L'est plus tout jeune mais la bête bouge encore ! Dieu bénisse not' bon vieux monseigneur Love !

On allume un feu avec les petites pancartes des enfants et les drapeaux rouges, noirs, verts et blancs des damnés d'Earth First ! Quelqu'un lance des rameaux de genévrier et de chêne nain secs sur l'amorce ; une joyeuse flambée s'élève dans la pénombre pourpre du crépuscule qui s'installe. Les hommes jettent leurs steaks directement sur les braises enflammées, à la sauvage. Love apporte un petit gril pour ceux qui préfèrent cuisiner d'une manière plus digne et plus féminine.

Les fêtards mangent, boivent, narrent et renarrent la geste de la bataille du jour, balancent leurs bouteilles de bière et leurs cannettes de Pepsi dans le ravin et les écoutent choir en sifflant dans le néant.

Le soleil tombe derrière les mesas, les buttes, les dômes et les pinacles, les plateaux et les montagnes, là-bas à l'ouest – vers le Nevada, le bassin intérieur, le Grand Désert Américain. Une demi-lune dodue s'élève sur la voûte, pure et claire, vierge encore de toute morsure de la voracité humaine, reine de la nuit, douce comme le silence du désert. Où des coyotes hurlent, un renardeau aboie, un long-courrier bourdonne, striant le ciel de ses traînées de vapeur, puis disparaît.

— Mes amis, dit l'évêque d'un ton solennel, aujourd'hui est un grand jour dans l'histoire des États-Unis. Un jour dont on se souviendra. C'est le jour

où les forces du Progrès l'ont emporté sur les forces de l'Égoïsme et de l'Obstruction. Ces néandertaliens d'Earth First ! et ces néandertaliennes de la préservation ont poussé leur chant du cygne et on les a écrasés. Nous les avons écrasés. Ratatinés. L'écologie extrémiste et l'extrémisme écologique ne montreront jamais plus leur gueule immonde dans tout l'Arizona Strip et pt'êt bien même dans tout le foutu sacré bon Dieu d'Ouest américain, bon sang, jamais plus. Ils ont voulu la bagarre, ils l'ont eue, et on a gagné. Les mecs, mesdames, aussi, écoutez bien ce que je vous dis, regardez bien cet endroit, quand vous reviendrez ici dans cinq ans, vous verrez un Holiday Inn juste là, sur le Neck, et un golf de dix-huit trous là-bas, sur Eden Mesa, et des petits lacs bleus avec de vrais canards vivants dedans et une magnifique petite ville de cinquante mille retraités et mineurs d'uranium et ingénieurs nucléaires qui vivront là dans leurs maisons en profitant du bon air pur du bon Dieu dans la propre arrière-cour du bon Dieu, avec les paysages que le bon Dieu Lui-même a faits...

Inspiré, de plus en plus en verve, Love lève son visage ravi grassouillet rubicond vers la lune et proclame :

— J'ai fait un rêve, mes amis, j'ai rêvé d'une Amérique pour les Américains, où plus jamais un seul mètre carré de notre terre ne pourra être accaparé par les écologistes élitistes et égoïstes, mais où tout sera accessible à chacun avec sa propre voiture et où l'industrie pourra agir sans entrave pour le plus grand progrès de l'esprit de libre entreprise qui a fait de l'Amérique un si grand pays, pour fournir du travail à tous ceux qui en veulent plutôt que des terrains de jeu sauvages aux cupides extrémistes du Sahara Club et autres bêtes sauvages nuisibles du même acabit. J'ai fait le rêve, mes amis, d'une Amérique où ce seraient les gens qui passeraient en premier – People First ! –, les gens et l'industrie et le travail, avec des opportunités illimitées pour tous ceux qu'ont les tripes et le panache pour profiter de cette glorieuse terre d'opportunités illimitées pour tous qu'est l'Amérique. C'est mon rêve, les amis, et je rêve qu'un jour cette Amérique sera l'Amérique qu'on connaîtra tous et dont on profitera tous, et pas juste une poignée d'extrémistes élitistes et cupides de préservationnistes de l'environnement et d'écologistes fanatiques et drogués avec leurs couguars de compagnie et leurs grizzlys de compagnie et leurs crotales de compagnie qu'essayent d'ériger des barrières en Amérique pour que le reste de nous

autres puisse pas y mettre le pied et en profiter et p'têt bien faire un bon p'tit profit honnête au passage et c'est mon rêve, mes amis, mon rêve d'une Amérique que j'aimais et de l'Amérique que j'espère retrouver et aimer encore. C'est mon rêve, les amis. Et vous, c'est quoi vot' rêve ?

Les vigiles de nuit arrivent enfin. Deux hommes sobres en uniformes de l'Ace Detective Agency, armés et redoutables. Mais au lieu de commencer leur ronde sur la zone de chantier, leur travail de surveillance du matériel désormais oisif, ils se laissent entraîner dans la fête par le jubilant Love et ses amis. Ce qui donne à Love une nouvelle idée : il prend sa CB et joint J. Marvin Pratt en ville pour le prier, lui demander, lui ordonner de bien vouloir prendre sa bible, son manuel de mariage mormon et tous les amis et témoins qu'il peut rameuter, et de ramener tout ça avec sa fraise jusqu'au Neck.

— Ouais, hurle Love dans son micro, on va faire la noce ici, bon Dieu, Marvin, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Ça a été une super journée, ça va être une super soirée, la lune est avec nous, on va faire une foutue fête du feu de Dieu. Rappelle du Pepsi, ouais, disons dix caisses. Ouais, OK, rappelle aussi des mousses et d'la bibine pour les gars, et Dieu m'les morde j'dis pas que j'boirai pas un coup ou deux ou trois moi-même pour l'occasion, hein, allez, on a plein d'trucs à fêter, Marvin, une grande victoire sur les forces de l'Avarice et du Mal, on a écrasé tous ces foutus bigots pour de bon, ouaip, tu peux m'croire, ce pleutre de Hayduke et ses bandits masqués du Gang de la Clef à Molette ont même pas osé pointer le bout de leur nez immonde, et rappelle aussi des steaks tant que t'y es, des chips, des hot dogs et des p'tits pains pour les gosses, on va célébrer mon deuxième mariage à la bonne vieille manière bouseuse, Marvin, en grand style, ramène Jake Lassiter et son violon, le vieux Wright et sa guitare, et l'autre, là, le mec au baquet en peau de boyaux, comment qu'y s'appelle, ouais, on aura d'la musique aussi, un grand bal, oublie pas de prendre des femmes, ouais, ouais, bien sûr, la mienne aussi, elle est au courant, y a rien de secret pour elle, foutredieu, on va se faire une bringue de tous les diables jusqu'à ce que l'soleil nous r'prenne. Ouais, Marvin, je sais, y faut trois heures en voiture. Alors dis à ma p'tite Ellie d'vous emmener ici en avion, elle a rien d'mieux à faire toute façon, elle peut en prendre huit à chaque tournée dans mon nouveau Cessna, y'en a pour dix minutes. Comment ça

l'atterrissage ? Elle a qu'à atterrir derrière le GEM. Ce truc laisse une splendide piste toute bien damée partout où il passe. Il est juste à l'est du Neck en ce moment...

Un énorme grondement tonne et résonne dans la nuit.

L'évêque s'interrompt un instant, lève la tête vers la silhouette phénoménale du dragline marcheur. La fixe.

— Bordel mais qu'est-ce qu... ?

Toutes les conversations cessent. Tous les fêtards se figent et fixent le gigantesque engin. GOLIATH reprend vie. Le faisceau de son projecteur central, allumé à pleine puissance, balaye d'abord la poussière puis s'immobilise droit dans les yeux de Love, Ranger Dick, les membres de l'équipe de R&S, les ouvriers du chantier, et leur joyeux feu de joie.

— Rethlake ! beugle l'évêque. Meeker !

Deux hommes se redressent de leur position accroupie près du feu, le chef-opérateur du GEM et son assistant, avec chacun une cannette de bière à la main.

— Rethlake !

— Ouais...

— Y a quelqu'un qui fait l'con avec le GEM.

— Je vois, monseigneur.

— Qui est là-haut ?

Les deux hommes regardent autour d'eux, comptent des têtes, scrutent des visages.

— Un des gars, monseigneur. J'saurais pas trop dire qui.

Love porte une main en visière sur son front pour se protéger de l'éblouissant faisceau du projecteur et hurle :

— Vous, là-haut, éteignez-moi ce putain de projecteur et descendez immédiatement de cet engin.

Pour toute réponse, il n'obtient qu'un rugissement de turbines électriques qui démarrent alors que quelqu'un – ou quelque chose – vient d'appuyer sur le bouton MARCHE du marcheur. Au-dessus du tumulte des moteurs surgit la voix du Super-GEM soi-même, qui tonne dans les haut-parleurs extérieurs du système de communication avec le public :

MAINTENANT ÉCOUTEZ BIEN. MAINTENANT ÉCOUTEZ BIEN. C'EST GOLIATH QUI VOUS PARLE, PAUVRES HUMAINS, GOLIATH LE MAÎTRE DU PUTAIN DE MONDE, GOLIATH L'EMPEREUR DU PUTAIN D'UNIVERS. LORSQUE VOUS DEMANDEREZ LA PERMISSION DE PARLER À NOTRE PUTAIN DE MAJESTÉ IMPÉRIALE, VOUS VOUS PROSTERNEREZ D'ABORD SUR VOS PUTAINS DE GENOUX, VOUS TOUCHEREZ LE SOL TROIS FOIS AVEC VOS PUTAINS DE NEZ, VOUS BAISSEREZ VOTRE FROC, ET VOUS RESTEREZ LE CUL LEVÉ JUSQU'À CE QU'ON VOUS AIT IDENTIFIÉ.

Love observe la scène dans un état de sidération absolue. Et toute l'assemblée fait de même. Ils voient la bôme du dragline bouger, actionnée par quelqu'un à l'intérieur de la cabine de contrôle, elle se dresse à quarante-cinq degrés et pivote sur près de cent quatre-vingts degrés d'est en ouest au-dessus du Neck. Les engrenages grincent, le godet géant racle la roche, rebondit, écrase les arbres, ratatine une foreuse, fait basculer une niveleuse dans le ravin et poursuit son mouvement de balayage en se rapprochant bruyamment de Love et de ses amis. Qui détalent comme des dératés pour sauver leur peau, courant au clair de lune, trébuchant dans les buissons, vers l'extrémité occidentale du Neck, loin, hors d'atteinte, espèrent-ils, du godet et de ses dents de fonte. Qui s'immobilise, maladroitement, câbles et chaînes flasques, à une vingtaine de mètres à l'ouest des deux bulldozers Mitsubishi à l'arrêt. D'où il ne bouge plus pour le moment.

Bouche bée, le souffle très court, une main sur sa poitrine, les yeux exorbités et le visage oscillant assez (peu) catholiquement entre le violet des évêques et le rouge des cardinaux, Mgr Love regarde la machine dominer le ciel lunaire. Les lumières rouges battent lentement, allumées, éteintes, allumées, éteintes, comme une respiration, comme les yeux d'une araignée plongée dans un demi-sommeil. Le stroboscope pulse ses éclats du haut de la structure en A, quasar bleu-blanc visible à trente kilomètres à la ronde. Le projecteur demeure quant à lui fixé sur Love & Co.

Sa respiration retrouvée, l'évêque s'adresse à Rethlake et Meeker, l'équipage du dragline.

— Allez, les gars, vous filez discrètement jusque-là-bas et vous me débranchez le câble d'alimentation de cette saloperie d'engin.

Ils hésitent.

— Allez, allez, il vous verra pas. Doit y avoir un ivrogne là-haut dans la cabine, qu'a pas la moindre idée de c'qu'il est en train de faire, et qui va me foutre en l'air ce godet si on n'intervient pas. Allez, filez. (Love tapote la crosse de son revolver dans son holster.) On vous couvre.

— Vous avez vu comment cette niveleuse a basculé dans le ravin ? dit une voix.

Cherchant à faire bloc, les humains se regroupent au milieu d'un bosquet de genévriers, les yeux toujours levés vers la masse noire du GEM découpée sur le ciel étoilé, vers les contours de la cabine de commandes non éclairée, très haut au-dessus du sol.

— Vous avez vu cet engin plonger, poursuit la voix. Comme un jouet. Une niveleuse de soixante tonnes. Comme un foutu jouet de gamin...

Ranger Dick passe un bras autour de la taille de Love et lui murmure à l'oreille :

— Ça sent mauvais, Dudley. Tu crois pas qu'on devrait rappeler le shérif ? Les forces spéciales ? Faire un peu revenir les hélicos dans le coin ?

L'évêque renifle bruyamment et lâche un petit rire forcé.

— Nan, nan, Ginny, de quoi tu me parles ? J'peux gérer ça tout seul. C'est mon matériel, c'est mes hommes, je m'en occupe.

— ... Ouais, dit un autre, et on n'a même pas entendu l'impact. On est à quelle hauteur, là, au fait ?

— Six cents mètres côté nord, dit un troisième. Et environ sept cent cinquante mètres côté sud. À la verticale de Little Eden Canyon. J'ai vu une fois un de ces types complètement tarés partir d'ici en deltaplane. L'a jamais réussi son coup. Ça leur a pris deux jours rien que pour retrouver le corps. L'ont ramené chez lui dans un sac en plastique noir. C'est les tourbillons de vent qu'ont eu sa peau, qu'ils ont dit. Ses restes auraient facilement tenu dans un p'tit panier de cinq kilos. 'Videmment, ils ont juste ramassé le plus gros. Genre la tête, les hanches, les fémurs, le trou d'balle, tu vois l'affaire.

— Ta gueule, Melvin, ta gueule.

— Alors qu'est-ce que vous attendez ?

— C'est bon, c'est bon, monseigneur, on y va. Mais si y nous course avec son putain de godet...

— Vous esquivez. Vous esquivez cette raclure et vous courez.

— Toi aussi, Meeker.

— Ouais, ouais, monseigneur, ouais.

Les deux hommes filent, quittent le frêle abri des genévriers en direction de la base de l'engin, masse de 13 500 tonnes d'acier et de fonte accroupie comme un crapaud sur sa roche, tout au bout du Neck, à deux cents mètres de là. Les hommes n'en ont pas fait cinq qu'un deuxième projecteur s'allume, cherche un peu à droite, à gauche, puis les saisit dans son faisceau, à découvert.

**PLUS UN GESTE, FILS DE PUTE.**

Les hommes se figent, pétrifiés par les yeux de la Méduse. La voix tonitruante – basso profundo du deus ex machina – poursuit :

UN PAS DE PLUS, MES P'TITS CONNARDS, ET JE VOUS BALAYE DANS LE RAVIN COMME DEUX MOUCHERONS SUR UNE TABLE.

Pour renforcer son effet, GOLIATH joint le geste à la parole et relève sa bôme, retend les chaînes et les câbles du godet et le remet en position d'attaque. Bouquets d'étincelles de la fonte qui racle le grès. Puis, maladroitement, le godet se traîne jusqu'au Mitsubishi le plus proche, le blessé, celui dont le radiateur fuit. GOLIATH fait glisser ses mandibules prognathes sous les chenilles et le ventre du bull, le soulève comme un bébé (il ne pèse que huit tonnes) et le porte tendrement, droit dans le godet, jusqu'à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Coup dur, mais quelle douceur dans le geste.

Un des hommes en uniforme d'Ace Security donne un petit coup de coude à l'évêque.

— On a une grosse puissance de feu, monseigneur. Largement de quoi exploser ce guignol dans la cabine de commande.

Love soupèse l'idée.

— Ouais... pourquoi pas. Attendons un peu. On n'y voit rien, hein, j'voudrais pas endommager le matériel.

— On commence par niquer les projos. On aveugle ce fils de pute et on y va, à l'abordage, on déloge l'enfoiré et on l'envoie là où il doit habiter pour les six prochains mois.

— Ouais, ouais, mais nan... On risque d'abîmer le matériel. Rien qu'un projecteur et j'en suis déjà pour plusieurs foutus milliers de dollars. Et t'auras tous ces simplets d'ouvriers à moitié bourrés qui vont se mettre à canarder dans tous les sens...

GOLIATH interrompt de nouveau leur réflexion :

SI L'UN D'ENTRE VOUS ESSAYE ENCORE DE S'APPROCHER DE CE PUTAIN DE DRAGLINE, JE PORTE CE PUTAIN DE BULL AU-DESSUS DU RAVIN ET JE LE LAISSE TOMBER COMME UNE GROSSE MERDE DANS LOST EDEN CANYON...

— Il en est capable, grommelle l'évêque. On a un vrai foutu taré, là-haut dans c'te cabine.

Ils hésitent. De nouveau GOLIATH abaisse sa bôme, la fait pivoter légèrement, et cueille le second Mitsubishi. Il les tient maintenant tous les deux dans sa mâchoire de mastodonte et les soulève très haut au-dessus du sol monolithique du Neck. Et de nouveau il parle, de cette voix semblable au mugissement d'un dieu volcanique et souterrain : oyez oyez, pauvres humains, c'est Vulcain qui vous parle :

L'AVERTISSEMENT VAUT POUR TOUTE AUTRE MANIÈRE QUI POURRAIT VOUS VENIR EN TÊTE DE JOUER AUX CONS. NOUS OPÉRONS DERRIÈRE DES PLAQUES D'ACIER DE SIX CENTIMÈTRES. TOUS NOS LEVIERS SONT MAINTENANT ÉQUIPÉS DE CBLES DE COMMANDE À DISTANCE. SI L'UN D'ENTRE VOUS FAIT QUOI QUE CE SOIT DE BIZARRE, ON BALANCE CES DEUX PUTAINS DE JOUJOUS CUL PARDESSUS TÊTE DANS L'ESPACE INTERSIDÉRAL. C'EST À TOI QUE JE PARLE, ÉVÊQUE J. DUDLEY LOVE. TU M'ENTENDS ?

L'évêque rougit de rage.

— Sales petits connards de mes couilles... grogne-t-il.

Ranger Dick resserre sa prise sur ses hanches.

— Calme, Dudley, calme. J'ai une idée.

GOLIATH fait faire un quart de cercle à son godet, étend sa bôme et maintient les deux bulldozers en suspens au-dessus de l'abysse, côté nord du Neck. Seize tonnes et un demi-million de dollars d'otages suspendus sur six cents mètres de clair de lune et de néant.

TU M'ENTENDS, LOVE ? RÉPONDS. RÉPONDS OU JE LARGUE TES DEUX JOUJOUX JAUNES. TU M'ENTENDS ?

Le premier projecteur demeure fixé sur Mgr Love et ses proches – la ranger, les deux vigiles d'Ace, le groupe des ouvriers du chantier, l'équipe de Recherches & Secours. Sans attendre de réponse, GOLIATH entame une autre manœuvre sur ses flancs. Dans un fracas d'engrenages sous pression, les pattes du géant – ses deux sabots de marche de quarante mètres de long – commencent à se cambrer.

— Doux Jésus, siffle l'évêque, qu'est-ce qu'il veut faire maintenant ?

Tous les hommes sont médusés. Les sabots s'élèvent de deux mètres au-dessus du sol, effectuent une rotation arrière de cinq mètres sur les cylindres de poussée du ventre, puis s'abattent de nouveau sur le sol, aplatissant trois genévriers, un buisson de sauge, un micocoulier et un nombre indéfinissable de cannettes de bière, bidons d'huile et fourmilières. Puis, au lieu de se calmer, les moteurs de 14 000 volts se mettent à rugir de plus belle, dans leur effort titanesque pour hisser son fondement circulaire (32 mètres de diamètre !) et avec lui l'ensemble du dragline marcheur Super-GEM 4250-W, 13 500 tonnes (Statistiks Fantastiks !) d'acier de fonte de cuivre de graisse d'huile de câbles de Plexiglas, plus – apparemment, quelque part dans son dédale dantesque de couloirs, de conduits, de passerelles, de cabines, de salles des machines – au moins une minable amibe de vivant, au moins un minuscule micro-organisme de chair humaine.

Ils regardent. Yeux écarquillés, bouches béantes, ils regardent cette gigantesque mécanique impossible se soulever de près de deux mètres au-dessus du sol terrestre, osciller un instant, puis glisser vers l'arrière de quelque cinq mètres supplémentaires avant de s'affaisser de nouveau en un grondement sourd qui fait vibrer le grès. Un nuage de poussière et de végétaux pulvérisés s'élève de chaque côté de la machine. Puis retombe.

Tous les humains présents tremblent avec le sol. GOLIATH marche. Cinq points sur l'échelle de Richter. Un petit pas pour l'homme, un pas de géant pour GOLIATH.

— Pute vierge, souffle l'évêque. Ce terroriste est en train de détourner le GEM de l'Arizona. Y doit être fou comme un... comme un... comme un quoi ?

— Dudley, répète Ranger Dick, Dudley, écoute-moi, j'ai une idée. Une bonne idée, je crois.

— Détourner ? dit Ace numéro un, détourner ? Mais pour aller où ? Hein, pour aller où ? Y va moins vite qu'un bébé à quatre pattes. Et toute façon bordel de Dieu y va pas dans le bon sens. Risque pas d'aller bien loin par là... encore deux, trois, peut-être quatre pas et... Puuutain ! conclut l'homme sans en croire ses neurones.

— Pourquoi il recule ? demande un des Chercheurs-Sauveteurs, droguiste de son état, profane en engins de chantiers. Pourquoi il marche vers l'arrière ?

— Y a pas de marche avant, explique un casque de chantier. C'est un dragline marcheur, pas un bulldozer. Pas une pelleteuse. Ça racle et ça tire vers l'arrière, pas vers l'avant.

— C'est du suicide, poursuit Ace n° 1 en marmonnant surtout pour lui-même. On a un kamikaze aux commandes.

— Tu m'écoutes, Dudley ? S'il te plaît. Arrête de penser à tes Mitsubishi et écoute-moi.

L'évêque cligne des yeux, se force à les détourner des projecteurs hypnotiques et les baisse vers le visage mignon et pressant de sa princesse du BLM. Les baisse ? Pas tant que ça. De cinq centimètres, pas plus. Elle est presque aussi grande que lui, moitié plus jeune, deux fois plus belle et le surclasse d'au moins quarante points sur l'échelle de QI de Stanford et Binet.

— Oui, joli cœur, quoi ? Qu'est-ce que...

Mais son attention est de nouveau détournée par le furieux fracas des sabots de l'engin. Accroupi sur son cul, grognant, soufflant, poussant comme un

fullback constipé, GOLIATH est de nouveau en train de lever ses deux sabots d'extraterrestre.

— Faut couper le courant.

— Pardon ?

— Faut couper le foutu courant. Ce truc marche au tout-électrique, hein ? Eh ben faut couper le jus.

— Mon cœur, on... tu as bien vu ce qui... Bon Dieu, Ginny, on peut même pas ne serait-ce que s'approcher du câble, alors le débrancher ! T'as entendu l'ultimatum, hein ?

Les sabots montent, reculent, descendent et se posent fermement sur l'arche de pierre. Puis GOLIATH entame sans attendre un nouveau cycle. Il se soulève, le rugissement, le feulement furieux de ses ventricules électriques emplît de nouveau le désert.

— C'est pas ça qu'je propose, dit-elle.

— Qu'est-ce tu dis ? J'entends rien.

— La station-relais, crie-t-elle. La station-relais. Appelle la station-relais et dis-leur de couper le jus.

GOLIATH commence à se dresser encore une fois – fondement, salle des machines de sept étages, structure en A de douze étages, mâts jumeaux de quinze étages, bôme triangulaire convergente à deux bases de vingt étages : tout ça se soulève de nouveau. Les yeux rouges se plissent sous l'effort, le stroboscope scintille follement comme une synapse apoplectique en surchauffe, les projecteurs indépendants maraudent et balayent l'espace, leurs faisceaux baissant un instant d'intensité alors que les cylindres de poussée tirent – avec une voracité extravagante – sur l'alimentation. De nouveau la masse de fer, d'acier, de puissance, de majesté mugissante, se hisse vers l'arrière de quatre autres mètres, vers le bord sud du Neck. Vers l'à-pic.

— Ginny ! Ginny ! Où avais-je la tête ?

L'évêque Love arrache la radio Motorola portable de la main tendue de la rangerette, appuie sur le bouton ON et porte le micro à ses lèvres. Le couvrant d'une main pour faire écran au tumulte qui déboule de l'orient, il appelle son vigile en poste à la station-relais.

— Big Smoki, Big Smoki appelle Bunker Two. Répondez Bunker Two.

Il relâche le bouton. Ils entendent de la friture, puis une voix métallique, une voix d'androïde, leur répond.

— Big Smoki, ici Bunker Two.

— C'est toi, Henderson ?

— C'est moi, monseigneur.

— Coupe le jus.

— Hein ? Parlez plus fort, monseigneur, j'entends rien.

— Coupe le courant. Coupe tout. Vite. Vite.

L'évêque lève les yeux de sa VHF vers la grosse machine dans son habit de lumière, qui s'affaisse en une nuée flottante de molécules de grès, d'arbres pulvérisés, illuminée d'étincelles roses causées par la friction de l'acier sur la roche. Encore deux pas, trois peut-être, et ce sera la chute.

Bunker Two tarde à répondre.

— Tu m'entends, Bunker Two ? Réponds, bordel de merde.

Grésillements de friture.

— Bien reçu, Big Smoki, bien reçu. Mais...

— Alors coupe-moi ce putain de jus tout de suite ! Y a un malade qu'a détourné le Super-GEM. Tu m'entends ?

— On vous entend, monseigneur, mais...

— Y a pas de mais. Urgence absolue. Coupe l'alimentation générale. Dare-dare.

L'évêque sent des gouttes de sueur dégouliner de son front, de son cou, de ses sourcils. Il ferme les yeux et s'essuie, se masse les paupières entre le pouce et l'index.

— Bunker Two, obéissez !

— On voudrait bien, monseigneur, on voudrait bien, mais on a un problème ici. Deux problèmes, en fait. Un grand et un petit. Qui nous tiennent en joue avec des armes à feu.

— Quoi ?

— Comme j'veus dis. Un homme et une femme. Avec des masques d'Halloween. Ouai. Des espèces de déguisements d'Arabes. Elle appelle le type Yasser.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ce b... C'est qui ?

— Et lui, il l'appelle Golda, c'est tout ce que je peux vous dire. En fait, j'vais être obligé d'couper, maintenant, monseigneur, la fille me fait signe de couper. Bunker Two, terminé.

Silence radio. Mgr Love regarde son joli cœur, soufflé ; son joli cœur le regarde, sidérée. Plus loin, en haut, inapprochable, GOLIATH beugle de douleur et d'extase en soulevant ses pieds pour un autre cycle mutin, maladroit, en direction de sa propre néantisation. Admirable d'excès, de débordement, d'extrémisme, d'extravagance, d'exubérance, d'épuisante émotion.

— Qu'est-ce qu'on fait, Ginny ? Syn-Fuels a déboursé trente-sept millions de dollars pour cet engin. Trente-sept millions !

Le projecteur éblouissant illumine la face luisante, les traits tirés de Love, et le visage plus doux, plus tendre, beaucoup plus humain de Dick. Toutes les

futures mariées sont belles – même lorsqu’elles sont rangers gouvernementales de grade GS-7 au BLM.

Elle sourit. Lui ouvre ses deux bras.

— Laisse faire, Dudley. C’est juste de la tôle. Oublie-le. Laisse tomber. Marions-nous.

Il jette un regard en direction de l’engin – plus qu’un pas de géant – puis tourne de nouveau la tête vers Ginny Dick, sa chérie, son bel objet sexuel, sa seconde compagne, son bonheur, sa femme, sa promesse, sa future, sa prochaine et dernière, pour toujours, à jamais par les liens du mariage, le meilleur et le pire, son immortelle Autre Femme.

Il s’avance, prend la jeune forte ranger dans ses bras, l’étreint et l’embrasse longuement, à pleine bouche, en plein air, au vu de tous, amis, potes, vigiles, ouvriers, dans le rond de lumière fou de l’œil de GOLIATH qui les cadre comme une poursuite de music-hall.

Love, love, love. Noyés dans leur étreinte, lèvres soudées comme par du plomb fondu, yeux clos dans un doux abandon au bonheur, ils loupent même le clou du spectacle, l’ultime poussée des sabots de GOLIATH, le pas en arrière fatal pardessus la bordure sud du Neck, dans le rien de l’à-pic.

Cédant sous la masse phénoménale de l’engin, la roche du bord se fissure, craque, glisse. Tombe. Éclate en mille rocs chutant comme autant de bombes. Plonge dans les rayons de lune vers le noir de l’en-bas. Choit en silence dans l’espace.

Les projecteurs du Super-GEM tourbillonnent follement vers les étoiles. Les yeux d’araignée clignent. Le stroboscope décrit une parabole intermittente hallucinée comme au ralenti dans la nuit bleu pétrole. L’énorme câble de queue modèle 350 MCM se tortille sur le grès comme un python en proie à des cauchemars, fouette les arbres, puis glisse sur la bordure comme une laisse traînée par un chien fou en fixité. La station-relais posée sur traîneau va-t-elle être brusquement tractée sur trois kilomètres pour le suivre ? La ligne THT inter-États de mille six cents

kilomètres de long va-t-elle se tendre d'un coup violent, déracinant un à un tous ses pylônes, pour suivre la station-relais ? Et quid de l'usine électrique principale de Page, Arizona (Capitale Merdique du Coconino County), quid de Saint George, Utah, Las Vegas, Nevada, Los Angeles, California, points nodaux de la toile d'araignée du courant électrique, reliés par des millions de fils de cuivre, acier et toile à des milliers de transformateurs reliés par des câbles de plus en plus gros à la ligne haute tension : ces villes vont-elles, elles aussi, immenses enfers bourdonnants de chaos dégueulasse, se faire traîner sur leurs bases d'asphalte ? Est-ce que la totalité de ce système absurde et éphémère va se mettre à bondir sur les montagnes et glisser sur les dunes pour suivre son chef, SEIGNEUR GOLIATH, jusque dans l'abîme accueillant d'un oubli mérité ?

Non, sans doute pas. Il se trouvera bien un maillon faible pour craquer quelque part, avant que ça n'arrive. Mais qui sait ? Ça n'a rien d'impossible. Ça arrivera un jour. Sinon aujourd'hui, alors demain. Et sinon demain, alors, c'est sûr, le jour d'après.

Entre-temps,

GOLIATH tombe.

Il tombe.

Et en tombant il chante sa chansonnette, de sa brutale voix de basse profonde préenregistrée, à la justesse vacillante :

HO-HO SAY CA-HAN YOU SEE

BY THE DAWN'S EARLY LIGHT...

— Un suicide, un suicide, dit Ace n° 1 d'un ton sidéré. Mais alors, quel style !

Nonobstant : il garde ses yeux grands ouverts. Globes oculaires à nu, il contemple le clair de lune et les ombres sur la pierre, à l'extrémité orientale du Neck, à l'endroit où le Super-GEM de l'Arizona vient d'imprimer sa dernière trace. Dans la glorieuse et spectaculaire pyrotechnie de l'ultime

désastre mécanique, le vigile de la compagnie Ace cherche une minuscule silhouette humaine, ou deux, ou trois, qui se hâteraient vers un abri illusoire. Il est déjà au pas de course lorsqu'il les voit et sonne le signal de la traque.

WHAT SO PROUDLY WE HAILED

(diminuendo dopplerien...)

AT THE TWILIGHT'S...

— C'est splendide ! s'extasie le journaliste tapi dans son trou noir, observant, notant, enregistrant tout, c'est très absolutely fucking magnifique !

## Comment ils ont fait

À PEINE une heure plus tôt, cinq silhouettes à cheval progressent au trot vif parmi les buissons de sauge, en direction du Neck. Fin d'après-midi.

Ombres étirées sur la mesa. Essor de rapaces nocturnes qui battent des ailes comme des chauves-souris chassant les insectes. Coucher de soleil triste et vaste sur tout le ciel de l'Ouest, rouge sang derrière une brume de poussière soulevée par la brise.

Ils avancent en file indienne, sur une sente archaïque à peine plus large qu'un chemin de vaches dans la brousse, entre les pousses pygmées de pins pignons et de genévriers, effleurant les gousses ouvertes des yucca elata, perchés à un mètre cinquante de haut sur leurs montures. L'homme de tête, sur sa jument baie préférée, est un gars de la campagne long mince à l'œil vif et au nez crochu, d'âge mûr, vêtu d'un bleu de travail vert poisseux, coiffé d'une casquette à longue visièrre et portant un grand bandana rouge autour du cou. Il est suivi de près par une massive armoire à glace au visage masqué par un bandana noir, coiffé d'un grand sombrero de cuir grassey, chevauchant un hongre Appaloosa géant. Il a des petits yeux rouges mauvais, dans lesquels brille la flamme fanatique du bonheur acharné, déterminé, inflexible. Œil pour putain d'œil – c'est la meilleure revanche.

Les deux hommes de tête impriment un rythme soutenu, brutal, cruel pour quiconque n'a pas l'habitude des grandes chevauchées sur des bêtes à quatre longues pattes bondissant alternativement par paires diagonalement opposées. Le troisième cavalier est une cavalière. Tressautant sur sa selle, à la traîne, elle vocalise de temps à autre quelques plaintes :

— Holà, ho, mes salauds, il faut vraiment qu'on aille si vite ?

Pas de réponse. Les hommes de tête l'ignorent. En réalité, le premier cavalier se concentre sur la piste, le chemin à suivre, et entend à peine ses mots ; le deuxième, quant à lui, à la fois assez piètre et fort cavalier, s'en fout impérialement. La femme continue à maugréer.

— On a toute la nuit, non ? Alors pourquoi se presser comme ça ? Vous voulez me faire faire une fausse-couche, c'est ça ? Si jamais ma mère apprend ça, vous regretterez tous les deux d'être nés. Et puis qu'est-ce qu'on fout là, toute façon, dans cette cambrousse abandonnée des dieux ? Alors qu'on pourrait tous être à la maison en train de regarder des documentaires animaliers à la télé. Si j'étais pas une jeune femme aussi douce, adorable et sympathique, je vous dénoncerais tous au BLM et je vous laisserais pourrir six mois dans les geôles de Fredonia Village. C'est considéré comment, le déicide ? Comme un délit ? Comme un crime fédéral ?

Personne ne répond. Prenant ses rênes dans une main, façon cow-girl, elle maintient son ample burnous de l'autre, éperonne vivement sa monture et part au trot rapide, pour rattraper rapidement l'homme ombrageux et taciturne qui la précède. Pas habitués à ce genre de promiscuité, la goûtant peu, leurs chevaux s'ébrouent, secouent la tête et la queue.

En moins d'une minute, la jeune femme se retrouve de nouveau à la traîne. Les deux cavaliers de tête maintiennent leur trot régulier, le regard fixé sur la lueur bleutée d'un lampadaire de sécurité à vapeur de mercure et – beaucoup plus loin, encore à peine perceptibles – sur deux petits yeux rouges et un stroboscope scintillant apparemment immobiles dans le ciel, comme des étoiles peu impressionnables.

La femme continue à râler ainsi de manière enjouée et ironique, sans attendre vraiment ni désirer de réponse. Peinant derrière elle arrive maintenant le quatrième homme du groupe, encore plus piètre cavalier que la femme. Il s'agrippe à deux mains au pommeau de sa selle, s'efforçant d'amortir les sauts et soubresauts, bonds et rebonds du trot, se relevant de temps en temps sur ses étriers pour soulager son douloureux fondement, laissant les rênes pendre sur l'encolure de son cheval docile et bien dressé. Gros comme un ours mais assez peu musclé, se tenant mal en selle, cet homme, comme la femme, est drapé dans un vêtement très ample couleur bleu clair de lune. En lieu et place de capuche de burnous, cependant, il porte quant à lui un grand torchon de cuisine à carreaux noué en turban sur la tête, maintenu çà et là avec du chatterton. Dans son dos pend un masque d'Halloween à l'effigie de Yasser Arafat – visage que seul un Arabe peut

aimer, probablement le libérateur le plus torve et le plus visqueux jamais sorti des nids de serpents, des trous de sable et des crevasses de l'antique Samarie.

— Pourquoi moi ? avait demandé l'homme, pourquoi c'est moi qui dois porter ce masque immonde ?

— Parce qu'il te va, avait-elle répondu.

— Pendant que toi tu as l'insigne privilège d'incarner l'adorable Marie-Madeleine. C'est pas juste.

— J'ai toujours voulu être une vierge.

— Je crois que tu te trompes de Marie, ma belle. De toute façon, je t'appellerai Golda. Golda Meir. Lors de notre bizarre expédition nocturne, je veux dire.

— Bizarre, oui, c'est bien le mot. Parfois je me dis que tu es maboul, Doc. Ou sénile. Pour t'être laissé convaincre comme ça par ce chien fou de participer à une nouvelle opération suicide.

— Et toi, mon amour ? Quelles raisons as-tu de nous suivre ?

— Il faut bien que quelqu'un s'occupe de toi, idiot.

Doc réfléchit un instant.

— C'est juste, dit-il en grattant sa calvitie et en ôtant ses lunettes pour en considérer rêveusement les verres embués. C'est tellement juste.

Ils chevauchent péniblement, prenant du retard puis accélérant brusquement pour retrouver leur place. Ils bavardent, ils papotent tous les deux entre les extrémistes de l'écologie sévères, sérieux, qui trottent devant et derrière eux.

Car oui : le cinquième cavalier – chevauchant avec aisance et naturel – les suit depuis les marges. C'est le vieil homme spectral au costume de Vengeur Masqué – immense chapeau blanc informe et ridicule, masque-

noir, chemise polo à col lacé, gants remontant jusqu'au milieu des avant-bras, pantalon de cavalerie bleu ajusté, bottes à talons hauts, et, à la taille, énorme ceinture de cuir lestée de cartouches et de deux holsters joliment ouvragés contenant chacun un légendaire six-coups calibre .44 plaqué argent et à crosse de nacre gravée à la main. Le tireur. Le Cavalier Solitaire. Shane et Shinola, Tom Mix et Hopalong Cassidy, Lancelot et le Cid, Gilgamesh, Jason, Siegfried, Don Quichotte et Luke Skywalker brassés dans un même sac-poubelle de références vaguement jungiennes. Ce Cavalier Solitaire et sa panoplie auraient besoin d'un petit passage au lavomatique. Lui, il a besoin d'un bon rasage. Et d'une bonne tonte. Sans doute a-t-il aussi besoin de couler un bronze, de prendre une douche, de se faire un shampoing et de passer un coup de cirage sur ses bottes. Sans parler d'une greffe de l'œil, d'une greffe du foie et d'une greffe du sphincter. Ce n'est plus qu'une vieille épave qui se désintègre organe après organe, comme une Ford en bout de course : d'abord un pare-chocs tombe, puis les amortisseurs claquent, puis le joint de culasse expire, puis l'injection lâche, puis le différentiel meurt, puis l'embrayage se suicide. Sa monture, presque aussi vieille que lui, trébuche de temps en temps mais se rattrape à chaque fois et reprend son allure sautillante régulière, bonne pour encore un millier de kilomètres ou deux avant la casse.

— Yasser, je vais mourir.

— Non, ma chérie, tu ne vas pas mourir. Serre le ventre. Utilise tes étriers. Appuie-toi sur le pommeau, comme moi.

— J'ai horreur des bourrins. Si Dieu voulait qu'on aille à cheval, pourquoi a-t-Elle inventé la Mercedes-Benz ?

— Ses voies sont mystérieuses mais le but est évident : se marrer un bon coup. Le monde a été créé pour amuser un esprit lassé par la banale perfection de l'absolu. Demande à Hegel.

— À qui ?

— À n'importe qui.

Le cavalier de tête ralentit et lève un bras en signe de prudence. Il s'arrête et attend derrière un genévrier. Le deuxième cavalier se retourne sur sa selle et grogne :

— Tout m'a l'air calme, par là.

— La ferme, coupe Golda Meir.

Mais elle est heureuse de s'arrêter un instant et de laisser sa monture fourrer son nez entre les grosses fesses chevalines de l'Appaloosa. Yasser les rejoint, tête tournée vers l'arrière. Le cinquième cavalier s'arrête à quelque distance d'eux, pour scruter attentivement tout l'espace qui l'entoure : derrière, sur les côtés, devant, sans oublier au-dessus, il pourrait y avoir des hélicoptères ou des avions de repérage.

— La station-relais est là-bas, dit Smith en tendant un bras dans sa direction. Tu la vois, Doc ? À environ quatre cents mètres. Le lampadaire de chantier, là-bas.

— On la voit, dit Bonnie.

Doc opine dans l'obscurité croissante, sous le clair de lune qui s'installe. Il ajuste le torchon qui lui sert de turban, s'essuie le visage et les yeux.

— La vache, marmonne-t-il, pas étonnant qu'ils tirent si mal.

— On va attacher les chevaux ici, poursuit Seldom, et faire le reste à pied. Puis, s'adressant à Bonnie : Tout ce que toi et Doc avez à faire, c'est vous faufiler jusque-là-bas et neutraliser le vigile. Il est seul. Un jeune type du nom d'Henderson. Désarmez-le bien, et menottez-le au poteau du projecteur. Ne lui faites pas de mal. Notre bon vieux Jack vous couvrira. T'as ton feu, Bonnie ?

— Mon quoi ?

— Ton pistolet, ton revolver, ton flingue, c'que tu voudras.

— Tu rigoles, Smith. Tu sais parfaitement qu'on possède pas le moindre flingue. On est membres de l'American Civil Liberties Union, mec, pas de

la NRA. On est contre tous les flingues à l'exception de ceux que portent les autorités dûment autorisées. Nous sommes pour l'interdiction des flingues. La confiscation des flingues. Et puis quoi encore ? On est dans un pays libre ou non ?

Smith et Hayduke s'échangent un regard lourd d'ébahissement incrédule.

— Ils ont pas pris de flingue.

Sans détourner la tête, Hayduke grogne :

— Arrête de faire ta maligne, Abzug, et montre-lui ton joujou.

— Excusez-moi, monsieur. Mon quoi ? Là ? Comme ça ? En plein air ?  
Devant tous ces hommes ?

— Ça fait rire personne, Abzug, on perd du temps.

Elle sourit : éclair de dents blanches dans le rayon de lune. Elle passe ses deux mains sous son vaste burnous de Bédouin et en tire un Uzi 9 mm semi-automatique, élégant et racé, belle mécanique de précision. Elle déplie la crosse et la bloque en position. Dirigeant le canon vers le ciel, elle glisse de nouveau une main sous son burnous et en sort un chargeur plein, qu'elle met en place d'un geste sûr. D'un geste non moins sûr, elle fait glisser le chariot porte-culasse en arrière puis en avant, engageant ainsi une balle dans la chambre, place le sélecteur de tir en position semi-automatique et enclenche le levier de sécurité.

— Juif, dit-elle fièrement en gratifiant Smith d'un grand sourire. Ceci, les mecs, ceci est un flingue juif. Conception israélienne, fabrication israélienne, utilisation israélienne. C'est le flingue de la conquête de l'Ouest. L'Ouest du Jourdain. La Cisjordanie. (Puis elle se tourne vers Doc et lui adresse un sourire carnassier.) Fais tes prières, Arafat. Aujourd'hui Israël, demain le monde !

Et elle range l'Uzi sous le burnous.

Doc Sarvis et Seldom Seen Smith n'en croient pas leurs yeux.

— Nom de Dieu, dit Smith.

Doc opine d'un air triste. Smith se tourne vers Doc.

— Et toi, Doc, t'as quoi ?

— Moi ? Moi ? (Le bon docteur sourit.) Je suis un pacifiste, Seldom. Tu le sais ; je ne crois pas à la violence. Je l'ai déjà dit, et je le répète : l'anarchie n'est pas la solution.

— Alors c'est quoi, la solution ?

Doc réfléchit.

— C'est un problème sans solution. Une question sans réponse, dit-il au bout d'un moment. Tout dépend de notre interprétation du silence.

Brève pause digestive pour tous les neurones.

— Ça y est ? C'est bon ? Vous avez fini votre putain de leçon de philosophie ? demande Hayduke.

Pas de réponse immédiate. Il attend, fronce les sourcils, fixe l'obscurité, regard pointé trois kilomètres à l'ouest sur les pulsations du stroboscope du Super-GEM. Pas le moindre bruit de moteur. GOLIATH est au repos. Éteint. Dans l'attente. Dans l'attente de quoi, de qui ? Dans l'attente de lui : Hayduke, George Washington Hayduke, père fondateur de son pays. Non pas de l'Amérique qui fut – faut-il conserver ce qu'il en reste ? – mais de l'Amérique qui sera. Qui sera comme elle fut. En avant vers l'anarchie. Me cassez pas les couilles. La mort plutôt que le déshonneur. Vivez libres ou crevez, putain. Etc., etc.

— Allons-y, dit-il. Avant que tous les flics et les hélicos ne reviennent. C'est l'heure du changement d'équipe.

Ils descendent tous de cheval, à l'exception du Cavalier Solitaire, le vieux Jack-le-borgne. Doc et Bonnie enfilent leurs masques, ajustent leurs tuniques, burnous, capuche et torchon, et partent dans l'obscurité en direction de la station-relais et du cordon ombilical électrique du GEM. Le

Vengeur Cavalier Solitaire fait un grand détour par le nord et par l'ouest en direction du même objectif, qu'il atteint un peu plus tard, à cheval. Il ne marche jamais. Jamais. Vêtus de combinaisons de travail noires, chaussés de bonnes baskets, Hayduke et Smith partent en trottinant sur la vague sente qui mène à la nouvelle autoroute de terre, au poussiéreux sillage de dévastation, large comme un terrain de football, que le 4250-W a laissé derrière lui. Ils portent tous les deux un sac à dos léger. Hayduke a en plus un .357 coincé dans sa ceinture, au creux des reins ; Smith son bon vieux .44 de papy, dans son holster ouvragé.

Vingt minutes plus tard ils arrivent au sommet de la petite colline qui domine l'extrémité orientale du Neck, descendent se mettre un peu à couvert sous les petits arbres du désert, et attendent. En sueur, le souffle court, ils observent la scène qui s'offre à eux sous les rayons de la lune. Hayduke a des jumelles.

GOLIATH est là, immobile, près de l'étranglement du Neck, occupant presque toute la largeur de cette élégante arche de pierre entre le plateau et la mesa. Exception faite du stroboscope et des deux lumières rouges, il est sombre, silencieux, oisif, apparemment vide de toute vie humaine. Aucun homme n'est assis dans le siège de l'opérateur de la haute cabine de contrôle. Nul va-et-vient sur les ponts et passerelles de la salle des cabines, de la salle du ventilateur ; aucun mouvement sur les échelles de la bôme abaissée ou des mâts dressés.

— Ils l'ont éteinte, murmure Smith. Je croyais qu'ils l'éteignaient jamais.

Hayduke monte des lentilles de vision nocturne sur les focales de ses grosses jumelles 7x50 de béret vert, et fait le point sur le feu de joie et la foule de fêtards à l'extrémité ouest du Neck.

— Ils font la bringue, dit-il. Y a une douzaine d'ouvriers, et la putain d'équipe de Recherches & Secours au complet. Et comment qu'elle s'appelle déjà, la rangerette du BLM.

— Dick. Ginny Dick. Une chouette fille. J'aime bien.

— Dick ? Tu parles d'un nom. Ranger Dick. Et y a aussi deux connards de flingueurs de chez Ace. Et bon sang mais oui, voilà l'bon vieux Mgr Love en personne, en chair et en os, le Grand Trou-du-Cul d'Cheval Lui-même, tout vêtu de son costume de bouvier Ralph Lauren, il a une main sur le cul de la rangerette et un Pepsi dans l'... un Pepsi ? Bordel de merde, non, Seldom, l'évêque est en train de boire une bière. J'te jure.

— Une Coors Lite ?

— Voyons voir. Dur à dire. Ce vieux schnock a une putain de grosse paluche. Mais t'as sûrement raison, y boit sûrement cette pisse d'ange, y'en a un gros pack par terre à côté du feu. Y font griller des steaks. Ces enfoirés se font un barbecue pendant qu'nous on bosse.

— J'ai faim, George.

— Ouais.

Hayduke continue à étudier la scène, notamment le GEM, son grand sourire de sauvage aux lèvres, marmonnant ses mantras.

— La salope... la putain d'enculée de salope de suceuse de bites de...

— J'ai faim, George.

Hayduke range ses jumelles dans leur boîtier, le boîtier dans son sac.

— Au boulot. D'abord on bosse, ensuite on mange, dit-il en enfilant ses gants en cuir. Allez, on y va.

Dos courbé ils se faufilent dans l'ombre, descendent la pente douce de pierre nue et de sable qui mène au monstre, s'arrêtant souvent pour scruter les environs et guetter le moindre bruit suspect.

— On aurait dû prendre des pains de plastic, George. Des pains de plastic. Ç'aurait été bigrement plus facile, dit Smith en enfilant ses gants à son tour. Tu crois pas, George ?

Accroupi dans l'ombre lunaire d'un genévrier, Hayduke observe les sabots d'acier, la salle des machines, la cabine de contrôle du GEM.

— Ça serait triompher sans gloire. Trop facile. Et trop difficile. Y nous en faudrait au moins une tonne pour démolir cette salope. Regarde-moi ça : elle est plus grosse que l'foutu putain d'Capitole...

N'entendant et ne voyant aucun signe de vie, ils s'approchent silencieusement de l'échelle descendue le long du sabot le plus proche, y montent jusqu'à une passerelle en pente forte menant au pont principal et entrent dans les sombres entrailles de la salle des machines, à vingt mètres au-dessus du sol. Hayduke s'arrête, tend l'oreille dans le noir, puis allume une mini Mag-light, au puissant petit faisceau filtré par une lentille bleue, spéciale méfait au clair de lune.

— Bon, dit-il. Comment on accède à la salle des commandes, maintenant ?

— J'suis pas trop sûr, George.

Smith ouvre une porte coupe-feu, allume sa mini-Mag et balaye de son faisceau une vaste salle aux allures d'entrepôt, encombrée de dynamos et de turbines soudées dans des carters d'acier blindé, en attente d'une main qui veuille bien appuyer sur le bouton MARCHE.

— Pas par là, apparemment.

— J'crois qu'tu connaissais ces machines.

— George, j'ai dit que j'avais travaillé sur un petit dragline là-haut, près de Craig, dans le Colorado. Y faisait même pas la moitié de çui-là. Et j'étais juste le mécanicien. Le nègre numéro deux.

— On peut p'têt passer par cette passerelle extérieure, là.

— Ouais, mais y a sûrement un passage intérieur quelque part. Toute façon, faut d'abord qu'on trouve l'interrupteur principal pour mettre en branle la salle des machines.

— L'interrupteur principal ?

— Question de sécurité, George. Au cas où la cabine tomberait ou un truc comme ça.

Smith descend le couloir entre la salle des machines et les placards de vestiaire, à la recherche du tableau électrique central.

— Devrait être par-là quelque part... ouaip...

Il ouvre l'armoire et tombe sur plusieurs rangées de manettes de la taille d'un frein à main de camion. Il les étudie l'une après l'autre, puis abaisse celles marquées PRINCIPAL, LEVAGE, TRACTION, LOCOMOTION, ROTATION, LARGAGE, LUMIÈRES, CHAUFFAGE, A/C, CBLE et DIVERS.

— Donc... dit Hayduke en réfléchissant à voix haute, quelqu'un qui entrerait ici n'aurait aucun mal à nous arrêter. Comment on va faire pour surveiller ce tableau et en même temps surveiller dehors ?

— Avec ça, déjà, ça ira mieux, dit Smith en sortant des gros cadenas de son sac.

Il en choisit un et le fixe sur la porte du tableau.

Ils ressortent sur le pont, jettent un coup d'œil aux fêtards qui viennent de relancer leur flambée. On entend de la musique : quelqu'un a apporté son ghetto-blaster à piles. On voit se déhancher les silhouettes noires de quelques couples, ombres chinoises spasmophiles découpées par les flammes. Des cris, des éclats de rire, des fracas de bouteilles qui se brisent, résonnent dans la nuit. Seldom Smith observe la festive assemblée d'un air mi-rêveur, mi-goguenard.

— Bon sang, George, y a des femmes. On est en train d'louper une bonne bringue.

Smith le sauvage est toujours partant pour une bonne fête. Comme la plupart des loups solitaires, c'est un animal extrêmement grégaire et incurablement social.

— Des femmes, George, répète-t-il.

— Oublie-les, putain, on a du boulot, ici.

— J'adore les femmes, George.

— T'adores les femmes, hein ? Les femmes femelles ? Smith, de nos jours, j'crois bien qu'ça fait de toi une sorte de pédé. Allez, viens.

— Bon, ben si c'est ça ça m'dérange pas, j'veux bien être un pédé de c'genre-là.

— Toute façon t'aimes pas les femmes, t'aimes juste le corps des femmes. Allez, viens, répète-t-il en le tirant par la manche.

— J'ai encore jamais vu de corps de femme où qu'y avait pas de femme dedans. T'as p'têt pas r'marqué, George, mais elles autres, les femmes, elles sont livrées en jolis p'tits paquets tout complets. J'me plains pas, tu sais, j'me plains pas, mais c'est comme ça. Ça s'rait p'têt plus commode si c'était pas l'cas, mais non, George, les femmes, c'est un tout.

— Le cul des femmes et le cul d'la bouteille/Ont fait d'toi une épave. Seldom, tu comptes m'aider un jour, ou faut vraiment qu'je fasse tout moi-même ?

— C'est bon, j'suis prêt.

— Alors on va par où ?

— On pourrait passer par dehors, mais on risque de se faire repérer. Essayons par dedans.

Ils retournent dans la salle des machines, Smith la verrouille de l'intérieur avec un gros cadenas, puis ils prennent le couloir du vestiaire et du tableau électrique jusqu'à un autre couloir grimpant. Qui les amène à une passerelle intérieure tout en haut de la caverneuse salle des machines. Elle est encombrée d'un embrouillamini de conduits, câbles, chaînes et tuyaux suspendus au plafond par d'énormes ferrures en U. Avançant très précautionneusement, suivant son petit pinceau de lumière bleutée, Smith

arrive à une nouvelle porte coupe-feu. Hayduke le suit pas à pas, suant d'excitation, de peur, de joie, de brûlant désir d'action. D'action héroïque et noble. La rage de détruire ce qui est mauvais, a dit l'anarchiste Bakounine, est une rage créatrice. Comme il avait raison. Comme il avait foutrement horriblement raison.

Ils passent cette porte et se retrouvent à l'arrière de la cabine de contrôle, projetée haut en porte-à-faux au-dessus du sol. Cette partie de la cabine ressemble à un petit lieu de vie, avec kitchenette, frigo, micro-ondes, fontaine d'eau fraîche, cafetière, banquette, table et chiottes séparées. Une couchette avec oreiller et couverture est à moitié repliée contre le mur. Les murs sont lambrissés d'authentique formica imitation pin. Le sol dallé de véritables plaques de lino imitation marbre.

— Hé hé, murmure Smith, on dirait une cambuse de garde-frein. C'est chouette. On s'sent chez soi.

Il ouvre un placard et prend une poignée de mélange cacahuètes-noix de cajou dans une boîte ouverte.

— Qu'est-ce t'y connais en cambuses ? Me dis pas que t'as aussi bossé dans les putains d'trains.

— Si, monsieur. Y a longtemps, pour la Union Pacific, du côté de Thomson Springs. Pendant cinq ou six mois. Bon job. J'aurais dû rester, j'aurais une bonne retraite de ch'minot à l'heure qu'il est.

— Tu serais un vieux gros tas d'merde à la retraite, voilà ce que tu serais. Passe-moi ces cacahuètes. Où est l'volant, dans cette merde ? Montre-moi où est le starter, l'accélérateur, le putain d'embrayage.

— Suis-moi.

Smith éteint sa torche ; Hayduke fait de même. La partie avant de la cabine est séparée par une porte en verre coulissante. La lune et les étoiles donnent suffisamment de lumière. Dans la douce pénombre grise de la cabine, les deux hommes s'approchent du grand fauteuil en skaï de l'opérateur. Bousculant son ami sans douceur excessive, Hayduke s'assied le premier

sur le trône du pouvoir. Il pose ses mains sur les pommeaux des leviers de chaque côté de la console de contrôle et ses pieds sur deux grosses pédales. Un immense sourire aux lèvres.

— Démarre-moi cette salope, Seldom. C'est moi qui conduis.

Puis il regarde devant lui et constate qu'il fait face à l'est.

— Comment on fait demi-tour ?

— T'excite pas, George. Réfléchis. D'abord, y faut qu'on démarre les moteurs. Gros bruit. Dès qu'on f'ra ça, tu peux être sûr que Love et ses gars vont nous foncer dessus comme un troupeau de mustangs.

Hayduke sort son revolver de sa ceinture et le pose sur la petite tablette d'acier pleine de cadrans qu'il a devant lui.

— Non, on peut pas faire comme ça. Y sont plus nombreux qu'nous. Environ dix pour un. Et ces vitres arrêteront pas les balles. Réfléchis, George, c'est toi l'expert en sabotage.

Hayduke réfléchit, se souvient de leurs plans.

— OK. D'accord. Pour le moment, ils sont tous rassemblés là-bas autour du feu. Alors on commence par allumer les projos, et on les garde sous étroite surveillance. Puis on cueille les otages, et on dicte nos conditions à ces enfoirés. Où est la radio ?

— Tout doux, tout doux. Faut d'abord qu'on câble tous ces leviers, pour pouvoir les actionner loin de tout ce fichu Plexiglas.

Hayduke acquiesce, calme ses ardeurs et se fait plus humble. Il ouvre son sac et en sort un rouleau de fil de fer et une pince coupante. Travaillant vite, mais s'arrêtant souvent pour regarder et écouter, ils équipent toutes les manettes essentielles, y compris la pédale à mouvement horizontal, d'un fil de fer qu'ils tirent jusqu'à la passerelle de la salle des machines, protégée des tirs extérieurs par la cloison pare-feu, faite de plaques d'alliage acier-carbone A-36 de fabrication américaine de six centimètres d'épaisseur.

— Et maintenant ?

— On prépare notre fuite, George. T'as tes cordes d'escalade ?

Ils ouvrent la porte coulissante de la cabine et examinent la passerelle qui mène à l'immense bôme de 95 mètres de long de la base à la pointe. Lorsque le dragline fera la grande bascule, ils seront loin sur cette bôme (espèrent-ils), et se lanceront dans deux descentes en rappel qui devraient pulvériser tous les records de vitesse de la planète. Ils posent en double deux cordes en perlon de 45 mètres de long méticuleusement inspectées, et laissent les extrémités dont ils auront besoin soigneusement lovées sur la passerelle de la bôme. Ils enfilent leurs harnais de rappel, installent leurs descendeurs et leurs autobloquants, et retournent au poste de commande.

— On est parés ?

— J'crois bien qu'oui, George. Maintenant voyons voir c'qu'on a là...

Smith allume sa mini-torche, place une main en abat-jour, et étudie les interrupteurs de la console de contrôle.

— Phares, projecteurs, numéros un, deux et trois. Les poignées de direction sont là-haut, George, au plafond, juste au-dessus du siège. Prépare-toi. La radio et le micro sont sur ta gauche. (Il allume la radio.) Maintenant, tu peux parler à tes vieux potes qui font la fête là-bas. Ça sonnera comme la voix de Dieu Soi-même. On va leur foutre une de ces trouilles. T'es prêt ?

— J'suis prêt.

Hayduke décroche le micro de son crochet sur la console de gauche, désengage le bouton, s'éclaircit la voix. Ce que les noceurs entendent alors, sonorisé par les haut-parleurs du système de communication avec le public fixés haut sur les mâts, est un grondement tonitruant évoquant de manière assez étrange une avalanche de bidons métalliques vides dévalant un terril hérissé de cônes de scories.

— Bon...

— Vas-y, Seldom. Vas-y !

Smith allume les projecteurs. Hayduke prend les commandes du Numéro Un, et cloue Love & Co. avec son faisceau aveuglant de révélation bleutée. Smith tourne l'interrupteur noir appelé MARCHE. Les moteurs sont brusquement tirés de leur sommeil par 13 800 volts d'énergie subatomique. Les murs de la salle des machines laissent passer un tumulte équivalent, peut-être, à celui de cent Boeing 747 qui poussent leurs réacteurs à fond. Le visage rougi par l'exultation du triomphe, Hayduke prend le micro et commence son monologue impérial.

— Maintenant écoutez bien, dit-il, clairement, fortement, mais sans crier, maintenant écoutez bien...

De quelque part en haut, de quelque part dehors, sort la grotesque imitation de la voix d'Hayduke, amplifiée dix mille fois, elle traverse les parois de verre et d'acier, elle se diffuse en résonnant sur les désertiques étendues de pierre et de sable de l'Arizona...

Debout face à la console de contrôle principale, un peu derrière et à droite du trône de l'opérateur, Smith bascule l'interrupteur de rotation de la position fixe à la position marche.

— C'est bon, George, crie-t-il au-dessus du fracas général, tu peux faire tourner l'godet et ramasser les deux bulls.

Mais Hayduke, tout au bonheur de tenir Love et son équipe en respect dans le faisceau de son projecteur en leur beuglant des menaces divines, n'entend pas, ne peut pas entendre, les instructions de Seldom. Le comprenant, Smith s'accroupit, attrape un des fils de fer avec lesquels ils ont câblé les leviers et les pédales et tire dessus. Immédiatement, mais lentement, lourdement, GOLIATH commence à pivoter sur son titanesque fondement, vers la droite, c'est-à-dire vers le sud et vers l'est, sa grande bôme presque parallèle au sol, son godet géant racle le grès, rebondit sur les rochers, écrase une petite foreuse Schramm de dix tonnes, écrabouille un pick-up Chevrolet gouvernemental vert merdique et pousse puis fait basculer une grosse niveleuse Caterpillar dans le ravin, loin des yeux et loin du cœur.

Smith libère ensuite le frein de levage, tire sur le levier à pommeau noir à gauche de Hayduke et hisse le godet à environ quinze mètres du sol.

Hayduke continue à parler, en ajustant le faisceau du projecteur à mesure que la machine effectue sa rotation de cent quatre-vingts degrés. La cabine fait maintenant face au feu de joie abandonné, aux Mitsubishi sans défense, au groupe des Chercheurs & Secouristes, ouvriers de chantier et amants qui ont détalé comme des rats pour chercher abri parmi les genévriers et les buissons de sauge à l'extrémité ouest du Neck.

Smith lâche la pédale de droite et stoppe la rotation. Il lâche le levier de gauche appelé LEVAGE et fait tomber le godet à proximité relative des deux bulldozers. Et maintenant ? Regardant par la vitre frontale, il voit, mais n'entend pas, la foule gesticulante des noceurs regroupés qui lèvent tous la tête vers lui, visages blancs dans la lumière éblouissante du projecteur, brandissant de petits poings tremblants au-dessus de leurs casques de chantier. Oh pute vierge ils vont être furieux. Je veux dire, vraiment furibards. Heureusement qu'ils nous voient pas.

— Gaffe aux flingues, crie-t-il à Hayduke. Tiens-toi prêt à plonger.

Mais Hayduke, entièrement absorbé dans la jouissance de ce qui semble les plus fabuleux instants de sa vie depuis le déraillement à l'explosif du train de charbon de la Black Mesa, ou le ratatinage du pick-up de Mgr Love sous un gros roc roulant, ou encore, peut-être – peut-être – depuis cette première nuit avec Bonnie Abzug au Shady Rest Motel, Hayduke ne l'entend pas. Ou s'abstient de lui répondre. Étudiant les commandes de la console avec sa Mini-Mag, Smith continue donc à assurer la partie mécanique des opérations en solo.

Il libère le frein de dragage, tire sur le fil du levier de droite et tracte le puissant godet vers le premier Mitsubishi, qu'il cueille comme un jouet dans ses mâchoires d'extraterrestre. Puis il tire sur le fil du levier de levage et soulève le bulldozer de manière à ce que chacun puisse l'admirer. Hayduke continue à tonner fièrement dans le micro, qu'il tient, comme à son habitude, tout contre ses lèvres. Smith fait redescendre le godet et cueille le second bulldozer, puis hisse les deux et va les pendre haut et court au-dessus de l'abysse. La bôme s'étend loin au-delà de la bordure nord du

Neck. Une brève secousse sur le levier dénommé LARGAGE, et bye-bye les deux bulls.

Oh oh, hé hé, c'est vraiment chouette ce truc. Chouette, mais effrayant aussi. Jetant un coup d'œil à Love et ses amis, Smith voit deux hommes tenter de se faufiler vers eux, puis s'immobiliser, figés par le faisceau du deuxième projecteur d'Hayduke. Ils vont se mettre à canarder d'un moment à l'autre, songe Smith. Et aussi nous prendre d'assaut par-derrière, peut-être. Il lève les yeux vers le grand rétroviseur à la droite de la cabine, mais il n'y voit que des étoiles. Puis il comprend que ce miroir est désormais orienté au sud, et que l'image qu'il lui renvoie est tout à fait correcte : étoiles, espace, néant. Le vide.

C'est bon, se dit-il, c'est par là qu'on va. C'est ce qu'on veut. D'abord reculer jusqu'au rebord, puis basculer en bas, tout en bas, six cents mètres sous cette arche de pierre. La vache, j'espère qu'y a aucun de mes chevaux là-bas dessous. Ça la ficherait bougrement mal que j'balance cette ferraille sur mon propre bétail.

Il libère le frein de locomotion, met les manettes de rotation, levage et dragage sur SET, en position bloquée. J'y crois pas. J'y crois pas. On est vraiment sur le point de balancer comme ça trente-sept millions de dollars de vieille pelleteuse à vapeur dans le ravin ? J'en connais des qui vont pas être contents du tout. Des qui vont pas comprendre. Qui vont même pas essayer de comprendre. Bah... On peut pas plaire à tout le monde. Il attrape le fil relié au levier du moteur, l'enroule deux fois dans sa main droite gantée de gros cuir et saisit de la main gauche la poignée du troisième projecteur pour procéder à un examen rapide des rocs, des arbres et des buissons du flanc est. Personne n'arrive par là – pour le moment. Mais en haut, dans le ciel, il voit les feux clignotants d'un avion qui s'approche. Il vole bas, il vole lentement, comme une luciole en phase d'approche pour un atterrissage sur la large piste du Super-GEM. Évidemment. Les hommes du shérif.

— George ! hurle Smith. George ! hurle-t-il de nouveau aussi fort qu'il peut.

Hayduke se retourne enfin. Smith lance un coup de menton pardessus son épaule.

— Prépare-toi, crie-t-il. On va basculer.

Hayduke opine. Smith lui avait soigneusement expliqué toute la procédure à l'avance. Le GEM peut se positionner sur n'importe quel cap, mais ne peut progresser que dans une seule posture : en regardant devant lui et en marchant vers l'arrière. Pourquoi ? GOLIATH se meut comme un homard apeuré, vers l'arrière uniquement, parce que les roues qui supportent et actionnent les deux énormes sabots ne tournent que dans un sens, vers l'arrière, à reculons par rapport à la cabine de contrôle. Et parce qu'après tout, le GEM est un excavateur dragline conçu non pas pour avaler les kilomètres mais pour mordre dans la terre, pour creuser des puits à ciel ouvert, des puits de la taille, si besoin, du lac Érié. Du lac Titicaca. Du lac Averno : l'entrée des Enfers.

Smith tire sur le levier de locomotion. Sans relâcher la tension de son câble, il le suit à travers la cabine, passe la porte pare-feu, et pénètre dans la clameur assourdissante de la salle des machines. En quelques gestes rapides et sûrs, à tâtons pour l'essentiel, il enroule son câble dans l'armature en treillis de la passerelle et en assure la fixation d'une double demi-clef, puis rejoint Hayduke dans la cabine. Ils écoutent le grondement de tonnerre des quatre pistons hydrauliques de levage, voient les sabots s'incliner, osciller, monter, atteindre l'apogée de leur cycle et commencer à redescendre vers l'arrière sous la pression des quatre pistons hydrauliques de poussée, alimentés chacun par trois moteurs électrique de 600 chevaux. Pression en régime de croisière : 172 bars. Une telle pression ferait exploser le bloc-moteur d'une grosse locomotive Diesel comme une grenade à fragmentation.

Ils regardent les sabots redescendre, s'appuyer sur le grès navajo massif du Neck. Pulvérisés sous l'impact, quelques rochers isolés sont recrachés de chaque côté des sabots en jets de poussière fine. Les sabots poussent vers le bas. Les moteurs peinent, grognent, hissent. Toute la machine se soulève jusqu'à quarante-cinq centimètres du sol, oscille quelques instants, s'incline légèrement, comme un vaisseau dans une mer grosse.

Hayduke et Smith se retiennent en s'appuyant d'une main sur la cloison de la cabine, sans toutefois cesser de piloter les projecteurs pour tenir leurs éventuels assaillants en respect.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? hurle Hayduke en rangeant son .357 entre ses reins et en regardant d'un œil incrédule Mgr Love, Ranger Dick et Associés, loin tout là-bas, à deux terrains de football de lui. Ils vont nous laisser faire ça sans se battre ?

— Ils y croient pas, George. Ils saisissent pas c'qu'on est à commencer d'faire. Et toi ? Tu sais ? En c'qui m'concerne, j'suis pas trop sûr.

Sentant maintenant la machine glisser vers l'arrière, vers le bord de l'à-pic, Smith essaie d'évaluer la distance qu'il leur reste à parcourir dans cette direction. Encore deux pas ? Trois ? Le rétroviseur ne lui est d'aucun secours, et il ne voit rien non plus en pressant son nez contre la vitre. Normalement, dans ce genre de situation, c'est le mécanicien, à terre, qui guide l'opérateur par gestes.

GOLIATH s'affaisse, de deux mètres à un doigt près, son fondement circulaire frappe le sol en une déflagration assourdissante. Des nuages de poussière s'élèvent, forment des tourbillons, montent dans les airs comme de mini-champignons atomiques, puis filent et disparaissent vers l'ouest, poussés par la brise thermique qui monte du canyon.

Puis les sabots entament un nouveau cycle.

— L'est temps d'abandonner l'navire, George.

Smith ouvre la porte coulissante qui donne sur l'extérieur et tente d'évaluer à vue de nez la distance qu'il leur reste jusqu'au bord. La salle des machines lui bloque la vue sur l'arrière ; le seul angle de vue qu'il obtient est sur tribord, à quarante-cinq degrés. Sous cet angle, l'à-pic paraît dramatiquement proche. Environ six mètres, dirait Smith. Encore un pas de géant pour GOLIATH et il – et elle, et ça – se posera en équilibre sur le rebord, ça oscillera, pourrait-on dire, sur la frange de l'éternité. (Smith ne se formule pas exactement les choses en ces termes, mais c'est l'idée.)

— L'est temps d'mettre les bouts, George. J'dirais encore un tour de sabots et on s'écrase. J'veux dire on décolle, un peu, tu vois, comme Butch Cassidy et sa bande quand ils prennent ce raccourci, tu sais, pour descendre de Black Box Point du côté de San Rafael Reef, tu vois d'quoi j'parle, George ? Là-haut dans l'comté d'Emery ? (Silence.) George... ?

Un projecteur à chaque main, Hayduke est en train d'oublier son rôle de guetteur. Il regarde, visage figé, bouche bée, le néant de lueur lunaire s'approcher, s'approcher, s'approcher. Suant d'extase et de frayeur, succombant au vertige du ravin, à l'ivresse des profondeurs, il murmure :

— Des parachutes, Seldom. Putain on aurait dû prendre nos foutus parachutes. Quel saut...

— J'ai jamais eu ni vu d'parachute moi-même, George. Toute façon faut qu'on dégage, maintenant.

Smith est lui aussi trempé, mais d'une sueur dont aucune goutte ne trouve sa source dans une quelconque extase. Il ouvre la porte bâbord, qui donne sur la passerelle intérieure qui mène à la bôme et à leur voie de salut. Il n'a qu'une chose en tête : survivre. Survivre avec les honneurs, survivre sans les honneurs, il s'en fout pas mal en cet instant précis.

— Bon sang, George, magne-toi, faut s'tirer, maintenant !

Les sabots s'abattent, poussent, les moteurs peinent ; très loin à l'est, les turbines de Glen Canyon sentent la succion vorace avide affamée de GOLIATH et montent en régime pour lui fournir sa dope. Les lumières faiblissent un instant à Saint George, Utah, quand le Super-GEM hisse ses treize mille cinq cents tonnes à un mètre quatre-vingts du sol.

Le GEM redescend vers l'arrière en tanguant, oscillant, vacillant. Fracas de chaînes. Tonnerre de câbles. Une main sur l'embrasure de la porte pour ne pas tomber, Smith se penche vers l'intérieur de la cabine et attrape fermement Hayduke par le coude, puis le tire brusquement jusque sur la passerelle, à l'air libre, dans le tumulte mécanique, le rugissement, le mugissement de la puissance électrique, la puanteur brûlante de l'huile sous

pression et des pistons en surchauffe. Hayduke a cependant pris la peine, et le temps, d'appuyer sur la touche PLAY du lecteur de la sono.

Ils voient la grappe de silhouettes humaines qui leur font face à l'autre bout de la fine arche isthmique du Neck. Voient deux personnages s'éloigner du groupe, hésiter, ils s'apprêtent à courir vers eux, dirait-on. Puis ils sentent, n'entendent pas, mais sentent la pierre violée céder sous l'arrière des sabots de GOLIATH. Voient les faisceaux des projecteurs désormais livrés à eux-mêmes se dresser d'un coup de plusieurs degrés vers le ciel, abandonnant leurs ennemis dans la relative obscurité du seul clair de lune. Sentent la terre glisser, s'ébouler, vibration ultra-basse d'un séisme en approche, annonce et sens du mot Apocalypse.

Ils sautent de la passerelle de la cabine – enfin éperonnés par l'aiguillon de la terreur brute – comme on saute d'un cheval d'arçon, se réceptionnent sur l'échelle de la bôme, escaladent quatre à quatre les degrés graisseux jusqu'à leur point de rappel et leurs deux solides cordes d'alpiniste. Vite, très vite, mais pas encore frénétiquement, ils y solidarisent leurs descendeurs, leur harnais et leur peau.

Bloquée en position quasi horizontale, la bôme tressaute sous leurs pieds. Bondit, rebondit, claque et craque puis se met à monter, dressée vers le ciel par l'affaissement du fondement de GOLIATH.

— Au rappel ! hurle Hayduke, au rappel !

Le visage noir de sueur graisseuse, il se laisse descendre à travers la structure en treillis de la bôme puis glisse vers le sol le long de sa corde à une vitesse proche de celle de la chute libre, content d'avoir pensé aux gants de cuir. Smith le suit à ses côtés, pas tout à fait aussi vite, pas tout à fait aussi savamment. Regardant sous ses pieds, Hayduke voit le bout de sa corde pendouiller dans les airs.

— Eh merde...

Il accélère, arrive au terminus de sa ligne de vie, lâche prise et tombe. De trois mètres. Je tombe, se dit-il, je tombe... dans un buisson d'abord, puis sur le grès, où, agile et souple, il roulé-boule comme un instructeur de stage

commando. Il se relève immédiatement, indemne, pour entendre Smith blatérer comme un chameau apeuré. Où est passé ce cow-boy fou ? Il entend une autre plainte et lève la tête : Smith se tortille au bout de la ligne, à cinq mètres du sol maintenant, tourbillonnant des bras, refusant désespérément d'abandonner sa corde. Bien qu'incliné vers l'arrière sur la bordure de l'arche, le Super-GEM reste un instant immobile, ses sabots à mi-parcours d'une nouvelle et dernière rotation.

— Lâche tout, Seldom ! Vise le genévrier. Je t'amortis.

L'injonction d'Hayduke parvient à se frayer un chemin jusqu'aux oreilles de Smith à travers le barrissement de terreur de GOLIATH et des bruits de pieds qui courent en martelant le sol. Ils arrivent.

— Lâche tout ou t'es un homme mort.

Smith lâche tout et tombe à la verticale d'un genévrier d'un mètre cinquante de haut. Hayduke se précipite et arrive juste à temps pour amortir sa chute dans ses deux bras tendus, en un double impact, horizontal contre l'arbre chétif, vertical sous le poids de Seldom. Égratignés, lacérés, ensanglantés mais vivants, indemnes, rien de cassé, ils se relèvent et se libèrent en titubant des griffes du genévrier. Smith essuie le sang qui lui coule sur les yeux, vérifie la présence du revolver de grand-père – précieux bijou de famille –, ajuste la visière de sa casquette et jette un regard circulaire en quête de la direction à prendre pour mettre les bouts. Un homme en uniforme galope vers eux en criant l'alarme. Une douzaine d'autres le suivent, à quelque distance. Quatre cents mètres à l'est, nimbés dans un voile de poussière, cinq hommes et trois femmes descendent du Cessna d'Ellie Love, armés de Pepsi, de Seven-Up, de Jack Daniels, de Wild Turkey, de hot dogs, de petits pains, de biscuits apéro, de ketchup, de gerbes de fleurs pour le mariage, d'un couple de demoiselles d'honneur et de l'officiant de cérémonie J. Marvin Pratt.

— Filons, George, dit Smith en courant sur le grès nu vers l'est, vers leurs amis, vers leurs chevaux.

Mais il s'arrête lorsqu'il constate qu'Hayduke n'est pas à ses côtés. Il se retourne.

George W. Hayduke est là, debout, pétrifié, les yeux fixés sur GOLIATH en équilibre, sabots en phase de descente pour la poussée finale.

— George... !

— Ouais, ça va, vas-y, toi, fonce, dit-il en lui faisant signe de déguerpir, je te rejoins tout de suite.

Et George se met à courir, non pas vers Smith, cependant, mais vers le GEM penché, vers l'à-pic. Smith le regarde un instant, serre les deux poings en un geste de rage impuissante, puis reprend sa fuite. Foutu taré, faudrait qu'j' fasse tout pour lui ? Que j'le protège d'la prison ? Que j'lui torche le cul ?

Je peux pas louper ça : telle est la phrase qui tourne dans le cerveau d'Hayduke. Le rêve de toute une année – il court sur la roche, au clair de lune, saute pardessus les buissons de sauge, crochète les figuiers de Barbarie – et je pourrais pas le voir ?

Il fonce vers le bord en regardant le ventre de la machine se dresser, faisant apparaître non pas la surface circulaire lisse et plate qu'il imaginait, mais un énorme pivot central cerclé d'une série de plaques d'acier concentriques, l'ensemble évoquant la toile symétrique de l'araignée tetragnatha. Intéressant.

Il atteint le bord ; GOLIATH bascule ; il entend un gigantesque pot-pourri de bruits : roulement des rocs qui tombent et se fragmentent et explosent, grincement strident de l'acier qui se tord, bourdonnement continu des moteurs électriques, feulement des pistons hydrauliques, et, au-dessus, au-dessus de tout ça, puissantes et claires, les premières mesures de notre putain d'hymne national, qui rugissent de nulle part, de partout...

HO-HO SAY CAN-HAN YOU SEE

Il jette un coup d'œil pardessus son épaule et cherche son revolver. Plus là. Merde. Mais ses poursuivants se sont arrêtés, corps au garde-à-vous, chapeau et main sur le cœur, boule dans la gorge, putain de larme à l'œil. Bons Américains. Il s'accroupit sur l'extrême rebord de l'à-pic et sent le

frisson de la roche dans ses os. Il regarde son ennemi choir. Son ennemi adoré.

Il choit, chantant dans sa chute. Chute libre sur les quatre-vingt-dix premiers mètres, devant l'éperon de Kayenta, frôlant un renflement de grès un peu plus bas – certaines pièces se détachent, le heurtent en une pulvérisation d'étincelles – et poursuivant son vol en tournant sur lui-même de manière gracieuse et détendue, au ralenti dans l'éther insouciant. Splendide. Il voit les deux Mitsubishi se libérer du godet et accompagner en rythme les lentes révolutions du 4250-W marcheur, désormais volant. Magnifique. Tout cela, bien sûr, poids lourd comme poids légers, accélère sous l'effet du sortilège de la gravitation, exactement comme Aristarche, Épicure, Galilée, Newton et quelques autres l'ont calculé il y a des siècles. Admirable. La mécanique newtonienne, songe Hayduke, n'est peut-être plus adéquate pour décrire les phénomènes subatomiques, ou ultragalactiques, mais bordel elle continue à assurer pour ce qui concerne les putains de chantiers ordinaires du gouvernement.

GOLIATH en chute, en chute, suivi par l'arc ondoyant de son ombilic, le gros câble de queue, comme un astronaute dérivant dans l'espace amarré à Spacelab.

Le dragline tombe, passe sans encombre les contreforts de la grande falaise de Wingate, heurte les pentes du Chinle trois cents mètres plus bas, rebondit et roule et glisse jusqu'à la lèvre de sa paroi en schiste Moenkopi, et plonge pour une nouvelle chute libre. Sous le choc, le godet se détache et décrit une parabole bien à lui, la bôme se tord, les mâts jumeaux se télescopent, le câble d'alimentation se décroche et toutes les lumières s'éteignent.

GOLIATH poursuit son vol, tourbillonnant dans l'espace-temps, voyageant à rebours dans la succession des ères géologiques. Le câble d'alimentation chargé d'énergie se tortille comme un serpent tourmenté, crache de la fumée, des bouquets d'étincelles, électrocute un certain nombre de buissons innocents, embrase un dense bosquet d'arbrisseaux secs abritant une famille de rats du désert et leurs amis scorpions, enflamme un nid d'aigle. Mais pas les aigles.

Le GEM tombe en chute libre sur encore cent cinquante mètres puis s'écrase sur l'épaule du bas, où il rebondit en une longue série de

tonneaux et sauts périlleux. Un sabot se détache, puis l'autre. La cabine de contrôle disparaît dans un nuage de fumée et de débris. Des langues de feu sortent de la salle de refroidissement, de la salle des machines. La bôme, pliée en deux, se brise et continue sa descente. Quelque chose explose dans la salle des machines et ses murs d'acier se gonflent puis explosent comme un ballon. Se désintégrant pièce après pièce, drapés dans ses flammes, gagnant en flamboyance ce qu'il perd en volume, le dragline marcheur Super-GEM de l'Arizona 4250-W, nom de code GOLIATH, plonge en s'enfonçant toujours plus profondément dans les strates de l'histoire géologique – du jurassique au bas triassique, du bas triassique au haut triassique – en ricochant sur Hoskinini Tongue et la Cutler Formation, pour enfin s'écraser sur le plancher de Lost Eden Canyon, sur l'imperturbable grès monolithique à grain fin de l'ère permienne, il y a 250 millions d'années.

Des flammes vacillent tout en bas dans les ruines noires de la coque naufragée. De la fumée s'élève en fines colonnes thermiques spirées. Le grondement, le roulement, le tonnerre des rocs qui tombent perdurera, en s'affaiblissant lentement, pendant trois jours et trois nuits.

Hayduke crache dans l'abîme. Enfin satisfait, il se redresse, déboutonne sa combinaison de travail, l'enlève, la roule en boule et la jette vers le vide, dans les airs, qu'elle respire un peu. Droit debout, pieds écartés, bien campés sur le grès lisse, il bombe le torse comme un étalon. Dieu merci je suis un homme.

— Plus un geste ! aboie une voix étrange. Mains sur la tête.

Oh merde, non, grogne Hayduke dans son cœur. Pas maintenant. Pas moi. Pas là. Je supporte pas la prison. Cette sensation de clausturation. Putain de claustrophobie. Je crèverai. Le gouvernement me tuera vite fait bien fait, pas un putain de doute à avoir là-dessus. Ils savent qu'ils peuvent pas faire autrement, je sais qu'ils peuvent pas faire autrement, ils savent que je sais qu'ils savent que je sais. Mais il obtempère.

— Maintenant retourne-toi sans faire de geste brusque, continue la voix. Voyons voir un peu ce qu'on a là.

Hayduke obéit. Il se retrouve face à un géant en uniforme sombre : la demilune est maintenant très bas dans le ciel, à l'ouest, Hayduke peine à identifier le visage mais on dirait bien que, oui, c'est lui, c'est ce trou du cul de Jasper B. Bundy, de la compagnie Ace Security, un mètre quatre-vingt-dix et QI de poulet de batterie (78). Il tient un fusil à pompe court dans sa main droite, pointé vers le ventre d'Hayduke, et son .357 dans sa main gauche.

— T'as fait tomber un truc, mec, dit-il en ricanant. Ton pétard de bringue du samedi soir.

Puis il étire sa tête de pois chiche vers l'avant, plisse les yeux et examine Hayduke.

— Goodwood ? Casper Goodwood... ?

Un autre homme surgit de derrière le buisson, visage masqué par un bandana, un bon vieux .44 des familles au poing.

— Lâchez votre arme, monsieur.

Le vigile se retourne vers Smith.

— Lâchez la vôtre.

— Non, vous d'abord.

— Non, vous.

— C'est moi qu'ai demandé en premier.

— Mais moi je suis sérieux. Pas vous. Vous auriez même pas le cran de tirer sur un serpent.

— J'aimerais mieux vous abattre vous, monsieur, que n'importe quel serpent que j'connais.

Une clameur de voix se fait entendre au loin, s'approche. Bundy, appellent-elles, Bundy, t'es où ? Dans l'obscurité croissante, il est de plus en plus

difficile d'y voir quoi que ce soit. Même des chevaux.

Les deux hommes armés se font face, et se sentent comme naniés par l'absurdité générale de la situation. Ils savent tous les deux parfaitement que les armes à feu sont dangereuses, ridicules, capables d'infliger des blessures horriblement douloureuses, voire mortelles, et qu'une seconde d'hésitation supplémentaire peut être fatale pour quelqu'un. Le vigile d'Ace abaisse le .357 contre sa cuisse, invisible pour Seldom.

— Gaffe ! dit Hayduke, il a...

— Plus personne ne bouge ! coupe une quatrième voix. Lâchez-moi toutes ces armes.

Surpris, Seldom Seen laisse tomber son antiquité. Sur son pied. Le coup ne part pas. Surpris également, le vigile d'Ace se retourne pour faire face au nouvel arrivant et se retrouve fusil levé vers un homme à cheval.

Cette fois-ci quelqu'un appuie sur la gâchette. Hayduke voit un éclat de flamme rouge dans la nuit, entend une détonation et voit Jasper Benson Bundy, l'homme d'Ace, tituber d'un pas en arrière et s'effondrer comme un sac de sable, la moitié de la tête arrachée.

— Oh merde, murmure Smith, paralysé par l'horreur.

— Bundy ! crie quelqu'un. Où sont-ils ?

Hayduke est le premier à réagir.

— Vite, dit-il à Smith, aide-moi à balancer ça dans le ravin.

Il parle du corps. Il s'approche de lui et en attrape un bras et une jambe. Son visage dégouline de sueur.

— Allez, magne-toi.

Smith bouge et attrape les deux autres membres.

— T'es sûr qu'il est mort ?

— Il est mort. On le balance. Ils le trouveront jamais.

Bruit de pieds qui courent, de plus en plus proches. Le Cavalier Solitaire tire deux coups dans le noir. La galopade cesse.

— Faut y aller, les gars, dit-il à Smith et Hayduke. Vite.

— À quatre, dit Hayduke.

Ils traînent péniblement la lourde carcasse jusqu'au bord de toute chose et la soulèvent en suant.

— Un, dit Hayduke en balançant le cadavre vers l'avant, puis vers l'arrière. Deux. Trois. On lâche !

La dépouille de Jasper Bundy s'envole dans l'espace. À en juger par son excellente trajectoire, elle passera sans encombre le premier renflement quatre-vingt-dix mètres plus bas, mais s'écrasera probablement en un splotch de chiffons et de chair au pied de la grande falaise de Wingate, bien loin du fabuleux record établi par GOLIATH. Smith envoie le fusil à pompe rejoindre son propriétaire.

— J'ai horreur des flingues, maugrée-t-il. Quand ils sont en d'mauvaises mains.

— En selle, les gars, dit le Cavalier Solitaire, et foutons le foutu putain d'camp d'ici.

Il rengaine sa terrifiante pétoire et fait tourner sa monture, révélant la présence de deux chevaux sellés tenus par une longe courte. Smith monte sur sa jument baie ; Hayduke enfourche son Appaloosa ; et les trois hommes partent au galop. Dans la nuit. Ils longent le bord du Neck, remontent le dôme de grès lisse, à l'est, puis gagnent la forêt de genévriers (surpâturage). Des coups de feu claquent derrière eux et sur leur droite, pétarade bruyante mais sans danger. Invisibles, indemnes, ils continuent à galoper, derrière Smith, qui a pris la tête, vers le lieu de rendez-vous fixé avec Doc Sarvis et Bonnie Abzug. Un petit avion vire sur l'aile et trace des cercles au-dessus d'eux, mais la lune s'est couchée, il fait maintenant

nuit noire, et il ne les voit pas. Plusieurs véhicules à moteur filent sur la large piste du GEM, certains équipés de projecteurs qui balayent l'espace autour d'eux, mais les trois cavaliers, sur le grand plateau, sont déjà loin au sud de cette route de fuite.

Se sentant plus en sécurité, Smith ralentit, passe au trot, puis au pas. Les deux autres viennent à sa hauteur pour parler, tirant nonchalamment les rênes à droite, à gauche, pour éviter les arbres nains, les figuiers de Barbarie et les denses buissons de sauge. (Pays des bovins : surpâturage.) Sur leur droite, dans ses profondeurs embrumées, serpente le lit méandreux de Lost Eden Canyon, qui cherche son chemin en négociant constamment entre la loi de la gravité et le jeu de l'érosion pour se jeter dans Radium Canyon, puis dans Kanab Canyon, puis dans l'ultime canyon, le roi des canyons, le plus Grand des plus grands.

— T'as abattu ce pauvre bougre, Jack.

— Je sais. J'ai eu peur que quelqu'un s'blesse. C'est vrai qu'mon tromblon a foutu un beau bordel, comme ça, presque à bout portant.

— Tu l'as tué.

— Je sais, les gars. Le vieux borgne est plus tout à fait ce qu'il était. Croyez pas qu'j'me sente bien. Mais croyez pas qu'j'me sente trop mal non plus.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'visais son flingue. J'voulais l'désarmer comme ça, comme le Cavalier Solitaire y f'sait toujours, dans les journaux à deux balles.

— Heureusement que t'as loupé ton coup. L'avait le .357 de George dans l'autre main.

Smith se tourne vers Hayduke.

— T'as récupéré ton pétard, George ? demande-t-il en caressant le sien pour se rassurer.

— Bien sûr que j’l’ai récupéré, l’enfoiré, dit Hayduke en souriant, éclat de dents au milieu de son visage sombre et velu. Tu crois pas que j’allais laisser un bon vieux .357 rouiller dans l’désert ? Il a une valeur sentimentale, Seldom : je l’ai volé à un flic de Flagstaff y a très longtemps de ça. L’est pas enregistré. En tout cas pas à mon nom.

Se replaçant en file indienne et poursuivant leur progression sans faiblir, ils tombent bientôt sur Doc et Bonnie dans leurs amples costumes, qui les attendent à l’endroit convenu, d’où le Cavalier Solitaire était parti très peu de temps auparavant.

Jubilants et terrifiés, tendus et fourbus, Doc et Bonnie commencent à caqueter, ils meurent d’envie qu’on leur raconte l’histoire complète et intégrale de la Chute de GOLIATH. Ils ont vu les lumières s’allumer, certes, ils ont entendu le rugissement de la puissance, le grondement de la voix divine d’Hayduke, ils ont vu également les faisceaux des projecteurs balayer la voûte lorsque le monstre a basculé dans l’abîme, ont entendu le fragment d’hymne, puis le silence qui a suivi, et les lointains, profonds échos de l’annihilation, mais... comment ça s’est passé au juste ? Raconte, Seldom, raconte.

Hayduke bombe fièrement le torse.

— Eh bien, commence-t-il, ça s’rait exagéré de dire que j’ai tout fait tout seul...

Le Cavalier Solitaire le coupe.

— Des hélicos, dit-il en pointant un doigt vers les étoiles, dans le secteur sud-est. Y a des hélicos qu’arrivent.

Alors ils l’entendent tous, le whock-whock-whock de deux hélicoptères qui s’approchent, et, levant les yeux dans la direction indiquée par le vieil homme, ils voient leurs clignotants rouges de signalisation, les puissants puits de lumière bleue qui fouillent l’espace vers l’est, autour du Neck. Qui se rapprochent. Qui se rapprochent.

— Filons, dit Smith en éperonnant sa jument.

Les autres suivent, et ils partent tous au trot, en direction d'un signe de piste visible, lisible seulement par Smith et le Cavalier Solitaire. Smith s'arrête, descend de cheval, commence à le desseller.

— Tout le monde à terre, dit-il à voix basse. On va desseller nos montures ici, les laisser rentrer à la maison toutes seules et continuer à pied.

Il regarde les hélicos. Les trois autres obéissent, de nouveau adrénalisés par la peur.

— D'abord la selle, puis la bride, dit le Cavalier Solitaire à Doc en le voyant bidouiller du côté de la tête de son cheval.

— Bien, monsieur.

Une fois les quatre chevaux délestés de tout leur harnachement, à l'exception des mors, Smith donne une grande tape sur la croupe de sa jument baie, qui détale dans la nuit, entraînant les autres à sa suite. Les chevaux galopent vers le nord, vers la maison de Susan, l'écurie, l'abreuvoir et les mangeoires pleines d'alfalfa. Ils y seront à l'aube.

Un homme n'est pas descendu de sa monture, silhouette noire sur le ciel étoilé.

— Salut, le Gang, dit-il. Vous avez tous bien bossé. J'suis foutrement fier de vous avoir rencontrés.

— Tu viens pas avec nous, Jack ? dit Bonnie.

— Je peux pas marcher, explique-t-il en mentant. La piste de Seldom est impossible à cheval. J'vous r'verrai tous une autre fois, un autre jour. Allez, magnez-vous, maintenant.

Doc serre la main du Cavalier.

— Ce fut un honneur pour moi, monsieur.

— Pareillement, docteur Sarvis.

Bonnie se hisse sur la pointe des pieds, tend le bras, attrape la main gantée de l'homme masqué.

— Tu es mon héros, Jack.

— Merci, madame. Vous êtes vous-même une sacrée princesse.

Au tour d'Hayduke.

— Merci pour l'coup d'main, papa.

— De rien, fils.

Le Cavalier Solitaire lève la tête vers le ciel, voit les hélicoptères encore à trois kilomètres de là, puis fixe George Hayduke de son regard cyclope.

— Et un dernier conseil pour toi, jeune ami, un conseil gratuit : fous le camp du pays. Fais-toi rare quelque temps. Va-t'en au Vieux Mexique, tu t'y plairas.

Hayduke sourit.

— On s'y reverra en Enfer, Jack Burns.

— Allons-y, allons-y, crie Smith en emportant deux selles, deux couvertures et deux brides jusqu'au départ de la sente. Doc le suit avec les deux autres harnachements, pour se rendre utile.

Salut final : le Cavalier éperonne sa monture en tirant sur les rênes. Le vieux cheval se cabre sur ses pattes arrière et le vieil homme brandit son absurde gigantesque chapeau blanc informe en un ultime salut – légendaire figure d'adieu effectuée pour une toute dernière fois, il faut bien rire un peu. Le cheval redescend, rudement, ses pattes avant vacillent un instant, c'est sans doute la dernière fois qu'il a laissé le Cavalier faire ce coup-là. Puis ils tournent ensemble, homme et cheval fondus en un seul animal, un centaure, et ils s'enfoncent dans la nuit en trottant. Sur leur chemin à eux, et personne d'autre, comme toujours. Qui sait où ils seront à l'aube ?

En bas de la falaise, Smith empile les quatre selles sur leur pommeau et les enfonce autant qu'il peut sous une crevasse. Doc s'efforce de l'aider en lui tendant une par une les brides et les couvertures.

— Les satanés rats auront sûrement bouffé les sous-ventrières avant que j'reviennne les chercher. Ils adorent leur goût salé. Mais qu'est-ce qu'on y peut, hein ?

Il recouvre les selles avec les couvertures, les couvertures avec une bâche de camouflage, la bâche de camouflage avec une brassée de brindilles de sauge.

Puis ils se recroquevillent tous les quatre au fond de la crevasse, juste avant que le premier hélicoptère ne les survole. Ils regardent le faisceau bleu de son projecteur balayer les parois du canyon en tous sens, traquant leurs proies tremblantes.

— Ils vont trouver Jack, c'est sûr, grogne Bonnie.

Smith lui prend la main et la serre.

— Non, ma poulette. Pas lui. J'sais pas comment y s'débrouille, mais ce type est capab' de s'cacher avec son vieux canasson en plein milieu d'une dune de sable. Y peuvent se cacher là où y a jamais rien eu où s'cacher. Ce vieil épouvantail, tu lui marches d'ssus avant d'le voir. Et alors c'est trop tard.

— T'as même pas pu lui dire au revoir.

Smith sourit.

— Je l'reverrai.

Le deuxième hélicoptère passe. Le whock-whock-whock des pales s'éloigne, disparaît. Le rugissement des moteurs lointains s'éteint. Une brise nocturne se lève et fait bruisser les genévriers et les pins pignons. Les étoiles règnent seules sur les cieux, radieuses constellations de silence.

Lentement, à pas précautionneux, le vieux Seldom Seen guide ses amis sur la sente rocheuse qui descend, qui s'enfonce dans le monde intérieur secret du canyon et du désert.

## Quelques restes

— ALORS, il se cache où, hein, Oral ?

Le jeune Oral Hatch a l'air mal en point. Son visage simple de bon Américain mormon typique à coupe en brosse n'est qu'une boule boursouflée d'ecchymoses bleu-pourpre. Il a un œil complètement fermé par l'enflure des paupières ; un semi-liquide jaunâtre en suppure à chaque coin. Tête enfoncée dans ses épaules courbées, comme pour se protéger d'autres coups, il semble sans défense, cassé, vidé. Il a les deux pieds joints, tournés vers l'intérieur, orteils contre orteils et talons écartés, comme un petit garçon subissant une humiliante réprimande. Il serre et tord ses mains l'une dans l'autre devant son ventre, en un geste de contrition humble et de vaine protection de son bide rentré. Ses mains échangent fréquemment leur position, dedans, dessus, dessous, dedans. Son front, son nez, sa lèvre supérieure dégoulinent de sueur. Sa tête nue tombe sur l'avant, exposant à la puissante lumière son crâne à moitié rasé, son cuir chevelu gris pâle, sa plaie enflée et ses points de suture. Il est torse nu. Ses chaussures n'ont plus de lacets. Son pantalon n'a plus de ceinture. Il est assis sur une chaise de métal, les pieds posés sur le sol de béton froid.

— Hein, Oral ? dit le second interrogateur, par où il est parti ?

Comme le premier, ce deuxième homme a la voix rude et rauque, larynx patiné par trop de Canadian Club, accent distordu par une enfance dans les taudis de Boston, philosophie et psychologie biaisées par une vie dans le crime. Non pas une vie de criminel, préciserait-il fièrement, mais une vie consacrée à la lutte contre le crime. On finit toujours par ressembler à ce contre quoi l'on se bat avec le plus d'acharnement. Son nom rime avec celui du premier.

— Parle, Oral, dit Boyle. Tu te fais absolument aucun putain de bien à jouer les foutus héros comme ça.

— Ouais, dit Hoyle. Et t'as aucun droit de garder le silence. Tu bosses pour nous. T'es un employé de la Compagnie. T'es pas un criminel ordinaire. T'es un gars de notre équipe.

Le fixant dans l'obscurité, derrière la lampe dirigée sur sa tête, les deux hommes rient. Ils ne l'ont jamais aimé ; n'ont jamais fait mine de l'aimer ; n'ont jamais eu l'intention de l'aimer. Pour eux, le jeune J. Oral est un parfait inconnu. Un étranger. Mormon, autochtone de l'Utah, produit fin de race d'une culture agraire qui n'est pas la leur, Oral est un homme avec lequel ils n'ont pas plus de points communs qu'avec un maquereau noir des quartiers sud de Boston, une fille-mère portoricaine sous allocs vivant dans un squat de Brooklyn ou un ancien élève de Harvard, pêcheur à la mouche, lançant sa Wily Wizard sur les eaux vives d'East Clear Creek, Arizona.

— Tu n'as pas l'air de bien comprendre la situation, Oral. Tu es dans une merde noire. Vis-à-vis de nous, mais aussi vis-à-vis de la loi. Participation à une manifestation illégale, intrusion non-autorisée sur un terrain du gouvernement, entrave à la circulation sur une voie de passage privée, association de malfaiteurs en vue d'atteinte criminelle à la propriété... (Une feuille de papier bruisse dans la main de Boyle : sa liste.)... et le plus grave, violence et voies de faits sur officier de police dans l'exercice de ses fonctions. Un sergent des forces spéciales ! Refus d'obtempérer, et j'en passe... Bon Dieu, Oral, les bouseux d'flics d'ici vont te coller au trou pour dix ans au moins. Et à c'qu'on m'a dit, le pénitencier d'l'État, là, à – où ça déjà, Hoyle ? Florence ? Florence, Arizona ? – à c'qu'on m'a dit c'est pas franchement l'Ritz, Oral. À c'qui paraît, Attica, en comparaison, c'est carrément une bonne auberge.

Silence. Un troisième homme tousse dans un coin, tout au fond de la pièce, observant l'interrogatoire sans y prendre part. C'est le colonel, bien sûr. En piètre santé. Perte de poids. Douleur sourde aux poumons, persistante. Vertiges quand il se lève trop vite d'une position assise ou allongée. Sang dans les selles. Il n'est pas médecin, mais il a deviné. Une analyse de sang pourrait aisément confirmer ses soupçons, mais, jusqu'à présent, il n'a cessé de repousser ce moment de certitude.

— Où est Hayduke, Oral ?

Silence.

— On sait que tu sais. Où est-il parti ? Et qu'est-ce qui est arrivé au vigile, là, Bundy ? Hein ? Hayduke l'a kidnappé ? Tué ? Enrôlé dans son Gang ?

Pas de réponse.

— Où était Smith cette nuit-là ? Sa femme dit qu'il était à Green River, mais elle peut mentir. Les femmes mentent souvent. Alors, Oral, hein ?

Pas de réponse.

— T'as envie d'revoir Erika, Oral ?

Léger signe d'intérêt. Le jeune Hatch desserre ses mains froides, bouge un peu des pieds et lève la tête vers la lampe aveuglante.

— Où est-elle ?

Ricanements.

— Tiens tiens, notre petit gars se réveille. Et il a une langue, le bougre.

— Réponds à nos questions, Oral, et on répondra aux tiennes.

Le jeune homme soupire, ferme ce qu'il lui reste d'yeux à fermer et enfouit sa tête dans ses mains.

— Peux pas, grogne-t-il. Peux pas. Ça fait trois jours que j'vous l'dis. Je sais rien.

— Tss tss, ça fait que six heures qu'on est là, Oral. Trois jours ? Non, Oral, non, tu exagères.

— Il exagère ? Mon cul, oui. Il ment. Il arrête pas d'mentir. Où est Hayduke, Oral ?

— Je sais pas, gémit-il. Je sais pas, je sais pas, je sais pas. Je l'ai jamais vu. On m'a jamais rien dit sur lui. Je sais même pas s'il est vivant. Ils disent

tous qu'il est mort.

— Qui dit ça ?

— Eux, tous : Doc, Bonnie, Smith, les mecs d'Earth First ! J'ai jamais rencontré personne qui sache quoi que ce soit qu'on sache pas déjà. Ils ont tous l'air de penser qu'il est mort. Toute façon...

— Toute façon ?

Silence.

— Toute façon, Oral ? Que veux-tu dire par là ?

— Il recommence à jouer les héros, Boyle. Il veut dire que de toute façon, même s'il savait, il le dirait pas à des espèces de vieux vicieux méchants rustres bonshommes comme nous. Pas vrai, Oral ?

Silence.

— Hein, Oral, j'ai pas raison ? Ah, merde, ça m'fait trop de peine, Oral, dis-moi que je me trompe.

Pas de réponse.

— D'accord, Oral, on t'a donné ta chance. Tu l'as pas prise. Moi et Hoyle et le colonel faut qu'on file au Mexique, maintenant. On reviendra pas en Arizona d'ici longtemps. P'têt même jamais. Alors on va t'laisser pourrir à l'ombre pendant dix ans. Dans le pire des pénitenciers. Qu'est-ce tu dis d'ça, mon salaud ?

— Où est Erika ?

— Mon gars, elle non plus tu la reverras plus jamais. Les mecs de la police des frontières doivent la coller aujourd'hui dans un jet de la BOAC. Ils y sont p'têt en c'moment même. Direction la Norvège. Bye-bye la p'tite peste.

— Oh non ! s'écrie le jeune Hatch. Vous pouvez pas. Vous avez pas le droit. Elle a un passeport et un visa. Elle est en règle.

— C'est une anarchiste criminelle, Oral. Et elle l'a pas déclaré sur sa demande de visa. Y a interdiction de territoire pour les anarchistes, aux États-Unis. Et on a toute une liste de chefs d'accusation contre elle, comme on a pour toi. Alors elle dégage. Et elle nous remercie de pas la foutre au trou pour dix ans elle aussi.

Hatch se tortille de nouveau sur sa chaise, visage tuméfié enfoui dans ses mains boursouflées. Ses épaules tremblent. Il renifle, manque de s'étouffer en essayant de contenir les sanglots qui lui montent par spasmes successifs, puis se laisse aller à son chagrin et ouvre grand les vannes, comme un homme.

— Ah ben zut alors, Hoyle, dit Boyle d'une voix railleuse, v'là qu'on fait chialer not' p'tit gars.

Ils le regardent pleurer en ricanant. Pédés de mormons, qu'est-ce qu'on pouvait attendre de mieux d'la part d'un p'tit branleur comme ça ? D'la part d'un mec baptisé Oral ?

L'homme du coin se lève de son fauteuil, lentement, douloureusement.

— Allez chercher le gardien, dit-il d'une voix posée.

— Hein ?

— Vous m'avez parfaitement entendu. Vous vous êtes bien amusés. Maintenant c'est fini, on le fait sortir.

— Et ensuite ?

— Et ensuite on le libère. Comme ça.

— Mais, monsieur...

— Tu m'as bien entendu. Boyle, appelle le gardien.

— Bien, monsieur.

Boyle sort de la cellule et disparaît dans un couloir de béton et d'acier saturé d'une lumière jaune pisse, déclenchant un tohu-bohu de percussions métalliques en passant devant les autres cellules.

Hoyle et le colonel contemplent Hatch d'un air songeur. Au bout d'un moment, le cœur un rien attendri sous le regard sévère du colonel, Hoyle dit :

— T'entends ça, Oral ? Tu restes un agent spécial pour encore une petite demi-heure. La Compagnie va te faire sortir d'ici et te libérer. Alors, qu'est-ce qu'on dit, Oral ?

Oral ne répond pas ; il continue à sangloter.

— Encore quelques minutes et t'es un homme libre, Oral. Libre comme l'air. Qu'est-ce tu vas faire, hein ? Tu vas aller voir maman ? Tu vas aller à l'église ? Tu vas aller retrouver Hayduke ?

Le jeune Oral lève enfin la tête de ses mains. Joues moites, yeux rouges, il fixe la vague silhouette de Hoyle assis derrière la lampe et dit :

— Occupez-vous de vos putains d'affaires, monsieur Hoyle.

Rictus.

— Tu vas filer en Norvège, c'est ça, Oral ?

— Parfaitement.

— Comme un jeune chiot bavant au cul d'sa chienne en chaleur, hein, Oral ?

J. Oral Hatch se lève. Fait tourner la lampe d'un revers de la main et baisse les yeux vers le visage rouge sardonique de l'agent Hoyle.

— Monsieur Hoyle ? dit-il en levant les bras et en fermant les poings.

— Ouais ?

— Levez-vous s'il vous plaît. Monsieur Hoyle.

Le rictus de Hoyle s'élargit en sourire, dévoilant ses molaires dorées.

— Que j'me lève, hein ? Tu veux que j'me lève pour pouvoir me foutre ton poing dans la gueule, hein ? À un vieil homme comme moi ? C'est ça, ton idée, espèce de p'tit suceur de nœud d'mormon ?

— Oui, monsieur.

Hoyle bouge un peu sur sa chaise, comme s'il allait se lever, puis il décoche un violent coup de pied. Son lourd croquenot de flicaille à coque d'acier atteint Oral en pleine rotule. Oral tombe à terre. Hoyle se lève.

— T'as encore plein d'choses à apprendre, Oral. Beaucoup trop. T'aurais jamais pu devenir un vrai agent. Ton problème, mecton, c'est qu't'es pas très futé, si tu vois c'que j'veux dire.

Le colonel enfile son pardessus et ses gants. Les nuits sont fraîches à Flagstaff, même en été. Et de toute façon, ces derniers temps, quelle que soit la température, le colonel a toujours un peu froid. Il regarde Oral, recroquevillé sur le béton, qui grogne, gémit, se tient le genou à deux mains, puis tourne les yeux vers l'homme râblé qui se tient debout à ses pieds et qui se frotte les mains en contemplant sa victime d'un air satisfait.

— T'es pas très futé non plus, Hoyle, dit le colonel. Maintenant toi et Boyle allez devoir le porter hors d'ici.

— Oui, monsieur. Mais ça valait l'coup.

Mgr Love et Mme Love II sont mariés sur le Neck, dans la lumière du feu de joie ranimé, par J. Marvin Pratt, juge de paix. Le marié embrasse la mariée ; le public (une douzaine de personnes, surtout des femmes) sourit, applaudit, lance des bravos et des Vive les mariés. Du lointain, de divers secteurs de la rose des vents, leur parviennent les aboiements gênés de pistolets et de fusils, le bavardage bénin de quelques armes légères, les cris

anxieux d'hommes égaillés dans le désert, perdus dans la nuit. Deux hélicoptères troublent la quiétude en traversant le ciel, mais ça ne dure point, ils disparaissent rapidement vers l'est en tournant et clignotant comme des lucioles, oisifs et nonchalants, insouciantes et minuscules. Mme Pratt et Mme Love I signent le registre de mariage en tant que témoins officiels. Quelqu'un fait sauter un bouchon ; des toasts sont lancés, acceptés, repris en chœur et applaudis ; du jus de pomme gazéifié déborde en grande quantité des flûtes à champagne en plastique. Puis Mme Love I emmène Mme Love II un peu à l'écart dans la nuit, pour une consultation entre quatre-z-yeux.

— Ne le laisse pas t'engrosser tout de suite, Ginny, ma p'tite chérie. Défends tes droits. Dis-lui pas d'bébé avant six mois.

Ranger Dick sourit et pose chaleureusement son bras sur l'épaule de son homologue.

— Ma chère Mabel, à partir d'aujourd'hui, on va serrer la vis à ce vieux tromblon.

— Tu l'as dit. C'est parfaitement parlé.

Ils projettent deux semaines de lune de miel à Honolulu. L'évêque, sa femme et sa femme. Et les onze enfants ? Difficile de les laisser en plan. Et puis ces gosses ont encore jamais vu d'alligator ni de singe ni de palmier ni de garçon de plage, explique Mme Love I.

Les membres du Gang de la Clef à Molette se réunissent pour la dernière fois – extrêmement fatigués mais extrêmement excités – au pied de la falaise, sous la Grotte de Hayduke. Pendant que Doc, Bonnie et Seldom font leurs adieux, George escalade la paroi par la voie habituelle pour aller ramasser quelques babioles dont il aura besoin pour son voyage. Et puis, explique-t-il, il faut aussi qu'il libère son serpent à sonnette.

— J'espère bougrement que vous deux vous avez un alibi en béton pour cette nuit, dit Smith.

— On a ce qu'il faut, dit Doc, si George nous raccompagne à temps.

— On a pris nos quartiers dans la Suite Nuptiale du Strater Hotel, à Durango, dit Bonnie. Pour fêter notre anniversaire de mariage.

— Et aussi, ajoute Doc, pour le Congrès de Pédiatrie du Sud-Ouest.

— Durango ? Durango, Colorado ? Vous y serez jamais cette nuit, Bonnie. Trop loin.

— Si on arrive à se faufiler dans la chambre avant l'aube, ça ira. On a mis le panneau NE PAS DÉRANGER sur la porte.

— Ça change rien. C'est trop loin quand même.

— Pas par les airs. George nous emmène en avion.

— George ? Notre George ? Smith lève les yeux vers la grotte d'un air ébahi. Lui ? D'où qu'il a une licence de pilotage, maintenant ? Et où qu'est son avion ?

Assis sur un petit rocher, Doc sourit d'un air las. Bonnie explique. Non, George n'a pas de licence. Mais il sait piloter, plus ou moins. Il apprend vite. S'est lui-même baptisé le Baron Vert. Le Béret vert ? Non, Baron, Baron Vert. Quant à l'avion, c'est une sorte de vieux biplace à très longues ailes et grosses roues bien larges. Du genre qui peut atterrir et décoller n'importe où.

— Mais vous êtes trois.

On s'assiera sur les genoux, explique-t-elle. Enfin, moi. Je l'aide pour la commande des gaz, le mélange de carburant, le compas, ce genre de trucs. On l'a fait à l'aller, on le refera au retour. Enfin, je pense. J'espère.

Doc pousse un profond soupir. Il se souvient.

— Et d'où qu'vous avez c't'avion, Bonnie ?

— Je sais pas trop où il l'a dégotté, explique-t-elle. Tu connais George – il l'a probablement emprunté quelque part. Tu veux dire où est-il là maintenant ? Il est là-haut, dit-elle en pointant un doigt vers la falaise

opposée, haute de quelque cinq cents mètres. Là-haut. George a trouvé une piste. L'avion est garé sur un vieux site minier. Ce truc peut atterrir et s'arrêter en à peine quarante-cinq mètres.

— Y vous en faudra bien plus pour décoller, joli cœur. T'es sûre que tu veux tenter ça ?

— Pas de problème. George a mis au point une technique bien à lui pour décoller d'un timbre-poste. On roule jusqu'à l'à-pic, on plonge, on prend de la vitesse, normal, et puis on remonte pardessus l'autre falaise.

Visage inquiet de Doc.

— Bonnie, tu es sûre de vouloir faire ça ?

— Oui. On risque le coup. Je préfère ça que dix ans de taule. En plus, on a promis à Reuben qu'on serait rentrés demain soir.

Doc ébauche un sourire en entendant le nom de son fils.

Hayduke revient avec un sac à dos plein à craquer. Il le pose sur le sol, ouvre la grande poche du bas pour libérer son serpent à sonnette.

— Y s'rait mort de faim dans cette grotte...

Bourdonnant comme une crécelle, le reptile semble dans un premier temps rechigner à se laisser déranger une nouvelle fois, puis il finit par s'en aller.

— Salut, George. J'suppose qu'j'ai pas b'soin d'savoir vers où t'es à partir.

Hayduke lui renvoie un sourire joyeux.

— Pas b'soin, Seldom, non. Mais disons que j'sens l'odeur de l'iode dans mes narines velues. L'odeur de la mer. Une mer nommée Cortez. Et disons que dans, quoi, trois quatre mois, y s'pourrait bien qu'tu r'çoives une p'tite carte postale avec un kangourou dessus, signée d'un foutu putain d'bouffon alcoolique du nom de Rudolf Herman. Allez, so long, Seldom Seen Smith.

— Prends bien soin de toi, George Washington Hayduke.

Ils s'embrassent. Ni l'un ni l'autre ne pleurent. Ils sont tous les deux pleins du bonheur d'être libres.

Seldom donne l'accolade à ses amis Doc et Bonnie.

— On s'revoit à la péniche, camarades. Oubliez pas. Dans une semaine. Grosse fête.

— C'est le donneur qui choisit ?

— Non, joli cœur. Fini, le poker. C'est plus marrant depuis qu'on a plus l'bon vieux Oral. Non, on a fini not' conditionnelle, vous vous souvenez pas ? Encore une semaine et on est d'nouveau des bons citoyens ordinaires innocents obéissants humbles et tout gentils des beaux États-Unis d'Amérique comme tout l'monde. Souvenez pas ? C'est ça qu'on va fêter. Un peu comme not' anniversaire de mariage à nous, on pourrait dire.

Le vieux Seldom Seen sourit à Bonnie Abzug, au Dr Sarvis, et à George Hayduke, qui trépigne d'impatience. Il leur lance un clin d'œil général, puis un autre, personnel, à chacun.

— Maintenant, les amis, si vous voulez bien, j'crois que j'f'rais mieux de m'débarrasser de c'te panoplie de guignol et d'remettre mon bon vieux costume d'éleveur. J'm'en vais brûler c'te bleu et ces gants et ces baskets, mettre mes fringues Wrangler décentes et m'faire tout beau.

— Et toi, ton alibi, c'est quoi ?

— Mon alibi ? Bon sang, Doc, j'ai pas b'soin d'alibi, moi. Je suis un alibi à moi tout seul. Personne sait jamais où j'traîne, ou même où j'ai traîné, y compris moi. Et j'ai trois bonnes épouses prêtes à en jurer, n'importe quand.

## Voilà le bout de la piste, Homme blanc

HAYDUKE oblique vers l'est à Punta "Rocky Point" Peñasco, colonie balnéaire appartenant pour l'essentiel à Phoenix, Arizona, et roule une vingtaine de kilomètres sur le sable ferme de la plage, vers le crépuscule. Apparemment, il voyage beaucoup après le coucher du soleil, ces derniers temps. Il est seul, au volant d'une antique décapotable rouge, décapotée, comme toujours, et roule à la vitesse optimale de soixante-cinq kilomètres à l'heure sur le sable luisant. Suffisamment vite pour que les roues ne s'enfoncent pas, suffisamment lentement pour éviter les rondins de bois flotté, les filets de pêche, les vieux pneus, les bûches épineuses, les vertèbres de baleine, les otaries empoisonnées, les bouteilles de vin et autres débris abandonnés sur la plage par le jusant.

Lorsqu'il voit les feux de navigation du bateau environ trois kilomètres plus loin – un kilomètre et demi au large et un kilomètre et demi sur l'avant – clignoter quatre fois, il allume ses phares et répond selon le même code. Les feux du bateau clignotent deux fois. Hayduke répond de même. Rendez-vous confirmé. Le bateau s'éteint. Hayduke continue à rouler, tous feux éteints lui aussi, et passe au point mort, laissant sa voiture ralentir progressivement de manière à ne pas avoir à freiner et éviter d'envoyer derrière lui deux gros signaux rouges visibles à deux kilomètres de distance.

L'antique Cadillac arrive en bout de course en tanguant doucement. Il a prévu de l'abandonner là, sur la plage, les clés sur le contact. Qu'un heureux nettoyeur de plage la trouve et l'embarque tranquillement, s'il en passe un avant la marée haute. Ce sera une petite perte sentimentale – Hayduke adore les machines, même les plus stupides – mais pas une grosse perte matérielle. Il faut avoir été propriétaire d'une Cadillac, s'avoue-t-il, pour savoir combien elles sont mal conçues, mal fabriquées, et combien elles changent peu les choses en termes d'amour ou de vie, de paix ou de guerre, de statut social ou d'état d'esprit.

La voiture continue à rouler sur son erre, laissant des traces de plus en plus profondes dans le sable humide, puis s'arrête en haut de l'estran. Petite pensée d'Hayduke pour son prochain voleur, petit geste pour lui simplifier la vie. Il saute pardessus la portière, sort son paquetage complet – un gros sac à dos Kelty – du siège arrière et le pose sur le sable. Il détache le fil de fer qui maintient le coffre arrière fermé, l'ouvre, et en tire un canot pneumatique roulé, deux avirons, un gonfleur, un gilet de sauvetage et deux jerrycans d'eau.

Il regarde vers le large, scrute le bateau qui l'attend, silhouette noire dans le rose du couchant. Il déroule la petite embarcation en Néoprène d'un mètre quatre-vingts de long, fixe le tuyau du gonfleur sur la valve et pompe jusqu'à ce qu'elle soit bien gonflée, semi-rigide. Il installe les avirons dans les dames de nage, jette son sac à dos dans le canot et attrape l'anneau de proue. La mer n'est qu'à cinquante mètres, il y a quelques petits rouleaux, rien de bien méchant, mais il devra peut-être tirer son bateau sur cinquante bons mètres supplémentaires avant d'avoir de l'eau jusqu'aux genoux.

À environ cent mètres au sud-est, un homme apparaît en haut de la dune, puis descend sur la plage, forme vague et sombre dans la pénombre croissante. Hayduke le repère immédiatement.

Il regarde vers l'intérieur des terres et voit un deuxième homme, grand, mince, vêtu d'un long pardessus dont les pans volent au vent. Mains dans les poches, il s'approche pas à pas, sur les vaguelettes de sable et les longues algues brunes, assez lentement, mais droit sur lui.

Et le troisième homme arrive d'une troisième direction, exactement opposée à celle du premier, depuis l'autre bout de la plage, marchant précautionneusement sur le sable mouillé, tenant de ses deux mains un objet métallique de fonction indéterminée mais à visée sinistre. Hayduke le voit aussi.

Eh merde.

Pas maintenant. Pas là. Pas avec mon bateau qui m'attend à un kilomètre, mon billet pour la liberté, un nouveau monde, une nouvelle vie. Non. C'est pas juste. C'est franchement pas fair-play. Mais tout en marmonnant ces

phrases dans sa barbe, tout en se vautrant dans ce bref moment d'auto-apitoiement, le jeune Hayduke déscratche la poche supérieure de son sac et y plonge une main en quête de son nouvel Uzi automatique. (Cadeau d'adieu d'une vieille amie.) Mais c'est son .357 qui lui vient en premier. Il déverrouille la sécurité et tire une seule balle vers l'ennemi le plus proche – le grand homme au pardessus et aux mains dans les poches. Qui tombe immédiatement et disparaît du champ. Sur l'élan de son mouvement réflexe, Hayduke plonge sur la gauche, s'aplatit sur le sable et, magnum fermement tenu à deux mains, il vise le plus proche des deux hommes restants. Au même instant, en parfait unisson, comme un seul homme pourrait-on dire, les deux tireurs de la plage font feu sur Hayduke, tous les deux avec un fusil d'assaut M-16, qu'ils ont tous les deux réglés en mode rafale automatique, retenant tous les deux la poussée verticale de leur canon alors qu'ils balayent copieusement le sable sur de larges secondes d'arc, orientant (et non dirigeant) leur arrosage de dum-dum brûlantes en direction de leur cible, qui se retourne et plonge dans le canot ; un homme tirant du sud-est, l'autre tirant du nord-ouest, sur une droite euclidienne parfaite dont Hayduke forme un point. Ce que le colonel avait appelé un mouvement en tenailles.

Un doux silence s'abat, sans écho, où ne surnagent que le murmure des vagues, le bruissement des herbes de la dune dans la brise et le sifflement de l'air qui s'échappe d'un canot pneumatique percé.

À moitié enfoui dans le sable mouillé, Hayduke lève la tête et regarde autour de lui. Il fera bientôt nuit noire, l'obscurité progresse à pas de géant, comme elle le fait toujours sur cette côte proche du tropique, arborant et avalant rapidement la brève fantaisie lavande du crépuscule du désert. Il regarde côté gauche et voit une forme humaine, plus ou moins, affalée sur le sol comme un vieux tas de varech. Il regarde côté droit et aperçoit, au bout d'un moment, le deuxième tireur étendu dans la même position lamentable. Confortablement mort, lui aussi. Il cherche des yeux le troisième homme, celui de la dune. Ne le voit nulle part. Il est sûrement parti.

Se sentant indemne, même pas blessé, Hayduke n'hésite plus une seconde. Il se redresse sur ses genoux, enfile le gilet de sauvetage, se lève et court

vers la mer en position accroupie, s'attendant à se faire perforer à tout moment par un pruneau brûlant entre les omoplates. Il pénètre dans l'eau peu profonde, court en faisant de grandes éclaboussures, elle est bonne, elle est tiède. Des pastenagues apeurées s'égaillent sur son passage, des bancs de poissons-lunes fuient devant ses pieds. Lorsque l'eau lui arrive aux genoux, aux cuisses, et qu'il devient pénible d'y courir, il fait un grand plongeon et se met à nager. Il nage lentement, mais régulièrement, puissamment, à un rythme qu'il peut soutenir pendant des kilomètres, vers la forme sombre du bateau.

La lune se lève derrière la rive montagneuse d'une côte lointaine, pleine, ronde et rouge comme une orange sanguine dans la brume océane. Pélicans silencieux, envol d'une frégate, vol de goélands longeant la plage, tissant de leurs ailes des motifs invisibles. Ils disparaissent. Des dauphins solidaires, luisants et racés comme des torpilles, viennent accompagner Hayduke dans sa nage vers le navire. La lune rouge sang monte, se détache lentement au-dessus de pics déchiquetés et étend un sillage carmin de cuivre en fusion sur la paisible, la frissonnante, la mystérieuse mer de Cortez.

Debout sur la plus haute dune, mains dans les profondes poches de son long pardessus, le colonel contemple l'idylle des morts, la mer luisante, la Cadillac condamnée, les oiseaux, la côte désertique et son propre sang. Le colonel aussi a été touché. Il regarde le nageur s'éloigner, cible facile, de plus en plus petit, et admire son sillage sous les rayons de lune. L'homme, les hommes, les oiseaux, les dauphins, ils sont là, et puis ils cessent d'être là. Et ce vaisseau pirate tous phares éteints, là-bas au large, cessera lui aussi bientôt d'être là. Cette côte glissera, s'effritera, s'effondrera, cette mer se refermera, deviendra un lac enclos par le désert, se transformera en sel, s'évaporant siècle après siècle sous les feux d'un soleil implacable. Le colonel soupire d'aise, content de sa méditation sur le temps et l'éphémère essence du monde. Sur la nature des choses. De rerum natura. Avec plaisir, malgré la nausée qui lui monte des tripes, lui reviennent quelques vers d'un poète qu'il aime bien. Murmurant, il les dit à voix haute :

Ces terreurs, ces ténèbres de l'esprit,

Il faut donc pour les dissiper, non les rayons du soleil...

Mais l'étude rationnelle de la nature...

Excellent, Titus, bien dit. Le colonel marche dans le sable sec et descend sur la plage, s'approchant de sa proie en fuite autant qu'il peut le faire sans mouiller ses mocassins. Il donne un coup de pied dans le canot dégonflé, inutile. Il contemple rêveusement, à gauche et à droite, les corps de ses lieutenants à peine perceptibles, masses sombres fondues dans leurs flaques de sang noir. Pauvres imbéciles, se dit-il en silence, pauvres suprêmes imbéciles fidèles, comment la simple haine a-t-elle pu vous mener aussi loin, aussi terriblement loin, de l'innocence de l'enfance, de la douceur de la jeunesse ? Vous fûtes terriblement trahis ; vous serez vengés.

Le colonel tourne la tête vers le nageur lointain, à deux cents mètres de lui mais bien visible sur la mer rougie par la lune, aisément repérable à l'exact point de convergence des lignes de son sillage, mire imparable centrée sur son corps vulnérable, fragile, bien trop humain. Sans se presser, le colonel ouvre son pardessus. Révélant un très long holster d'épaule. D'où il sort un luisant, un chromé, un très long pistolet à long canon (pour plus de justesse) et lunette de visée télescopique (pour plus de précision). Il relève le chien.

Mais s'arrête de nouveau. La lune, la mer, la vague paisible. Il sourit. Sourire de résignation tragique. La paix et la splendeur de cette scène – de sa scène – lui font se rappeler un autre poète, beaucoup moins ancien, un autre poème, beaucoup plus simple :

C'est une nuit de splendeur ; calme et libre.

Le temps sacré est muet comme une nonne...

Le colonel enfonce son canon entre ses lèvres et ses dents jusqu'à ce qu'il touche doucement le haut de son palais. Et presse la détente.

Hayduke entend la détonation, attend, ne sent aucune douleur et continue à nager. Au bout d'une petite demi-heure, il atteint l'ombre du bateau sombre. Il lit le nom sur la proue : Sea Shepherd.

— C'est toi, George ? crie une voix depuis le bastingage.

— C'est moi, Paul.

— Il était temps.

Une échelle de corde tombe sur le flanc du bateau, touchant l'eau, puis s'élevant assez haut au-dessus au rythme du roulis.

— Attrape ça et monte à bord. Tu nous as causé du souci, camarade. Tous ces coups de feu vulgaires. Tout va bien ?

— Tout va bien, capitaine.

Hayduke agrippe l'échelle et se repose un instant. Il jette un coup d'œil derrière lui, regarde la côte sonore du Mexique, le désert noir, la lune qui continue à monter, brillante et triomphante. Il enlève son gilet de sauvetage et caresse son torse velu. Se gratte le bide. Sent les battements réguliers de son cœur. Vivant. Il est vivant.

La voix chantante du capitaine rompt le silence de la nuit, joyeuse, jubilante.

— Nancy M., annule l'opération de débarquement. Ed, Joey, levez les ancres...

D'autres ordres suivent. Des pieds nus courent sur les ponts de teck.

Hayduke sourit, se retourne, commence à grimper à l'échelle.

— Et Nancy Z., beugle le capitaine en attendant son nouveau passager, hisse le drapeau noir !

— Le drapeau noir, Paul ?

— Oui. Le drapeau noir, Nancy. Le drapeau noir avec la clef à molette rouge. C'est fête, les amis ! George Hayduke est avec nous !

## Résurrection

L'ANCIENNE sente des cerfs a disparu, terrassée par la piste de trente mètres de large de feu le Super-GEM. Là où naguère poussaient l'herbe sauvage qui vibrait dans la brise, le yucca, l'arbre de Judée, le penstémon écarlate et le lupin pourpre s'étend désormais la vaine vaste voie de passage de pierre, sable et terre compactée, pulvérisée en fine poussière farineuse par l'incessant ballet des camions qui n'a cessé, ici, que depuis quelques semaines.

Un petit filet d'eau trouble, retenu, canalisé çà et là par des ornières de boue, ouvre lentement son lit en zigzaguant, cherchant, trouvant toujours, son passage vers le bas. Là où la roche affleure, l'eau ruisselle en bandes larges sur les plaques de grès bleu-gris, dévale en torrent dans les rainures, les entailles, les crevasses, tombe en cascade de micro-ravins sculptés, chute d'à-pics convergents dans des mares bouillonnantes. Au bord de ces mares, le cresson, le scirpe et les pousses de saule continuent à survivre et complotent en vue de leur retour. Des grenouilles pâles prennent le soleil sur la pierre pâle ; des libellules à ailes d'émeraude, à ailes de saphir, à ailes de rubis, surveillent l'espace aérien au-dessus de ces eaux, alternant vols stationnaires bourdonnants et descentes en piquée silencieuses ; des crapauds, des têtards, des araignées d'eau, des crevettes à bouclier, des larves de moustiques et des vers nématomorphes (dus aux bovins) et des vers trématodes (dus aux ovins) grouillent sous la surface, baisant leurs amis et bouffant leurs proches.

À l'écart du ruisseau et du poussiéreux droit de passage à trois voies, le sol du canyon monte de chaque côté vers le contrefort de la paroi, où le genévrier et quelques pins pignons poussent parmi les débris et gravats des roches tombées. Au-dessus de ces contreforts se dresse une falaise rouge verticale vertigineuse inescaladable de grès de Wingate, s'élevant sur cinquante, cent, cent cinquante mètres jusqu'au chapeau de roche blanche de son sommet plat.

Un homme solitaire attend au bord du ravin, sombre silhouette de statue équestre découpée sur le ciel saumon de l'aube. Le cavalier pose un regard fixe et songeur sur la route vide d'en bas. Le lever du soleil peut se voir partiellement depuis les profondeurs du canyon, au-dessus des mesas pourpres de l'est.

Près de la bordure de la trace de GOLIATH, non loin d'un certain genévrier à moitié mort, à moitié vivant qui dresse ses membres noueux gris argent vers le ciel – geste d'affirmation statique, d'assertion d'une existence assaillie mais invaincue –, se trouve un disque de terre compactée de quelque cinquante centimètres de diamètre qui se distingue de la terre compactée alentour. À y regarder de près, la différence tient au fait que ce disque se soulève et forme un renflement léger mais perceptible. Ce soulèvement est discontinu : légère montée, légère poussée du dessous, puis longue pause. Comme si la terre elle-même, dans ses mouvements tectoniques les plus intimes et les plus minimes, devait s'arrêter de temps en temps pour se reposer. Mais pour un temps seulement : la micro-poussée reprend, le sol dur se soulève encore un peu, prend la forme d'un dôme irrégulier, nervuré, fissuré, qu'un géologue pourrait utiliser comme modèle réduit parfait d'un laccolite en voie de formation.

Les fissures s'allongent, se creusent, comme une coquille d'œuf qu'un oisillon perce de l'intérieur. Nouvelle pause. Nouveaux mouvements sous la surface. Puis un minuscule pied apparaît, un minuscule pied griffu et écailleux au bout d'une patte écailleuse courte et agile. Nouveau temps de repos. La patte émergente bouge un peu dans l'air à la recherche d'un appui, le trouve, creuse, pousse. La deuxième patte avant apparaît, des grains de poussière coulent entre ses orteils, suivie par une tête de reptile archaïque à bec crochu, petits yeux spirituels et fente buccale figée en un sourire acharné, résolu, déterminé.

Repose-toi. Creuse. Pousse.

Sort.

Le vieux bonhomme tortue émerge de sa tombe. Œuvre à son auto-résurrection. Couvert de poussière mais pas cassé, pas fêlé, pas écrasé – inécrasable ! – il se hisse, il rampe vers l'avant, étend complètement ses

quatre pattes hors de sa carapace et se redresse, debout. Il scrute l'espace devant lui, à droite, à gauche, en clignant des yeux. Ses vieux yeux fatigués reflètent l'éclat de l'air libre, du jour qui se lève. Il observe le monde, émerveillé et ébahi. Il lève la tête en étirant son petit cou ridé au maximum et se met en marche, vers l'invincible soleil neuf.

En haut, au bord de la falaise, homme toujours aux aguets et attentif à ce qui bouge, à ce qui vit, le cavalier observe la résurrection de la tortue du désert et ôte son grand chapeau en signe de salut. Puis le repose sur sa tête et reprend sa veille, scrutant l'horizon en quête d'un signe de l'ennemi. Rien ce matin. Au bout d'un long moment, il se mouche dans le sable, s'essuie le pouce sur la croupe de son cheval, tire sur les rênes, fait volte-face et cesse d'être là.

1 Les acronymes cités correspondent à des organismes américains réels, mais Abbey en donne une déclinaison en toutes lettres distordue et ironique. BLM : Bureau of Land Management, direction du Département de l'intérieur s'occupant de la gestion des terrains publics ; NPS : National Park Service ; USFS : United States Forest Service ; DOE : Department of Energy ; State DG & F : State Department of Game and Fish. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2 Sur le modèle de "America : love it or leave it", slogan lancé par la droite patriotique américaine à l'époque de la contestation contre la guerre du Vietnam.

3 Occupational Safety and Health Administration : agence (fédérale) pour la santé et la sécurité au travail.

4 Evan Mecham, homme politique né en 1924, gouverneur de Californie dans les années 1980, destitué de son poste suite à son impeachment pour malversations financières, obstruction à la justice et divers autres chefs d'accusation.

5 John Muir (1838-1914), fondateur du Sierra Club, est une des figures mythiques de l'écologie américaine.

6 Whitman, pas Disney.